LA

MEDECINE

RAISONNE'E

DE

M. FR. HOFFMANN,

Premier Médecin du Roi
de Prusse, &c.

Traduite par M. JACQUES-JEAN BRUHIER, *Docteur en Medecine.*

TOME IV.



A PARIS,
Chez BRIASSON, Libraire, ruë Saint Jacques, à la Science & à l'Ange Gardien.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LA PATHOLOGIE OU PHILOSOPHIE DU CORPS HUMAIN CONSIDERÉ COMME MALADE,

C'EST-A-DIRE,

L'explication des causes des maladies, déduite, suivant la méthode des Géometres, d'observations exactes, & de principes certains, puisés dans la Physique, la Méchanique, & l'Anatomie,

ET

Les véritables fondemens de la Pathologie, & la maniere de préserver le corps des maladies de toute espece.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce quatriéme Volume.

LA PHILOSOPHIE DU CORPS HUMAIN MALADE,

Ou la Pathologie générale.

SUITE DE LA PREMIERE PARTIE.

LA PHILOSOPHIE
DU CORPS HUMAIN MALADE,
Ou la Pathologie générale.
SECONDE PARTIE.

De la nature des choses nuisibles, & contraires à la santé, de leurs proprietés, & de leurs forces sur le Corps Humain, & de tout ce qui peut, de quelque maniere que ce soit, lui donner de la disposition aux maladies.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

Fin de la Table des Chapitres.

Errata du quatriéme Volume.

Page 55. *ligne* 9. plus legere une, *lisez* plus une legere. P. 65. *l.* 14. *l.* la mucosité. P. 80. *l.* 9. dispensatives, *l.* dispensatrices. P. 93. *l.* 17. & maligne, *l.* en maligne. P. 107. *l.* 22. productive, *l.* productrice. P. 262. *l.* 14. en, *l.* un. P. 268. *l.* 1. menta, *l.* mentant. P. 341. *l.* 26. Cicut, *l.* Centur. P. 424. *l.* 25. Nicolai, *l.* Nicolas, c'est-à-dire, Nicolas Myrepsus.



LA PHILOSOPHIE DU CORPS HUMAIN MALADE, OU LA PATHOLOGIE GENERALE.

SUITE DE LA PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE IV.

Des causes des Maladies, & des mouvemens Maladifs.

I. LE dérangement des fonctions du corps vivant, & sain, venant de celui des mouvemens établis par la nature pour le conserver dans cet état, & le dernier ne pouvant arriver sans

cause capable de le produire, il s'ensuit nécessairement que le changement notable des mouvemens du corps vient de causes complettes, & proportionnées.

SCHOLIE.

Puisqu'il arrive différens dérangemens, & dérangemens très-considérables dans les mouvemens établis par la nature, & qu'ils affligent le corps d'une infinité de manieres, il est évident que les causes qui les ont excités sont très-différentes, à raison de leur principe, de leur maniere d'agir, & de leur force.

II. Il est indispensable au Medecin de connoître parfaitement les causes des maladies.

SCHOLIE.

La connoissance exacte des causes des maladies, est l'objet principal des travaux du Medecin, & c'est aussi sa fin. Car *dès qu'on a connu les causes des maladies dont le corps est attaqué, on est en état*, dit Hippocrate, *de lui donner les secours convenables, c'est-à-dire, de trouver les remedes contraires à la nature du*

mal. (a) Il met sa pensée dans un plus grand jour au *Traité de la Nature de l'homme*, où il dit; *il faut commencer la cure par attaquer la cause de la maladie; c'est le moïen de détruire ce qui la produit.* (b) C'est aussi la maniere de penser de Celse. *La connoissance*, dit-il, *des causes prochaine, antecedente, & occasionnelle, applanit merveilleusement le chemin qui mene à celle de la maladie, & des remedes qui la surmontent.* (c) Les Medecins tirent encore un autre avantage de la connoissance exacte, & parfaite des causes, & des principes qui produisent les mauvaises dispositions du corps; c'est de donner plus de facilité à prévenir leurs effets. En effet, la plus légere occasion suffit quelquefois pour donner l'être à une grande maladie. Or il est

(a) *Si quis causas morbi quo corpus afficitur probe cognoverit, valde potens est eâ afferre quæ corpori commodent, nimirum contraria morborum natura perspecta.* Hipp. *Lib. de Flatib.* §. 2.

(b) *Curationem instituere oportet ut cau sæ morbi nos opponamus; sic enim solvitur u ique id quod morbum in corpore fecit.* Hipp. *Lib. de Nat. hum.* §. 25.

(c) *Causæ investigatio, ejusque primordia, & occasio, in affectionis & remediorum originem deducunt amplissimam.* Cels.

évident qu'il n'y a rien de plus désirable pour un Medecin, que de se trouver en état de garantir le corps des maladies, & d'une mort prématurée.

III. C'est à tort qu'on regarde comme cause des mouvemens maladifs, un principe qui dirige tous les mouvemens du corps.

SCHOLIE.

Si l'on n'entend par ce principe qu'un fluide très-délié, qui est contenu dans le sang, & les nerfs, & composé de la partie la plus pure, & la plus subtile de l'air, & des alimens, on peut fort bien le regarder comme cause des mouvemens maladifs. Car le dérangement du principe qui opere les mouvemens conformes aux loix de la nature, peut lui faire troubler, & renverser ces mêmes mouvemens. Mais si l'on entend par ce principe quelque être immatériel, doué de sens intime, d'intention, de sagesse, pour conduire les mouvemens maladifs, & les diriger à un but déterminé, je ne puis plus l'admettre, jusqu'à ce que l'on ait prouvé clairement, & distinctement l'existence d'un principe capable de

conduire les mouvemens qui ont rapport à la vie, tant dans l'état de santé, que dans celui de maladie, & qu'on n'ait expliqué la maniere dont il agit sur le corps.

IV. Il ne faut pas que les Physiciens, ou les Pathologistes empruntent des Métaphysiciens les causes qu'ils admettent dans leurs écoles.

SCHOLIE.

Les Métaphysiciens ont imaginé leurs différentes especes de causes pour qu'elles assortissent aux différentes actions des hommes. C'est en effet là que se rapportent les causes efficientes, principales, impulsives, morales, physiques, instrumentales, formelles, objectives, finales, subjectives, & autres de cette espece. Pour rendre palpable l'usage de ces dénominations, usage qui n'est pas absolument étranger à notre sujet, supposons un homme qui a dessein de prévoir, & d'empêcher l'écroulement imminent d'une maison. Dans cette hypothese la cause efficiente sera le maître qui prévoit la chute prochaine de la maison, qui en voit la nécessité, & recherche tous les

moïens qui peuvent empêcher cet accident ; la maison qui menace ruine sera la cause matérielle, & subjective ; la cause objective sera la destruction des causes de chute prochaine ; la cause formelle la maniere de l'empêcher de tomber ; l'instrumentale, les instrumens capables d'empêcher la chute ; & la finale, sa préservation de tout accident. Quelques Modernes transportent à l'économie du corps humain, que la cause morbifique met dans l'état d'une chute, & d'une destruction prochaine, cet enchaînement de causes imaginées en Métaphysique ; & voici comme ils les arrangent ; ils disent qu'il faut détourner du corps ce danger de destruction, de quelque maniere que ce puisse être ; que c'est à quoi l'ame contribuë d'abord ; en prévoïant, & voïant clairement le danger qui menace son corps, & conduisant tous les secours capables de l'éloigner, & par conséquent qu'elle est cause efficiente de tous les mouvemens maladifs. Ils regardent comme cause subjective, & matérielle, la matiere morbifique qui attaque le tissu des élemens du corps ; comme cause objecti-

ve, l'expulſion de cette matiere; comme cauſe formelle, les mouvemens ſecretoires, & excrétoires; comme cauſe inſtrumentale, les parties ſolides, & les canaux par où on peut faire ſortir la matiere morbifique; & comme cauſe finale, la préſervation du corps de toute corruption, & deſtruction. Rien de plus naturel que cette conduite de l'ame pour la conſervation du corps; auſſi les jeunes gens, qui aiment tout ce qui eſt ſimple, facile, & qui ne fatigue pas l'imagination, ſucent avec avidité, & ſans examen, le lait de cette doctrine. Mais comme ces idées ſont trop vagues, & que ce principe doué de ſcience, d'intention, de puiſſance, pour conduire, tant les mouvemens vitaux, que les naturels, ne ſera qu'une pure ſuppoſition, juſqu'à ce que ſon exiſtence ſoit établie ſur quelque raiſonnement ſolide, nous laiſſons à l'ame raiſonnable ces cauſes métaphyſiques, plus propres à expliquer ſes opérations que celles du corps; & nous eſtimons qu'il ne faut point leur accorder l'entrée de la ſcience phyſique du corps humain, ſurtout s'il eſt certain, comme on n'en

peut douter, qu'en admettant ces sortes de principes, tout raisonnement physique, toute démonstration, qui n'est fondée que sur la connoissance des causes qui dérangent les fonctions du corps, devient absolument impratiquable en Medecine.

V. Comme les fonctions, & les mouvemens du corps qui tendent à la conservation de cette machine, si sujette à destruction, dépendent de causes purement méchaniques, c'est-à-dire, des qualités des choses corporelles, & de leur action, & réaction réciproque, nous pensons que celles qui tendent à la destruction, ou au dérangement du corps, viennent de la même source.

VI. Galien a très-bien défini ce que c'est qu'une cause morbifique, en disant que *c'est ce qui est naturellement, & essentiellement disposé de maniere qu'il contribuë immediatement, ou médiatement à la génération d'une maladie.* (a)

(a) *Causa morbifica illa est quæ suapte natura, propriisque ac insitis viribus ad morbi generationem confert sive proxime, sive remote.* Galen. *De Symptom. different.*

SCHOLIE.

Les alimens, les élemens, les poisons aiant dans leur structure ce qui leur donne la force d'agir sur le corps humain, en causant différentes altérations à ses mouvemens, il n'y a point de doute que les causes productrices des maladies n'aient aussi une force, & une puissance particuliere, & innée pour troubler, & altérer de différentes manieres le mouvement des parties solides, & fluides du corps. C'est ce que prouvent clairement différens effets, & phénomenes, que présente la génération des maladies.

VII. Rien ne fait mieux connoître le caractere de toutes les causes nuisibles, & morbifiques, & leur maniere d'agir, que la maniere violente dont les poisons agissent, & la vîtesse avec laquelle ils renversent, & détruisent les mouvemens vitaux, & ceux qui conservent notre machine.

SCHOLIE.

Il est palpable, & évident par les différens effets des poisons, qu'il y en a de différente nature, & que chacun

d'eux attaque les principes de la vie d'une maniere qui lui eſt particuliere. On voit le ſublimé corroſif attaquer particulierement le goſier, & ſes glandes, qu'il fait entrer en contraction, & qu'il ulcere. L'opération de l'arſenic eſt de cauſer des tranchées cruelles, des vomiſſemens énormes, des convulſions, & le ſphacéle des membranes des inteſtins. La pomme d'amour, ou Datura, cauſe la folie; le juſquiame, la ſtupeur, & d'ailleurs trouble tellement l'imagination, qu'on s'imagine voir des Démons, & des Spectres. L'opium aſſoupit, & engourdit; les purgatifs trop âcres cauſent la mort en cauſant la gangrene aux inteſtins; la morſure du chien enragé donne une horreur pernicieuſe pour toutes les liqueurs. La picqure de la tarantule produit des effets ſurprenans; car les perſonnes qui en ont été atteintes, ſe plaiſent à entendre les inſtrumens de muſique, & leur ſon leur fait remuer les bras, & les fait danſer, & ſauter. La bleſſure du ſcorpion fait ſur le champ couler une ſueur froide par tout le corps. La litharge priſe en quantité cauſe une colique convulſive, & une ſuppreſſion

très-opiniâtres des gros excrémens. D'ailleurs chaque espece de poison est combattuë par son antidote particulier, & spécifique. Ce qui prouve évidemment que ce n'est point un principe qui conduit, & dirige les mouvemens de notre corps, qui est cause des différens effets pernicieux que produisent les poisons, mais qu'il la faut chercher dans la disposition particuliere de chaque poison, disposition qui lui fait renverser violemment tout le systême des mouvemens vitaux. Il arrive de même que beaucoup de causes morbifiques prennent la nature, & le caractere de poisons, & font connoître par leurs effets leur tissu particulier, & l'activité qui en est la suite. Ainsi je ne fais aucun doute que la petite verole, la rougeole, le pourpre blanc, & rouge, les ébullitions de sang, (a) les taches rouges, pétechiales,

(a) Le mot Latin que je rens ainsi, est *essera*, que M. Schmitz décrit ainsi; *ce sont de petits tubercules durs, qui causent une grande démangeaison, & qui se répandent tout d'un coup sur tout le corps. On les prendroit pour des piqures d'abeilles. Ils disparoissent d'eux-mêmes, & sont causés par des humeurs séreuses. Ils annoncent la fiévre tierce, & veulent être traités comme elle.* Je ne

& scorbutiques, ne viennent d'une cause qui a un type, & un caractere particulier, attendu que ces maladies sont très-différentes les unes des autres; que la maniere de traiter ces symptômes est aussi très-différente, & que ces maladies se succedent les unes aux autres. Aussi n'est-il pas nouveau en pratique, que la petite verole suive la rougeole, la rougeole la petite verole, & que le pourpre survienne à toutes les deux, enfin que le pourpre rouge suive le blanc, & le blanc le rouge.

VIII. Les causes veneneuses de maladies, n'attaquent pas indifféremment toutes les parties du corps, mais seulement certaines parties déterminées.

SCHOLIE.

Le ferment pestilentiel qui attaque les hommes, ne blesse pas les autres animaux; la contagion qui fait un ravage étonnant parmi les beufs, ne fait aucun tort aux chevaux, & aux autres animaux. Celle qu'on contracte par l'attouchement d'un galleux, n'atta-

connois point d'éruption qui ressemble mieux à cette espece, que ce qu'on appelle communément *ébullition de sang*.

que point d'autres parties que celles qui sont sous la peau, où elle produit les mêmes exulcérations que chez le premier Malade. Le virus venerien s'attache principalement aux glandes inguinales, aux os du gosier, & fait pousser des pustules sur le visage, ce qu'on trouveroit difficilement dans quelque impureté maladive que ce soit de la lymphe, même poussée au plus haut degré, comme dans la galle, le scorbut, & la lépre. La matiere qui produit le scorbut, attaque particulierement la chair des gencives, qu'elle rend lâche, putride, & sanglante. Les écoulemens qui sortent des ïeux dans l'ophthalmie, ne causent pas la phthisie, mais l'inflammation des ïeux; & l'haleine contagieuse des phthisiques est nuisible aux poumons, & non aux ïeux. La matiere qui cause la rougeole, attaque les nerfs pneumoniques, & cause souvent une toux très-violente. La matiere de la petite verole s'attache à la superficie du corps, où elle cause des ulceres. La sérosité âcre qui engendre la goute, ne blesse que les membranes des articulations, & s'étend de l'une à l'autre, & si elle est

repoussée sur les visceres du dedans, elle s'attaque aux membranes du ventricule, & des intestins, & leur cause de violentes convulsions. Les exemples que nous venons de rapporter, prouvent clairement que les causes des maladies ne sont point passives, au contraire qu'elles ont une puissance dans un haut degré de produire des effets, & des mouvemens contre nature, & que chacune a ses principes, son caractere, & sa maniere d'agir, qui lui sont propres.

IX. Les causes qui produisent les maladies, & qui dérangent l'ordre que la nature a établi dans les mouvemens, ne sont point uniquement causes premieres, directes, & efficientes des mouvemens déréglés qu'elles excitent dans le corps.

SCHOLIE.

En effet, les poisons, & les matieres morbifiques pernicieuses, ne doivent point être regardés comme causes uniques des mouvemens spasmodiques, convulsifs, fébriles, qu'ils excitent dans le systême des nerfs, & des vaisseaux; car toutes les parties de no-

tre corps ſur leſquelles agiſſent les cauſes morbifiques ſont en mouvement avant l'action de ces cauſes, de ſorte qu'elles ne font que changer les mouvemens naturels, en les augmentant, ou les diminuant.

X. Les mouvemens maladifs ſont donc produits en partie par les cauſes qui produiſent les mouvemens naturels, & en partie par les morbifiques qui attaquent les parties motrices.

SCHOLIE.

Ce principe une fois admis, on conçoit très-aiſément comment les choſes les plus nuiſibles, comme les poiſons, ou les exhalaiſons de la terre qui cauſent les maladies épidemiques, ne produiſent pas les mêmes ſymptômes dans tous les ſujets, & qu'ils en produiſent au contraire de très-différens; de ſorte que les petites veroles, par exemple, ſoient très-benignes dans certains Malades, & très-malignes dans d'autres. Il en eſt des cauſes des maladies comme des Médicamens purgatifs. Comme ils font des effets très-différens, étant donnés à pluſieurs, la même cauſe de maladie agit très-dif-

féremment, ſuivant les différentes diſpoſitions des corps ſur leſquels elle agit. En effet, c'eſt un axiôme reçû que les cauſes agiſſent, non-ſeulement à raiſon de leur activité, mais de la maniere dont elles ſont reçûës par le ſujet, ou, ce qui revient au même, que les forces des cauſes ſont toujours relatives, c'eſt-à-dire, qu'elles ſont modifiées par la nature du ſujet qui en reçoit l'action. Un Medecin prudent doit donc faire attention, non-ſeulement aux forces des cauſes morbifiques, mais à la nature, à la diſpoſition, aux forces, & au tempérament des Malades, & c'eſt le moïen de porter un jugement ſain ſur le diagnoſtic, le prognoſtic, & la cure des maladies.

XI. Ce n'eſt point une ſeule cauſe qui produit les maladies ; pluſieurs concourent à cet effet ; & le Medecin doit en connoître l'ordre, & la ſuite.

SCHOLIE.

Tout ce qui ſe fait dans la nature reconnoît une ſuite infinie de cauſes. Pour rendre cette vérité ſenſible, je ſuppoſe que la cherté des vivres vienne du deffaut de chaleur de l'Eté ; ce deffaut

deffaut viendra des nuages, & des pluies qui auront continuellement obſcurci le Ciel, & la cauſe de cette diſpoſition du tems, ſera la continuité des vents d'Occident, & de Nord. Or la continuité de ces vents aura, ſans doute, une cauſe peut-être éloignée, comme des exhalaiſons particulieres de la terre, ou même certaine poſition des Aſtres, & ces dernieres cauſes auront auſſi les leurs. Il y aura de même une ſuite infinie des cauſes morbiques, parce qu'une cauſe en produit une autre, & celle-ci une troiſiéme, & ainſi à l'infini. Mais comme il ſuffit au Phyſicien de connoître les cauſes prochaines de la ſtérilité d'une année, il ſuffit auſſi au Medecin de connoître les cauſes prochaines, & antecedentes, des choſes qui ſe paſſent dans le corps contre l'ordre établi par la nature.

XII. On appelle cauſes continentes, prochaines, formelles des maladies, celles qui dérangent immediatement, & prochainement les fonctions du corps animé, de maniere que dès qu'elles exiſtent, les maladies exiſtent auſſi, & que leur deſtruction ſoit auſſi celle des maladies; & c'eſt principale-

ment le dérangement, l'inégalité, & le déréglement du mouvement des solides, & des fluides.

XIII. Il faut aussi que le Medecin connoisse les causes prochaines matérielles des maladies, appellées par quelques-uns efficientes par excellence, & ce sont celles qui par leur nature produisent ce désordre des mouvemens; & comme ces causes sont aussi précédées d'autres externes, ou internes, les Anciens ont appellé ces dernieres simplement antecedentes, & les premieres occasionelles.

SCHOLIE.

Je vais éclaircir cette doctrine par un exemple. La cause continente, & prochaine formelle, des douleurs cruelles dont les hystériques sont la proie, est la violence des spasmes, qui attaquent tout le genre nerveux. L'efficiente matérielle, est l'amas d'un sang impur, corrompu, & épais dans les parties nerveuses, dont les causes antecedentes seront internes, ou externes, & ce sera la plethore causée par la suppression des régles, ou la foiblesse du genre nerveux. Quant aux cau-

ſes externes éloignées, tirées de la claſſe des choſes naturelles, ce ſera la trop grande ſenſibilité du corps, la petiteſſe des vaiſſeaux, la terreur, la vie trop ſédentaire, un déſordre dans le régime, trop peu de boiſſon, qu'il faudra regarder comme cauſes occaſionelles de la production des autres.

XIV. Il eſt très-intereſſant dans la Medecine, & dans l'art de guérir les maladies, de ne pas confondre l'ordre des cauſes morbifiques.

SCHOLIE.

Le vrai moïen de démontrer les vérités médicinales, & de traiter les Malades avec prudence, & jugement, eſt de ne point confondre l'ordre, & la ſuite des cauſes, ce qui arrive lorſqu'on prend les cauſes antecedentes pour les prochaines, & efficientes. C'eſt un deffaut dans lequel tombent ſurtout les Pathologiſtes modernes, en regardant l'acide, l'acrimonie des humeurs, ou la plethore, comme cauſes prochaines, & efficientes des maladies ; & c'eſt une erreur manifeſte, au lieu de s'attacher uniquement à détruire les cauſes prochaines, de n'avoir

attention qu'à corriger l'acrimonie des humeurs, abſorber l'acide, ou diminuer la plethore, pendant qu'il ne faudroit penſer qu'à rabbattre par les moïens convenables la violence des ſpaſmes, en enlevant les ſtaſes, ou les ſtagnations du ſang qui leur donnent la naiſſance. Par exemple, la ſuppreſſion du flux menſtruel, ou hémorrhoïdal, eſt ſouvent la cauſe antecedente d'un état cacheƈtique, ou heƈtique, en cauſant une dépravation des viſceres, leur obſtruƈtion, leur corruption, & une foibleſſe produite par la diſette de bons ſucs; cependant ſi dans ce cas on s'aviſoit d'entreprendre la cure par eſſaier de rappeller le flux menſtruel, ou hémorrhoïdal, on feroit infiniment éloigné de ſon compte, & de procurer le rétabliſſement de la ſanté. C'eſt toute autre choſe quand l'objet eſt de prévenir les maladies; alors on doit faire attention aux cauſes antecedentes, & l'on a l'avantage de réuſſir à conſerver la ſanté.

XV. Les cauſes prochaines des mouvemens maladifs, ſont de deux eſpeces; car elles agiſſent très-promptement, ou un peu plus lentement; &

les premieres ſont de deux ordres différens, c'eſt-à-dire, matérielles, ou immatérielles. Celles-ci ſont les paſſions de l'ame, & celles-là, tout ce qui eſt de ſa nature entierement pernicieux à l'homme, comme les poiſons.

SCHOLIE.

L'on appelle cauſes immatérielles les paſſions de l'ame, que l'ancienne école mettoit mal-à-propos au nombre des cauſes éloignées des maladies; au lieu qu'elles ſont certainement du premier degré d'activité, on les appelle, dis-je, immatérielles, parce que dans le corps le plus ſain, & dont les liqueurs ſont le plus éloignées de tous vices, elles renverſent très-promptement, & très-violemment les mouvemens des ſolides, & des fluides. C'eſt ce qui paroît par l'effet de la terreur, & de la colere. En effet, à peine ſent-on l'impreſſion de la derniere paſſion, que le cœur palpite, la pulſation des arteres devient véhémente, & les humeurs ſe portent impétueuſement à la tête; & la terreur ſubite cauſe ſur le champ un froid, & un friſſon des extrêmités, un reſſerrement des vaiſſeaux

de la peau, le désenflement des veines qui étoient gonflées un moment auparavant, & une inquiétude dans les parties voisines du cœur, causée par l'amas du sang qui y reflue. Aussi n'y a-t'il point de doute que la force des mouvemens de l'ame, pour causer des altérations dans le corps, ne surpasse de beaucoup, & la force, & la violence des autres causes, & même des poisons les plus actifs, puisque ceux-ci ont besoin de quelque tems pour se mettre en action, pendant que les autres agissent dans le moment, & qu'on peut empêcher dans le commencement l'effet des poisons, au lieu que les passions de l'ame n'en donnent pas le tems. D'où je concluds que les passions de l'ame méritent incontestablement le premier rang entre les causes qui produisent les maladies, & les poisons seulement le second.

XVI. Un petit volume des choses veneneuses, ou qui sont essentiellement pernicieuses au corps animé, cause d'énormes dérangemens, & renversemens des mouvemens des corps vivans.

SCHOLIE.

La classe des poisons est bien plus étenduë qu'on se l'imagine ordinairement. Car les maladies épidemiques qui font souvent tant, & de si cruels ravages, sont causées par le mêlange qui se fait dans l'air de choses de nature veneneuse, d'un caractere très-volatil, corrosif, ou fermentatif, & des exhalaisons infectes qui sortent de la terre. Et comme il y a souvent beaucoup de différence entre les élemens, & les proportions de ce mêlange, il arrive aussi que dans certains tems certains sujets, ou tempéramens, & certaines parties en ressentent les impressions plutôt que d'autres. Les impuretés d'une nature plus déliée, que la nature attentive, relegue vers les extrêmités des corps sains, ou malades, appartiennent encore à la classe des poisons. Le séjour qu'elles ont fait dans ces parties leur fait effectivement prendre ce caractere pernicieux, comme on en peut juger par les effets qu'elles produisent, lorsqu'elles refluent dans l'intérieur du corps ; c'est ce que prouve évidemment l'effet de la transpiration suppri-

mée, du levain de la petite verole, de la rougeole, de la galle, du pourpre, de l'érysipele, & de la goute, repoussé au-dedans, & même les cauteres, ou les ulceres refermés mal-à-propos.

XVII. Les mouvemens maladifs reconnoissent aussi pour causes des matieres corrompuës d'un plus gros volume, & ce sont principalement les stases, ou les stagnations du sang, & des autres liqueurs dans leurs vaisseaux, ou bien au dehors.

XVIII. Tant que les fluides, quoiqu'ils péchent par abondance, ou par intemperie, ne s'arrêtent pas, & sont toujours entraînés par le mouvement circulaire, ils sont incapables de produire une maladie; mais cessent-ils de circuler, s'échapent-ils des vaisseaux destinés à les contenir, s'y arrêtent-ils entierement, ou s'y meuvent-ils très-lentement, ils blessent l'économie animale, & causent des maladies.

SCHOLIE.

Ainsi les plethoriques, & ceux qui sont livrés à l'intempérance, vivent souvent sans ressentir d'incommodités,

tant que le mouvement circulaire, & les excrétions se soutiennent; mais s'il survient une terreur, ou qu'un vent du Nord, qui se leve tout à coup, vienne à supprimer la transpiration, à combien de maladies ne sont-ils pas exposés, parce que les liqueurs cessent de circuler comme auparavant, & de se dépurer au moïen des excrétions?

XIX. Les stases, ou arrêts du sang, & des liqueurs sont plus dangereuses, & forment des maladies plus aiguës que leurs stagnations, ou congestions. Dans les stases, les liqueurs fixement arrêtées, & cantonnées dans les vaisseaux capillaires, ont totalement perdu leur mouvement; au lieu qu'elles en ont encore dans les stagnations, quoiqu'il soit extrêmement rallenti à cause de l'engorgement, & de l'abondance; ces stagnations sont plutôt causes des maladies chroniques, & des mouvemens maladifs passagers, que des maladies aiguës.

XX. Les stases se font, ou du sang, ou d'une sérosité impure, chargée d'âcreté; les premieres causent les inflammations, les autres les douleurs, & les contractions convulsives; &

toutes les deux ſont des ſources fécondes de mouvemens fébriles.

SCHOLIE.

Les maladies ont différens effets, & ſont de différente nature, ſuivant que la ſtaſe du ſang eſt plus, ou moins conſidérable, & que les parties où elle eſt faite, ſont plus, ou moins ſenſibles. La ſtaſe du ſang eſt extrêmement dangereuſe, quand elle ſe fait dans des parties très nerveuſes, comme les membranes du cerveau, le ventricule, le canal inteſtinal, & les membranes qui forment les véſicules du poumon. Une ſéroſité impure venant à picoter les membranes de la tête, & du cerveau, cauſe des migraines, des douleurs de tête, des convulſions; ſi elle attaque celles des articulations, elle cauſe les douleurs de goute; dans les membranes des inteſtins, des tranchées cruelles; dans le ventricule de douloureuſes cardialgies; dans le conduit auditif, des maux d'oreille intolérables; dans les ligamens des dents, des rages de dents; dans les membranes des muſcles, des douleurs de rhumatiſme. L'extravaſation de la

même sérosité cause différens exanthemes, taches, pustules, & exulcérations. Les stases de la lymphe dans les parties glanduleuses, causent des fluxions, & des fiévres catarrheuses.

XXI. Les stagnations du sang, qui, suivant l'Aphor. XXXIX. de la Sect. VI. des Aphorismes d'Hippocrate, arrivent par l'abondance, ou la disette de cette liqueur, sont des sources fécondes de spasmes, & de convulsions.

Scholie.

La conservation de la santé demande une proportion des liqueurs dans les vaisseaux telle qu'elles ne pechent, ni par excès, ni par deffaut; autrement l'équilibre, & la proportion des mouvemens sont détruits; car l'excès, ou le deffaut des liqueurs, pourvû qu'il soit porté à un certain degré, produit des stagnations, qui, dans les parties où il se distribuë beaucoup de nerfs, excitent promptement la nature à des mouvemens convulsifs. Et quoique dans les corps foibles, & languissans, la stagnation d'une trop grande quantité de sang, ou d'humeurs détruise la tension des parties, & des

viſceres, & cauſe principalement des maladies chroniques, dans les ſujets vigoureux, jeunes, & dont les fibres ſont ſenſibles, elle cauſe plutôt des contractions très-fortes, & ſpaſmodiques, qui produiſent de grandes inégalités dans le mouvement du ſang, & des métaſtaſes, ou tranſports dangereux des humeurs ſur d'autres parties.

XXII. La ſtagnation du ſang cauſée par une ſuppreſſion lente, ou ſubite du flux menſtruel, cauſe de dangereuſes congeſtions de ſang, ſurtout dans d'autres parties que l'uterus, congeſtions ſuivies de ſymptômes très-fâcheux.

SCHOLIE.

Perſonne n'a mieux réuſſi qu'Hippocrate à nous peindre les déſordres que cauſe la ſuppreſſion du flux menſtruel, & la congeſtion qu'elle produit dans les différentes parties du corps. Son Traité *des maladies des Filles*, en eſt une preuve évidente. On y lit, que *ſi le ſang ne peut ſortir de l'uterus, ſon abondance l'oblige de refluer vers le cœur, & le diaphragme, ou le rend cauſe d'engourdiſſement, s'il ſe*

jette sur les jambes, & les pieds. (a) Il dit ailleurs, que *si le flux menstruel vient à se supprimer, le bas ventre deviendra douloureux au-dessous de l'ombilic, quelquefois les aines, d'autres les reins; tantôt la jointure des os des hanches avec l'os sacrum, tantôt le col de la matrice; qu'il arrivera aussi un étranglement, & des vertiges, lorsque ce sang se portera aux parties superieures.* (b) On voit encore plusieurs endroits (*c*) où cet Auteur explique clairement combien de graves accidens produit la suppression, quand le sang remonte à la tête, aux parties voisines du cœur, à l'estomac, au foie, à la rate, ou à différentes parties du bas ventre. Nous expliquerons ailleurs au long ces textes d'Hippocrate. Il n'y a point aussi de Praticien qui

(a) *Sanguis non habens ex utero effluxum præ multitudine resilit ad cor, vel ad septum transversum, vel in tibias & pedem descendens torporem inducit.* Hipp. *Lib. de Virg. morb.* §. 6.

(b) *A mensibus suppressis dolor corripiet ventris partem infra umbilicum, nunc inguina, nunc lumbos, & coxendicum ad sedem juncturam, nunc collum; aliquando vero strangulatio fortis accidet, & caligo ante oculos observabitur, ut vertigo, ut pote purgatione sursum ascendente ac vergente.* Hipp. *Lib.* I. *de Mulier. morb.*

(c) Hipp. *Ibid.* §. 5. 6. 8. 17.

n'ait obſervé que la ſuppreſſion ſubite des régles, cauſée, par exemple, par la terreur, cauſe des hémorrhagies par les vaiſſeaux des poumons, du ventricule, des reins; des convulſions, des vertiges, la privation de la voix, des étranglemens qui menacent de ſuffocation, & de très-grandes difficultés de reſpirer.

XXIII. La ſtagnation du ſang hémorrhoïdal dans l'inteſtin charnu, & nerveux, appellé colon, cauſe auſſi de graves congeſtions dans d'autres parties, & des affections très-fâcheuſes.

SCHOLIE.

La remarque que Celſe fait ſur ce ſujet, mérite bien d'avoir place ici. *Lorſque*, dit-il, *le ſang ne peut ſortir par les hémorrhoïdes, la matiere ſe portant ſur les parties voiſines du cœur, cauſe des maladies très-graves, & très-ſubites.* (a) Et comme ſuivant l'expérience, & la remarque d'Hippocrate, (b) le flux hé-

(a) *Cum ſanguis per hæmorrhoïdes exitum non habeat, inclinata ad præcordia materia, ſubitis & graviſſimis morbis correpti ſunt.* Celſ. *Lib.* I. *c.* 18.

(b) Hipp. *Epidem. L. VI. Sect.* 3. §. 64.

morrhoïdal guérit la péripneumonie, la pleuresie, les ulceres, la lépre; &, suivant un Aphorisme, (a) la mélancholie, la néphretique, & même l'apoplexie, (b) il n'y a aucun doute que sa suppression ne cause les mêmes maladies. Il ne faut pas oublier ici le passage suivant du même Auteur; *lorsqu'il survient des vertiges après l'apparition d'une petite hémorrhoïde, c'est la marque qu'il surviendra une petite, & legere apoplexie; mais la saignée prévient ce mal. Tout ce qui paroît dans le même genre, présage quelque chose de mauvais.* (c) Il avoit dit immédiatement au-dessus, que *les amas de sang qui se font par périodes réglés, dans quelques parties, causent une épilepsie mortelle, s'il ne s'en fait aucun écoulement.* (d) Et voici ce qu'ajoute à ces textes d'Hippocrate, Martien, un de ses meilleurs

(a) Hipp. *Aphor. 2. Sect. VI.*

(b) Hipp. *Coac. Prænot. Sect. III. n°. 318.*

(c) *Ex hæmorrhoïde parum apparente vertigines obortæ parvam ac modicam siderationem significant; solvit venæ sectio; & quidquid hoc modo apparuerit, mali aliquid significat.* Hipp. *Coac. prænot. n°. 159.*

(d) *Sanguinis fluxiones statis temporibus contingentes si sanguinem non effuderint, comitiales morbi mortem inducunt.* Hipp. *Ibid. n°. 158.*

Commentateurs, *la retention d'une abondance de sang attaque le genre nerveux, &, s'il se porte à la tête, il cause les convulsions, ou l'apoplexie; les convulsions, si l'acrimonie domine dans le sang; l'apoplexie, si cette liqueur est épaisse; s'il paroît aussi une hémorrhoïde au siége, c'est la preuve d'une plenitude de sang, qui, portée à la tête, ne manque pas de causer des vertiges, si la nature ne peut s'en débarrasser en provoquant l'écoulement du superflu.* (a) Il y a encore d'autres passions spasmodiques, & convulsives très-fâcheuses, qui attaquent les personnes sujettes aux flux hémorrhoïdal, lorsqu'il leur en arrive une suppression violente, & forcée, comme des douleurs de cardialgie, accompagnées d'inquiétudes cruelles, & d'efforts pour vomir, & des tranchées convulsives, & spasmodiques, qui laissent une paralysie après elles.

(a) *Multitudo sanguinis retenta nervosum genus invadit, & si superna petat, aut apoplectius affectus, aut convulsivus producitur; hic quidem, si acrimonia plus lædere aptus sit, si vero corpulentia, eo casu apoplecticus affectus exspectandus erit potius. Item si hæmorrhois appareat in sede, id sanguinis plenitudinem testatur, quam si solvere per fluxum natura non potest, in caput translata vertigines fiunt.* Martian.

XXIV. La ſtagnation du ſang dans les plethoriques, cauſée par la ſuppreſſion de quelque excrétion ſanguine habituelle, cauſe quelquefois de graves, & longues affections, en affoibliſſant le ton des viſceres.

SCHOLIE.

C'eſt la principale cauſe de pluſieurs maladies du bas ventre, la cachexie, l'hydropiſie, le calcul, la maladie noire d'Hippocrate, l'ictere noir, le ſcorbut, auteur d'une infinité de maux. Car la ſuppreſſion des excrétions charge le ſang d'impuretés, qui produiſent principalement dans les ſcorbutiques les grandes laſſitudes ſpontanées, la difficulté de reſpirer, le reſſerrement de poitrine, l'exténuation du corps, la mauvaiſe couleur du viſage, les taches de différentes couleurs, les douleurs des membres, la pourriture, & la mauvaiſe odeur des gencives.

XXV. Le trop grand deffaut du ſang produit, auſſi-bien que ſa trop grande quantité de dangereuſes ſtagnations, de grandes convulſions, & des paralyſies.

SCHOLIE.

Ce n'eſt point ſeulement la plenitude de ſang, qui ſort des proportions néceſſaires à la conſervation de l'équilibre, qui produit des ſtagnations pernicieuſes, ſources fécondes de ſpaſmes, & de paſſions chroniques; le deffaut de ſang produit les mêmes effets. Rien, en effet, n'eſt plus commun que de voir ſucceder des maladies très-graves, & très-difficiles à guérir, à d'autres maladies qui ont fait perdre trop de ſang, ou qui l'ont trop appauvri. Nous avons remarqué plus d'une fois, que des évacuations de ſang trop conſidérables avoient rendu les Malades extrêmement ſujets à des mouvemens ſpaſmodiques, qu'un refroidiſſement, ou une terreur ſubite ſuffiſoit pour reproduire, & qui jettoient les Malades dans d'extrêmes difficultés de reſpirer, des inquiétudes, des défaillances, des palpitations de cœur, des tremblemens. J'ai même obſervé plus d'une fois, qu'une grande paſſion de l'ame, un refroidiſſement à contre-tems, un remede un peu fort, l'abus des acides, jettoient

les sujets épuisés, & affoiblis dans la maladie hypochondriaque, qui n'est autre qu'une maladie spasmodique. Les saignées trop abondantes font tomber dans les affections catarrheuses rhumatiques, les corps lâches, qui sont trop long-tems exposés à l'air froid du Septentrion. C'est encore une chose très-digne d'être remarquée ; que si l'on tire beaucoup de sang par la veine à quelque animal, il tombe sur le champ dans des convulsions, qui deviennent plus grandes à mesure qu'on en tire davantage, & qui deviennent très-violentes, lorsqu'il est prêt de mourir. Voici une raison très-vraisemblables de ces différens phenomenes. Il ne peut se perdre une grande quantité de sang, qu'il n'en revienne au cœur une quantité moindre qu'il ne faut, & par conséquent que sa diastole ne diminuë. Or telle est la diastole, telle est la systole, ou contraction. Celle-ci devenant plus foible, n'est plus en état de donner au sang un mouvement de progression suffisant, surtout à celui qui est dans les vaisseaux capillaires ; il est donc obligé de s'arrêter dans les parties membraneu-

ſes, & nerveuſes de la tête, & de la moëlle de l'épine, où ſa ſtagnation les met en convulſion. Voici une ſeconde raiſon du même phenomene. Le mouvement de contraction des parties nerveuſes, & membraneuſes qui s'entretient, & ſe ſoutient par l'influx du fluide nerveux, & qui n'eſt contrebalancé que par la réſiſtance du ſang qui eſt dans les vaiſſeaux, & conſerve l'équilibre, ſe trouve le plus fort, parce que l'effuſion du ſang rompt cet équilibre. Il faut donc que le mouvement de contraction augmente dans ces parties. Car il faut une proportion entre le fluide nerveux, qui fait la tenſion des fibres, & le ſang, & les humeurs qui la doivent contrebalancer, pour que les mouvemens de qui dépend la conſervation de la vie, ſoient réglés. Car ſi les liqueurs manquent, les fibres auront trop de reſſort, & elles n'en auront pas aſſez, s'il manque du fluide nerveux; or dans ces deux ſuppoſitions il n'y aura pas d'équilibre entre la ſyſtole, & la diaſtole. Ces principes admis, on voit aiſément pourquoi la ſaignée adminiſtrée dans les corps non plethoriques, lorſqu'ils ſont en con-

vulsion, en ſpaſme, ou dans le froid de la fiévre, cauſe des ſymptômes ſpaſmodiques ſi violens, qu'on diroit que les Malades ſont à la derniere extrêmité.

XXVI. Les ſtagnations du ſang, de la ſéroſité, & des autres humeurs excrémenteuſes, cauſent auſſi des affections maladives.

Scholie.

Lorſque la matiere ſaline, & ſulphureuſe de la tranſpiration, ne ſort point en ſuffiſante quantité par les pores de la peau, ou par la voie de l'urine, elle reſte au dedans du corps, & s'arrêtant dans les parties nerveuſes, & glanduleuſes, elle les picote, & les ronge, & produit des maladies ſalines, telles que les douleurs dans les membres, les rhumatiſmes, les enchifrenemens, les rhumes de cerveau, les toux, les fluxions ſalées âcres qui ſortent des ïeux, les diarrhées, les douleurs du bas ventre, cauſées par l'éroſion des inteſtins, & du ventricule, & diverſes eſpeces d'exulcérations. On peut auſſi regarder comme conſtant, que la matiere de la tranſpiration

arrêtée dans les parties nerveuses, & membraneuses, produit les spasmes fébriles. Ce qui rend encore plus étonnant, que quelques Pathologistes de notre tems, pour éviter une extrémité, se soient avisés de tomber dans une autre, c'est d'ôter les sels du nombre des causes des maladies.

XXVII. Une sérosité abondante, & visqueuse, cause des tumeurs œdemateuses, par sa stagnation dans une habitude du corps poreuse, & charnuë; son épanchement dans des cavités nuit aux parties internes qu'elle comprime, & les dispose à la corruption : & quand elle s'amasse dans les glandes, elle les gonfle, & cause des douleurs considérables.

XXVIII. Les crudités acides, bilieuses, que les mauvaises digestions, & la paresse du ventre produit, produisent dans le canal intestinal, lorsqu'elles y séjournent trop long-tems, de vives douleurs, des gonflemens, des spasmes, & de violentes convulsions, à cause de la communication de ce canal avec le systême des nerfs.

SCHOLIE.

La conſtipation du ventre eſt cauſe de beaucoup de maladies, parce que le canal inteſtinal eſt le réceptacle de beaucoup d'impuretés de différens genres, qui deviennent par leur ſéjour, & par le mélange des unes avec les autres, d'un caractere encore plus mauvais ; ce qui les fait devenir les foïers, & les ſources des fiévres, ſurtout intermittentes, de vents, & des ſpaſmes, qui attaquent principalement les hypochondriaques, & les hyſtériques, en conſéquence de quoi viennent les inquiétudes, & les douleurs, même de diverſes parties éloignées, comme de la tête.

XXIX. Les humeurs acides, corroſives, acquerent par leur mélange avec la bile, une verdeur, & un caractere très-corroſif, & par leur ſéjour dans le ventricule, & le duodenum, elles cauſent de ſérieuſes maladies.

SCHOLIE.

Il n'y a aucune partie du corps où l'acrimonie acide ſoit plus ſenſible, & plus abandonnée à elle-même que

dans le ventricule. Auffi pour peu qu'elle vienne à y dominer un peu trop, ce qui arrive furtout dans la vieilleffe, l'affection hypochondriaque, & mélancholique, les perfonnes attaquées de fiévre quarte, & celles qui menent une vie fédentaire, ou qui boivent des vins acides, elle leur caufe différens maux en grand nombre, comme des érofions du ventricule, accompagnées d'un fentiment d'ardeur, & d'inquiétudes, des rots acides, des vomiffemens, des affoibliffemens confidérables, des refferremens de poitrine, des douleurs poignantes dans le voifinage du cœur. C'eft auffi de-là que vient l'érofion qui caufe les affections dyfenteriques, le cholera-morbus, & les longues douleurs rongeantes des inteftins, accompagnées de gonflement.

XXX. La fanté fe rétablit parfaitement lorfque les mouvemens réfolutifs, & excrétoires que la nature, ou l'art procurent, emportent les ftafes, & les ftagnations, que nous avons vûës être les caufes générales des maladies; mais fi l'une, ou l'autre n'y peut réuffir, elles fe changent en obftructions

tructions opiniâtres, en endurcissemens, corruptions, extravasations, & enfin en sphaceles mortels.

SCHOLIE.

Toute l'opération de la nature, ou de l'art, pour détruire les causes des maladies, consiste principalement à exciter des mouvemens qui dissipent les causes qui troublent les fonctions du corps, qui sont principalement les stases & les stagnations d'un sang pur, ou corrompu, ou d'humeurs excrémenteuses; ce qui arrive lorsque ces mouvemens font rentrer dans la circulation, & dans l'ordre, les liqueurs qui s'arrêtent, ou les font sortir par les excrétoires convenables. Mais si la nature, & l'art, ne peuvent opérer cet effet, plus ces causes séjournent dans le corps, & plus elles acquerent une nature pernicieuse, de maniere qu'elles sont rebelles à tout traitement, & qu'elles conduisent les Malades à l'extrémité, & même à la mort.

XXXI. Il faut avoir grand soin de ne pas regarder comme causes de maladies l'effet de ces mêmes causes qui

paroît par l'ouverture des ſujets qui en ſont morts.

Scholie.

Les ouvertures des corps morts de maladie, ſervent plutôt à découvrir les cauſes de la mort, que celles des maladies; car elles mettent ſous les ïeux, & rendent palpables les cauſes de la mort, ou de la deſtruction parfaite des mouvemens vitaux. C'eſt donc à tort que des Medecins ignorans, ou adroits, confondent ſouvent les cauſes de mort avec celles des maladies, en feſant croire aux Spectateurs mal inſtruits, que les cauſes des maladies étoient telles que l'art ne pouvoit les ſurmonter, & cela dans l'idée de juſtifier plus aiſément la maniere dont ils ont traité ces maladies, & de couvrir leurs fautes. On retire cependant en pathologie un avantage des fréquentes ouvertures des corps; c'eſt qu'on voit les effets dangereux, & même funeſtes, que laiſſent après elles les cauſes des maladies quand elles ſont abandonnées à elles-mêmes, ou qu'elles ne ſont pas détruites.

XXXII. Comme dans toutes les

choſes contingentes aucune cauſe n'éxiſte d'elle-même, mais qu'elle tire ſon être de quelque autre qui l'a précédé, les ſtaſes & les ſtagnations ſi funeſtes à l'œconomie animale, ont auſſi leurs cauſes, & ce ſont celles qu'on appelle antécédentes dans les Ecoles.

XXXIII. Les principales cauſes antécédentes des ſtagnations, & des ſtaſes ſont la ſuppreſſion des excrétions ordinaires que la nature a établies pour débarraſſer le corps des humeurs excrémenteuſes, ou ſuperfluës.

SCHOLIE.

Tant que les liqueurs ſe ſoutiennent dans une proportion, & un équilibre convenables, à raiſon de la quantité, & de la temperature, la machine du corps voit exécuter des mouvemens reglés, & proportionnés, qui entretiennent la ſanté, & la vie ; mais dès que les excrétions ordinaires viennent à ſe déranger, & les humeurs excrémenteuſes à s'amaſſer dans le corps, il ſe forme de côté & d'autre des ſtagnations, ou amas de liqueurs deſtituées de mouvement progreſſif, & il s'engendre par conſéquent des maladies.

XXXIV. La ſuppreſſion des excrétions ſalutaires dépend de la trop grande quantité du ſang, & des liqueurs, ou de leur mauvaiſe diſpoſition, qui les rend impropres à ſortir par les vaiſſeaux excrétoires, ou de l'affoibliſſement des fibres relâchées.

Scholie.

L'affoibliſſement des parties ſolides contribue beaucoup à la langueur des excrétions, & à la génération de la pléthore, & de la cacochymie; auſſi eſt-ce une vérité confirmée par une expérience journaliere, que les vieillards, les infirmes, les perſonnes affoiblies, ou par les grandes pertes de ſang, ou par les maladies précédemment eſſuiées, y ſont ſurtout ſujettes. Auſſi Celſe a-t-il grande raiſon de dire que *la foibleſſe eſt expoſée à toutes ſortes de maladies.* (a) D'où l'on conclud évidemment, qu'on ne peut trop eſtimer l'uſage de tout ce qui conſerve les forces, & qui rétablit la vigueur, & la tenſion, des parties, comme ſont principalement les médicamens balſami-

(a) *Infirmitas omnibus morbis patet.* Celſ. *Lib.* I. *c.* 3.

ques bien temperés, & mêlangés, quand on a pour objet de détourner les maladies.

XXXV. La foiblesse de tout le corps, ou des parties solides, la surabondance du sang, ou des liqueurs, la suppression des excrétions, ne se fait pas d'elle-même, mais dépend de causes précédentes, que l'Ecole appelle éloignées, occasionelles, primordiales, procatarctiques.

XXXVI. Il y a plusieurs classes des causes éloignées, qui disposent les parties solides, & fluides, à prendre des mouvemens déréglés; car elles altérent les parties solides, leur ton, leur vigueur, & la force qu'elles ont de se mouvoir; ou la quantité, & le mêlange des fluides, & leur disposition au mouvement; & ces causes sont naturelles, non naturelles, ou contre nature.

XXXVII. Les naturelles, & celles qui affectent principalement la structure intérieure des parties solides, & la force qu'elles ont de se mouvoir, sont l'âge, le tempérament, le sexe, la disposition héréditaire transmise par les parens, l'habitude du corps, & la

coutume ; les causes entre nature sont les mauvaises dispositions laissées dans les parties solides par les maladies, ou le mauvais traitement qu'elles ont souffert ; & les non naturelles, sont la longue tristesse, le souci, les peines d'esprit, & les autres passions de l'ame.

XXXVIII. Les vices des parties fluides, qui les rendent propres à la génération des maladies, sont principalement modifiés par l'air, les alimens solides, & liquides, le mouvement, & le repos du corps, le sommeil, & la veille, c'est-à-dire, l'usage de toutes ces choses dispose à la génération des maladies.

SCHOLIE.

Galien compte six choses, ou causes, qu'il appelle non naturelles, & qui sont causes éloignées des maladies. Mais comme les violentes passions de l'âme, surtout la terreur, & la colere, dont les effets sont très-prompts, & la suppression, ou retention, des excrétions salutaires du sang, & des humeurs excrémenteuses, doivent être mises au nombre des causes prochaines, & antecedentes, nous avons cru

que l'ordre demandoit qu'on les ôtât du nombre des causes non naturelles, qui sont des causes très-éloignées.

XXXIX. La connoissance des causes éloignées qui agissent en disposant les corps aux maladies, n'est point inutile, & sans fruit, dans la Pathologie, & la Medecine Thérapeutique.

Scholie.

Car les causes éloignées qu'il faut chercher dans la classe des choses naturelles, non naturelles, & contre nature, donnent enfin l'être aux causes antecedentes, & prochaines. Il n'est donc rien moins qu'indifférent de connoître le régime, la disposition de l'air, la situation du lieu, le tems, le genre de vie, la disposition de l'ame, l'âge, qui conspirent à la production de l'une, ou de l'autre maladie. Car ce sont ces causes qui produisent les maladies, & leur donnent l'être; c'est donc à elles qu'il faut remonter pour trouver les premiers principes des maladies. D'où il suit que le vrai moïen de conserver la santé, ou de garantir des maladies, est de ne point négliger les préceptes du régime, & le bon usage de ces cho-

ſes, au contraire qu'il faut les obſerver le plus exactement qu'il eſt poſſible.

XL. Il eſt étonnant qu'on ne tombe pas plus ſouvent malade, au milieu de la quantité prodigieuſe, & preſque innombrable, de cauſes qui attaquent la ſanté, & rendent le corps humain ſujet aux maladies.

SCHOLIE.

En effet, & les ſaiſons de l'année, & les diſpoſitions du tems, & chaque âge de la vie produiſent leurs maladies particulieres. Le ſexe, le tempérament, la coutume, les diſpoſitions héréditaires, produiſent auſſi les leurs. Il eſt encore très-important de faire attention à l'état du corps, s'il eſt fluet, épais, foible, robuſte, ſi le régime a été bon, ou mauvais, ſi les alimens liquides, & ſolides, ont des qualités nuiſibles, ou dangereuſes. Car perſonne n'ignore que tout cela eſt encore très-propre à produire des maladies. J'ai donc raiſon d'être ſurpris que les hommes échapent ſi ſouvent à des maladies dangereuſes, au milieu

milieu de tant d'ennemis qui conſpirent ſans ceſſe contre leur ſanté.

XLI. Quoiqu'il y ait bien des choſes contraires à la ſanté, & extrêmement propres à produire des maladies, elles n'ont pas toujours aſſez d'efficace pour déranger les mouvemens naturels de toute la machine. Telles ſont les ſtaſes, & les ſtagnations pernicieuſes des liqueurs, combinées avec une grande foibleſſe de tout le genre nerveux, ou de certaines parties ſeulement. La génération des cauſes, qui méritent à juſte titre le nom de prochaines, demandent le concours, & la combinaiſon de pluſieurs cauſes; or comme ils ne ſe trouvent pas ſouvent, il n'eſt pas commun que les cauſes éloignées produiſent des vices eſſentiels, & des maladies.

SCHOLIE.

Pour rendre cette vérité ſenſible par un exemple, l'affection très-commune, qu'on nomme hypochondriaque, conſiſte dans une tenſion ſpaſmodique, & convulſive des parties nerveuſes, & ſurtout du ventricule, & des inteſtins; or cette tenſion ne peut

être produite que par le concours de plusieurs causes. Car, ni le trop grand repos, ni l'abus des rafraîchissans, & des acides, ni la tristesse, ni la petitesse des vaisseaux, ni l'abondance de médicamens nuisibles à l'estomac, ne suffisent point chacun en particulier pour causer cette maladie. Mais si plusieurs de ces causes viennent à concourir, toute la nature s'affoiblit, les excrétions nécessaires se suppriment, la force du ventricule se perd, la digestion se fait mal, il s'amasse dans les premieres voies une grande quantité d'humeurs vicieuses, & les parties nerveuses fatiguées par la stagnation du sang, & des humeurs excrémenteuses, sont excitées à des mouvemens spasmodiques, suivis d'une extrême foiblesse.

XLII. Une autre raison qui rend les maladies plus rares chez les hommes; c'est que le méchanisme du corps contribuë merveilleusement à en détourner les causes.

Scholie.

La machine du corps humain est construite avec tant d'art, que ses par-

ties solides, & fluides, sont agitées d'un mouvement continuel, dont l'effet est de prévenir le repos, & la stase, si nuisibles du sang, & des humeurs, & de faire sortir sans cesse par les excrétoires convenables les sucs superflus, épuisés, & disposés à la corruption. Un Medecin habile trouve donc la Medecine préservative établie dans la structure, & le méchanisme, que le bienfesant auteur du corps a bien voulu suivre dans sa construction; & il a atteint la perfection de son art, quand il possede assez cette Medecine intérieure, & sa méthode préservative, pour s'y conformer, & lui donner des forces dans le besoin. Puis donc que la Medecine préside sans cesse à la conservation de notre corps, & qu'elle y entretient constamment la circulation des liqueurs, & l'excrétion des sucs superflus, il est naturel que les maladies ne viennent pas si fréquemment, & attendent pour exister que quelque cause violente, comme le poison, une boisson froide prise par une personne fort échauffée, ou quelque violente passion de l'ame, dérangent considérablement, ou renversent

l'ordre des mouvemens établis pour la préserver de toutes maladies.

CHAPITRE V.

Du siége des causes morbifiques, & de leur opération.

I. Lorsque le corps humain est attaqué par des causes pernicieuses, propres à renverser ses mouvemens naturels, & proportionnés, il ne faut pas le considérer comme purement passif, mais comme actif, réagissant, & résistant, & il est nécessaire pour établir une véritable Pathologie, & Thérapeutique, de connoître cette vive réaction du corps contre les causes morbifiques.

SCHOLIE.

Nous l'avons déja remarqué ; ce n'est point l'activité des causes morbifiques qui fait qu'elles ont plus, ou moins de force, mais la disposition du sujet sur lequel elles agissent, qui est plus, ou moins capable de résister à

leur activité ; & voilà l'embarras. Car le rapport des forces des causes morbifiques, & de la disposition, & du mouvement des parties solides du corps animé, est si difficile à connoître, que les jugemens qu'on en porte sont moins établis sur des raisons certaines, qu'ils ne portent sur de véritables conjectures. C'est cette différence dans la disposition, que les différens sujets ont à la réaction, qui fait qu'une même dose de médicamens purge, ou fait vomir, doucement, ou violemment, & qu'une matiere nuisible ne cause aucun mouvement, aucun dérangement dans certains corps, pendant qu'elle en cause de très-considérables dans d'autres.

II. Pour qu'une cause de maladie devienne active, c'est-à-dire, qu'elle trouble les mouvemens naturels, il faut qu'elle ait un certain degré d'énergie, & une certaine quantité, & qu'il se trouve dans le corps une proportion convenable pour en recevoir l'effet.

SCHOLIE.

Car la génération, & la production des maladies demande un concours, & une proportion particuliere entre la

cause efficiente, & le sujet qui en reçoit l'impression, sans quoi on ne pourra jamais établir rien de raisonnable sur la nature, & l'effet des causes morbifiques. C'est-là la base, c'est le pivot des maladies à produire; c'est sur ce fondement qu'il faut établir le diagnostic, le prognostic, & la maniere de traiter les maladies. Voici comme je conçois que cela se passe. Toutes les causes corporelles déploient leur force, & leur énergie, sur les autres corps au moïen du mouvement, qui est un changement de maniere d'être du corps mobile. J'ajoute qu'il n'y a point de corps qui ne résiste, & qu'il ne se fait pas de mouvement, si la force motrice n'est supérieure à la résistance du corps sur qui elle agit. Donc pour qu'une cause pernicieuse de maladie puisse exercer sa puissance nuisible en dérangeant les fonctions de notre corps, il faut qu'elle ait la force nécessaire, & requise pour changer, & détruire, le mouvement naturel de ses parties; sans quoi elle sera sans effet. Sur ce fondement, on concevra sans peine comment une petite quantité de poison, par exemple, un grain d'arsenic

blanc, ou de ſublimé corroſif, n'eſt pas capable de cauſer la mort, ſurtout à des perſonnes robuſtes, & pourquoi une petite doſe d'émetique, & de purgatif, ne fait point d'effet dans une perſonne robuſte, & opére aſſez violemment ſur une perſonne foible.

III. Donc plus les corps ſont foibles, & plus legere une cauſe nuiſible, leur cauſe de préjudice.

SCHOLIE.

Rien n'eſt plus vrai que ce que Celſe a remarqué, que *la foibleſſe eſt expoſée à toutes ſortes de maladies*. Or la claſſe des perſonnes foibles contient en tête ceux qui ſont épuiſés par de trop grandes évacuations de ſang, de longues maladies, la faim, des veilles continuées, trop peu de modération à goûter les plaiſirs de l'amour, par une longue triſteſſe, & les travaux, & les peines d'eſprit, qui leur ont ôté les forces qui conſervent parfaitement le corps, & qui réſiſtent le mieux à l'énergie des cauſes nuiſibles. Ces ſortes de perſonnes ſont très-ſuſceptibles de toute contagion, très-aiſément attaquées des maladies épidemiques, & reſſen-

tent vivement l'impreſſion de toutes les cauſes capables de nuire. Auſſi n'avons-nous pas obſervé pour une fois qu'un purgatif violent, ou une forte terreur a fait tomber dans la cruelle affection appellée hypochondriaco-hyſtérique, qui attaque ſurtout les perſonnes foibles, des femmes épuiſées par un accouchement, ou un avortement accompagné d'une grande perte de ſang.

IV. Les cauſes ſont d'autant plus capables de nuire, que leurs élemens ſont plus pénétrans, & que leur maſſe eſt plus conſidérable.

SCHOLIE.

Il eſt démontré par les Méchaniciens, que la force du choc eſt en raiſon compoſée de la maſſe, & de la vîteſſe; ſi la matiere nuiſible agit donc bien promptement, & qu'elle ait beaucoup de maſſe, elle aura beaucoup de force active. Telle eſt la nature, & tel eſt le caractere de tout poiſon, & de toute matiere morbifique veneneuſe, qu'elle opére très-promptement à cauſe de la grande ténuité de ſes parties, ou de ſon ſouffre ſalin cauſtique. C'eſt

ce que prouvent la ciguë, le napel, l'hellebore blanc, l'arsenic, les préparations émetiques de l'antimoine, & les corpuscules très-déliés qui forment le ferment des maladies que l'air communique. Il est donc évident que la force nuisible est d'autant plus active, & plus puissante, que la masse de la matiere virulente est plus considérable.

V. Toutes les causes propres à produire des maladies agissent, ou sur les parties solides, ou sur les fluides subtiles, c'est-à-dire, sur les spiritueuses, ou sur les fluides humides.

VI. Les plus funestes des causes, sont celles qui attaquent les parties les plus subtiles, ou spiritueuses, parce qu'elles détruisent les forces, & la vigueur du corps, de la conservation desquelles dépend la vie; & rien ne porte d'attaques plus funestes, & n'est plus contraire aux parties spiritueuses, & motrices, de notre corps, que la putrefaction.

SCHOLIE.

C'est une observation constante, que rien n'est plus effraïant, & plus

dangereux que les maladies causées par une putrefaction interne, comme sont toutes les fiévres malignes, où il se distribuë dans les gros intestins un sang noir, qui se change promptement en une putrefaction très-fétide, laquelle tuë en très-peu de tems. Ceux qui meurent de sphacele, ou d'un cancer ulceré, meurent à cause de la putrefaction qui attaque très-vîte les parties spiritueuses du sang, & abbat, & détruit les forces. Les narcotiques, comme le jusquiame, l'opium, le stramonium, le solanum, causent promptement la mort, à raison de leur souffre de mauvaise odeur, & vaporeux, qui gâte, & corrompt les parties fluides des nerfs, & du cerveau, ôte les forces, & arrête les mouvemens vitaux. Les odeurs ont aussi beaucoup d'énergie sur les parties motrices de notre corps, comme il paroît par l'effet des odeurs agréables, qui causent des dérangemens considérables dans les mouvemens du genre nerveux de ceux qui sont attaqués de foiblesse des nerfs, & du cerveau.

VII. Les acides, les austeres, les liqueurs actuellement froides, ou très-

ſpiritueuſes, agiſſent très-promptement ſur le ſang, & les fluides; & comme leur effet eſt de faire obſtacle à la circulation, ſurtout dans les petits vaiſſeaux, en épaiſſiſſant, & coagulant le ſang, ils contribuent beaucoup à la génération des maladies chroniques.

SCHOLIE.

Rien n'eſt plus commun en pratique, que de voir la boiſſon froide cauſer des maladies, & des affections aiguës, & chroniques, principalement ſi l'on en fait uſage dans le tems que le corps eſt échauffé par le travail, & en ſueur. Rien n'eſt encore plus ordinaire que de voir l'abus des acides incommoder extrêmement, ſurtout les perſonnes qui menent une vie ſédentaire, & les femmes, qu'il jette dans de fâcheuſes ſuppreſſions, & dans des affections ſpaſmodiques. On voit auſſi tous les jours que ceux qui font un trop grand uſage de l'eau de vie, notamment le matin à jeun, tombent dans des corruptions de viſceres incurables. Enfin c'eſt une choſe conſtante, que les acides, les liqueurs froides, & ſpiritueu-

ſes, ſont extrêmement propres à produire des obſtructions, & des concrétions polypeuſes, qui entretiennent les grandes maladies, & en ſont des cauſes très-fréquentes.

VIII. C'eſt ſurtout ſur les parties ſolides, qui ſont les parties motrices du corps, telles que les nerveuſes, & membraneuſes, & les muſculeuſes, qu'agiſſent les cauſes nuiſibles, & morbifiques, & ce ſont ces parties qui ſont principalement attaquées des mouvemens maladifs, & contre nature.

SCHOLIE.

Car les parties qui exécutent les mouvemens réglés, proportionnés, & conformes à l'inſtitution de la nature, parties, qui réglent la circulation des fluides, les mouvemens ſecrétoires, & excrétoires, enfin qui ſont les artiſans de la ſanté, ſont auſſi le ſujet, & l'inſtrument le plus propre des mouvemens maladifs.

IX. C'eſt une loi conſtante, & invariable, de la nature, que les mouvemens, & les fonctions, ſe font tranquillement, & également, dans le

corps, tant que les parties motrices, telles que les nerveuſes, & muſculeuſes, n'ont reçû aucun dommage par quelque cauſe violente. Mais dès qu'elles ſont bleſſées le plus légérement, ou agitées plus violemment que de coutume, il arrive ſur le champ un dérangement notable des mouvemens, & des fonctions de l'ame, & du corps.

SCHOLIE.

Car c'eſt de la tenſion, de la vigueur, & de la diſpoſition conforme aux loix de la nature, qu'ont les parties motrices du corps, que dépend principalement la ſanté, & le libre exercice de toutes les fonctions. Nous regardons donc comme certain, & infaillible, que dans preſque toutes les maladies, & ſurtout les mouvemens maladifs, les cauſes morbifiques, & nuiſibles, produiſent une léſion des parties nerveuſes, de ſorte que plus la cauſe a d'énergie, & de violence, plus la léſion, le ſpaſme, ou le relâchement des mouvemens eſt conſidérable. Or quoique nous ne puiſſions

concevoir la maniere d'agir de toutes les causes morbifiques, il suffit au Medecin d'en connoître les effets, & de savoir qu'elles agissent méchaniquement sur le corps.

X. La méchanique de l'action des causes violentes, & pernicieuses sur les fibres motrices du corps, consiste principalement dans l'extension, la compression, la contraction, ou l'irritation, le picotement, l'érosion, le déchirement qu'elles leur causent; ce qui est promptement suivi d'un changement dans le mouvement naturel des fibres.

SCHOLIE.

Rien n'est plus ennemi des parties nerveuses, & musculeuses, que les poisons de toute espece, les passions de l'ame, l'âcreté, la causticité, l'acidité des liqueurs, & leurs stases, & stagnations, ou dans les vaisseaux, ou dehors. Le froid excessif est aussi très-nuisible aux parties nerveuses, comme Hipppocrate l'a remarqué dans l'Aph. 18. de la Sect. V. & au §. 4. de son Traité *de l'usage des Liqueurs*, où il

dit, *le froid est contraire aux os, aux dents, aux nerfs, au cerveau, & à la moëlle de l'épine.* (a)

XI. C'est donc avec grande raison que nous établissons le siége de beaucoup de maladies dans les parties nerveuses, & membraneuses, où réside le mouvement, & le sentiment.

SCHOLIE.

C'est dans les membranes du cerveau, & des organes des sens, que siégent les maladies de la tête, comme l'épilepsie, les différentes especes de folie, l'abolition des sensations, les douleurs, & les affections soporeuses. C'est principalement dans les parties nerveuses que s'attachent les mouvemens convulsifs, ausquels nous rapportons les toux violentes, les asthmes convulsifs, les hocquets, les tremblemens, & les palpitations cruelles du cœur, les vomissemens, les fréquens avortemens; c'est encore aux parties nerveuses que s'attachent les érosions violentes du bas ventre, les douleurs

(a) *Frigidum inimicum ossibus, dentibus, nervis, cerebro, dorsali medullæ.* Hipp. *De humid. usu.* §. 4.

de colique, les passions iliaques, la cardialgie, les maux de dents, de membres, de jointures, & des parties destinées à la séparation de l'urine; & je ne vois aucun lieu de douter que les cruels symptômes spasmodiques, qui maltraitent si violemment les hypochondriaques, & les hystériques, n'établissent leur siége dans les parties nerveuses, & principalement dans les membranes de l'estomac, & des intestins, dans les plexus du mesentere, & dans les nerfs qui se distribuent aux poumons, au diaphragme, & aux parties voisines du cœur. Nous établirons plus bas que les mouvemens fébriles, & les spasmes qui les précédent, doivent se rapporter aux passions des nerfs, & des parties nerveuses. Enfin il est très-certain que les pertes considérables de sang par l'uterus, les hémorrhoïdes, les poumons, le nés, ou le ventricule, n'arrivent jamais sans spasme, & affection du genre nerveux.

XII. Il n'y a point de partie dans tout le corps qui soit le foïer de plus de maladies, & contienne plus de matieres propres à les produire, que le

canal nerveux, & membraneux, qu'on appelle ventricule, & inteftins.

SCHOLIE.

On diroit prefque que ce long canal, deftiné à la digeftion des alimens, & à la féparation de leurs parties excrémenteufes, eft la fource, & le foïer de toutes les maladies. Il s'y ramaffe des alimens de différens caracteres, fouvent affez contraires les uns aux autres; il s'y répand des fucs excrémenteux d'une nature très-fermentative, & très-active, comme la lymphe falivale, mucofité, & la bile, qui y viennent de toutes les parties du corps. Lorfque les excrétoires font fermés, & que ceux de la peau fe refferrent, il s'y dépofe ordinairement des impuretés très-fubtiles, qui auroient dû fortir par les autres couloirs. Lorfque le fang a de la peine à remonter par les veines mefaraïques, & à paffer par le foie, comme il arrive dans la mélancholie hypochondriaque, la cachexie, la vieilleffe, la ftagnation de cette liqueur, il répand beaucoup d'impuretés dans le canal inteftinal par les glandes dont il eft parfemé. D'ailleurs

il n'y a point de partie du corps où les humeurs séjournent, & s'arrêtent, si aisément, & si long-tems, & où elles prennent une plus mauvaise qualité par le séjour, que dans les premieres voies, & surtout dans le ventricule, le duodenum, & les courbures du colon; & la raison de ce séjour est tirée de la disposition de ces parties pleines de plis, de valvules, & d'anfractuosités. Joignés à tout cela que l'air y entre immédiatement avec les alimens, & que s'il est alteré d'impuretés de mauvais caracteres, il est extrêmement propre à y causer des flatuosités, & des fermentations hétérogenes. Il est donc évident par les différentes combinaisons de parties de mauvais caractere, les fermentations, & le long séjour que les liqueurs fermentatives y font, que les premieres voies ont tout ce qu'il faut pour fournir aux causes, & aux matieres morbifiques. C'est donc agir avec beaucoup de prudence, que de faire d'abord une attention particuliere dans la cure de toutes les maladies, à l'état des premieres voies, & d'emploier les évacuans convenables, comme les émetiques, les

laxatifs, les clysteres, & même les tempérans, les absorbans, les sels correctifs, & déterſifs, & autres remedes de cette eſpece, pour enlever le foïer des matieres morbifiques qui s'y trouvent, & les humeurs corrompuës qui s'y ſont amaſſées.

XIII. Le ventricule, & les premieres voies, ſont donc le domicile de beaucoup de maladies.

SCHOLIE.

Preſque toutes les fiévres, tant malignes, que bénignes, & ſurtout les fiévres intermittentes, & entre ces dernieres, les quotidiennes, les tierces ſimples, & doubles, les bilieuſes, les choleriques, & celles qu'on appelle communément lentes, ont leur foïer, & leur miniere, dans la courbure du duodenum. La peſte, & la maladie de Hongrie, & les fiévres malignes d'armée, & celles que la corruption de l'air rend épidemiques, ſont ordinairement cauſées par les vices des premieres voies, & commencent par ces parties à exercer leurs mouvemens pernicieux. Une grande quantité d'affections périodiques, au nombre deſ-

quelles nous mettons ſurtout les affections dolorifiques, & ſpaſmodiques, qui attaquent principalement les parties éloignées, vient communément de l'amas des mauvais ſucs dans les premieres voies. Les cardialgies, les grandes inquiétudes des parties voiſines du cœur, les diarrhées, dyſenteries, paſſions choleriques, tranchées convulſives des enfans, ſont cauſées par une matiere corroſive, acide, bilieuſe, attachée fortement aux membranes du ventricule, & des inteſtins. Les rots acides, les inquiétudes accompagnées de reſſerrement, le gonflement douloureux qu'on ſent ſous les fauſſes côtes du côté gauche, & le reſſerrement du ventre, qui affligent continuellement les hypochondriaques, ne marquent preſque autre choſe, ſi ce n'eſt qu'il faut chercher dans le ventricule, & les premieres voies, la cauſe de cette maladie. Les maladies de la tête les plus graves, comme la mélancholie, la manie, l'épilepſie, les douleurs aiguës, les convulſions, & même les vertiges, ſont ſi bien les ſuites de la mauvaiſe diſpoſition des premieres voies, que quand on les dé-

barrasse par un purgatif, ou un émetique, elles deviennent beaucoup plus traitables. Les douleurs de goute ont aussi souvent leur cause dans les premieres voies ; de maniere que si on emploie les purgatifs doux au commencement de la maladie, ou tel autre remede propre à évacuer les impuretés des premieres voies, ces maladies deviennent fort traitables. Mais nous avons traité plus au long cette matiere dans notre Dissertation, où il est établi, que *le Duodenum est le siége d'un grand nombre de maladies.* (a)

XIV. Les maladies, & les mouvemens maladifs, résidant principalement dans les membranes nerveuses, & musculeuses, & les causes morbifiques pernicieuses agissant immédiatement sur elles ; il est clair que la différente structure de ces parties, & leur disposition aux mouvemens irréguliers, rendent les effets des lésions très-différens.

SCHOLIE.

C'est une expérience constante que

(a) Dissert. *De duodeno plurimorum morborum sede.*

les corps dont les fibres ont le tiſſu tendre, & ſenſible, les tempéramens choleriques, & les jeunes gens, ont des atteintes beaucoup plus vives de douleurs, de mouvemens convulſifs, de ſpaſmes, d'inquiétudes, & de fiévres, que ceux dont les fibres ſont plus épaiſſes, ou plus lâches, les tempéramens phlegmatiques, ou lents, & les vieillards. Ainſi la ſuppreſſion du flux menſtruel dans les jeunes perſonnes d'un tiſſu tendre cauſe de violens ſpaſmes, ou mouvemens convulſifs; dans celles au contraire qui ſont engourdies, qui ont l'habitude du corps ſpongieuſe, & les fibres lâches, elle cauſe plutôt la perte de la couleur du viſage, l'enflure des pieds, une grande langueur, & l'eſpece de cachexie, appellée chloroſe, ou fiévre blanche.

XV. Les cauſes pernicieuſes des maladies agiſſent principalement ſur les parties ſenſibles, & nerveuſes, & la plus grande partie des maladies n'étant que des affections conſidérables du genre nerveux, il eſt très-important au Medecin de connoître exactement dans chaque maladie la diſpo-

fition du genre nerveux, c'eſt-à-dire, s'il eſt foible, ou fort, diſpoſé, ou non, aux mouvemens irréguliers.

SCHOLIE.

Nous avons ſuffiſamment établi plus haut que les mouvemens contre nature qui ſe font dans les maladies ſont non-ſeulement l'effet des cauſes morbifiques, mais pour la plus grande partie de la diſpoſition du ſujet ſur lequel elles agiſſent. Il faut donc compter parmi les cauſes principales des maladies la diſpoſition des parties nerveuſes, attendu qu'elle modifie, & change notablement l'activité, & l'effet, des cauſes morbifiques. Il convient donc, avant d'entreprendre la cure d'une maladie, d'examiner l'état du genre nerveux, s'il eſt fort, foible, bien ſenſible; ſi ſa foibleſſe eſt ancienne, ou nouvelle; ſi elle eſt cauſée par les paſſions de l'ame, l'excès des plaiſirs de l'amour, les veilles, l'ivrognerie, l'abus des acides, le mauvais traitement de quelque maladie antérieure, la diſpoſition naturelle, & héreditaire, ou quelque grande maladie précédente: car dans

cette mauvaiſe diſpoſition du genre nerveux inutilement s'attacheroit-on à évacuer, ou éloigner les cauſes materielles ; on doit au contraire avoir pour objet de rétablir la force des parties, & la tenſion des nerfs par des remedes, & un régime, appropriés à ce but.

XVI. Ce qui fait que l'homme eſt plus ſouvent, & plus griévement, malade qu'aucuns autres animaux, c'eſt qu'il a beaucoup plus de cerveau, & les nerfs plus tendres, & plus ſenſibles qu'eux.

SCHOLIE.

L'expérience, à qui l'on ne doit faire aucune difficulté de s'en rapporter, établit, & confirme, la vérité de ce théorême. Il eſt très-rare de voir les animaux attaqués de fiévres, ou de convulſions épileptiques. Jamais on ne leur voit des évacuations de ſang périodiques, ni des paſſions ſpaſmodiques, qui attaquent ſi ſouvent les hommes ; & l'exemption de ces accidens prouve celle des congeſtions, & tranſports impétueux du ſang vers d'autres parties. Les maladies des ani-

maux sont plutôt causées par l'abondance du sang, & des liqueurs, leur stagnation, leur extravasation, la suppuration, la corruption, & le sphacele des visceres. Cependant quoique l'homme soit plus fréquemment, & plus griévement malade que les animaux, sa vie est pourtant plus longue que celle d'aucun d'eux. La raison de ces deux phenomenes est tirée de l'observation qui fait notre theorême. Les hommes sont plus souvent malades, parce qu'ils ont les parties solides plus sensibles, & très-propres à concevoir des mouvemens fébriles, & spasmodiques; & ils vivent plus long-tems, parce que telle est la nature des mouvemens fébriles, & spasmodiques, qu'ils procurent ordinairement la résolution, & l'évacuation des stagnations funestes du sang, & des liqueurs, qui causent infailliblement la mort, si l'art, ou la nature n'en procurent la résolution. Les mêmes raisons servent aussi à expliquer pourquoi les hommes naturellement plus sensibles, & d'un tempérament foible, sont plus souvent malades, mais se guérissent plus aisément, & quelquefois vivent plus long-

tems, que ceux qui ſont d'un tempérament robuſte, & plus rarement malades.

CHAPITRE VI.

Des différens caracteres, & effets des maladies, à raiſon de la différence de leurs cauſes.

I. IL y a une très-grande différence entre les maladies, eu égard à leurs effets, & cette différence vient uniquement de celle du caractere, de la force, & de l'action des cauſes qui les produiſent.

SCHOLIE.

Toutes les maladies ſe rapportent en une choſe, c'eſt dans le dérangement qu'elles cauſent des fonctions du corps humain. Mais comme ce dérangement eſt différent dans la maniere, le degré, & les effets, il faut rechercher les cauſes de ces différences, qui dépendent en partie du caractere de la matiere nuiſible qui cauſe le déran-

gement, en partie des endroits, & des parties du corps ſur leſquels agiſſent les cauſes morbifiques, & en partie de la conſtitution du ſujet ſur lequel elles agiſſent. Nous avons fait voir plus haut combien les cauſes morbifiques ſont différentes les unes des autres; les parties qu'elles attaquent rendent auſſi les maladies très-différentes, comme il paroît qu'Hippocrate l'a remarqué, quand il dit, *la maniere d'agir de toutes les maladies eſt la même, mais la partie qu'elles attaquent en fait la différence.* (a) Mais la principale vient de la différente conſtitution du corps qui en eſt attaqué, qui change le caractere, & les effets, des maladies. Si le corps eſt foible, ou vieux, les viſceres corrompus, ou obſtrués, ou quelqu'un d'eux attaqué d'une foibleſſe naturelle, ou ancienne, les vaiſſeaux pleins d'un ſang pur, ou impur, le ton du ventricule, ou des inteſtins, détruit, les premieres voies pleines d'humeurs corrompuës, ou de vers, le flux menſtruel, ou d'autres évacua-

(a) *Morborum omnium unus & idem modus eſt, locus vero ipſe eorum differentiam facit.* Hipp. *Lib. de Flatib.* §. 4.

tions habituelles ſupprimées, le ſyſtême des nerfs diſpoſé aux mouvemens ſpaſmodiques; alors il eſt certain que la même cauſe de maladie produira des effets très-différens quant aux ſymptômes, de l'évenement, & de la cure.

II. Il eſt indiſpenſable aux Medecins de connoître avec la derniere exactitude les différences des maladies.

SCHOLIE.

La connoiſſance exacte, & parfaite, des maladies, à raiſon de leurs différentes cauſes, & de leurs différens effets, ſert beaucoup au Medecin pour le prognoſtic, & la cure. Car, ſuivant la remarque d'Hippocrate, au Traité *des Articulations*, §. 6. le Medecin ſe fait beaucoup d'honneur par la juſteſſe des prédictions qu'il fait du tems, & de la maniere que chaque maladie doit finir, ou tourner, pour devenir incurable, ou laiſſer l'eſpérance de la guériſon. La différence du caractere des maladies, qui dépend de leurs cauſes, étant connuë, diſpoſe auſſi le Medecin à ſavoir quels médicamens, forts, ou foibles, conviennent, en quel tems, & en quelle doſe

il faut les donner, & si l'on doit espe-rer qu'ils opéreront, ou non, la guéri-son, & contribuë même à le rendre plus certain sur toutes ces choses.

III. Il y a des maladies aiguës, & courtes, d'autres longues, & chroni-ques. Celles-ci sont produites ordinai-rement par la stagnation du sang, & les spasmes, & celles-là par les stases inflammatoires des visceres, ou la lé-sion des parties nerveuses, & mem-braneuses, ou par le picotement causé dans les parties sensibles par une ma-tiere âcre, & caustique qui s'y atta-che.

SCHOLIE.

Il est très-important au Medecin de savoir si la maladie qu'il entreprend de traiter, est aiguë, ou chronique; car les maladies aiguës finissent prompte-ment, en bien, ou en mal, & ne sont pas exemptes de danger. En effet, si les stases qui les causent ne sont pas ré-soluës, & évacuées, elles se changent en putrefaction, ou sphacele; au lieu que dans les maladies longues, sui-vant la remarque de Celse, *la santé, ou la mort ne sont pas dans le voisinage, &*

que ces maladies durent long-tems. (a) Mais toutes les maladies aiguës ſont dangereuſes, parce qu'elles ſont ordinairement cauſées par des ſtaſes inflammatoires, ou par la léſion des viſceres, ou des parties nerveuſes, & membraneuſes, qui conçoivent promptement une putrefaction mortelle; à moins que les efforts de la nature, à qui appartient principalement la cure de ces maladies, ne produiſent des mouvemens violens qui réſolvent les embarras. Hippocrate (*b*) met en tête des maladies aiguës, les fiévres inflammatoires, & aiguës, la phrenesie, la péripneumonie, la ſquinancie, la pleureſie; & au nombre des maladies chroniques, la phthiſie, le cours de ventre, la goute aux pieds, & aux autres parties, la goute ſciatique, la cachexie, la retention d'urine, la colique néphretique des vieillards, les hémorrhoïdes, les fiſtules de l'anus, & les pertes de ſang des femmes. Quant à la cure des maladies aiguës, il eſt bon

(a) *Neque ſanitas, neque exitium eſt in propinquo, ſed diutius perſeverant.* Celſ. *Lib. III. c.* 1.

(b) *Lib. I. de Morb.* §. 18.

de ſavoir qu'elle appartient plus à la nature, qu'à l'art ; ce qui fait dire à Celſe ; *le Medecin eſt plus excuſable de faire peu de progrès dans la cure d'une maladie aiguë, que dans celle d'une chronique. Car au premier cas, il n'a que peu de tems pour adminiſtrer les remedes, & le Malade meurt, s'ils ne réuſſiſſent pas ; au lieu que dans les maladies chroniques, il a tout le tems de réflechir, & de changer de remedes ; de maniere que, ſi le Medecin eſt appellé au commencement, un Malade obéïſſant ne meurt gueres que par la faute du Medecin.* (a) Celſe dit auſſi qu'il ne faut point ſe rebuter, parce qu'un remede ne réuſſit pas ſur le champ, ni en diſcontinuer l'uſage, & qu'au contraire il faut l'emploïer pour le peu de bien qu'il ait produit ; parce qu'à la ſuite ce peu de bien deviendra plus conſidérable.

IV. Il y a auſſi des maladies continuës, & intermittentes. On appelle

(a) *Magis ignoſcendum Medico eſt parum proficienti in acutis morbis, quam in longis. Hic enim breve ſpatium eſt, intra quod, ſi quod auxilium non profuit, æger extinguitur ; in chronicis & deliberationi, & mutationi remediorum tempus patet, adeo ut raro, ſi inter initia medicus acceſſerit, obſequens æger ſine illius vitio pereat.* Celſ. *Ibid.*

continuës celles où les accès, & les accidens, durent ſans relâche, parce que leurs cauſes réſident, & ſont fortement inherentes au genre nerveux, & aux parties membraneuſes, à qui elles cauſent une eſpece de ſpaſme univerſel, & continuel. Mais ſi les cauſes nuiſibles ſont un peu éloignées des parties diſpenſatives des mouvemens vitaux, & ont leur ſiége dans les premieres voies, ou les excrétoires, il y a intermiſſion dans les ſpaſmes, & les ſymptômes donnent entierement relâche pendant quelque tems, pour recommencer au bout de certains periodes.

SCHOLIE.

Il faut ſavoir en pratique que les maladies continuës ſont plus dangereuſes que les intermittentes, parce que, quoique ce ne ſoit pas toujours avec la même violence, elles dérangent continuellement, & ſans intermiſſion, les fonctions de tout le corps, & détruiſent les forces, qui dans cet état de langueur deviennent incapables de déraciner les cauſes des maladies, & d'en empêcher les effets.

Ajoutés à cela que dans ces maladies, & lorſque la nature eſt en mouvement, les ſecours violens ne réuſſiſſent pas. Au lieu que dans les maladies intermittentes les forces abbatuës ſe reparent dans l'intermiſſion, & que le relâche que donnent les mouvemens ſpaſmodiques laiſſe tout calme; d'où vient que le danger eſt moins conſidérable; d'ailleurs l'opération des remedes eſt plus prompte, & plus certaine, parce qu'il eſt beaucoup plus aiſé de faire ſortir promptement les cauſes nuiſibles des premieres voies, que de l'intérieur des nerfs, & des viſceres.

V. Entre les maladies aiguës, les unes ſont bénignes, & les autres malignes. La cauſe des premieres n'eſt pas auſſi pernicieuſe, il n'y a pas tant de deſordre, ni de diſpoſition à la corruption, que dans les malignes, qui panchent naturellement vers une putrefaction très-contraire à la vie, & aux forces.

SCHOLIE.

Les maladies bénignes n'étant pas produites par des cauſes auſſi contraires

à la vie, leurs ſymptômes ſont plus doux, elles gardent leurs tems, & leur marche, dans les excrétions critiques, ſont moins retives aux remedes, & les Malades en meurent rarement, s'il n'y a beaucoup de leur faute, ou de celles des perſonnes qui les traitent. Mais la cauſe des maladies malignes attaquant plutôt les parties motrices du corps, & celles d'où dépendent ſa force, & ſa vigueur, elles abbatent extrêmement les forces, qui ſont le principal ſoutien de la vie, elles s'accompagnent de ſymptômes inſolites, n'ont point de marche réglée, réſiſtent à l'énergie des remedes les plus éprouvés, & tuent beaucoup de Malades.

VI. Dans le nombre des maladies chroniques, il y en a auſſi quelques malignes ; ce qui arrive lorſque les ſucs ſont fort impurs, & ont beaucoup de diſpoſition à la putrefaction.

SCHOLIE.

Ainſi il y a des galles, des gonorrhées, des pourpres, des fiévres intermittentes, des ſcorbuts, des diarrhéees bénignes, & malignes. C'eſt

la diſpoſition des ſujets qui les caractériſe telles, lorſque les liqueurs ſont plus ou moins impures, & diſpoſées à la putrefaction, ou que les parties ſolides ont plus ou moins de vigueur. Et comme les changemens de diſpoſition de l'air, & des ſaiſons, & leurs conſtitutions contre nature, ont dans un degré éminent la force de cauſer des altérations déſavantageuſes dans les liqueurs, & de les diſpoſer à la putrefaction, il arrive que les goutes, les fiévres intermittentes, le pourpre, qui pour l'ordinaire ſont des maladies aſſés traitables, & aſſés tranquilles, prennent un très-mauvais caractere, & ne ſont pas ſans danger. Je mets ſans balancer au nombre des maladies chroniques malignes le cancer ulceré, & le ſphacéle produit par une cauſe interne, parce qu'ils marquent beaucoup d'impuretés dans les liqueurs ; & dans le ſang, & les liqueurs, une diſpoſition très-prochaine à la putrefaction.

VII. Il y a des maladies communes, qui attaquent beaucoup de perſonnes dans un même lieu, nommées épidemiques par les Grecs ; d'autres, appellées ſporadiques, n'attaquent pas

communement beaucoup de perſonnes, mais ſeulement quelques-unes par-ci par-là. Celles-ci viennent d'un mauvais régime, & celles-là d'une cauſe univerſelle, c'eſt-à-dire, de la mauvaiſe diſpoſition de l'air.

SCHOLIE.

Les maladies épidemiques ont des tems déterminés pour paroître, & comme elles ſont communement l'effet des vices de l'air, & des exhalaiſons, & ſouillures, pernicieuſes qu'il renferme, & de la diſpoſition des ſaiſons entierement contre nature, elles attaquent nombre de perſonnes dans une certaine étenduë de païs; mais comme il y a beaucoup de différence entre les altérations que l'air reçoit, & que ſes diſpoſitions contre nature ne ſont pas toujours les mêmes, que les exhalaiſons nuiſibles qui s'y mêlent ſont très-ſouvent différentes, & parconſéquent ont un caractere, & une maniere d'agir particuliere à chacune d'elles, il arrive qu'elles ne ſe guériſſent pas par la même methode, & que les remedes qui ont fait du bien dans un tems, nuiſent dans un

autre. Joint à cela que les mêmes remedes ne conviennent pas également aux différentes constitutions des Malades. Il convient donc qu'un Medecin habile, & prudent, connoisse *à priori* les causes des maladies épidemiques, c'est-à-dire, qu'il les recherche dans les dispositions précédentes de l'air, & des saisons, afin qu'il se mette en état de prévenir par un régime convenable, ou par des remedes appropriés, les mauvais effets dont elles menacent tout le monde. Car il n'y a rien de plus souverain pour se garantir des maladies dans les dispositions contre nature de l'air, & des saisons, qu'un régime très-exact; ou s'il n'en garantit pas absolument, du moins sont-elles plus traitables, lorsqu'elles attaquent des sujets ainsi disposés.

VIII. On distingue encore les maladies en pandemiques, & endemiques, ou nationales. Les premieres attaquent tout un peuple; elles sont, pour ainsi dire, plébéiennes, & s'attachent principalement au bas peuple, mais en même tems elles ne laissent pas de faire un grand ravage indistinctement dans les personnes de tout âge,

de tout ſexe, de tout tempérament, de toute condition, ou genre de vie; telles ſont les les maladies peſtilentielles. Les endemiques, ou nationales, ſont propres, & naturelles, à certains endroits, & dépendent de leur ſituation, de l'air, des alimens habituels, & des mauvaiſes eaux.

SCHOLIE.

Les maladies d'armée, qui ſont cauſées par la faim, ou la diſette de vivres, par l'uſage de choſes inſolites, & contraires à l'inſtitution de la nature, par les alimens qui ont été trop long-tems ſerrés dans des lieux marécageux, humides, & puants, qui ſont atteints de pourriture, ou ſentent le relent, ou par l'uſage d'eaux croupiſſantes, tiennent un des premiers rangs entre les maladies pandemiques. Ces maladies d'armée ſont des fiévres, des dyſenteries, des diarrhées, la maladie appellée de Hongrie, des ſquinancies. On y doit auſſi rapporter celles qui ſont cauſées par les grains gâtés, par la nielle, qui eſt la peſte des grains, par le ſeigle corrompu, par l'abondance d'ivraie enivrante, maladies

qu'on a vû régner il y a quelques années, & même depuis peu, que l'abondance des pluies a fait extrêmement pulluler cette espece d'ivraie dans les seigles, qui n'aiant pas été suffisament nettoiés, ont causé d'étonnantes convulsions. Il y a différentes causes des maladies nationales, ou endemiques, qui sont particulieres à certains païs, ou à certains lieux. Il seroit trop long d'entrer ici dans leur détail, & d'ailleurs nous avons traité au long cette matiere dans notre Dissertation *sur les maladies endemiques*, (a) *ou nationales.*

IX. Il y a des maladies contagieuses, & d'autres qui ne le sont pas. Celles-là sont causées par une matiere corrompuë de nature fermentative, qui entre dans l'estomac, mélée avec l'air, & les alimens, commence par corrompre les sucs qui y sont contenus, & enfin la lymphe, & le sang.

SCHOLIE.

Il faut mettre à la tête des maladies contagieuses, la peste, & toutes les fiévres pétechiales, & catarrheuses

(a) Dissert. *De morbis Endemiis.*

malignes, la petite verole, la rougeole, & la dyſenterie ; du nombre des chroniques, la galle, la lépre, la verole, la gonorrhée virulente, les ulceres malins. C'eſt une choſe très-digne de remarque, que toutes les fiévres aiguës cauſées par la ſtaſe inflammatoire du ſang, & les maladies chroniques produites par la corruption des viſceres, ne ſont point contagieuſes ; & qu'au contraire celles qui viennent de la corruption, & de la putrefaction, de la lymphe, ſoient de nature fermentative, & multiplicative, en un mot contagieuſes. La raiſon de cette différence eſt, que la corruption ſphaceleuſe du ſang, ſoit qu'elle attaque les parties internes, ou externes, eſt moins dangereuſe, à raiſon de ſes parties infectes, qui ſont produites par la diſſolution d'une liqueur plus épaiſſe, & d'un tiſſu plus ſenſible ; au lieu que celle qui attaque la lymphe, partie du ſang extrêmement déliée, eſt beaucoup plus pénétrante, entre plus profondément dans les pores, & communique aiſément aux autres parties fluides un mouvement ſemblable au ſien.

X. On diſtingue encore des mala-

dies ſimples, & compliquées. Les unes ſont l'effet d'une ſeule cauſe prochaine, & pluſieurs concourent à produire les autres.

SCHOLIE.

Il arrive très-ſouvent qu'il ſe préſente des maladies compliquées; c'eſt ainſi que les épidemiques ſe mêlent avec les endemiques; que les fiévres de toute eſpece, la petite verole, la rougeole, les fiévres catarrheuſes, & autres maladies populaires, attaquent les cacochymiques, les ſcorbutiques, les hypochondriaques, les perſonnes attaquées de vers, les gouteux, les Malades de maladie venerienne, & alors ces maladies ſont beaucoup moins traitables, & donnent beaucoup d'embarras aux Medecins, parce qu'une méthode ſimple, & les remedes qui dans un autre cas conviennent à la maladie, ſont inſuffiſans pour la guérir.

XI. Il y a auſſi de la différence entre les maladies idiopathiques, & ſymptômatiques. Dans celles-là, la cauſe de la maladie dérange les fonctions de la partie où elle a ſon ſiége; dans les autres elle réſide dans une autre partie que celle dont elle dérange les fonctions.

Scholie.

On doit donc regarder comme des maladies ſymptômatiques les épilepſies, & les convulſions, qui ſurviennent à raiſon des douleurs que cauſe l'éruption des dents, les violentes tranchées, le calcul, ou les vers. Il faut mettre dans la même claſſe le vertige, le mal de tête, le tintement d'oreille, la dureté de l'ouie, ou la mélancholie, cauſées par la mauvaiſe diſpoſition du ventricule, les crudités acides qui y ſéjournent, & qui produiſent des ſpaſmes, & des gonflemens. C'eſt auſſi un vomiſſement ſymptômatique, quand il eſt produit par la douleur du calcul, & une toux ſymptômatique, quand elle a pour cauſe un amas d'humeurs âcres, ou acides, qui s'eſt fait dans les premieres voies. Mais c'eſt une épilepſie idiopathique, qui ſuit une violente contuſion de la tête, accompagnée de fracture, & de picotement des membranes par les eſquilles des os fracturés. C'eſt un vomiſſement idiopathique que cauſe l'éroſion du pylore, ou les humeurs corroſives, ou bilieuſes, qui rempliſſent le duodenum.

C'est une toux pulmonaire idiopathique, que celle qui est causée par des tubercules, des obstructions, ou des vomiques du poumon, ou le picotement des membranes des bronches par l'épanchement d'une sérosité âcre dans ces parties. Cette distinction entre les maladies symptômatiques, & idiopathiques, est d'un grand usage dans la pratique. Car il est beaucoup plus aisé de guérir une maladie symptômatique, dont le siége est dans les premieres voies, où les remedes parviennent dans toute leur force, que lorsqu'elle est nichée profondément dans l'intérieur des visceres. D'ailleurs lorsque la maladie principale est guérie, les secondaires, & symptômatiques, finissent d'elles-mêmes. Il faut aussi remarquer qu'une maladie aiguë devenant le symptôme d'une autre maladie aiguë, est ordinairement mortelle, parce que la premiere a épuisé les forces, & rendu la nature incapable de surmonter la seconde. C'est ainsi que la phrenesie, ou l'inflammation du ventricule, tuë ordinairement, quand l'une, ou l'autre survient dans les maladies aiguës.

XII. Il y a auſſi des maladies ſelon la nature, & d'autres déréglés. Les premieres gardent leur caractere, leur type, leur progrès, & leurs effets paroiſſent dans le tems, & l'ordre, convenables; les autres, par le mauvais régime des Malades, ou la faute de ceux qui les traitent, prennent une marche étrangere, & toujours plus fâcheuſe.

SCHOLIE.

Les maladies déréglées ſont ordinairement l'effet du mauvais traitement qui leur a été fait; par exemple, ſi avant de corriger, & d'évacuer, la matiere peccante, l'on a arrêté une fiévre intermittente, par l'uſage du quinquina, ou de quelque autre aſtringent; ſi l'on a donné des remedes trop chauds, & qui portent trop à la peau, dans les éruptions accompagnées de fiévre, comme la petite verole, la rougeole, le pourpre; ſi l'on a arrêté un flux menſtruel, ou hémorrhoïdal trop violent par des aſtringens trop forts; ſi la gonorrhée virulente a été arrêtée trop tôt par les mêmes remedes, ou des balſamiques trop chauds, ou ſi le trai-

tement a ſupprimé quelque excrétion critique, il ſurvient ordinairement des ſymptômes inſolites, & de plus mauvais caractere qu'il n'arrive communément. C'eſt à l'art a faire rentrer dans l'ordre naturel ces maladies déréglées, & ce n'eſt pas un petit travail. On ne peut rien de mieux, que ce que dit à ce ſujet Celſe dans ſon troiſiéme Livre, Chapitre II. *Il eſt important de ſavoir ſi le Malade a été bien traité dès le commencement, ou s'il l'a été mal; parce qu'il y a moins d'eſpérance de réuſſir dans le premier cas où la maladie auroit été conſtament bien traitée.* (a) On peut recourir à notre Diſſertation *ſur le changement d'une maladie bénigne, & maligne*, (b) où nous avons traité ce ſujet beaucoup plus au long.

XIII. Il y a des maladies ſujettes à retour, qui s'aſſoupiſſent pour un tems, puis recommencent avec plus de violence, & de danger, ſoit que la cauſe

(a) *Multum intereſt ab initio quis recte curatus ſic, an perperam; quia curatio minus his prodeſt in quibus aſſidere fruſtra fuit.* Celſ. *Lib. III. c. 4.*

(b) Diſſert. *De converſione morbi benigni in malignum.*

n'en ait pas été entierement détruite; ou qu'elle reste encore dans le corps, & que, prenant de nouvelles forces avec le tems, elle produise de plus mauvais effets, soit à cause de l'affoiblissement de la partie que la maladie a causé, qui fait qu'elle reprend ses mouvemens vicieux à la premiere occasion qui renaît.

SCHOLIE.

Entre les maladies sujettes à rechute, nous compterons d'abord les fiévres intermittentes, lorsqu'elles sont traitées malhabilement, & qu'elles ne sont qu'imparfaitement guéries, comme il n'arrive que trop souvent. L'on retombe encore dans les évacuations trop considérables, par les hémorrhoïdes, les poumons, le ventricule, qui sont ordinairement causées par un spasme violent des premieres voies, la trop grande abondance de sang, ou l'âcreté de la bile. Les rechutes sont encore communes dans les asthmes, les affections apoplectiques, & paralytiques, les douleurs de tête qui sont produites par le transport du sang vers la tête, à l'occasion de spasmes violens

du bas ventre, qui causent aisément de nouvelles stagnations dans les parties que de précédentes ont affoiblies. L'expérience fait aussi connoître que quelques maladies chroniques qu'on croioit parfaitement guéries, ont recommencé. C'est ce dont la jaunisse, l'hydropisie, la phthisie, la verole, le scorbut, le pourpre, peuvent fournir des exemples. Les femmes retombent aussi très-souvent dans l'avortement.

XIV. Il y a des maladies qui reviennent dans un tems déterminé de l'année, qui est celui où on en a ressenti d'abord les atteintes, & ces maladies se nomment annuelles.

SCHOLIE.

Il n'y a point de tems qui donne plus aisément lieu à la renaissance des mêmes maladies, que le Printems, & l'Automne, à cause de l'abondance du sang qui cause des spasmes, & des congestions dans d'autres parties que celles premierement attaquées, & c'est ce que les Anciens appelloient transports du sang. C'est ainsi qu'il arrive principalement aux hémorrhagies du nez, aux pleuresies, aux péripneu-

monies, aux douleurs de tête, aux asthmes, de revenir en un mois déterminé de l'Automne, à cause de l'amas qui se fait de beaucoup d'humeurs impures, & des variations fréquentes des tems, qui reproduisent une grande foiblesse dans les parties qui ont été une fois attaquées. Il en arrive de même aux goutes, à la goute sciatique, à la diarrhée, aux fiévres catarrheuses, aux fluxions, & rhumatismes, qui dans les vieillards, & les sujets délicats, reviennent en certain tems déterminé du Printems.

XV. On distingue encore les maladies en recentes, & anciennes, ou habituelles. Celles-là résident plutôt dans les parties fluides, & celles-ci dans les solides.

SCHOLIE.

Il est beaucoup plus aisé de guérir les maladies recentes, que les inveterées, parce qu'il est plus aisé de corriger un vice des parties fluides, que la dépravation des parties solides, des visceres, & des nerfs. On a aussi beaucoup de peine à guérir les affections spasmodiques, & celles qui sont devenuës

nuës habituelles, ou ont paſſé en coutume, comme on le voit par la maladie hypochondriaque, & les douleurs inveterées. Hippocrate remarque, que *les maladies anciennes ſe guériſſent plus difficilement que les nouvelles*, & la raiſon qu'il en donne, *c'eſt qu'il faut commencer par rendre nouvelles les maladies anciennes, ou par les rajeunir.* (a)

XVI. Il y a auſſi des maladies héréditaires, & d'autres accidentelles. Les premieres ont pour cauſe la foibleſſe naturelle, & le vice de quelque partie ſolide; les autres ſont produites par le mauvais régime, ou la mauvaiſe conduite, & tout ce qui détruit la température principalement des fluides.

SCHOLIE.

L'épilepſie, la manie, la mélancholie, l'apoplexie, ſont des maladies héréditaires, quand elles ont pour cauſe premiere la mauvaiſe conſtitution naturelle du cerveau. La foibleſſe naturelle du poumon cauſe le crachement

(a) *Antiqui morbi difficilius curantur, quam recentes; quia morbos antiquos primum recentes facere oportet.* Hipp. *Lib. de Loc. in Hom.* §. 47.

de sang, & la phthisie; la mauvaise disposition naturelle du foie, est une cause éloignée de la cachexie, & de l'hydropisie. Un vice originaire de tension du ventricule, & du canal nerveux, & membraneux qui forme les intestins, & sa disposition naturelle aux spasmes, & aux flatuosités, est une cause éloignée de l'incommode affection appellée hypochondriaque. Hippocrate dit des maladies innées, qu'*il est très-difficile de guérir ceux qui en sont attaqués.* (a)

XVII. On distingue encore les maladies en convenables, & non convenables. Celles-là sont les maladies qui conviennent, & sont ordinaires à certains âges, certains tempéramens, certaines saisons, & à certain sexe. Les autres sont celles qui ne conviennent à aucune de ces choses.

SCHOLIE.

Hippocrate dit des maladies considérées suivant cette subdivision, qu'*elles sont d'autant moins dangereuses, qu'elles*

(a) *Qui hisce* (congenitis morbis) *corripiuntur, ægre ab ipsis liberantur.* Hipp. *Lib. II. Prædict.* §. 11.

ſont ordinaires au tempérament, à l'âge, à la coutume, à la ſaiſon, & qu'autrement c'eſt le contraire. (a) Pour rendre cette vérité ſenſible par un exemple, l'épilepſie, la petite verole, la rougeole, ſont des maladies ordinaires de l'enfance, & ſe guériſſent aſſez aiſément à cet âge; mais elles ſont beaucoup plus dangereuſes ſi elles attaquent un jeune homme, ou un homme fait; parce que ces derniers ont les fibres beaucoup plus fermes. Les hémorrhoïdes, l'apoplexie, ſont des maladies de la vieilleſſe, & ne préſagent rien que de ſiniſtre dans la jeuneſſe. Les fiévres tierces ſont des maladies d'Été, & ſe guériſſent alors aſſez aiſément; dans l'Automne elles ſont très-opiniâtres. Le flux menſtruel s'arrête vers la cinquantiéme année, s'il vient dans la vieilleſſe, il a coutume de dégénerer en perte de ſang, qui n'eſt jamais ſans danger. On guérit aiſément la pleureſie dans la jeuneſſe; elle eſt ordinaire-

(a) *Minus periculoſe ægrotant ii quorum vel naturæ, vel ætati, vel conſuetudini, vel tempori familiaris eſt morbus, quam quibus horum nullus affinis, cognatuſque exiſtit.* Hipp. *Aph.* 3. *Sect.* 11.

ment mortelle dans la vieilleſſe. On trouve beaucoup de choſes qui ont rapport à ce ſujet dans ma Diſſertation *ſur les maladies non convenables.* (a)

XVIII. Les maladies ſont auſſi différentes à raiſon des âges. Car les unes appartiennent à l'enfance, d'autres à l'adoleſcence, d'autres à l'âge adult, d'autres à l'âge viril, d'autres enfin à la vieilleſſe.

SCHOLIE.

La remarque faite par Hippocrate ſur les maladies convenables à chaque âge, mérite beaucoup d'attention. *Avant l'âge de puberté*, dit-il, *on n'eſt point attaqué de péripneumonie, de pleureſie, de goute, de néphretique, de varices aux jambes, d'hémorrhagies, d'hémorrhoïdes ; & il ne faut point s'attendre de voir paroître ces maladies avant la puberté. Mais depuis quatorze ans juſqu'à quarante-deux, le corps eſt diſpoſé à recevoir l'impreſſion de toutes les maladies. Depuis le dernier période juſqu'à ſoixante-trois ans, l'on n'eſt point attaqué d'écrouelles, de pierre dans la veſſie, ſi elle n'y étoit précédemment, d'affaiſſement de la moëlle de l'épine, de néphreti-*

(a) Diſſert. *de morbis incongruis.*

que, si elle n'a commencé plutôt, d'hémorrhoïdes, ni d'hémorrhagie, à moins qu'on ne s'en soit senti plutôt. Ces maladies continuent jusqu'à la vieillesse. (a)

XIX. C'est une chose remarquable, que les maladies convenables aux âges commencent par la tête, & les parties superieures, & viennent successivement aux inférieures, & aux extrêmités.

(a) *Morbi ante pubertatem non fiunt peripneumonia, pleuritis, podagra, nephritis, varia circa tibias, fluxus sanguinis, hæmorrhoïs. Horum morborum nullum ante pubertatem fore expectandum est. Verum ab anno decimo quarto usque ad quadragesimum secundum natura corporis morborum omnis generis ferax est. Rursus ab hac ætate usque ad annos sexaginta tres non fiunt struma, neque lapis in vesica, nisi prius existat, neque defluxus medullæ spinalis, neque fluxus sanguineus, nisi prius fuerit; hi usque ad senectutem adsunt morbi.* Hipp. *Coac. prænot. Sect.* III. §. 95. Hippocrate appelle *catarrhus dorsalis* la maladie qui est ici rendue par ces mots *defluxus medullæ spinalis.* Il en donne la description *Lib. II. de Morbis.* C'est une maladie de jeunes mariés, qui vient du peu de ménagement avec lequel ils ont usé de leurs droits. On peut aussi consulter Duret sur les Coaques *p. m.* 435. Edit. de Paris 1621.

Scholie.

Dans l'enfance la tête eſt ſurtout attaquée. La trop grande humidité, & la flaccidité des fibres, & non l'impulſion du ſang vers la tête, qu'on a prétendu avoir été établie par la prévoïante nature, pour que le ſang ſurabondant ſortit par les narines, ſont cauſes que la ſéroſité s'y arrête, ce qui produit des ulceres coulans de cette partie, la tigne de la tête, la galle laiteuſe des enfans, les écoulemens par les oreilles, les gonflemens des glandes, les parotides, les ophthalmies, la chaſſie des ïeux; dans l'adoleſcence des enchifrenemens, des écoulemens de pituite par le nez, des maux de tête; dans la jeuneſſe, & l'âge viril, les maladies de poitrine commencent à jouer leur rolle, & l'on ſe reſſent de toux ſéches, de pleureſies fauſſes, & vraies, de péripneumonies, de vomiques des poumons, de phthiſie, de ſpaſmes aux hypochondres, & aux parties voiſines du cœur; de fiévres ardentes, & de reſſerrement du ventre. Dans le commencement de la vieilleſſe, on eſt ſujet aux hémorrhoï-

des coulantes, & aveugles, aux flatuosités, à la jauniſſe, à la fiévre quarte, à la cachexie, au calcul des reins, à la colique venteuſe. Dans une vieilleſſe plus avancée, les maladies deſcendent encore plus bas, & attaquent les parties du corps inférieures à celles que nous venons de nommer; ce qui produit le ſcorbut, la cachexie, la difficulté d'uriner, la pierre de la veſſie, le teneſme, les hémorrhoïdes ulcerées, la goute fixé aux pieds, la goute ſciatique, la goute aux genoux, le maraſme, l'atrophie, le piſſement de ſang, & dans les femmes des pertes de ſang énormes par l'uterus.

XX. Le principal fondement des maladies propres aux différens âges, eſt la diſpoſition qu'ont les parties ſolides à recevoir un certain mouvement, & produire une congeſtion des humeurs qui ſont pouſſées vers elles.

SCHOLIE.

Dans l'enfance, l'adoleſcence, & la jeuneſſe, les liqueurs ſont pouſſées vers le haut avec beaucoup d'impetuoſité, à cauſe de la force du reſſort, & de la tenſion, & cauſent aiſément

les maladies propres à ces âges, si elles y forment une stase, ou une stagnation, à cause de foiblesse de la partie produite, par quelque maladie précédente. Mais comme par la suite des tems cette vigueur, cette force, ce ressort des parties diminuë peu à peu, & enfin manque entierement, le relâchement des parties solides, qui en est la suite, est cause que les liqueurs se portent de plus en plus vers les parties inférieures du corps, & qu'il se fait des stagnations dans les visceres de l'abdomen, stagnations suivies de maladies chroniques, & de maladies du bas ventre.

XXI. Il y a des maladies curables, & d'autres incurables. Les premieres sont plutôt causées par un vice des fluides, qui peut assez aisément se réformer, & les autres consistent dans un tel dérangement des visceres, qu'aucun remede ne peut les rétablir.

SCHOLIE.

L'hémiplegie, ou la paralysie inveterée, la surdité, & la goute serene ancienne, la fiévre hectique causée par la corruption des visceres, l'hy-

dropisie ascite produite par l'endurcissement des visceres, la cachexie scorbutique causée par leur putrefaction, l'hydropisie de poitrine en conséquence du polype du cœur, ou des vaisseaux des poumons, la palpitation du cœur, ou l'asthme, causés par un polype, le calcul des reins, qui a plusieurs années d'antiquité, la manie inveterée, le cancer ulceré, le sphacele de cause interne, la goute héréditaire, la gonorrhée inveterée produite par des fistules dans les prostates, les exulcérations fistuleuses des poumons, le calcul de la vessie, l'ancienne exulcération de l'uterus, la chlorose, ou fiévre blanche, & la stérilité causées par le polype des vaisseaux de la matrice, le marasme qui accompagne la vieillesse, tiennent le premier rang parmi les maladies incurables.

XXII. La distinction entre les maladies curables, & incurables, n'est pas inutile en Medecine.

Scholie.

Voici la judicieuse remarque d'Hippocrate sur ce sujet. *Quelqu'un pourroit dire que tout ceci est étranger à la Medecine.*

Car quel besoin de s'étendre sur des maladies que nous prouvons être incurables ? Mais je soutiens qu'il s'en faut de beaucoup que l'objection soit fondée. Car il faut que le Medecin connoisse, & sache distinguer les maladies curables de celles qui ne le sont pas ; puisqu'il faut qu'il traite les premieres de maniere qu'elles ne deviennent pas incurables, en apportant tous ses soins, & toute son attention, pour prévenir ce malheur. (a)

XXIII. Il y a beaucoup de maladies salutaires, & quelques-unes mortelles. Celles-là remettent l'homme dans son ancien état de santé, ou le garantissent de maladies plus considérables ; celles-ci tendent à sa perte, & à sa destruction.

SCHOLIE.

On donne le nom de salutaires à quelques maladies, parce qu'elles ont

(a) *Possit aliquis dicere extra Medicinam talia esse : quid enim opus est de his quæ incurabilia facta sunt amplius tractare ? ac hoc facere multum refert. Ejusdem etenim professionis est & hæc cognoscere. Non enim fieri potest ac inter se dirimantur. Oportet enim curabilia ita tractare ut ne incurabilia fiant, ea intelligentia, ut quam prohibeamus ne ad hoc deveniant.* Hipp. *Lib. de Artic.* §. 6.

un dénouëment avantageux, en débarrassant le corps d'une cause morbifique mortelle, au moïen des mouvemens violens, & extraordinaires, qu'elles excitent, soit qu'ils en procurent la résolution, ou qu'ils la fassent sortir du corps.

XXIV. Beaucoup des maladies salutaires se guérissent par des excrétions, soit de sang, par differens excrétoires, soit d'humeurs excrémenteuses rejettées à l'habitude du corps, ou par la sueur, ou par une transpiration plus abondante, ou par des déjections plus fréquentes.

SCHOLIE.

Toutes les maladies jointes à des excrétions, n'ont pas toujours une fin, ou un effet, salutaire; il n'y a que celles qui sont soulagées par ces excrétions, c'est-à-dire, ou ces excrétions évacuent la cause productive des mouvemens maladifs; ce qui arrive lorsque les maladies viennent moins de la mauvaise qualité, & du mouvement déréglé, de la matiere vicieuse, que de sa trop grande abondance.

XXV. Nous mettrons en tête des

maladies salutaires la fiévre, qui est une merveilleuse ressource, & un excellent remede, pour le corps, en ce qu'elle le débarrasse non-seulement de la cause morbifique, mais de maladies plus sérieuses, & même de la mort.

SCHOLIE.

Celse remarque d'Asclepiades, qu'il se servoit principalement de la fiévre même comme d'un remede, & dans un autre endroit, il dit, *la fiévre, ce qui pourra beaucoup surprendre, est souvent un secours.* (a) Car le sang pendant la fiévre, étant porté avec beaucoup plus de vitesse dans tous les vaisseaux de toute espece, résout peu à peu, & insensiblement, les stases, & les stagnations dangereuses, consomme la trop grande quantité d'humeurs, ouvre les canaux, & les vaisseaux excrétoires obstrués, & contractés, &, rendant la liberté à la circulation, rétablit toutes les évacuations supprimées. Or si tout ceci arrive, il n'est pas douteux que cette fiévre ne soit salutaire. Il est également certain que toutes les fié-

(a) *Febris, quod maxime mirum videri potest, sæpe præsidio est.* Cels. *Lib. II. cap.* 8.

vres qui pouſſent avec ſoulagement la matiere nuiſible aux extrêmités du corps, comme ſont celles de la petite verole, de la rougeole, du pourpre, de la goute, les catarrheuſes, & celles qu'accompagnent d'abondantes déjections, ſont auſſi des fiévres ſalutaires. La plus grande partie des fiévres intermittentes, ſi on les abandonne à elles-mêmes, & que l'art les aide à éloigner la cauſe morbifique, & que des remédes, ou un régime peu convenable, n'empêchent pas cet effet, ſont plutôt des maladies ſalutaires, & avantageuſes au corps, qu'elles ne lui ſont nuiſibles; parce qu'elles le préſervent de maladies plus conſidérables. Mais les plus ſalutaires de toutes, ſont les catarrheuſes, qui accompagnent la toux, & le rhume de cerveau.

XXVI. Les maladies, & les fiévres, qui tendent à la deſtruction totale du corps, ou à la mort, ſont celles que cauſe une violente inflammation, la corruption, & le ſphacele interne des parties nerveuſes, les inflammations qui ſurviennent à d'autres maladies ſérieuſes par elles-mêmes, comme ſont la phreneſie, & l'inflam-

mation du ventricule, & des intestins, ou les fiévres, & les excrétions que cause une violente passion de l'ame, un poison pris intérieurement, une bile caustique, une grande blessure extérieure des parties nerveuses, le picotement des intestins par les vers, les vents, l'étranglement de l'intestin dans la hernie, les douleurs aiguës; parce que toutes ces maladies, & ces mouvemens maladifs ne sont pas disposés de maniere à éloigner les causes, mais qu'elles augmentent plutôt les lésions, & qu'elles tuent, ou du moins causent un dommage extrême, & une très-grande foiblesse, ou à tout le genre nerveux, ou à la vigueur, & à la tension d'une partie déterminée.

SCHOLIE.

Cette doctrine regardée comme constante, il doit être évident qu'on ne peut apporter trop de soin, & d'attention, pour distinguer les mouvemens qui tendent à une fin salutaire, de ceux qui tendent à la destruction du corps. Car il faut aider la nature au premier cas, & diminuer son travail autant qu'il est possible, & c'est

une faute énorme d'arrêter ſur le champ ces mouvemens ſans égard à leur cauſe; au lieu qu'il faut arrêter, ou du moins appaiſer ſur le champ, tous ceux qui ne ne tendent à rien de ſalutaire, & qui ne font qu'épuiſer de plus en plus les forces.

XXVII. La diſtinction qu'on fait des maladies rares, & des communes, n'eſt pas de peu d'uſage en Medecine. On appelle maladies rares celles qui ſe rencontrent rarement, & qui attaquent peu de perſonnes en même tems, & maladies communes celles qui ſe rencontre communément, & deſquelles preſque aucun des hommes n'échappe.

SCHOLIE.

On peut dire de toutes les maladies en général, qu'elles ſont rares, c'eſt à-dire, qu'elles n'attaquent pas communément les hommes, ſi l'on en compare le nombre avec celui des cauſes nuiſibles, à l'impreſſion deſquelles le genre humain eſt continuellement expoſé. Nous avons remarqué plus haut la raiſon de ce phenomene, qui eſt, que telle eſt la nature des cauſes nuiſi-

bles, qu'elles ne ſont point cauſes prochaines, mais ſeulement éloignées des maladies, c'eſt-à-dire, qu'elles ne produiſent qu'une ſimple diſpoſition aux maladies en général, & qu'il faut que pluſieurs de ces cauſes concourent pour opérer la deſtruction de la tenſion naturelle des parties ſolides. On peut dire cependant de certaines maladies en particulier, qu'elles ne ſont point rares, parce que les Praticiens voient ſouvent des perſonnes qui en ſont attaquées, & que le même homme le peut être non-ſeulement une fois, mais pluſieurs pendant ſa vie.

XXVIII. Une des plus fréquentes maladies, ou, pour mieux dire, un des plus fréquens effets des maladies qui donnent la mort aux hommes, eſt la corruption interne, & le ſphacele des viſceres.

SCHOLIE.

Autant le ſphacele des parties extérieures eſt rare, autant celui des internes eſt commun. Car à peine trouvera-t'on un homme mort de mort naturelle, & non violente, ou ſubite, qui ne le ſoit de la putrefaction, & du

ſphacele

ſphacele interne des viſceres, ou des parties internes. C'eſt ce qui n'eſt ignoré d'aucun de ceux qui ſe ſont ſouvent trouvés à l'ouverture de corps morts de maladies ; bien que ce puiſſe être une nouveauté pour ceux qui ne s'y ſont jamais trouvés.

XXIX. Les maladies les plus fréquentes ſont celles qui viennent d'une cauſe commune, comme la diſpoſition de l'air, & ſurtout celles que produit la ſuppreſſion de la tranſpiration. Auſſi voit-on ſouvent pendant le cours d'une année, & même à la fois, des perſonnes attaquées de catarrhes, de rhumes de cerveau, d'écoulement de pituite par le nez, de toux humides, de fiévres catarrheuſes, & rhumatiques, de diarrhée, de douleurs de tête, de petites veroles, de rougeole, de fiévres intermittentes, & ſurtout de tierces, de douleurs dans les membres, & de pluſieurs autres maladies de cette eſpece.

XXX. On peut encore mettre au nombre des maladies les plus fréquentes, celles qui arrivent communément dans certains endroits, à cauſe de la diſpoſition particuliere de l'air, de la

ſituation du païs, & de la nature des eaux, & des alimens.

SCHOLIE.

Dans la Weſtphalie, la péripneumonie, la fiévre quarte, l'hydropiſie, ſont très-communes. Ceux qui habitent les lieux maritimes, ou qui reſtent trop long-tems ſur la mer, ont beaucoup de peine à échapper au ſcorbut. Ceux qui font uſage d'alimens doucereux, & farineux, tombent aiſément dans les fiévres putrides, & malignes, le pourpre, les exanthemes malins, & ſont ſujets aux vers. Les lieux mareſcageux produiſent beaucoup de fiévres intermittentes, & intermittentes irrégulieres.

XXXI. La violence des paſſions de l'ame eſt encore une cauſe très-commune de maladies, & de maladies très-graves.

SCHOLIE.

Il n'y a preſque point de maladies, aïguës, ou chroniques, que ne puiſſent produire les paſſions de l'ame ſeules, & encore bien plutôt quand elles concourent avec d'autres cauſes. De-là

viennent en effet des apoplexies, des épilepsies, des hémoptysies, des hémorrhagies énormes par le nez, & les hémorrhoïdes, des fiévres inflammatoires du ventricule, des fiévres ardentes, & bilieuses, des avortemens, des suppressions du flux menstruel, & hémorrhoïdal, de la sueur, & du bas ventre, de-là enfin d'autres affections très-fâcheuses, comme palpitations de cœur, tremblemens, & défaillances.

XXXII. On peut mettre au nombre des maladies les plus communes, celles que produit le deffaut de la digestion, & la suppression, ou diminution, du flux menstruel, ou hémorrhoïdal.

SCHOLIE.

Les femmes sont souvent malades, & se plaignent de différentes incommodités, dans l'état de grossesse, ou peu de tems avant l'écoulement de leurs régles; & ces incommodités augmentent beaucoup quand elles manquent, ou se suppriment, ou qu'elles viennent à cesser entierement, comme il arrive à l'approche de la vieillesse. Les hommes sont aussi très-sou-

vent attaqués de deffauts de digeſtion, & de crudités qui s'amaſſent dans les premieres voies. De là la nauſée, les coliques venteuſes, les diarrhées accompagnées de tranchées, les douleurs de tête, les vertiges, les veilles, les ſpaſmes des parties voiſines du cœur, les gonflemens du ventricule, les douleurs des hypochondres, la pareſſe du ventre. Car l'affection hypochondriaque eſt une des plus communes, & des plus ordinaires, & attaque tous les jours beaucoup de perſonnes, qu'elle tourmente pendant bien des années.

XXXIII. Une choſe remarquable, c'eſt que les maladies ſalutaires, c'eſt-à-dire, celles qui tendent à la conſervation de la machine, ſont beaucoup plus fréquentes, que celles qui tendent à ſa deſtruction.

SCHOLIE.

C'eſt l'effet de la divine providence, qui veille à la conſervation de ſon ouvrage, & a diſpoſé les choſes de maniere que la plus grande partie des maladies auſquelles les hommes ſont ſujets, guériſſent le corps de

maladies très-férieuses, soit en corrigeant la matiere vicieuse, soit en la fesant sortir par les excrétoires convenables; & c'est l'effet que produisent les spasmes, & les affections maladives, qui précédent immédiatement le flux menstruel, ou hémorrhoïdal, toutes les fiévres catarrheuses, & rhumatiques, les défluxions de sérosités, les rhumes de cerveau, les toux humides, les diarrhées, les fiévres intermittentes, la petite verole, la rougeole, les differentes especes de goutes, & les autres especes de fiévres.

XXXIV. On voit rarement les maladies non convenables à l'âge, au temperament, & à la structure des parties, aussi bien que la maladie chronique la plus difficile à guérir.

S C H O L I E.

Il est rare, on pourroit même dire que cela n'arrive jamais, de voir l'enfance, ou la jeunesse, attaquée de goute, d'apoplexie, de crachement de sang, de vomissement de sang, de pertes de sang par les hémorrhoïdes, ou l'uterus, de manie, ou de

mélancholie ; il eſt auſſi très-rare de voir les vieillards attaqués d'hémoptyſie, d'épilepſie, de petite verole, de rougeole, de phthiſie, de vers, de ſpaſme hypochondriaque. On voit auſſi rarement l'appoplexie, l'hémiplegie, la paralyſie, la manie, la goute ſerene, la mélancholie, l'épilepſie chronique, la vraie phthiſie, l'aſthme convulſif, l'hydropiſie, l'ictere noir, la maladie noire d'Hippocrate, la pierre de la veſſie, la lepre, la galle maligne ; parce que ces maladies marquent une extrême foibleſſe, & langueur des parties, leur dégradation, & leur corruption, une très-grande dépravation du ſang, & des liqueurs, & une obſtruction des viſceres, qui ne ſe forment pas ſi aiſément.

XXXV. La différence entre les maladies rares, & communes, n'eſt pas inutile en Therapeutique. Car nous apprenons de là à connoître la nature des choſes qui attaquent frequemment, & gravement, notre corps, & qui lui ſont contraires ; afin que nous apportions plus d'attention à nous en garantir.

XXXVI. Telles ſont les paſſions de

l'ame, les changemens soudains de l'air, le froid, les acides, le laitage, l'intempérence, la trop grande voracité, la vie sédentaire, & ce qui supprime les excrétions qui se font par l'uterus, le ventre, & la peau.

XXXVII. Il y a des maladies en assez grand nombre qui reviennent dans un tems préfixe, dans un mois déterminé, aux environs des changemens des phases de la Lune, dans une semaine, un jour, & même une heure déterminée, & ces maladies se nomment périodiques. Les autres sont des maladies simples, & exemptes de toute circulation.

SCHOLIE.

Les maladies périodiques different des maladies à rechute, parce que, bien que celles-ci reviennent par plusieurs causes, elles ne gardent point de périodes réglés. Il ne faut point aussi confondre les maladies périodiques avec les remittentes, telles que les douleurs du calcul, de colique, ou de goute. Car celles-ci ne font que discontinuer, mais il est rare

qu'elles reviennent dans tems certain, & déterminé.

XXXVIII. Ce ſont les mouvemens ſpaſmodiques qui ſont la baſe de toutes les affections périodiques. C'eſt pourquoi toutes les maladies ſpaſmodiques qui cauſent une inégalité dans la circulation, & une congeſtion du ſang dans les parties, ſont auſſi périodiques. A la tête de ces dernieres nous mettrons les hémorrhagies.

SCHOLIE.

Perſonne n'ignore que les flux menſtruel, & hémorrhoïdal, ont des périodes réglés. On ſait auſſi que ces évacuations du ſang ſont accompagnées de ſpaſme des parties externes, & des lombes, qui pouſſe le ſang vers l'uterus, & l'anus. Et comme les avortemens ſont auſſi cauſés par des ſpaſmes, & par de grandes pertes de ſang par la matrice, il n'eſt point douteux qu'il ne faille les mettre au nombre des affections périodiques. Car il n'eſt point rare de voir les jeunes mariées tomber deux, trois, quatre fois, & même plus ſouvent dans cet accident au troiſime mois de leur

grossesse, & dans le tems qu'elles devroient avoir leurs régles; je dis même dans la semaine où elles devoient souffrir cette évacuation. Une infinité d'expériences atteste aussi qu'il y a des hémorrhagies par le nez, & des hémoptysies périodiques, & menstruelles, qui sont toujours accompagnées de refroidissement, & de resserrement des extrêmités; & il n'est pas rare dans l'état de suppression qu'il revienne aux femmes des vomissemens de sang au bout d'un tems déterminé.

XXXIX. Quand les exécretions habituelles, & accoutumées, de sang par les narines, les hémorroïdes, ou l'uterus, ne se font pas, & que les spasmes causent des congestions du sang, & des humeurs dans les parties les plus foibles, il arrive différentes affections convulsives, spasmodiques, & douloureuses périodiques.

Scholie.

On voit très-souvent en pratique la suppression du flux menstruel, & hémorrhoïdal causer des migraines, ou des ophthalmies accompagnées de migraines, des maux de dents, des dou-

leurs d'oreille, des éryſipeles périodiques de la tête, des aſthmes convulſifs, des toux convulſives, & violentes, de grandes inquiétudes dans les parties voiſines du cœur, des douleurs, des cardialgies, des gonflemens du ventricule accompagnés de rots, des vomiſſemens, une ſoif avec ſéchereſſe de la langue, de grandes douleurs dans la région lombaire, & l'os ſacrum; ce qui arrive, & redouble, périodiquement. L'interception du flux menſtruel cauſe auſſi des épilepſies, & des mouvemens convulſifs périodiques qui d'abord viennent dans le tems que les régles devroient couler, & avec le tems tous les jours à des heures déterminées. Nous avons vû ſortir de la même ſource des paſſions hyſtériques, qui revenoient auſſi périodiquement.

XL. Les ſpaſmes étant très-ordinaires aux canaux nerveux, & membraneux, qui s'appellent ventricule, & inteſtins, il n'eſt pas étonnant que les maladies cauſées par le ſpaſme des premieres voies, ſoient ſouvent périodiques, & aient des retours réglés.

SCHOLIE.

Aussi les douleurs de cardialgie, & de colique, reviennent-elles souvent en un même jour au bout d'un nombre d'heures déterminées. Nous avons vû des vomissemens bilieux revenir à chaque pleine lune pendant quelques jours, avec beaucoup de serrement, d'inquiétude, & d'affoiblissement. Nous avons vû le spasme du duodenum causer tous les mois une jaunisse qui revenoit le Dimanche, & duroit quelques jours. Nous avons vû, non pas une seule fois, mais plusieurs, & même souvent, les vices des premieres voies, & les crudités qui en sont les suites, causer des toux périodiques, & des engorgemens de poitrine qui revenoient à certaines heures de jour, ou de nuit, des vertiges, & des douleurs de tête, qui avoient des redoublemens réglés, & qui revenoient à des heures marquées.

XLI. C'est un fait connu de tout le monde, que les fiévres intermittentes reviennent dans des jours fixes, & même souvent à des heures déterminées.

SCHOLIE.

Les accès des fiévres intermittentes ſont les effets des ſpaſmes qui s'engendrent dans les premieres voies, puis ſe communiquent aux extrêmités, & à la ſurface du corps, &, reſſerrant la peau, & les muſcles qu'elle recouvre, repouſſent le ſang vers l'intérieur, où ils cauſent des inquiétudes, la difficulté de reſpirer, la foibleſſe, & la petiteſſe du pouls, juſqu'à ce que le mouvement devenant contraire, c'eſt-à-dire, pouſſant fortement les liqueurs du centre à la circonférence, ces mouvemens ſpaſmodiques ſe diſſipent.

XLII. C'eſt mal-à-propos qu'on prétend trouver la cauſe des maladies périodiques dans un agent intérieur qui exécute, & forme, les mouvemens maladifs dans un tems déterminé, ou dans un ferment morbifique, ou l'influence d'une matiere ètherée étrangere dérivée de la Lune, ou des Etoiles; il faut bien plutôt s'en prendre à la foibleſſe des parties, qui eſt la cauſe occaſionelle de la ſtagnation, & de la corruption, des liqueurs, & du ſpaſme qui en eſt la ſuite.

Scholie.

Nous avons déja établi plus haut, (a) que les spasmes laissent toujours après eux une foiblesse, qui devient aisément l'occasion de nouvelles stagnations, & conduit naturellement les fibres à reprendre les mouvemens ausquels elles sont déja accoutumées. Il paroît que c'est aussi la pensée de Galien, qui dit, *que tous les accès des maladies viennent de la mauvaise disposition des parties.* (b) Il faut encore regarder comme une des loix invariables de l'économie animale, que la nature relegue principalement les humeurs vers les parties les plus foibles, surtout si elle est travaillée par des spasmes, & des mouvemens violens. C'est par cette raison qu'il arrive très-souvent que l'abondance des liqueurs fait sentir par intervalles réglés des douleurs tensives, & poignantes, & des langueurs dans les parties qui ont été plusieurs fois saignées, ou scarifiées. Nous avons ob-

(a) Chap. III. N°. 27. 28. 29. 30. 31.

(b) *Omnes accessiones ægritudinum ex membrorum dispositione male affecta ortum habent.* Galen. *Lib. II. de different. febri.*

ſervé qu'après une contuſion du dos, & des épaules, il étoit revenu de grandes douleurs dans ces parties vers le tems des équinoxes. Si une dent eſt malade, & cariée, la douleur redouble aiſément par repriſes déterminées, & ſurtout vers le ſoir, & ceſſe entierement dès que la dent eſt arrachée. Ce ſeul exemple ſuffit pour nous faire parvenir à la connoiſſance de la cauſe du retour des accès de fiévres. Car on doit conclurre par analogie, que c'eſt une mauvaiſe diſpoſition des premieres voies, un affoibliſſement qui cauſe la ſtagnation, & le mouvement de quelque humeur, ce qui produit enſuite la fiévre ; & cette diſpoſition étant corrigée, & la partie vicieuſe rétablie, il faut néceſſairement que le mouvement, & la cauſe de la fiévre ſoient détruits.

XLIII. La connoiſſance des cauſes des maladies périodiques fait voir clairement aux Medecins qu'ils ne doivent point emploïer dans leur traitement les remedes violens qui agiſſent en produiſant des ſpaſmes, ni les narcotiques, & les ſomniferes, non plus que les autres remedes qui détruiſent

la vigueur des parties, ou en causent l'affoiblissement, & que c'est plutôt des corroborans, des remedes amis des nerfs, & des diaphoretiques mêlés avec de doux anodins, qu'il faut espérer du soulagement.

Scholie.

C'est très-mal-à-propos qu'on emploie contre les affections périodiques, surtout si elles sont coutumieres, & habituelles, les forts émetiques, purgatifs, ou sudorifiques; parce que tous ces remedes ne font qu'affoiblir les parties, & augmenter les spasmes, au lieu de les arrêter. D'ailleurs telle est la nature, & la maniere d'agir, des mouvemens coutumiers, que la plus legere cause nuisible les fait recommencer; or ces remedes violens ne conviennent pas pour détruire une cause legere. Il n'est pas plus expedient de combattre les douleurs, ou les convulsions, par de forts calmans; parce que le soulagement qu'ils procurent d'abord n'est pas de longue durée, & qu'au contraire ils ne font que les rendre plus vives par la suite, à cause de la foiblesse qu'ils causent dans les nerfs,

& les parties nerveuſes, & d'ailleurs que leur uſage trop fréquent fait aiſément tomber les Malades dans la cachexie, des tumeurs œdemateuſes, & des fiévres lentes.

XLIV. Il y a encore une eſpece particuliere de maladies, où la matiere morbifique quitte les parties extérieures du corps où elle avoit été releguée, pour rentrer dans l'intérieur, & ces maladies ſe nomment retrogrades, ou rentrantes.

SCHOLIE.

Il y a beaucoup de différence entre les différentes eſpeces de maladies retrogrades. Car quelques-unes d'entre elles n'attaquent que l'extérieur de la peau, & de la ſuperficie du corps, comme ſont la rougeole, la petite verole, le pourpre, la galle, la galle laiteuſe des enfans; & quelques autres pénétrent plus avant, & s'attachent aux parties charnuës, & nerveuſes, & aux glandes; telles ſont les éryſipeles, les bubons véneriens, & peſtilentiels, les charbons, les tumeurs gouteuſes, véneriennes, œdemateuſes, & les ulceres anciens.

XLV. Les maladies retrogrades ont un fort triste dénouëment ; parce que la matiere saline, & sulphureuse subtile, qui avoit été rejettée à la surface du corps, lorsqu'elle vient à rentrer dans le sang, s'attache aux parties nerveuses, & excite des passions très-dangereuses.

SCHOLIE.

Car si la matiere repoussée au-dedans se jette sur le cerveau, & ses membranes, elle produit de graves affections de la tête, comme des phrenesies, des convulsions épileptiques, des léthargies, des hémiplegies, des apoplexies, des goutes serenes, des alienations d'esprit, & des pertes de mémoire. Si elle s'attache aux parties nerveuses du voisinage du cœur, il s'ensuit de grandes maladies de la poitrine, telles que l'asthme convulsif, la toux ferine, le catarrhe suffocant, une respiration peinée, & embarrassée, accompagnée d'inquiétude, & de resserrement, & d'un grand abbatement des forces. Si cette matiere se fixe sur les membranes du ventricule, & des intestins, elle produit des tran-

chées cruelles, des cardialgies, de dangereuses inflammations de ces parties, des hocquets, des diarrhées. D'où il suit évidemment que la retrogadation de la matiere morbifique de la circonférence au centre est toujours accompagnée d'un danger imminent; comme Hippocrate l'a remarqué il y a long-tems. En effet, il observe qu'*il est avantageux que l'érysipele paroisse au dehors, mais qu'il est mortel quand il se retourne vers l'intérieur; ce qui arrive lorsque, la rougeur disparoissant, la poitrine est fatiguée, & la respiration difficile, & embarrassée.* (a) On peut appliquer à toute affection extérieure accompagnée d'une espece d'inflammation, & de quelque douleur, ce qu'Hippocrate dit de l'érysipele. Or ces maladies retrogrades ne sont si dangereuses, que parce que la matiere morbifique de nature virulente qui est repoussée dans l'intérieur attaque principalement les parties nerveuses, à qui elle cause des passions

(a) *Erysipelas foras quidem accedere commodum est; intro autem converti lethale. Invertitur autem intro, cum, disparente rubore, pectus gravatur & difficilem spirationem habet.* Hipp. *Coac.* §. 103.

très-violentes, & dont on ne la peut arracher que très-difficilement. On ne peut donc traiter avec trop de ménagement les maladies qui retournent aiſément de la circonférence au centre, & le principal ménagement conſiſte à éviter l'uſage de tout ce qui eſt répulſif, de quelque maniere que ce puiſſe être, comme ſont les aſtringens extérieurs, les purgatifs, les émetiques, les ſaignées, qui rappellent vers le centre les humeurs portées à l'habitude du corps. Au contraire il n'y a rien de plus avantageux, que d'entretenir les corps dans ces maladies dans une continuelle, douce, & égale tranſpiration, & de s'abſtenir entierement des remedes topiques, ou extérieurs.

XLVI. Il y a des maladies inconnuës, ou cachées, d'autres connuës, & évidentes. Celles-ci ſont les maladies dont on connoît aiſément les cauſes; celles-là ſont, ou des maladies nouvelles, ou leur nature, leurs cauſes, ou leur dénouëment ſont encore inconnus.

SCHOLIE.

Il y a un paſſage remarquable ſur

les maladies nouvelles, & inconnuës, dans la Préface de Celse. *Il est rare*, dit-il, *mais il arrive quelquefois de voir des maladies nouvelles. C'est une fausseté manifeste d'assurer le contraire. Car on a vû de nos jours une femme de distinction mourir en peu d'heures, aux parties naturelles de laquelle la chair se desseicha, & même tomba, de maniere que les plus célébres Medecins ne trouverent, ni la nature du mal, ni le rèmede qui lui convenoit. Aussi ne tenterent-ils rien; sans doute, parce qu'aucun d'eux ne voulut rien hazarder sur une personne distinguée, de peur de passer pour l'avoir tuée, s'il ne réussissoit pas à la guérir.* (a) Les Anciens disoient qu'il y avoit quelque chose de divin dans les maladies dont les causes sont cachées, & telles qu'ils ne pouvoient les expliquer par les différentes intempéries; ce qui fait qu'ils rapportoient à cette cause les maladies

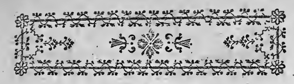
(a) *Rarius, sed aliquando morbus quoque ipse novus est, quem non incidere manifeste falsum est; cum ætate nostra quædam ex naturalibus partibus carne prolapsa, & arente, intra paucas horas exspiraverit, sic ut nobilissimi Medici neque genus mali, neque remedium invenerint, quos ideo nihil tentasse judico, quia nemo in splendida persona periclitari conjectura sua voluerit, ne occidisse, nisi servasse videretur.* Cels.

épidemiques, & celles que produisoit une qualité de l'air veneneuse, & maligne. Hippocrate donne un excellent avis sur le traitement des maladies inconnuës, (a) c'est de ne les point combattre par des remedes énergiques, & violens. Nous ajouterons à cette judicieuse réflexion la suivante, qui n'est pas moins utile. L'ignorance de ceux qui s'ingerent de faire les Medecins, étant cause que beaucoup de maladies sont relativement inconnuës, tant par rapport à leur caractere, qu'à leurs causes, & au tempérament du Malade, bien qu'elles ne le soient pas en elles-mêmes, & de leur nature, je leur conseille en ami, pour ne point nuire, puisqu'ils ne sont pas en état de faire du bien, de donner toujours des remedes extrêmement doux, au nombre desquels je mets les diaphoretiques fixes, les laxatifs, & les analeptiques moderés.

(a) Hipp. *Lib. de loc. in hom.* §. 461.







LA PHILOSOPHIE DU CORPS HUMAIN MALADE, OU LA PATHOLOGIE GENERALE.

SECONDE PARTIE.

De la nature des choses nuisibles, & contraires à la santé, de leurs proprietés, & de leurs forces sur le Corps Humain, & de tout ce qui peut, de quelque maniere que ce soit, lui donner de la disposition aux maladies.

CHAPITRE I.

De la nature, & des forces, des choses nuisibles, & contraires à la santé, & en particulier des passions de l'ame.

I. APrés avoir fait une recherche exacte, & une analyse fidele des causes prochaines des maladies, il est dans l'ordre que je

me ſuis propoſé, & en même tems conforme à la raiſon, de rechercher, & de développer avec toute l'attention, & l'exactitude poſſibles la nature des choſes qui bleſſent, & dérangent, les fonctions de notre corps, & font obſtacle à ſa conſervation ; & les forces qu'elles ont pour donner la naiſſance aux cauſes morbifiques.

SCHOLIE.

Puiſque les cauſes morbifiques, qui troublent, & dérangent, l'équilibre, la proportion, & l'ordre, des mouvemens de notre corps, n'exiſtent pas par elles-mêmes, ni par un pur hazard, dont on ne peut comprendre l'exiſtence, ni les opérations, mais qu'elles ſont produites, & entretenuës par d'autres cauſes qui exiſtent avant elles, & que nous avons nommées antecedentes, il eſt néceſſairement indiſpenſable de rechercher exactement le commencement, & l'origine de ces cauſes.

II. La connoiſſance des choſes contraires à la ſanté, & qui nuiſent au corps humain vivant, & ſain, & qui contribuent beaucoup à la génération

des caufes morbifiques, eft abfolument néceffaire au Medecin, foit qu'il ait pour objet de garantir des maladies, ou qu'il s'agiffe d'en guérir.

SCHOLIE.

Galien a donc grande raifon de définir la Medecine, la connoiffance des chofes avantageufes, & nuifibles à la fanté. Car il ne fuffit pas au Medecin de connoître exactement les chofes qui font falutaires au corps, & qui entretiennent fa fanté, & fon integrité, il a principalement befoin de connoître exactement, & parfaitement, ce qui expofe les corps des hommes à des douleurs dignes de compaffion, & à différentes afflictions, qui ôtent à leur efprit fa force, & fon integrité, & qui engendrent, & des maladies, & une mort prématurée. Et comme pour garantir de maladie, le feul objet eft d'éloigner, & de repouffer, les caufes propres à les produire, il n'y a point de Medecin judicieux qui ne fente combien il lui eft néceffaire de connoître ce qui nuit au corps, & ce qui eft contraire à la vie, & à la fanté,

& combien cette connoissance contribuë à sa perfection.

III. Comme il y a plusieurs classes, & plusieurs especes, de causes morbifiques, que quelques-unes d'elles agissent avec beaucoup de promptitude, & de violence, pendant que d'autres vont à petit pas, & ont besoin d'un tems plus long pour déploïer leur vertu nuisible, que d'autres ne font que disposer les parties aux maladies, & concourir de loin à leur existence; les choses pernicieuses ne sont pas toutes d'un même genre, & de la même vertu; car les unes agissent très-promptement, & très-efficacement, dans une très-petite masse; d'autres n'agissent que plus lentement, dans un tems plus long, & dans une plus grande masse; & d'autres ne font que concourir à la production des causes prochaines de maladies, en y faisant naître une disposition.

IV. Comme il y a des causes de maladies qui renversent, & détruisent, prochainement, & immédiatement, les mouvemens des parties solides, dont dépendent la circulation du sang, la vie, la santé, les excrétions, & les

secretions, il y a de même des choses très-nuisibles, qui produisent ces effets; comme sont les grandes passions de l'ame, & toutes les matieres de nature veneneuse, c'est-à-dire, qui détruisent les mouvemens des solides avec beaucoup de véhémence, de vitesse, & dans une très-petite masse.

V. La plethore, & la cacochymie, sont deux causes principales des maladies, & surtout chroniques; par conséquent on doit mettre au nombre des choses nuisibles, & contraires à la santé, tout ce qui contribuë en quelque maniere à amasser beaucoup de sang, à le corrompre, & les autres liqueurs, & à les rendre impurs.

SCHOLIE.

Dès que nous connoîtrons bien la nature, & les forces, des causes morbifiques, il nous sera aisé de découvrir la nature des choses qui sont nuisibles au corps, & donnent l'être aux causes morbifiques.

VI. Puisque la suppression des excrétions accoutumées de sang, pur, ou impur, & des évacuations ordinaires des impuretés superfluës, & excré-

menteuſes, par la veſſie, le bas ventre, & les pores de la peau, contribuent beaucoup à la production de la plethore, & à la génération, & augmentation, d'un ſang impur, & bourbeux, d'une lymphe mal conditionée, & de beaucoup d'impuretés excrémenteuſes, il eſt évident qu'on doit regarder comme très-nuiſibles, & contraires, toutes les choſes qui empêchent de quelque maniere ces excrétions conſervatrices de la ſanté, ſoit que ces choſes ſoient du nombre des naturelles, des non naturelles, ou de celles qui ſont contre nature.

SCHOLIE.

Nous rapporterons à cette claſſe la trop grande quantité d'alimens, l'abus des acides, & des viſqueux, le trop grand froid, ou la trop grande humidité de l'air, une vie trop ſédentaire, & oiſive, les boiſſons qui ne conviennent pas, les alimens entierement corrompus, ou éloignés de la nature, & une infinité de choſes ſemblables.

VII. L'affoibliſſement de tout le corps, ou l'atonie, & la foibleſſe de certaines parties, contribuant beau-

coup à produire des ſtagnations d'humeurs, des obſtructions de glandes, des corruptions dans les viſceres, & par conſéquent à la génération des paſſions chroniques, & à rendre funeſtes les paſſions aiguës, il eſt naturel de conclurre que tout ce qui affoiblit le corps, & énerve la vigueur, & le ton des parties, comme ſont les maladies précédentes, & les remedes mal adminiſtrés, eſt extrêmement nuiſible, & très-propre à produire les maladies, & même la mort.

VIII. Les maladies ne reconnoiſſent pas ſeulement pour cauſes les choſes dont nous avons tous les jours beſoin pour entretenir notre vie, & la nature, & la ſtructure particuliere de chaque corps contribuant quelquefois beaucoup à la génération des maladies, il faut que le Medecin faſſe une grande attention à l'âge, au ſexe, au tempérament, à l'habitude du corps, & à la diſpoſition naturelle, & héréditaire, des parties, ou celle qui eſt tranſmiſe par les peres, & meres, & même à l'habitude, qui eſt une ſeconde nature, afin de ſe rendre certain des maladies auſquelles toutes ces choſes diſpoſent.

IX. Il faut sans contredit mettre au nombre des choses les plus nuisibles, & qui affectent le plus promptement les corps, & même donnent la mort, les passions violentes de l'ame.

SCHOLIE.

La violence des passions de l'ame est telle, qu'elles peuvent déranger le corps le plus sain, & le mieux constitué, & détruire les mouvemens réglés qui entretiennent sa santé, & conservent sa vie, & qu'elles peuvent causer les maladies les plus dangereuses, & même la mort subite. Elles l'emportent donc par la puissance de nuire, & la promptitude avec laquelle elles agissent, sur les poisons les plus violens, qui ne causent pas si promptement la mort, & n'agissent pas dans le moment sur les actions vitales, comme sont les violentes passions de l'ame, telles que la colere, & la terreur.

X. Les passions de l'ame agissent directement, & immédiatement, sur le fluide nerveux, & par son moïen sur les parties nerveuses, & musculeuses, qui exécutent les mouvemens.

SCHOLIE.

Les paſſions de l'ame agiſſent ſur tout, & premierement, ſur le cœur, & les arteres, d'où leur opération ſe communique aux membranes du cerveau, du ventricule, & des inteſtins, puis elles agiſſent ſur les canaux biliaires, & urineux, & principalement ſur les vaiſſeaux, & les fibres, que la peau recouvre. Car chacune de ces parties eſt tiſſuë de fibres membraneuſes, & nerveuſes, très-ſenſibles. Une obſervation prouve auſſi leur action ſur les parties fluides, c'eſt que la ſalive, & le lait des nourrices, communiquent aux enfans des maladies très-fâcheuſes.

XI. Comme il arrive de trois manieres un dérangement dans les mouvemens des ſolides, & dans celui des fluides qui en dépend, ou parce que les parties nerveuſes, & muſculeuſes, du corps ſe contractent, & plus fortement, & plus vîte, & que ce mouvement pouſſe les liqueurs du centre à la circonférence; ou parce que la contraction des parties extérieures pouſſe les liqueurs de la circonférence au cen-

tre ; ou parce que la tenſion, & la vigueur, des parties eſt entierement abbatuë, & que la foibleſſe, & l'atonie, diminuent la circulation du ſang, & des liqueurs ; les paſſions de l'ame agiſſent de même, & dérangent de la même maniere les mouvemens des ſolides, & des fluides, comme nous allons le prouver évidemment.

SCHOLIE.

Rien de plus judicieux que ce que Pergamenus dit de l'opération des paſſions de l'ame. Voici comme il s'explique. *Une des premieres, & des principales cauſes motrices des ſymptômes, eſt le tranſport de la chaleur naturelle au dehors, & au dedans, qui arrive en conſéquence de beaucoup de paſſions de l'ame; & ce tranſport de chaleur eſt accompagné de celui des eſprits, & du ſang, qui ſe reſſerrent au dedans, & reviennent à leur principe, ou s'étendent, & ſe répandent au dehors. Ces mouvemens ſont évidens dans pluſieurs circonſtances, & dans les paſſions de l'ame, par exemple la terreur, & la colere; car celle-là reſſerre & rappelle au dedans, & vers le principe, le ſang, & les eſprits, & produit un refroidiſſement de la ſurface du corps, & celle-ci les*

porte

porte au dehors, les répand, & produit la chaleur. (a)

XII. Tel est le caractere de la colere, qu'elle cause une contraction violente des parties nerveuses, & musculeuses, qui ébranle très-promptement tout le systême des nerfs, & augmente merveilleusement la systole du cœur, & des vaisseaux artériels, & veineux, qui lui sont attachés, & le ton des parties fibreuses dont tout le corps est composé; de sorte que les Anciens ont eu raison de l'appeller une petite fiévre, une folie passagere, une épilepsie momentanée.

(a) *Est quædam ex primis, &, ut aliquis diceret, principalissimis moventibus ipsa naturalis caloris intro, forasque, delatio, multas animi passiones sequens; simul autem cum ipso & spiritus, & sanguis, modo intro, & ad principium feruntur, & contrahuntur, modo foras distenduntur, & funduntur. Et licet motus hos evidenter perspicere cum in aliis multis, tum in ipsis animis perturbationibus, exempli gratia, terrore, & ira: ille intro, & ad principium, spiritum, & sanguinem una cum refrigeratione corporis superficiaria subducit, ac contrahit, hac vero foras agit, fundit, & calefacit,* Pergamen. *Lib.* II. *de Caus. symptom. Cap.* 5.

SCHOLIE.

On voit en effet évidemment après la colere, & pendant son accès, une augmentation manifeste du mouvement du cœur, une élevation du pouls, une respiration plus vîte, la soif, la chaleur, le gonflement, & la rougeur du visage, un gonflement, & une pulsation plus forte des arteres de la tête, surtout vers les tempes, un regard sauvage, un tremblement des extrémités, & une précipitation dans les fonctions de l'ame, qui prouvent manifestement le mouvement impétueux du sang, & du suc nerveux; &, ce qui jette encore beaucoup de jour sur cette vérité, c'est l'observation pratique qui nous enseigne que rien n'est capable d'exciter si promptement une fiévre bilieuse, aiguë, intermittente, inflammatoire, comme un violent accès de colere.

XIII. C'est encore l'effet d'une colere qui n'est point interrompuë par la crainte, la tristesse, ou l'impuissance de se vanger, de mouvoir le sang du centre à la circonférence, & conséquemment de résoudre, & dissoudre,

les humeurs visqueuses, & qui forment des stagnations, ou même des stases fixes dans les vaisseaux, & de pousser les parties excrémenteuses à l'extérieur du corps. Aussi est-ce cette augmentation du mouvement résolutif, & excrétoire; qui rend quelque fois salutaires les accès de colere, surtout aux personnes d'un tempérament froid, & dans les maladies appellées froides, & celles que cause l'engorgement, & le trop grand volume des liqueurs.

SCHOLIE.

Comme la fiévre, ou l'accélération du mouvement des solides, & des fluides, qui fait circuler le sang avec impétuosité, contribuë beaucoup à résoudre les humeurs visqueuses, & à pousser à l'habitude du corps les matieres étrangeres contenuës dans le sang, il en arrive autant dans la colere. Aussi remarque-t'on que ses accès excités avec prudence, ont causé, & guéri le pourpre, la petite verole, la rougeole, l'érysipele, & d'autres maladies opiniâtres. C'est ce qui fait qu'Hippocrate *au second Livre de ses Ma-*

ladies Epidemiques, Sect. IV. recommande cette espece de remede à ceux à qui l'usage assidu des légumes a causé une impuissance de marcher; sans doute, parce qu'il l'a regardé comme très-propre à dissoudre le sang visqueux, & à rétablir la chaleur, & la volatilité du sang; & cet excellent Auteur dit, *Il faut avoir soin d'exciter la colere pour rétablir la couleur, & faire revenir le sang à l'habitude du corps;* (a) & dans un autre endroit, il dit, *la colere est un remede pour les tempéramens froids.* (b) Plusieurs Auteurs célébres s'accordent avec lui sur ce point; comme il paroît par les observations qu'ils ont faites. Valeriola parle d'une paralysie inveterée, & d'un hocquet des plus fâcheux guéri par un accès de colere. (*c*) Daniel Becker, (*d*) & Craton, (*e*) assurent que l'on soulage notablement les paralytiques, & les phlegmatiques, en les excitant à la colere. Horstius rapporte

(a) *Diligentia adhibenda est ut excandescentia inducatur, & coloris reparandi, & sanguinis in habitum corporis invitandi causa.* Hipp.
(b) *Ira frigidis remedio est.* Hipp.
(c) *Lib. II. Obs. IV.*
(d) *De Cultrivoro Borussico Quæst. IX.*
(e) *Consil. Lib. VI.*

qu'un homme attaché au lit par une paralysie de trois ans, étant entré en fureur à la présence des ennemis, sauta à bas, & courut sur eux avec ses concitoïens. (a) D'autres observations font aussi foi que la colere a fait des miracles dans d'autres maladies confirmées. L'efficacité de la colere sur un gouteux est encore attestée par une observation de Pechelin, (b) & de Bartholin. (c) Les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature, parlent de fiévres quartes, & tierces, très-opiniâtres, guéries par un accès de colere subit, & violent; (d) Paré fait la même remarque. (e) Valeriola parle d'une suppression du ventre guérie par la même passion. (f) On peut aussi consulter sur un fait pareil les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature. (g) Les Actes de Copenhague parlent d'un muet que la colere a fait parler. (h) Ce

(a) *Lib. III. Consil. Epist. XII.*
(b) *Lib. III. Obs. XXVIII.*
(c) *Hist. anatom. Cent. VI. Hist. XXVIII.*
(d) *Dec. II. A. III. Obs.* 93.
(e) *Paré Liv. I. Chap. XXIII.*
(f) *Lib. II. Obs. IV.*
(g) *Decad. II. Ann. V. p.* 57.
(h) *Act. Hafinens. vol. I. Obs.* 81.

qu'il y a de certain, c'eſt que la paſſion de la colere eſt de toutes la moins pernicieuſe. Voiés ſur ce ſujet ce que dit Bacon. (*a*) Mais il faut éviter avec beaucoup d'attention d'emploïer ſon ſecours dans les tempéramens choleriques, & même cachectiques, lorſque les viſceres ſont mal diſpoſés, & que les ſujets ont de la diſpoſition à l'éryſipele, les hémorrhagies, l'apoplexie, le tranſport du ſang à la tête, ou les affections ſpaſmodiques.

XIV. C'eſt encore un des effets de la colere, en conſéquence de la contraction ſpaſmodique qu'elle donne aux parties, d'agir principalement ſur le ventricule, & les inteſtins, comme étant des parties très-nerveuſes, & compoſées de membranes d'un mouvement, & d'un ſentiment exquis; ce qui fait qu'elle y cauſe aiſément des inflammations, ſouvent périlleuſes, & quelquefois mortelles.

SCHOLIE.

Rien n'eſt plus ordinaire en pratique, que de voir le ventricule, & les

(*a*) Baco de Verulam. *Hiſt. vit. & mort. p.* 249.

inteſtins, enflammés par la colere, & cette inflammation devenir ſurtout mortelle, ſi l'on prend peu de tems après un peu trop de boiſſon froide, un purgatif, ou un émetique, dans le deſſein, comme on le dit, de faire ſortir de la cavité du ventricule la bile émuë par la colere. Cet accident arrive très-aiſément aux perſonnes foibles, telles que celles qui ſont ſujettes à l'affection hypochondriaque. Nous avons remarqué dans une fille hypochondriaque une inflammation mortelle ſurvenuë à un accès de colere, inflammation qui dura vingt-quatre jours, avec délire, & hémorrhagie par le bas ventre vers le tems de ſa mort. L'inflammation augmenta les derniers jours de la maladie par un nouvel accès de colere. Il y eut encore une choſe remarquable dans cette fille, c'eſt que les excrémens ne laiſſerent pas de paſſer dans le colon malgré l'inflammation, & même le ſphacele, des inteſtins. Nous avons auſſi vû plus d'une fois les purgatifs, & les émetiques, donnés après un grand mouvement de colere, faire un très-mauvais effet, augmenter le mal, & avancer la mort.

Ce qui n'a rien de merveilleux ; puiſque ces remedes n'opérent que par les ſpaſmes qu'ils cauſent aux membranes du ventricule, & des inteſtins. Rien n'eſt donc plus pernicieux dans ces circonſtances, c'eſt-à-dire, dans les affections, & les ſymptômes, produits par la colere, que les forts émetiques, & purgatifs. Il convient au contraire alors de faire uſage des antiſpaſmodiques doux, des diaphoretiques, & des nitreux, des remedes qui corrigent, & détergent la bile, & des laxatifs doux composés de rhubarbe.

XV. La paſſion de la colere agit encore ſur les membranes du cerveau, & les autres viſceres, ou ſon impétuoſité pouſſe le ſang très-rapidement, & d'où il ne peut revenir, ce qui fait qu'il s'y arrête, & cauſe des inflammations très-dangereuſes.

SCHOLIE.

Si le ſang eſt pouſſé avec trop d'impétuoſité à la tête, & qu'il s'arrête dans les meninges, il cauſe une phreneſie. Nous avons remarqué après une grande hémorrhagie hémorrhoïdale arrivée à un hypochondriaque, qu'un vic-

lent accès de colere lui avoit tellement étranglé le colon, qu'il étoit resserré, & tors, comme une corde, ce qui aiant augmenté l'abord du sang au cerveau, lui causa un délire convulsif qui devint funeste. Hildanus (*a*) fait mention d'un jeune homme qui avoit été blessé à la tête, & dont le crâne avoit été fracturé, que la colere fit tomber dans une phrenesie dont il mourut. Lui aiant ouvert la tête après sa mort, on trouva les membranes du cerveau enflammées, & les veines, & les arteres gonflées d'un sang grumelé. Si le sang est porté à la poitrine par une violente colere, comme il arrive souvent, elle cause la pleuresie, & la péripneumonie; s'il se porte au bas ventre, elle cause une inflammation du foie. C'est encore une chose très-ordinaire, que de voir la colere produire l'érysipele, surtout dans les sujets cacochymes, & scorbutiques.

XVI. Mais c'est particulierement sur les canaux biliaires, & ceux du foie, que se fait l'action de la colere, de maniere que leur contraction trop forte rend aisément le foie scirrheux, &

(a) Fabr. Hildan. *Cent. I. Obs. XVII.*

qu'il s'engendre des pierres dans la véſicule du fiel, & les canaux biliaires, parce que le ſpaſme de ces parties empêche la liberté du mouvement, & de l'écoulement, de la bile.

SCHOLIE.

Ce ſont principalement les effets de la colere du plus mauvais caractere, c'eſt-à-dire, de celle qui eſt jointe avec la triſteſſe, ou la crainte, comme il arrive quand on n'a point l'occaſion, ou la puiſſance de ſe vanger. Le reſſerrement de ces vaiſſeaux produit auſſi la jauniſſe, qui dégénere aiſément en pierres de la véſicule du fiel, ainſi qu'on le voit par l'ouverture des perſonnes mortes de cette maladie.

XVII. Lorſque la colere met la bile dans un mouvement violent, & la fait couler en abondance des canaux cyſtiques, & hépatiques, dans le duodenum, & le ventricule, ſa ſtagnation dans ces parties, & l'acrimonie qu'elle conçoit par un trop long ſéjour, cauſe la nauſée, le vomiſſement, la diarrhée, les paſſions choleriques, le mal de tête, des inquiétudes, des fiévres bilieuſes continuës, & intermittentes.

SCHOLIE.

De-là vient ce ſymptôme particulier aux perſonnes coleres, de ſentir au côté droit ſous la foſſette du cœur une douleur legere accompagnée de reſſerrement, & de l'amertume dans la bouche. Ces accidens n'ont pas d'autre cauſe que le mouvement de la bile, & ſon écoulement trop abondant dans les inteſtins, cauſé par la contraction trop conſidérable des membranes des canaux cyſtique, & hépatiques, qui ſont muſculeuſes, & nerveuſes, cauſée par le trop grand influx des eſprits, contraction néceſſairement ſuivie d'un écoulement proportioné de la bile dans le duodenum, d'où dépend auſſi la diſpoſition au vomiſſement, & la diarrhée. Auſſi Fabricius Hildanus a-t'il remarqué (a) que la colere avoit lâché le ventre, comme ſi l'on eut pris un purgatif. Si la bile a trop d'acrimonie, & que la fréquence des accès de colere en faſſe couler beaucoup, il arrive, comme nous l'avons ſouvent remarqué, des éroſions des inteſtins, & du

(a) Hildan. *Cent. VII. Obſ. XVII.*

ventricule, accompagnées de fiévre lente.

XVIII. Il faut encore compter parmi les proprietés de la colere, celle de pousser avec plus d'impétuosité une plus grande abondance de sang dans les parties, au moïen de l'augmentation de mouvement qu'elle donne aux solides, & aux fluides, ce qui cause une trop grande dilatation des vaisseaux, & ouvre les orifices des veines.

SCHOLIE.

C'est une expérience connuë de tous les Praticiens, que la colere a dans un degré éminent la force d'exciter d'énormes hémorrhagies par le nez, les hémorrhoïdes, ou l'uterus, surtout dans les personnes qui y ont de la disposition, ou à qui ces accidens sont habituels. On voit aussi tous les jours que cette passion cause une grande rougeur du visage, & un gonflement considérable des veines de la tête, notamment des frontales, suivi promptement d'un saignement de nez, si l'on y a été sujet dans la jeunesse. Nous avons vû tomber par la colere dans des hémorrhagies de l'uterus, ou même

des narines. C'eſt auſſi par cette raiſon qu'une colere violente cauſe ſouvent l'apoplexie de ſang aux Vieillards ; & aux Plethoriques ; ce qui arrive par la rupture de quelque artere du plexus choroïde.

XIX. L'effet de la terreur eſt la contraction convulſive des parties extérieures, qui repouſſe le ſang de la circonférence au centre, & ſupprime les excrétions de toute eſpece. Auſſi cette paſſion diſpoſe-t'elle à toutes les maladies que cauſe la ſuppreſſion des excrétions du ſang, & ſon regorgement vers les parties internes.

Scholie.

On obſerve qu'une terreur ſubite, & violente, cauſe un reſſerrement de toute l'habitude du corps ; ce qui fait déſenfler les vaiſſeaux, & diſparoître entierement, ou preſque entierement les veines, pâlir le viſage, & cauſe le refroidiſſement, & le tremblement des parties extérieures ; & comme c'eſt une conſéquence néceſſaire de ces mouvemens que le ſang ſe trouve en plus grande quantité dans les poumons, la preſſion qu'elle cauſe dans ce viſcere y

produit des inquiétudes cruelles, une difficulté de respirer, la foiblesse, & la fréquence du pouls. Et comme le cœur tâche de se débarrasser du fardeau dont il est surchargé, il arrive communément que les esprits entrent avec impétuosité dans ses muscles, & y produisent un mouvement convulsif appellé palpitation, qui est un accident presque inséparable de la terreur. Si l'on doute de l'énergie de la terreur pour produire une condensation, & une précipitation, dans le sang, on n'a qu'à consulter Malpighi. (a) On verra qu'un homme robuste fut précipité subitement par la terreur dans une inégalité, & une concentration de pouls, & que la difficulté de respirer revenant en peu de tems, il expectora tantôt des grumeaux de sang rouge, puis une quantité de concrétions blanchâtres, & qu'enfin il mourut suffoqué par le gonflement des vaisseaux des parties supérieures, & l'abondance du sang qui ne put sortir. Moëbius (b) remarque aussi que la terreur fait perdre la force au cœur, &

(a) Malpigh. *Obs. de Polypo.*
(b) Moëbius. *Instit. Lib. VII.*

produit un tremblement pareil à celui de la fiévre ; ce qui est assez naturel ; car la terreur, & le commencement de l'accès de la fiévre, se ressemblent en ce qu'il arrive une contraction spasmodique des parties extérieures qui empêche le sang d'y entrer librement, & l'oblige plutôt de refluer vers le cœur, ou, venant à s'arrêter, il cause des inquiétudes inexprimables.

XX. La contraction spasmodique des parties produite par une violente terreur, est aussi cause du retardement, ou de la suppression totale des excrétions de toute espece.

SCHOLIE.

On voit communément en pratique la terreur rendre le ventre si paresseux, qu'il ne reprend quelquefois ses fonctions qu'après cinq ou six jours ; diminuer la transpiration, & souvent causer une suppression subite du flux menstruel, des vuidanges, du flux hémorrhoïdal, & même de l'urine. Il n'est pas plus rare de lui voir coaguler le lait dans les mammelles des femmes en couches, & des nourrices, & faire rentrer le pourpre dans les fiévres ai-

guës, ou les éruptions dans la petite vérole, & la rougeole, comme on peut le voir dans les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature. (a) J'ai vû plus d'une fois des cauteres, & d'anciens ulceres, refermés par une terreur violente, causer des accidens dangereux, comme l'asthme, & la colique convulsive.

XXI. La terreur, ce qui est remarquable, produit aussi un effet tout contraire. Car au lieu d'arrêter le sang qui coule, il en fait quelquefois recommencer l'écoulement, sur-tout dans les jeunes filles, & celles qui ont les vaisseaux foibles.

SCHOLIE.

J'ai remarqué plus d'une fois dans ma pratique, que la terreur avoit fait recommencer sur le champ un trop grand écoulement des regles, qui venoit de finir; & qu'il en arrivoit autant aux écoulemens trop grands des vuidanges, après un accouchement naturel, ou un avortement, lorsque tout sembloit être paisible, & ne plus menacer de retour; ce qui arrive peut-être par rapport à la violence faite aux

(a) *Dec. II. A. 9. Obs. XVIII.*

vaiſſeaux de l'utérus, trop relâchés, par la quantité du ſang qu'y précipite la contraction des parties extérieures.

XXII. La terreur repouſſant le ſang vers les parties internes, & rendant la circulation entierement inégale, ſuivant les parties où il s'en fait des congeſtions, il s'enſuit des accidens conſidérables, & des affections de beaucoup d'eſpeces.

SCHOLIE.

Si la congeſtion du ſang ſe fait dans la tête, Platerus (*a*) remarque qu'il arrive communément des apopléxies, des hémiplegies, des paralyſies, des épilepſies, des mouvemens convulſifs. Hippocrate montre comment la terreur peut cauſer un délire, & faire voir des ſpectres. (*b*) Si le ſang s'amaſſe dans le cœur, il cauſe la palpitation, l'inquiétude, la ſyncope, la défaillance; dans les poumons la difficulté de reſpirer, le crachement de ſang, le catarrhe ſuffocant; dans la matrice des femmes groſſes, l'avortement. Quand la terreur ſe fait ſentir

(a) Plater. *Lib. I. p.* 17.
(b) Hipp. *Sect. V. p.* 125.

pendant l'écoulement des regles, elle cause des ſymptômes ſpaſmodiques; comme on le peut voir par l'Hiſtoire que Raygerus (a) rapporte d'une jeune fille qu'une terreur occaſionée par une cauſe très-legere fit tomber dans des ſymptômes hyſtériques, comme la difficulté de reſpirer, des douleurs des reins, & des pieds, des défaillances, & d'autres incommodités, & ſur le tout une ſuppreſſion ſi opiniâtre que les meilleurs remedes ne feſoient que blanchir. Des expériences réïterées prouvent auſſi que les mammelles des femmes groſſes, & accouchées, reſſentent particulierement les impreſſions de la terreur, qui y cauſe ſouvent des tubercules, leſquels dégenerent quelquefois en ulceres de mauvais caractere, & même en carcinome. La congeſtion du ſang cauſée par la terreur, venant à dégenerer en ſtaſe, il eſt connu de tout le monde qu'elle produit des exulcerations des levres, & des tumeurs éryſipelateuſes de différentes parties. Quand la terreur repouſſe le ſang vers le bas ventre, elle cauſe des vents, & des grouillemens,

(a) Rayger. *Obſ. Med. Obſ. LX.* 131.

ſouvent accompagnés de flux de ventre, ce qui eſt bon, mais auſſi quelquefois l'obſtruction & la tenſion de cette partie ; ce qui fait que cette paſſion aigrit extrêmement les accidens ordinaires aux hypochondriaques, & aux hyſtériques.

XXIII. Les perſonnes d'un tempérament plus foible, & qui ſont dépourvûës d'un ſang bien conditioné, qui d'ailleurs ne ſe porte pas en aſſez grande quantité aux parties extérieures, étant les plus ſujettes à la terreur, ſont auſſi celles qui en ſont le plus incommodées.

SCHOLIE.

La terreur, & le froid, ſont extrêmement nuiſibles aux corps affoiblis, & y excitent aiſément des ſymptômes ſpaſmodiques. C'eſt un fait conſtaté par une expérience réïterée, & certaine, que ſi les femmes reſſentent les impreſſions de la terreur après une grande perte de ſang, pendant l'écoulement de leurs regles, ou après qu'elles ont coulé abondament, ou après une longue maladie, ou quand elles ſont affoiblies par un accouche-

ment, elle cauſe, non ſans grand danger pour la vie, des ſpaſmes, & des flatuoſités des premieres voies, & même des accidens beaucoup plus dangereux, tels que des foibleſſes, des tremblemens, des paralyſies, des apoplexies, des difficultés de reſpirer, des ſerremens de poitrine avec crainte de ſuffocation, d'horribles palpitations de cœur, & un annéantiſſement ſubit de toutes les forces. Rien auſſi n'applanit davantage le chemin aux maladies contagieuſes, & au ferment peſtilentiel, qu'une grande terreur. Il eſt encore très-certain qu'une terreur qui précede des maladies aiguës continuës, leur cauſe des accidens très-cruels, & même change tellement le caractere de la maladie, que le plus habile Medecin ſe trompe très-ſouvent dans ſon prognoſtic, & lourdement, s'il n'eſt ſûr de cette cauſe antécédente. On ne ſauroit auſſi dire combien la terreur eſt nuiſible dans les maladies aiguës, ſurtout ſi on la reſſent en jour critique; car en ſupprimant les évacuations critiques, & en feſant rentrer les éruptions, elle change entierement la face de la maladie, & cauſe le plus ſouvent

la mort au malade. Auſſi avons-nous obſervé plus d'une fois que la terreur avoit allumé dans des corps cacochymes une fiévre mortelle, accompagnée d'un extrême abbatement.

XXIV. Il n'y a rien de ſi contraire à la vie des vieillards qu'une grande terreur.

SCHOLIE.

J'ai vû pluſieurs exemples de vieillards encore vigoureux, à qui la terreur fit un ſi grand mal, qu'ils en perdirent l'appétit, & le ſommeil, ne purent reprendre leurs anciennes forces, & enfin moururent conſumés par le maraſme, & la fiévre lente. En quoi il n'y a rien de merveilleux. Car ſi telle eſt la force de la terreur, qu'elle affoiblit les perſonnes robuſtes, elle doit à bien plus forte raiſon produire cet effet ſur ceux qui ont moins de vigueur, & de force.

XXV. Les mauvais effets de la terreur ne ſe bornent pas aux maladies qu'elle produit; elle eſt quelquefois une cauſe très-efficace de la mort ſubite.

SCHOLIE.

C'eſt une vérité conſtatée par beau-

coup d'Hiſtoires Medicinales. Il y a long tems que Galien a fait la remarque, que la terreur a cauſé la mort à pluſieurs perſonnes. (*a*) Pline rapporte que P. Rutilius mourut ſubitement en apprenant que ſon frere avoit eſſuïé un refus en demandant le Conſulat. (*b*) Les Saintes Ecritures font foi qu'Héli Grand-Prêtre, & Juge des Juifs, aïant appris la nouvelle de la défaite de ſon Peuple, de la priſe de l'Arche, & de la mort de ſes enfans tués dans la bataille, fut ſaiſi d'une fraïeur ſi ſubite, & ſi grande, qu'il tomba de ſa chaiſe à la renverſe, & mourut ſubitement. Nous ne dirons rien ici de ſa bru. On peut auſſi conſulter ſur ce ſujet les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature, (*c*) Bonet, (*d*) Fortunatus Fidelis, (*e*) Raygerus, (*f*) & Bartholin. (*g*) Valere Maxime a auſſi ramaſſé pluſieurs exemples de pareils accidens,

(a) Galen. *de cauſ. ſymptom. c. V.*
(b) Plin. *Hiſt. Nat. Lib. VI. c.* 36.
(c) *Dec. III. A.* 9. *&* 10. *Obſ.* 57. *p.* 114.
(d) Bonet. *Sepulchr. anat.*
(e) Fortun. Fidel. *de Relat. Med. Lib. IV. c.* 3.
(f) Rayger. *Obſ. Med. Obſ. LXXXXVI.*
(g) Bartholin. *Cent. IV. Hiſt.* 76.

qu'il a raſſemblés dans ſa compilation. Il n'eſt pas difficile de découvrir la raiſon de ces funeſtes, & ſubits accidens. Le ſang ſe ramaſſant par l'effet de la terreur dans le voiſinage du cœur, & des poumons, s'y coagule promptement, ſurtout ſi le ſujet eſt foible; or on ſent que cette coagulation eſt néceſſairement mortelle.

XXVI. Quoique rien ne ſoit plus ennemi de la vie, & de la ſanté, que le mouvement que la terreur donne au ſang, en le repouſſant de la circonférence au centre, & quoi qu'il ſoit peu utile pour la guériſon des maladies internes, & que ſes effets ſoient incertains, on apprend cependant par des obſervations que la terreur a guéri pluſieurs maladies.

SCHOLIE.

Rolfincius parle d'un maniaque guéri par la fraïeur qu'un homme maſqué lui cauſa. (a) Valeriola atteſte qu'un homme demeuré paralytique d'un côté, ſans avoir pû recevoir de ſecours d'aucun remede pendant pluſieurs années, fut guéri ſubitement par

(a) Rolfinc. *Comment. in Lib. I. Aph. I.*

la terreur d'un incendie. (*a*) Pechlin remarque qu'une chute de la matrice a été guérie par le même moïen. (*b*) On peut voir auſſi ce qu'en dit Zacutus Luſitanus dans l'Obſervation LXXXXV. de ſon ſecond Livre. C'eſt une expérience connuë de tout le monde, qu'on arrête, & même guérit les hémorrhagies du nez en jettant de l'eau froide ſur les malades ſans qu'ils s'y attendent, & cela à cauſe de la peur dont ils ſont frappés. Moëbius rapporte l'Hiſtoire d'un gouteux qui fut guéri par la peur; (*c*) ce qui arriva parce que le ſpaſme que cauſe cette paſſion aux extrémités, en repouſſa la matiere gouteuſe, de la même maniere que le font quelquefois les cataplaſmes aſtringens mis ſur la partie, mais ſouvent avec de mauvaiſes ſuites. Valeriola rapporte qu'un hocquet très-opiniâtre fut guéri par une terreur ſubite; (*d*) ce qui n'a pû ſe faire que parce que les parties nerveuſes, & muſculeuſes, qui

(a) Valeriol. *Lib. II. Obſ.* 4.
(b) Pechlin. *Lib. III. Obſ.* 24.
(c) Moëbius. *Epit. Inſtit. Lib. IV. part.* 2. 6. 8.
(d) Valeriol. *Obſ. p.* 162.

forment

forment le hocquet, étant resserrées par la terreur, ont empêché le violent abord du fluide nerveux. Il faut cependant bien se garder de regarder la terreur comme un remede général, & de l'emploïer témérairement comme tel, sur le fondement des cures que nous venons de rapporter. Car elles sont rares, & peu sures. En effet, un mouvement de la nature qui repousse impétueusement le sang, & les liqueurs du dehors au dedans, doit être regardé comme très-équivoque. S'il est donc arrivé quelquefois que la terreur ait produit un effet salutaire, ou une guérison, j'estime qu'elle a plutôt été la suite d'un mouvement accéleré, & presque fébrile du sang vers les parties extérieures, qui accompagne, ou suit très-souvent les grandes terreurs, surtout dans les personnes vigoureuses, que de son reflux vers les parties intérieures.

XXVII. La guérison la plus avantageuse de la terreur, est un mouvement accéleré du cœur, & des arteres, mouvement de la nature de celui de la fiévre, & qui est suivi de la sueur.

SCHOLIE.

La violence du ſpaſme de la terreur aiant reſſerré la ſurface du corps, & repouſſé le ſang vers l'intérieur, comme il arrive ordinairement dans la fiévre, les liqueurs amaſſées autour des parties vitales, cauſent un mouvement accéleré du cœur, & des arteres, auquel on a donné le nom de fébrile, & qui remet le ſang dans ſon premier état de circulation; ce qui fait que la chaleur ſe répand encore à l'extérieur, & procure la guériſon de la maladie qu'avoit cauſée la terreur.

XXVIII. Il y a quelques graves accidens que la terreur produit dès le commencement de ſon accès, c'eſt-à-dire, auſſi-tôt que ſon ſpaſme violent repouſſe le ſang vers l'intérieur du corps, comme ſont les inquiétudes, les palpitations du cœur, l'affoibliſſement, les défaillances, les apoplexies; d'autres accidens n'arrivent que le ſecond, ou le troiſiéme jour, lorſque le ſang recommence à faire effort vers les parties extérieures, & ce ſont des évacuations immoderées de ſang par les hémorrhoïdes, par l'uterus, qui

causent l'avortement aux femmes grosses, ou par le poumon, ou par le nez. On peut encore mettre au nombre de ces accidens les érysipeles, & les tumeurs inflammatoires des glandes, par exemple des mammelles, des aines, & de celles qui sont derriere les oreilles, qui surviennent quelquefois le troisiéme jour aux personnes frappées de terreur.

XXIX. Il n'y a pas de meilleur moïen de prévenir les maux qui suivent naturellement la terreur, que d'emploïer les remedes qui relâchent les parties nerveuses contractées spasmodiquement, qui réparent les forces, poussent le sang vers les parties extérieures, & rendent la liberté à sa circulation.

SCHOLIE.

La terreur produit des accidens si terribles, & si dangereux, qu'on ne peut apporter trop d'attention à les prévenir; c'est à quoi l'on réussit parfaitement en relâchant les parties extérieures attaquées de spasmes, & en rappellant vers ces parties le sang qui s'en étoit éloigné. Pour parvenir à ce

but j'emploie toujours avec succès les mêlanges où entrent les eaux analeptiques, & anti-épileptiques, telle que l'eau de fleurs de muguet, de fleurs de tilleul, de sauge, tirée avec le vin, ou sans lui, la composition appellée *balsamum embryonum*. On y peut joindre l'essence d'ambre, l'esprit de nitre dulcifié, la composition appellée *mixtura simplex*, ou l'eau thériacale, & la poudre besoardique. Le mêlange d'une partie de notre liqueur balsamique, & de trois parties de notre liqueur anodine minerale donné à la dose de trente goutes, & même au-delà, m'a toujours parfaitement bien réussi dans toutes les occasions où je m'en suis servi. Il est encore très-utile de laisser le corps en repos, de le bien couvrir, & de faire des frictions sur les extrêmités, & les parties voisines du cœur, de se baigner les pieds, & de prendre des lavemens émolliens. Il est aussi nécessaire de saigner les pléthoriques; mais il faut avoir soin de ne pas appliquer ce remede dans le commencement, lorsque toutes les parties sont froides, & tremblantes; mais lorsque le pouls recommence à prendre de la

vigueur, que les forces se rétablissent, & que les extrêmités redeviennent chaudes. Au reste, rien n'est plus mauvais dans cet état que le froid extérieur, ou la boisson froide, les forts purgatifs, les émetiques, ou les remedes trop chauds, parce que tout cela ne fait qu'augmenter les spasmes.

XXX. Entre les affections qui détruisent le ton, & la vigueur, des parties motrices, & nerveuses, & qui affoiblissent le plus, une profonde, & longue tristesse, ou un chagrin de même nature, tient le premier rang.

SCHOLIE.

Comme il y a trois classes principales de mouvemens morbifiques, ou ennemis de la nature, l'un violent, appellé fébrile, qui pousse avec impétuosité le sang vers les parties extérieures, l'autre spasmodique, qui repousse le sang de l'extérieur au dedans, & le troisiéme l'atonie, qui consiste dans un trop grand relâchement, & affoiblissement, des parties nerveuses, & motrices, il y a aussi trois passions correspondantes dans l'ame sensitive, qui entretiennent d'une maniere particu-

liere chacun de ces mouvemens maladifs, de ſorte que la colere opere comme la fiévre, la terreur comme le ſpaſme, & la triſteſſe, ou le chagrin, comme l'atonie. Mais la colere, & la terreur, différent de la triſteſſe, & du chagrin, en ce que les premieres agiſſent avec beaucoup de véhémence, au lieu que les derniers agiſſent plus lentement, & diſſipent peu à peu les forces du corps, en minant inſenſiblement la vigueur, & le ton, des parties ſolides.

XXXI. La triſteſſe mine les forces du corps, parce qu'elle rend le pouls petit, & lent, qu'elle détruit l'appetit, & la digeſtion, rend le viſage pâle, la peau flaſque, qu'elle diminuë la tranſpiration, refroidit les extrêmités, rend le ventre trop lâche, & cauſe un ſommeil rempli de troubles.

XXXII. La triſteſſe feſant perdre peu à peu la tenſion, & la vigueur, aux parties ſolides, & feſant languir le mouvement du cœur, & la circulation du ſang, & par une ſuite néceſſaire arrêtant les excrétions, & engendrant des obſtructions dans les vaiſſeaux, & des engorgemens dans les

viſceres, eſt par conſéquent une ſource de maladies longues, & difficiles à guérir.

SCHOLIE.

Les viſceres, & ſurtout ceux du bas ventre, ſe reſſentent principalement des mauvais effets de la triſteſſe, dont un des principaux eſt d'empêcher la circulation du ſang dans les rameaux de la veine porte, les vaiſſeaux de la rate, du pancreas, & du foie. Et comme il eſt certain que les vaiſſeaux de ces parties ſont naturellement plus foibles que les autres, parce qu'ils ſont deſtitués de fibres nerveuſes, & charnuës, qui leur donneroient de la tenſion, que la veine porte n'a pas de pulſation, & que le ſang a communément plus de peine à paſſer par ces viſceres que par les autres, on conçoit ſans peine que la triſteſſe cauſe beaucoup de dommage à ces parties, qu'elle les affoiblit encore, & les rend beaucoup plus ſujettes aux maladies qui viennent de l'interruption de leurs fonctions. Ce qui fait dire à Hippocrate, que *le chagrin eſt une épine enfoncée dans les viſceres, qui les picque continuelle-*

ment. (*a*) Les principales maladies que produit la tristesse, sont la cachexie, le scorbut, la maladie hypochondriaque, & la paralysie.

XXXIII. Suivant les différentes parties qui se ressentent des effets de la tristesse par la diminution de leur tension, & la foiblesse qui s'en ensuit, & qui rend les liqueurs disposées à y faire des stagnations, ou des stases, elle produit différentes maladies très-graves.

SCHOLIE.

Si elle attaque la tête, elle la dispose à la mélancholie, à la manie, aux affections soporeuses, à l'hémiplegie, à la paralysie, & même à la goute serene; dans la région de la poitrine, elle dispose aux défaillances, aux concrétions polypeuses, aux palpitations de cœur; dans la région épigastrique à l'inflammation du ventricule, & à la perte de l'appetit; dans les intestins, à la diarrhée, aux flatuosités hypochondriaques, & même à la maladie qui porte ce nom; ce qui fait dire à

(a) *Cura visceribus veluti spina est, atque illa pungit.* Hipp. *Lib. II. de Morb.*

Sanctorius, que *les personnes dans la tristesse sont sujettes aux obstructions, & à l'endurcissement des parties, & à l'affection hypochondriaque*, (a) par la raison que la longue tristesse refroidit les chairs, en empêchant la transpiration des parties épaisses, & inutiles des liqueurs. Si elle attaque le reste des visceres du bas ventre, elle produit la cachexie, & surtout le scorbut. Severinus Eugalenus remarque dans plusieurs endroits de son *Traité du Scorbut*, qu'il doit communément sa naissance à une profonde tristesse; car voici comme il s'en explique pag. 3. où il parle des causes de cette maladie, *ceux que la tristesse afflige depuis long-tems, & qui joignent à cette cause une nourriture épaississante, venant à tomber malades, je n'ai jamais balancé à assurer qu'ils étoient attaqués du scorbut, seul, ou compliqué avec d'autres maladies.* (b) Il s'explique encore plus claire-

(a) *Mærentes facile obstructiones, partium duritiem, & affectum hypochondriacum patiuntur.* Sanctor. *Sect. IV. art.* 3.

(b) *Quos cùm crassiori victus ratione diuturnior mœstitia exercuit, de his ægrotantibus constanter semper prædicere ausus fui eos a scorbutico morbo, vel solo, vel aliis permixto, teneri.* Severin. Eugalen. *Tract. de scorbut. p.* 3.

ment ſur cet article dans ſa neufviéme Obſervation, p. 300. *je me ſouviens que preſque tous ceux que j'ai vû attaqués du ſcorbut, l'ont été après l'uſage de nourritures épaiſſiſſantes, & propres à engendrer la mélancholie, ou après de longues triſteſſes.* (a) On peut auſſi conſulter ſon Obſervation XXVII. p. 293. & ce qu'il dit p. 284. Quand la triſteſſe attaque les reins, elle engendre le calcul; quand elle attaque l'uterus, elle produit une ſuppreſſion du flux menſtruel. J'ai remarqué que s'il ſurvient une grande triſteſſe dans le tems des régles, comme pour la mort d'un mari, ou de quelque enfant, cet écoulement devient déréglé, & que les femmes en ſont très-incommodées, de maniere qu'elles ſont en proie à des accidens ſpaſmodiques très-fâcheux, & quelquefois ſuivis du pourpre. Enfin dans les diſpoſitions du corps tendantes à la maigreur, la triſteſſe donne de la diſpoſition à une ſueur froide, ſurtout dans les parties inférieures, c'eſt-à-dire, les pieds.

(a) *Quos hac affectione* (ſcorbuto) *laboraſſe novi, omnibus fere vel poſt craſſum, & melancholicum victum, vel poſt diuturniores triſtitias adveniſſe eum memini.* Eugalen. *Ibid.*

XXXIV. C'eſt une obſervation conſtante qu'une longue triſteſſe rend dangereuſes, & même mortelles, les maladies bénignes, & traitables de leur nature, & qu'elle ôte aux médicamens la force qu'ils ont naturellement de calmer les accidens les plus funeſtes.

SCHOLIE.

Nous avons obſervé que les paſſions hyſtériques dans les femmes, le calcul, & la goute dans les hommes, & le ſcorbut, aigris par une grande triſteſſe produiſoient des accidens extrêmement fâcheux, & même mortels, par la raiſon que cette paſſion détruit entierement les forces; ce qui fait que lorſqu'on vient à être attaqué de quelque maladie, les forces n'étant plus ſuffiſantes pour les vaincre; il ſe fait aiſément des ſtaſes inflammatoires du ſang, qui même dégénerent en ſphacele. On ne peut auſſi douter que les grandes paſſions de l'ame, & ſurtout la triſteſſe, ne ſuſpendent l'opération des médicamens. C'eſt la doctrine expreſſe de Baglivi dans ſa pratique, dont voici les paroles; *tant que l'ame eſt dans le trouble, les remedes ne font point d'effet,*

l'on a beau les emploier, la nature est retive; & ne reconnoît plus leur empire. (a) Il faut donc traiter doucement les maladies causées par les passions de l'ame, & éviter soigneusement dans ce cas, suivant le judicieux avis de ce savant homme, & la trop grande quantité, & la trop grande violence des remedes; &, pour me servir des paroles de Tulpius, *il est à propos de faire ensorte que les malades le soient seulement de corps, & de leur cacher, tant qu'ils sont dans cet état, tout ce qui pourroit causer du trouble dans leur ame.* (b)

XXXV. On voit aisément par tout ce que nous venons de dire qu'il n'y a rien de plus spécifique pour prévenir les maladies que cause une longue tristesse, que les remedes analeptiques, & fortifians, qui rendent spiritueux le sang, & les liqueurs, & favorisent la liberté de la circulation.

(a) *Anima quandiu in perturbatione est, remedia nequicquam proficient, & licet quis ea recipiat, viribus tamen non auscultatur natura.* Bagliv. *Prax. Med. p.* 133.

(b) *Convenit ægros securos agere, ut corpore tantum, non etiam animo laborent, & si quæ sunt quæ ipsorum animos exasperatura sint; optimum est ea, dum ægrotant, ipsorum notitiæ subtrahere.* Tulp. *Lib. IV. c.* 49.

SCHOLIE.

La Diétetique, & la Pharmaceutique, fournissent chacune les remedes convenables à cet état. Un air pur, serain, & temperé, le changement d'air, l'exercice, & tout relâche agréable de l'esprit, l'usage moderé d'un bon vin, & d'une eau pure, combattent avec succès les maladies causées par la tristesse, & l'affoiblissement du corps. Les infusions de plantes aromatiques bûës chaudes, les remedes composés avec le succin, avec l'ambre, les sels volatils huileux, & les autres balsamiques, qui aident principalement la digestion des alimens, rétablissent les forces, & préviennent les maladies causées par l'abondance, l'engorgement, & la corruption des liqueurs, sont aussi d'un puissant secours dans ces circonstances.

XXXVI. Les passions de l'ame dont nous venons de parler, & qui sont si funestes à la force des parties nerveuses, & si contraires aux mouvemens qui conservent la vie, & dépurent le sang, ne sont point les seules maladies de l'ame; les desirs effrenés, les sou-

haits déréglés, les inquiétudes, les méditations profondes, & pénibles, consument aussi les forces, affoiblissen le systême des nerfs; & dérangent puissament l'économie des mouvemens naturels.

SCHOLIE.

Les différens mouvemens, & travaux d'esprit, ne sont jamais avantageux à la santé, & troublent toujours les fonctions naturelles, que soutient dans leur integrité un esprit tranquille, & libre de desirs, & de passions, ou, pour le dire en un mot, un esprit sain. La plus grande partie des maladies vient donc de celles de l'ame, comme les histoires les plus exactes des maladies le prouvent évidemment; ce qui n'a rien d'étonnant, puisque l'ame, c'est-à-dire, le principe qui pense, qui sent, & qui imagine au dedans de nous-mêmes, agit directement, & immédiatement, sur le fluide très-délié qui est contenu dans le cerveau, les nerfs, & la moëlle de l'épine; or pendant qu'elle dérange, & sa nature, & son mouvement naturel, qu'elle l'accélere, l'arrête, & le rallentit, il est

impossible que toutes les fonctions du corps ne changent pas en pis.

XXXVII. Les longs travaux d'esprit, & les méditations profondes, affoiblissent extrêmement les forces, de sorte qu'elles les ôtent non-seulement à tout le corps, mais principalement aux parties destinées à la digestion, aux secretions, & aux excrétions, & qu'il s'engendre, & s'amasse, beaucoup de crudités dans les premieres voies.

SCHOLIE.

L'expérience prouve que les vieillards qui sont tombés dans un épuisement d'esprits causé par un travail immoderé, & des études forcées, ne peuvent être rétablis dans leur premier état à cause de la destruction du ton de leurs visceres, du dérangement, de la longueur, & de l'annéantissement presque parfait de la digestion; & qu'ils deviennent très-sujets aux vents, aux spasmes des hypochondres, & aux paralysies. Ciceron n'étoit si fluet, & si foible, qu'à cause de ses méditations, & de ses travaux continuels, qu'il a toujours aimés, & dont il parle si sou-

vent dans ses Ouvrages. Janus Nicius Erythreus rapporte de Baronius, qu'il est mort de consomption à cause de l'assiduité de son travail, qui lui avoit causé tant de dégoût pour tous les alimens, qu'il n'y avoit rien d'assez appetissant, d'assez délicat, d'assez bien apprêté, pour pouvoir lui donner de l'appetit, & qu'il disoit que c'étoit le mener au supplice, que de le mener à table. *(a)* On voit aussi, par ce que nous venons de dire, pourquoi les études immoderées causent très-souvent l'affection hypochondriaque, qui ne consiste que dans des spasmes, & des vents, & pourquoi l'amour déraisonnable produit dans les femmes la chlorose, ou cachexie, maladie causée assez souvent par les crudités, & la diminution des excrétions.

XXXVIII. Les mouvemens déréglés de l'ame ne nuisent pas seuls au corps, mais, ce qui est encore plus singulier, les impressions, & idées étrangeres des objets, étant reçûës par une imagination dérangée, ont une force merveilleuse pour exciter des

(a) Janus Nicius Erythreus. *Pinacoth. I. p. 90.*

maladies

maladies ſingulieres, & même pour déranger la ſtructure des parties.

SCHOLIE.

Rien ne prouve mieux que les femmes groſſes, quelle force, & quelle énergie ont ces impreſſions différentes ſur différens individus, dont l'imagination diverſement agitée, cauſe tant de varieté dans les actions naturelles. Car rien n'eſt plus commun que de voir des altérations étonnantes dans la ſtructure, & la conformation du fetus, à l'occaſion du dérangement de l'imagination de leurs meres. En effet, delà viennent les taches, & les deſirs, que les enfans apportent en naiſſant, les mutilations, & les conformations dérangées des enfans qui viennent au monde. Une infinité d'hiſtoires atteſtent que pluſieurs Malades ont été attaqués de peſte à cauſe de l'impreſſion que la préſence de cette maladie a cauſée ſur eux. On peut voir ſur ce ſujet ce qu'ont écrit Van-Helmont, (a) Diemerbroeck, (b) & Pechlin. (c)

(a) Helmont. *Tamul. peſt. p.* 981.
(b) Diemerbroc. *Tract. de peſt. p.* 859.
(c) Pechlin. *Lib. III. Obſ.* 16.

L'expérience apprend tous les jours que le ſeul aſpect de la petite verole peut cauſer la même maladie. C'eſt ce qu'atteſtent Pechlin, (a) & les Mémoires de l'Academie des Curieux de la Nature. (b)

XXXIX. L'horreur que cauſent les mouvemens convulſifs violens, & terribles, eſt telle, que les ſpectateurs tombent très-aiſément dans des accidens ſemblables.

SCHOLIE.

C'eſt ainſi que pluſieurs perſonnes ſont devenuës épileptiques, pour avoir vû des perſonnes attaquées de cette maladie. On peut rapporter ici avec toute ſorte de raiſon les obſervations qui atteſtent que des perſonnes livrées à une haute dévotion ſont tombés non-ſeulement dans des mouvemens convulſifs, mais ont cauſé par leur aſpect, & leurs mouvemens déréglés, des impreſſions ſi vives, que les ſpectateurs ſont auſſi tombés en extaſe, & en convulſion; ce qu'on a remarqué depuis peu dans pluſieurs enfans

(a) Ibid. *Obſ.* 23.
(b) *Miſcell. Nat. Curioſ. Dec.* II. *A.* 4.

de Silesie. Cette maladie convulsive, & phantastique, qui a régné il y a quelques années à Amberg, revient encore à notre sujet. On peut consulter sur le dernier article le Traité d'André Kunad, intitulé, *examen theologique de la maladie convulsive, & des phantômes, qui ont cruellement tourmenté plusieurs personnes à Amberg.* (a)

XL. C'est principalement sur les personnes foibles, & d'un tempérament délicat que les passions de l'ame causent des révolutions; car quand on a l'esprit, & le corps, vigoureux, on y est moins sensible.

SCHOLIE.

Car c'est surtout sur les parties nerveuses destinées aux sensations, & aux mouvemens, qu'agissent les passions de l'ame, en dérangeant, & changeant leur tension, leur vigueur, & leur mouvement, & imprimant une détermination étrangere, & violente, au fluide des nerfs. Si donc ces parties ont déja de la disposition à

(a) Andr. Kunad. *Consideratio* Theologica *morbi convulsivi, & phantasmatum, quibus Annabergæ nonnulli homines misere conflictati fuerunt.*

prendre ces mouvemens irréguliers ; & c'est principalement en quoi consiste la foiblesse naturelle, les passions de l'ame les font beaucoup plus aisément tomber dans des mouvemens étrangers, & contre nature. Il y a plus : telle est la nature, & la disposition, de ces parties, que si la terreur, par exemple, les a une fois violemment affectées, le plus leger sujet, les fait retomber dans les mêmes mouvemens, sans que la volonté y ait part. On peut à bon droit en dire autant de la colere. Car si l'on a été une fois attaqué d'un accès violent de cette passion, on est sujet à y retomber souvent, & à la plus legere occasion. Une chose remarquable, c'est que les hommes, & surtout les femmes disposées aux passions de l'ame, & notamment à la colere, ont ordinairement le corps délicat, & propre à recevoir les mouvemens étrangers. Et c'est sans doute la raison pourquoi les femmes d'un tempérament sensible sont ordinairement blessées par les odeurs agréables. Car il est vraisemblable qu'elles excitent dans les parties nerveuses les mêmes, ou de semblables mouvemens, qu'ont

coutume d'y produire les passions de l'ame.

CHAPITRE II.

Des poisons, de leur nature, de leurs forces, & de leur maniere d'agir.

I. LA nature enfante des mixtes composés de parties extrêmement déliées, qui, en petite quantité, dérangent en peu de tems l'harmonie, & l'ordre, des mouvemens vitaux, ou les détruisent entierement, & c'est ce qu'on appelle poisons.

SCHOLIE.

Les poisons sont si contraires à la conservation du corps, & des mouvemens vitaux qui y président, qu'ils tuent promptement, ou réduisent dans un tems très-court les hommes à la derniere extrêmité. Il est donc du devoir, & de la prudence d'un Medecin, d'en examiner scrupuleusement la nature, & les forces, & de faire les recherches les plus exactes sur la maniere

de réparer le dommage qu'ils causent à la machine.

II. On reconnoît les poisons à trois caracteres essentiels qui les distinguent de toutes les autres choses pernicieuses, & ennemies de la nature de l'homme. Le premier est d'être composés de parties très-déliées, & par conséquent d'agir en très-petit volume ; le second, de n'avoir besoin que d'un tems très-court, pour déranger dans tout le corps l'ordre, & la proportion des mouvemens des parties solides, & fluides, & causer les plus funestes accidens, & même la mort ; le troisiéme, d'agir principalement sur les parties nerveuses, & le fluide qu'elles contiennent.

SCHOLIE.

La nature fournit une ample moisson de choses qui nuisent, & même tuent en peu de tems. Telle est l'eau froide appliquée en abondance sur un corps dégoûtant de sueur, un froid trop violent, l'abus des liqueurs spiritueuses, ou des esprits mineraux acides, comme l'esprit de vitriol. Mais ce ne seroit qu'improprement qu'on mettroit ces choses au nombre des poi-

sons ; parce qu'elles manquent des principaux caracteres qui les constituent.

III. Chaque régne de la nature a ses poisons particuliers.

SCHOLIE.

Les poisons les plus subtils, & les plus pénétrans se tirent du régne animal, & se communiquent par la morsure, ou picqure, des animaux attaqués de rage, ou de colere. Ceux que produit le régne mineral, comme les arsenicaux, & les mercuriels, tiennent le second rang ; & l'on doit mettre immédiatement après eux quelques végétaux impregnés d'un élement très-violent, & très-nuisible, c'est-à-dire, d'un principe sulphureux vaporeux, à la tête desquels seront les forts purgatifs, & les narcotiques.

IV. La morsure, ou picqure de tous les animaux, ou insectes, n'est pas veneneuse, mais elle l'est seulement lorsqu'ils sont atteints de rage, ou de fureur, encore faut-il qu'ils soient d'un tempérament très-chaud, & qu'ils aient une disposition naturelle à la colere.

SCHOLIE.

Les chiens, les loups, les chats, les renards, les ſinges, ſont les principaux des animaux à quatre pieds qui ſoient de tempérament cholerique, & les plus ſujets à la colere, & à la rage; & par cette raiſon leur morſure eſt des plus ſujette à être veneneuſe; &, par la même raiſon, les viperes, les ſcorpions, & les araignées ſont les eſpeces les plus dangereuſes des inſectes.

V. C'eſt une expérience certaine, que les morſures des inſectes ſont beaucoup plus veneneuſes dans les climats, & les païs chauds, & pendant les grandes chaleurs, que dans les païs froids.

SCHOLIE.

Il eſt rare que les picqures, ou morſures, des araignées, des ſcorpions, & des viperes, ſoient mortelles, ou dangereuſes, dans nos païs, qui ſont plus froids, & ſeptentrionaux. Nos ſerpens ſont entierement incapables de nuire. Mais une infinité d'expériences ne prouvent que trop qu'il n'en eſt pas de même dans l'Italie, la Sicile, & l'Aſie, qui ſont des païs très-chauds.

VI.

VI. Aucun insecte, ou autre animal, n'est en lui-même veneneux. Cette qualité n'appartient qu'à leur picqure, ou à leur morsure; car ils ne prennent la nature veneneuse, que quand la colere, ou la rage, qui n'est que la continuité d'une colere extrême, s'est emparée d'eux.

SCHOLIE.

Il n'est établi sur aucune histoire digne de foi, ou sur aucune expérience certaine, que l'usage interne des viperes, des scorpions, des araignées, ou des autres insectes qu'on regarde ordinairement comme veneneux, ait causé la mort, ou quelque accident fatal à des personnes saines. Car bien qu'il soit certain que la plupart des insectes aient dans leurs corps un sel caustique, qui n'est pas trop ami des parties nerveuses, il est cependant très-certain, que le dommage qu'ils causent au corps vient de leur picqure, & de leur morsure. Et comme ces insectes pris intérieurement sont des diuretiques très-puissans, aussi des observations dignes de foi certifient-elles les bons effets

qu'a produits leur uſage intérieur dans des hydropiſies.

VII. La premiere, & principale origine du poiſon que tranſmettent les animaux par la picqure, ou la morſure, eſt une paſſion violente de l'ame, telle que la colere, continuée, & pouſſée à l'extrêmité, & qui dégénere enfin en maladie, rage, ou fureur.

SCHOLIE.

C'eſt le caractere de toutes les paſſions de l'ame d'affecter toute la maſſe du fluide contenu dans les nerfs, & le cerveau, & par ſon moïen tout le ſyſtême des nerfs, & des membranes, & tous les mouvemens vitaux des parties ſolides, & fluides, c'eſt-à-dire, les mouvemens ſecretoires, & excrétoires; & c'eſt auſſi la force, & l'effet, des véritables poiſons. Il eſt donc trèsclair par ce rapport qu'il n'y a point de différence entre les poiſons, & les paſſions de l'ame.

VIII. La colere, & la rage, entraînant tout le fluide nerveux par un mouvement extrêmement vite, & également pernicieux, il n'eſt pas éton-

nant que tous les ſucs du corps en contractent une qualité veneneuſe.

SCHOLIE.

Il y a des exemples de morſures d'hommes en colere qui ont été ſuivies de ſymptômes mortels, qui n'ont ſûrement point eu d'autres cauſes que le poiſon répandu dans leur ſalive. J'ai vû la morſure d'un homme en colere cauſer la mort à une perſonne avec éruption de taches pourprées, délire, & convulſions. L'aiant ouvert, on lui trouva le corps gonflé, & extrêmement infect. Je regarde auſſi comme une vérité conſtante, que non-ſeulement la rage, mais toutes les violentes paſſions de l'ame, comme la terreur, & la colere, communiquent une qualité veneneuſe à toute la maſſe de la lymphe; & la preuve s'en tire des graves affections convulſives, & épileptiques, & des tranchées cruelles que le lait de leur nourrice cauſe aux enfans, s'ils le tirent peu de tems après qu'elle a été ſaiſie de colere, ou de terreur; tranchées telles que ſi on leur avoit fait prendre du poiſon. Timæus a Guldentlée rapporte un exemple terri-

ble de la corruption causée dans le lait d'une vache morduë par un chien enragé, qui donna cette maladie à tous ceux qui en firent usage. (a) Fernel parle aussi d'un loup enragé dont des Chasseurs firent plusieurs ragouts, qui communiquerent cette maladie à tous ceux qui en mangerent. (b) Borelli rapporte l'exemple d'un accident semblable à l'occasion de la chair d'un porc mordu par un chien enragé. (c)

IX. Ce qui rend la salive plus propre qu'aucune autre liqueur à s'impregner d'une qualité veneneuse, c'est qu'elle est d'une nature très-subtile, fermentative, & spiritueuse, extrêmement propre par conséquent à recevoir le mouvement violent que la rage lui communique, à le repandre parmi les autres liqueurs, & même à le multiplier.

SCHOLIE.

C'est par cette raison que la liqueur salivale une fois empreinte de poison,

(a) Timæus a Guldentl. *Lib. VII. de morb. venenat. Obs.* 23.

(b) Fernel. *de abdit. morbor. caus. c.* 14.

(c) Borel. *Cent. I. Obs.* 75.

n'est pas seulement pernicieuse lorsque la morsure le fait entrer dans les parties nerveuses, & fibreuses, mais qu'elle transmet aux fluides les plus subtils de notre corps cette qualité veneneuse, de quelque maniere qu'elle se mêle avec lui. Palmarius rapporte un exemple remarquable qui prouve cette vérité, c'est qu'un Païsan enragé communiqua son mal à ses enfans, qui en moururent, en les baisant seulement. (a) Cælius Aurelianus rapporte l'histoire funeste d'une Ravaudeuse qui coupant avec les dents le fil avec lequel elle raccommodoit une déchirure faite à un habit par un chien enragé, aiant approché la bouche trop près de la déchirure devint elle-même enragée. (b)

X. Le poison qui engendre dans les animaux la colere, ou la fureur, ne corrompt pas seulement la salive, le lait, & la lymphe, mais même la liqueur séminale.

SCHOLIE.

Il y a quelques années qu'il arriva

(a) Jul. Palmar. *de morb. contag. p.* 321.
(b) Cæl. Aurel. *Lib. III. c.* 9.

une avanture des plus tragiques à Duderſtad, où beaucoup d'hommes, & de chiens, furent mordus par un loup enragé; peu guérirent, & le reſte mourut hydrophobe, ou plutôt, ou plus tard. Un de ceux qui avoient été mordus, traitant ſa bleſſure de bagatelle, chercha peu de tems après à ſe conſoler entre les bras de ſa femme; mais peu de jours après ils furent tous deux attaqués des accidens de la rage, quoique la femme n'eut pas été morduë par le chien enragé, toute la différence qu'il y eut entr'eux, c'eſt que le mari mourut, au lieu que la femme fut guérie. Je connois auſſi un pere qui devient maniaque par intervalles, lequel aiant eu commerce avec ſa femme pendant un accès de cette maladie, engendra un fils qui tomba dans la même maladie, lorſqu'il eut atteint l'âge de puberté; au lieu que ceux qu'il eut dans l'intervalle des accès, n'en furent point attaqués. L'expérience des philtres qui ſe compoſent ordinairement avec la ſalive, la ſemence, ou le ſang menſtruel, & qui peuvent allumer dans les autres une rage d'amour, prouve encore la mê-

me vérité. Car il ne faut pas méprifer entierement les obfervations qui atteftent les effets dangereux de ces breuvages. La conféquence que je tire de l'établiffement de cette vérité, c'eft que le falut des hommes demande qu'on évite avec foin tout commerce avec les perfonnes agitées de rage, de colere, ou de terreur, & qu'on empêche exactement que ceux qui font dans cet état ne communiquent de leur falive, de leur femence, ou de leur lait, aux perfonnes faines, ou foibles. Nous confeillons donc d'éviter foigneufement le coït avec les hommes qui ont été peu de tems auparavant agités de quelque paffion violente.

XI. Quoique le poifon que communique la morfure d'un animal enragé foit d'une nature très-active, & pénétrante, il arrive cependant quelquefois qu'il s'arrête long-tems dans les parties morduës fans caufer de dommage, & qu'il commence d'opérer après ce tems écoulé.

SCHOLIE.

Les Medecins Anciens, & Modernes, ont ramaffé nombre d'obferva-

tions qui prouvent que des perſonnes mordues par des animaux enragés ont été très-long-tems à ſe reſſentir des ſuites de cet accident ; & que ce n'eſt qu'après un mois, & ſouvent plus qu'ils ont éprouvé les ſymptômes de la rage, & notamment la crainte de l'eau, qui eſt le plus funeſte de tous. Cælius Aurelianus a donc raiſon de dire, que *quelques-uns ſont attaqués de la rage peu de tems après avoir été mordu, & d'autres plus tard, ce qui eſt quelquefois differé juſqu'à une année, & au-delà ; mais le plus grand nombre s'en reſſent au bout des quarante jours.* (a) Quoiqu'il ſoit aſſez difficile d'expliquer ce phénomene ſingulier, je vais cependant dire ce qui me paroît le plus vraiſemblable. Il eſt certain que les fibres cutaneés, que la morſure a déchirées, ſe crêpent, & par leur contraction s'approchent les unes des autres, & ſe preſſent les unes contre les autres ; ce qui fait qu'ordinairement ces bleſſures forment un bourlet qui réſiſte au tact. Or il eſt

(a) *Poſt morſum quidam celerius in paſſionem veniunt, quidam tardius ; ideo etiam poſt annum, aut eo amplius, ſed magis plures poſt quadraginta dies.* Cæl. Aurelian. *Lib. III. c.* 9.

probable que dans cet état la matiere veneneuſe ſe trouve comme enfermée, ou empriſonnée, & qu'elle ne peut s'étendre, & ſe communiquer au loin. D'ailleurs l'abord d'un ſuc tenace qui s'écoule des fibres bleſſées, fixe en quelque maniere le venin, qui reſte caché ſous cette enveloppe, comme une lame dans ſon étui, ou le feu ſous la cendre, juſqu'à ce que quelque cauſe occaſionelle rompant ſes liens, & le mettant en liberté, il ſe trouve en état d'agir ſur les parties nerveuſes, & de déploïer ſa vertu pernicieuſe. Nous croions auſſi que le différent tempérament des hommes contribuë beaucoup au développement du poiſon de la rage, & qu'il tardera plus à ſe faire dans les ſujets peſans, engourdis, & phlegmatiques, que dans les tempéramens vifs, & choleriques.

XII. Le régne animal fournit peu de poiſons proprement dits, & il n'y en a qu'un ſeul naturel, qui eſt le cobalt, & trois factices, l'arſenic, dont il y a trois eſpeces, le Mercure ſublimé corroſif, & le verre d'antimoine.

SCHOLIE.

Le cobalt eſt un mineral qu'on tire en abondance des mines de Miſnie, & qui eſt très-connu par ſa qualité, mortelle aux animaux, aux inſectes, & aux hommes. Ce cobalt eſt la mine même de l'arſenic, qui n'eſt qu'une fleur blanche qui s'en ſublime en feſant cuire le cobalt à grand feu pour en préparer un verre bleu qu'on appelle émail bleu. Ces fleurs fonduës par un feu violent, forment un corps vitriforme blanc, qu'on appelle arſenic blanc, ou criſtallin, & qui eſt un poiſon qu'une infinité d'hiſtoires ſiniſtres n'ont rendu que trop fameux. Si l'on fait fondre dix parties d'arſenic blanc avec une de fleurs de ſouffre ordinaire, on retire un arſenic jaune; & ſi l'on met en fuſion dix parties d'arſenic blanc, & deux de fleurs de ſouffre commun, on en retirera de l'arſenic rouge. Ces trois eſpeces d'arſenic ſont des poiſons; mais le plus dangereux de tous, eſt l'arſenic blanc. Ces poiſons arſenicaux étoient abſolument inconnus aux Anciens, & l'emportent beaucoup ſur leur mine par la force meurtriere. L'arſenic eſt le poiſon le plus commun dont les

Malfaiteurs se servent de nos jours, & ils lui donnent la préférence principalement, parce qu'il n'a point de goût, & qu'on le peut donner également en forme solide, & liquide.

XIII. Les Anciens ne connoissoient pas les vrais poisons mineraux; & mettoient mal-à-propos dans ce nombre d'autres mixtes simplement nuisibles.

SCHOLIE.

Les anciens Medecins ont regardé comme des poisons presque tous les mineraux qui sont ennemis de la nature de l'homme, ou même qui ne lui conviennent pas. C'est par cette raison qu'ils n'ont pas balancé à mettre au nombre des poisons le vif argent, l'antimoine crud, le vitriol blanc, & toutes les autres especes de vitriol, la litharge, & la ceruse, la pierre d'azur, & le diamant. L'orpiment qu'ils appelloient arsenic, méritoit surtout selon eux ce titre, au rapport de Celse, *Liv. V. c. 5. p. 260*, quoiqu'il ne soit rien moins que veneneux, & mortel. J'en dirai autant de leur sandaraque, qu'ils appelloient arsenic rouge, & composoient avec de l'orpiment fondu, &

qui n'a pas la force de causer la mort. Nous ne disconvenons pas cependant que tous ces mixtes conviennent peu à la nature humaine, & même qu'ils n'aient une qualité corrosive; mais il n'en faut point conclurre que ce soient de vrais poisons, parce qu'il manquent des vrais caracteres qui spécifient les poisons.

XIV. Les Modernes se trompent grossierement en mettant l'orpiment au nombre des poisons, & le confondant avec l'arsenic jaune factice.

SCHOLIE.

Plusieurs Naturalistes Modernes ne sont pas excusables d'appeller l'orpiment arsenic jaune, & de le regarder comme un poison; c'est une proposition que j'ai établie au long dans ma Dissertation *sur les erreurs communes en ce qui concerne les poisons.* (a) Car il y a grande différence à raison du païs natal, du caractere, & des effets, entre les arsenics connus des Anciens, & qui doivent se rapporter à l'orpiment, & ceux qui se sont rendus redoutables

(a) Differt. *De Erroribus circa venena vulgaribus.*

de nos jours, & se tirent de la mine du cobalt. Car l'orpiment est un mineral de couleur d'or, sulphureux, composé de lames minces, comme des écailles qui peuvent se séparer les unes des autres, comme au talc, & qui se trouve dans des montagnes de la partie de la Grece appellée Mysie, côte de l'Hellespont, d'où on nous l'apporte. L'orpiment réduit en poudre, & approché de la flamme, coule, s'allume, & jette une flamme avec une fumée d'un blanc jaunâtre, qui teint les lames de couteau qu'on y expose en blanc, en jaune, & en rouge, spectacle assez curieux. Il laisse au fond du creuset des particules sabloneuses, & pierreuses. Sa fumée a l'odeur d'un souffre fétide. Le même orpiment fondu à grand feu dans une cucurbite de verre forme une masse rouge comme le cinnabre, dont la surface est luisante comme le rubis, & que les Anciens appelloient sandaraque. Mais notre arsenic blanc, jaune, ou rouge, est un enfant de l'art, originaire de Misnie, seul endroit du monde où il se trouve, & se fait dans le Village appellé *Ehren Friederichsdorff*, d'une mine

grise, appellée cobalt, en Allemand *Fliegen Pulver*, parce que sa poudre sert ordinairement à faire mourir les mouches. C'est de cette mine, comme je l'ai dit plus haut, qu'on fait ces trois especes de poisons arsenicaux, qui étoient entierement inconnuës des Anciens. Quelqu'une de ces trois especes qu'on mette sur le feu dans un creuset, il s'évapore entierement, sans laisser le moindre vestige au fond du creuset; il répand une fumée blanche, épaisse, d'une odeur d'ail extrêmement forte, qui donne une teinture blanche au fer qu'on y expose, & ne prend pas feu. Il est encore certain que l'orpiment n'a pas de vertu fortement purgative, ou émetique, & qu'il ne fait pas mourir les animaux; c'est au moins ce que je me crois en droit de conclurre de nombre d'expériences que j'ai faites sur des chiens, & des chats, à qui je l'a fait prendre à grande dose, comme à celle d'un gros, & plus, sans qu'il leur en soit rien arrivé de mal. Et quoique l'orpiment allumé jette une fumée fétide, elle est plutôt de nature sulphureuse qu'arsenicale, ou mercurielle; ce qui est suffisament prouvé par une

expérience que nous avons faite, c'est qu'on fait du cinnabre d'une très-belle couleur rouge en sublimant parties égales d'orpiment, & de mercure sublimé. Mais l'arsenic, blanc, jaune, ou rouge, est un poison très-violent, & tuë en peu de tems les animaux de toute espece, quand il est pris dans une assez grande dose. Il est donc évident par ce que nous venons de dire, qu'il ne faut pas confondre l'orpiment avec l'arsenic jaune, ce que plusieurs Medecins, & même College de Medecins, ne laissent pas de faire, comme leurs monumens publics en font foi.

XV. Outre les trois especes d'arsenic dont nous venons de parler, nous comptons encore parmi les poisons mineraux le mercure vif dissout par les esprits acides mineraux, qui a tous les caracteres, & toutes les qualités d'un véritable poison.

SCHOLIE.

Le mercure vif, ou courant, est exempt de toute qualité virulente, & ne fait mourir aucune espece d'animaux, en quelque quantité qu'on le prenne; mais son poids le fait passer

promptement par les selles, ce qui le rend un remede excellent, comme beaucoup d'expériences en font foi, contre la passion iliaque, causée par l'engorgement des gros excrémens, & l'étranglement des intestins produit parce qu'ils sont repliés. Mais si on le dissout dans un acide corrosif, tel qu'est l'esprit de sel, ou de nitre, il acquert une acrimonie extrêmement corrosive, qui fait non-seulement qu'il picque, & déchire, les fibres nerveuses du ventricule, & des intestins, comme c'est la coutume de tous les corrosifs, mais qu'il étend plus loin sa vertu astringente, & corrosive, & qu'il cause à tout le systême des parties nerveuses de violentes contractions spasmodiques, qui empêchent la liberté de la circulation, & disposent à une mort prochaine. Mais comme l'acrimonie caustique de ce poison est cause qu'on ne peut aisément le faire prendre, il est rare de voir des observations médicinales qui parlent de ses effets funestes. Mais on trouve beaucoup d'exemples en pratique des accidens cruels, & même mortels qu'ont causés les médicamens mercuriels mal préparés, & mal corrigés.

XVI.

XVI. Le verre d'antimoine ne tient pas le dernier rang parmi les poisons factices. Car étant pris en poudre, non-seulement il cause des vomissemens énormes accompagnés de tranchées cruelles, mais même souvent la mort.

SCHOLIE.

J'ai vû plusieurs exemples tragiques, des effets du verre d'antimoine pris en poudre, surtout dans des sujets dont les premieres voies sont déja sujettes aux convulsions. Car il a causé la mort en peu d'heures, comme auroit fait l'arsenic, avec tous les signes, & symtômes, qui indiquent, & suivent, l'usage d'un poison véritable.

XVII. Les poisons les plus énergiques du régne végetal, sont la vraie ciguë, le napel, ou l'aconit à fleurs bleuës, le solanum maniacum, appellé vulgairement *bella donna*, le jusquiame, & la pomme d'amour.

SCHOLIE.

Le poison de la ciguë étoit connu des Grecs dans les tems les plus reculés, & fut surtout d'un grand usage à

Athenes, où on l'emploïoit ordinairement pour se donner la mort, & aux autres. Nous ne trouvons pas que les Anciens aient connu d'autre poison véritable, ou qu'ils en aient emploïé communément d'autre que la ciguë. L'Histoire même rapporte que le suc de ciguë épaissi par une chaleur douce du soleil a été autrefois publiquement conservé à Athenes pour punir les coupables. Il faut convenir que la ciguë des Grecs, née dans un Païs considérablement plus chaud, & douée d'une vertu beaucoup plus active que lui donne la chaleur d'un soleil brûlant, est bien plus énergique que celle qui naît dans nos Païs; mais il n'en faut pas conclurre que celle qui croît sous nos ïeux soit absolument exempte de qualité veneneuse. Car Wepffer prouve évidemment le contraire par plusieurs exemples d'accidens mortels qu'elle a causés à differentes personnes. (*a*) Il est également certain que l'aconit est un poison. C'est ce que prouvent plusieurs Histoires ramassées dans la Botanologie de Zornius. (*b*) Wepffer rap-

(a) Wepffer. *Tract. de Ciut. aquat.*
(a) Zornius. *Botanol. Med. p.* 458.

porte avec son érudition ordinaire, dans l'Ouvrage déja cité, des exemples mémorables des effets empoisonnés de la bella donna, & du jusquiame.

XVIII. Il y a des poisons nuisibles à certaines especes d'animaux, qui font à peine le plus leger effet sur les hommes.

SCHOLIE.

C'est ainsi que les amandes ameres causent des convulsions aux oiseaux, surtout à la cigogne, & au pigeon; que les mêmes amandes, & les noix vomiques, font mourir les chiens, & les chats, avec des convulsions. Il est certain, & très-connu que les Pêcheurs font mourir les poissons avec les baies de laureole. Une ou deux cuillerées d'esprit de vin rectifié, causent en peu de tems aux chats des convulsions horribles. Il paroît que le souffre vaporeux qui est dans les simples dont je viens de parler, & dont les amandes ameres sont impregnées, comme on le voit par la teinture qu'on en tire avec l'esprit de vin, est très-contraire au cerveau des animaux, & qu'il est plus nuisible aux animaux

qu'aux hommes, parce que ces derniers ont une plus grande quantité de cerveau, ou de fluide nerveux que les autres animaux.

XIX. Les poisons agissent par le moïen de parties extrêmement déliées, qui s'insinuent profondément dans les parties nerveuses, & leur causent des mouvemens très-violens dans l'ordre contre nature.

SCHOLIE.

Le regne de la nature a cela d'admirable, que les plus petites choses produisent les plus grands effets, & les plus surprenans. Est-il rien de plus petit, & de plus imperceptible, que la partie de l'œuf de la femme, & de la semence de l'homme qui sert à la génération d'un homme ? N'est-ce point une matiere extrêmement subtile contenuë dans les semences, qui est dépositaire de la conservation de toute la nature, au moins quant à ce qui compose les regnes animal, & végetal ? Tout le monde connoît les effets prodigieux que produisent deux fluides extrêmement déliés, l'air, & la matiere étherée. Rien aussi n'est plus dé-

lié que ce qui cauſe la mort, & détruit la machine du corps, comme on le voit dans la peſte, dont la contagion ſe répand, & ſe communique, au moïen d'une vapeur extrêmement ſubtile. Il n'eſt donc pas ſurprenant que les poiſons agiſſent au moïen des parties extrêmement déliées, comme il paroît par les morſures des animaux enragés, & l'application des poiſons aux bleſſures. Le même antimoine infuſé dix fois dans le vin eſt capable de purger violemment ſans diminution ſenſible de ſon poids. Toute la vertu mortelle des purgatifs, comme l'hellebore blanc, le tabac, le cabaret, la coloquinte, & des narcotiques, comme les ſemences de pommes d'amour, de juſquiame, de bella donna, s'évapore avec l'eau dans laquelle en les a fait cuire longtems. Le mercure vif, bien qu'il paroiſſe abſolument inſoluble, & compoſé de parties d'une nature extrêmement fixe, & ſolide, ne laiſſe pas de communiquer à l'eau dans laquelle on le fait bouillir, la vertu de tuer les vers. Quoique le cobalt, & l'arſenic, ſoient très-difficiles à diſſoudre, à cauſe de

l'union intime de leurs parties, ils ne laissent pas de communiquer à l'eau par la décoction une vertu meurtriere. C'est au moïen d'une eau arsenicale faite de la même maniere, que des empoisonneuses Romaines firent de si grands ravages sous le Pontificat d'Alexandre VII. elles l'appelloient *Aquetta*, la petite eau. Il n'est pas hors de propos de transcrire ici les propres paroles d'une Lettre que M. Garelli, premier Medecin de S. M. Imperiale, m'a écrite depuis peu sur ce sujet. *La lecture de votre savante Dissertation sur les erreurs vulgaires en fait de poisons, m'a fait souvenir d'un poison lent par le moïen duquel une fameuse empoisonneuse, qui est encore actuellement vivante dans les prisons de Naples, a donné la mort à une infinité de personnes. Ce n'est rien autre chose qu'une simple décoction de l'arsenic blanc dans une grande quantité d'eau, en y ajoutant, je ne sais pourquoi, des feuilles de Cymbalaire. C'est ce que je tiens de l'Empereur même, qui a examiné le procès intenté criminellement contre cette femme, où elle a fait cette confession. Cette eau s'appelle en langue Napolitaine*, AQUA DELLA TOFFANINA. *Elle fait mourir infaillible-*

ment, & beaucoup de personnes en ont fait l'expérience. (a)

XX. Quelques poisons agissent par un principe salin astringent très-âcre, & très-délié, d'autres par un souffre vaporeux très-subtil, ennemi de la nature de l'homme.

SCHOLIE.

Ce sont principalement les poisons tirés du régne mineral, comme l'arsenic, le cobalt, le verre, & le régule d'antimoine, & le mercure rendu corrosif, qui agissent par un sel très-subtil, très-âcre, & caustique. On peut y joindre parmi les végetaux la ciguë, l'aconit, & quelques especes de champignons,

(a) *Occasione elegantis tuæ dissertationis* de Erroribus circa venena vulgaribus *in mentem venit lentum quoddam venenum, quo famosa venefica, in carceribus* Neapolitanis *adhuc vivens, in sexcentorum perniciem usa est. Hoc vero nihil aliud est quam arsenicum cristallinum in larga aqua copia per simplicem decoctionem solutum, addita, nescio in quem finem, cymbalaria herba. Hoc mihi communicavit Augustissimus Imperator, cui transmissus est processus criminalis, proprio veneficæ confessione confirmatus. Aqua vero vulgari idiomate* Neapolitano, AQUA DELLA TOFFANINA, *appellatur. Certissime interficit, & plurimi hoc veneno occubuerunt.*

& bien que cette acrimonie ne se fasse pas sentir au goût, à cause de la grande ténuité des parties qui la constituent, la solution de ces poisons, dans l'eau, & leur qualité septique, corrosive, & vesicatoire, que prouve suffisament leur application aux parties extérieures, est une démonstration de leur âcreté saline. Les narcotiques agissent par un souffre vaporeux de mauvaise odeur, & ennemi de la nature; ce que fait voir la coction, pendant laquelle ils exhalent une vapeur très-désagréable. Et comme les corrosifs agissent principalement sur la substance des parties nerveuses, les vaporeux, & les narcotiques corrompent le fluide très-délié qui est contenu dans les parties nerveuses, & qui y vient du cerveau, & arrêtent ses mouvemens; ce qui fait que les narcotiques détruisent les mouvemens, & les sentimens, au lieu que les corrosifs rendent les mouvemens beaucoup plus violens.

XXI. Les poisons, surtout ceux qui sont tirés du régne mineral, & végetal, exercent principalement leur ravage sur le ventricule, comme étant une partie très-nerveuse, & tres-sensible.

SCHOLIE.

SCHOLIE.

Nous avons ſuffiſament prouvé ci-devant que le ventricule, & ſes orifices, ont un ſentiment très-délicat, & un mouvement périſtaltique, & même une communication, & une correſpondance étroite, avec toutes les parties nerveuſes, à cauſe de leurs membranes nerveuſes, & de la quantité de branches de nerfs qui leur viennent de l'intercoſtal, & de la huitiéme paire. Puis donc que les poiſons touchent, & affectent premierement, & immédiatement, cette partie, qui tient le premier rang entre les parties nerveuſes, qu'ils y ſéjournent long-tems, & que le ſuc gaſtrique, qui eſt de nature fermentative, les diſſout, il n'eſt point étonnant que le ventricule ſoit principalement maltraité par leur action; ce que les cardialgies, les inquiétudes, les reſſerremens, & compreſſions des parties voiſines du cœur, les vomiſſemens, la nauſée, les inflammations, les taches, & marques de ſphacele, qui paroiſſent après la mort mettent en évidence. Et ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que les nar-

cotiques, les arſenicaux, & les antimoniaux, agiſſent très-promptement, & avant qu'ils ſe ſoient répandus dans la maſſe du ſang; c'eſt-à dire, encore preſque entiers, & à peine commencés à diſſoudre, parce qu'ils contractent très-étroitement les orifices du ventricule, comme les ouvertures des cadavres le font toucher au doigt, & qu'ils cauſent ſubitement le vomiſſement, les inquiétudes, ou un ſommeil très-profond; leur qualité veneneuſe, & la convulſion ennemie qu'ils cauſent, s'étendant ſur le champ à tout le ſyſtême des nerfs.

XXII. Les poiſons agiſſant à raiſon des parties extrêmement tenuës dont ils ſont compoſés, & étant ſurtout ennemis des parties nerveuſes, qu'ils entraînent toutes aiſément dans des mouvemens auſſi violens que ceux qu'ils impriment à celles ſur qui ils agiſſent immédiatement, il eſt aiſé de concevoir pourquoi ils ſont plus nuiſibles quand ils entrent par les pores de la peau, que quand ils ſont pris intérieurement, même à plus grande doſe.

SCHOLIE.

C'est ce qui rend palpable la raison pourquoi les blessures faites avec des armes empoisonnées sont si pernicieuses. C'est un fait connu, que les anciens Chasseurs Gaulois, & Espagnols, trempoient leurs traits dans le suc d'hellebore blanc, qui, quoique ce suc ne cause pas sur le champ la mort, lorsqu'il est pris intérieurement, ne laissoient pas de causer celle des cerfs qui en étoient atteints, ce qui fait qu'on appelloit ces poisons, poisons de chasse, ou d'exercice. Ce que disent sur ce sujet Cesalpin, (a) Craton, (b) & Celse, (c) mérite très-fort d'être lû. L'aconit a de même assez de force, pour que les pointes des traits qui ont été trempés dans son suc fassent une blessure mortelle; c'est ce qu'attestent des Naturalistes dignes de foi, comme Dodonæus, (d) Gesner, (e) & Capi-

(a) Cæsalpin. *Tract. de venen. p.* 141.

(b) Crato. *Lib. II. prax. p.* 220.

(c) Cels. *Lib. V. c.* 27.

(d) Dodon. *Lib. V. de purgant. herb. hist. c.* 12.

(e) Conrad. Gesner. *de Lunar. herb. p.* 77.

vaccius. (a) Une chose encore digne de remarque, c'est ce que rapporte Rhedi dans ses *Observations sur la Vipere*, que *c'est un fait constant que les habitans de l'Isle de Bantam lancent des traits qui causent la mort peu de tems après qu'on en a été frappé.* (b) Suivant qu'on me l'a rapporté, le poison dans lequel ils trempent leurs traits, est un liniment composé de suc de citron, & d'arsenic. L'arsenic pris intérieurement à grande dose, est un poison très-actif, mais ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'appliqué extérieurement en petite quantité à des ulceres chancreux, il a causé des fiévres, des délires, & des convulsions; comme il paroît par plusieurs observations rapportées par Hildanus, (c) à qui on peut ajouter l'autorité de Wepffer, qui a remarqué qu'un liniment composé de beurre, & d'arsenic, aiant été appliqué sur la tête, causa la fiévre, des délires, la syncope, le gon-

(a) Capivacci. *Med. pract. Lib. VII. c.* 7.

(b) *Expertum est quod terribilia & lethalia jacula incolæ Insulæ Bantam ferindo brevi tempore mortem concilient.* Francisc. Rhedi. *Obs. de Viper. p.* 43.

(c) Fabric. Hildan. *Cent. VI, Obs.* 80. & 81.

flement de toute la tête, & même la mort. (*a*) Il y a dans l'hiſtoire du Préſident de Thou un paſſage ſur ce ſujet, qui mérite d'être rapporté. Voici ſes paroles. *Je tiens de gens dignes de foi, que c'eſt l'uſage des Vaudois de tremper les pointes de leurs épées, les traits, les épieux, les fléches, les balles de plomb, & toutes les autres armes qui atteignent de loin dans le ſuc de la plante appellée Thora, ou pour mieux dire Phthora, qui naît en quantité dans leur païs, & qu'on appelle ſimplement poiſon, que les Médecins connoiſſent pour un poiſon très-ſubtil. Je dirai à ce propos, que les habitans des Alpes ont un uſage, qui mérite d'être remarqué, quoiqu'il ſoit en quelque ſorte étranger à notre ſujet, c'eſt qu'ils picquent ſous l'aîle les poules, les poulets, & autres volailles ſemblables qu'on trouve ordinairement dans les Hôtelleries, qui perdent ſur le champ tout leur ſang par la bleſſure; ils les picquent, dis-je, avec un couteau trempé dans le ſuc de cette plante; ce qui ne donne à la viande aucune mauvaiſe qualité, & la rend ſeulement plus tendre, & en état d'être préſentée ſur le champ à leurs Hôtes.* (b) La

(a) Wepffer. *Tract. de Cicut. aquat. p.* 281.
(b) *A fide dignis mihi narratum eſt apud Convallenſes, ſeu Wallenſes in uſu eſſe ut gladiorum*

ciguë appliquée extérieurement sans précaution, cause aussi des accidens mortels au rapport de Borelli, (a) & de Simon Pauli. (b) La renoncule de jardins à fleurs doubles écarlattes n'a point d'odeur, & cependant laisse exhaler des corpuscules veneneux, qui, en l'approchant du nez, causent des serremens des parties voisines du cœur, des douleurs de tête, & des vomissemens, ce qu'attestent les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature. (c) Ces vérités regardées comme cons-

acies, spicula, venabula, sagittas, glandes plumbeas, & cetera missilia Thora vulgo dicta, seu potius Phthora succo quæ in illis locis frequens nascitur, & vulgari toxici nomine appellatur, inficiant, quod præsentissimum venenum esse sciunt Medici. Ejus & longe alium in re dispari usum inter Alpinos, quem minime reticendum putavi, mirabitur lector. Gallinas & pullos, & hujusmodi volucres, quorum carnes edules in diversoriis apponuntur, cultris eo succo illitis sub alis figunt, quo ictu mox emisso sanguine, exanimantur, nullo inde vitio contracto; tantum carnes inde teneriores redduntur, & statim hospitibus comedendæ apponuntur. Thuan. *Hist. Lib. XXVII. p.* 22.

(a) Borel. *Cent. II. Obs.* 3.

(b) Sim. Pauli. *Quadripart. botan. Clas. III.*

(c) Miscell. Nat. Curios. *Dec. III. A.* 9. 10. *Obs.* 92.

tantes, personnes ne doit être surpris que le poison de la rage pénétrant au moïen de la morsure dans les fibres que la peau recouvre, cause des accidens aussi fâcheux, & aussi cruels dans tout le systême des parties nerveuses. Une infinité d'histoires parlent aussi des dangereux symptômes que produisent les linimens mercuriels; puisque le mercure courant, ou sa poudre, appliqués sur les ulceres, cause presque sur le champ aux corps délicats des maux de dents, & des inflammations de gencives, comme on peut le voir dans les Observations de Hildanus. (a) Il parle aussi dans un autre endroit d'une personne morte de l'application d'un remede mercuriel. Et Borelli atteste qu'une solution de mercure sublimé emploïée extérieurement pour la galle, a causé la syncope peu de tems après son application. (b)

XXIII. Tous les vrais poisons se ressemblent en un point, c'est qu'ils donnent la mort en causant des convulsions aux parties nerveuses, & fibreuses.

(a) Hildan. *Cent. III. Obs.* 92.
(b) Borel. *Cent. Obs.* 92.

SCHOLIE.

C'eſt une queſtion fort inutile à approfondir, bien qu'on la traite ordinairement dans les écoles, de ſavoir ſi les poiſons agiſſent en fondant la maſſe du ſang, ou en la coagulant. Car nous ſommes intimement perſuadés que les poiſons agiſſent premierement ſur les parties ſolides, qui ont le gouvernement des fluides, plutôt que ſur ces dernieres; & ſi l'on confronte les différens ſymptômes rapportés dans les hiſtoires des perſonnes mortes de poiſon, on verra ſans peine qu'elles s'accordent ordinairement en un point, que la cauſe de la mort eſt uniquement la contraction violente, & convulſive, des parties nerveuſes qui dérange la liberté du mouvement des fluides, & même l'arrête entierement, ce qui ſert de confirmation à la vérité que nous avons établie plus haut, que rien n'eſt plus contraire à la nature de l'homme, que les convulſions des parties nerveuſes, & qu'elles ne ſont pas ſeulement cauſes de maladies, mais même de la mort. Car elles troublent le mouvement vital du ſang, & des

liqueurs, dont la tendance est vers l'extérieur, & la surface du corps, & poussent plutôt les sucs vitaux vers l'intérieur, pendant qu'elles y interrompent la circulation au moïen de la contraction qu'elles causent dans les vaisseaux. Or les poisons des trois régnes agissent de la même maniere, en ce qui concerne les contractions convulsives, qu'ils causent uniformement aux parties fibreuses. La différence des accidens qui en suivent l'usage, vient de différentes parties sur lesquelles ils agissent, & de leur structure particuliere. Car s'ils attaquent le cerveau, & ses membranes, ils causent le délire, les convulsions, l'épilepsie, & le sommeil profond; si c'est la moëlle de l'épine, ils produisent des mouvemens convulsifs des membres, l'inquiétude, & le mouvement involontaire du corps; offensent-ils le cœur, & les arteres, ils font naître des défaillances, un entier abbatement des forces; des tremblemens du cœur, un pouls vite, & serré, & même des intermissions completes: quand ils blessent les nerfs pneumoniques, & diaphragmatiques, ils causent le hocquet, une respiration

gênée, & difficile, accompagnée d'un retirement de la voute du diaphragme vers l'intérieur de la poitrine, avec crainte d'étranglement, & de suffocation; lorsqu'ils agissent sur l'ésophage, ils produisent une soif dévorante, & une difficulté d'avaler; attaquent-ils les membranes nerveuses du ventricule, ils causent de grandes cardialgies, la nausée, & le vomissement, & dans les membranes des intestins, des tranchées cruelles, & une suppression opiniâtre du ventre. S'ils agissent sur le tissu de la peau, elle devient froide, ou se couvre d'une sueur froide, le visage pâlit, devient froid, livide, cadavereux. Les vaisseaux urinaires resserrés par le spasme que causent les poisons, ne lâchent plus l'urine, ou sont continuellement excités à la rendre. La contraction spasmodique des canaux biliaires fait regorger la bile dans le sang, ce qui produit la jaunisse. L'action même du poison s'étend au membre viril, qui ressent une tension incommode. Enfin les personnes mortes de poison ont le ventre extrêmement enflé, & tout le corps parsemé de marques, & de taches rouges.

Il n'eſt pas difficile de rendre raiſon de ces deux phenomenes. Le gonflement du ventre vient ſans doute de l'extrême relâchement, & de l'atonie qui ſuccede aux violentes contractions des parties, ce qui fait que les vents que la force des ſpaſmes reſſerroit, & ramaſſoit, ſe trouvant à la fin en liberté, étendent prodigieuſement le volume des inteſtins. Quant aux marques, & taches rouges, qu'on voit ſur la peau de ces cadavres, elles viennent ſans doute de l'extravaſation du ſang dans les interſtices des fibres, cauſée par la violence des ſpaſmes. Voilà les principaux accidens, & les plus ordinaires qui affligent les perſonnes qui ont pris du poiſon, & s'ils ne paroiſſent pas tous à la fois chaque fois que ce malheur arrive, au moins ne manque-t'on jamais de voir les principaux. Eſt-il quelqu'un qui ne s'apperçoive pas que ces affections cruelles dérivent principalement des violentes contractions qu'éprouvent les parties nerveuſes ?

XXIV. C'eſt une expérience certaine, & invariable, que l'action de tous les poiſons ne ſe borne pas au corps, mais qu'elle s'étend juſqu'à

l'ame, à qui elle ôte la liberté du raiſonnement.

SCHOLIE.

Tel eſt le caractere de tous les poiſons, que non-ſeulement ils troublent les opérations de l'ame, mais que preſque chacun d'eux cauſe une eſpece particuliere de folie. C'eſt ainſi que la morſure d'un chien enragé produit l'hydrophobie, ou une crainte de l'eau ſi violente, que ſa vûë, le bruit qu'elle fait, ſon nom même cauſe aux Malades un frémiſſement violent ſans aucun ſujet, & les fait entrer dans des inquiétudes, & même dans une colere furieuſe, & qu'ils rejettent tous les liquides, bien qu'ils ſoient dévorés d'une ſoif inſatiable. Ceux qui ont été picqués de la tarentule, eſpece de grande araignée, qui eſt dangereuſe dans les païs les plus chauds de l'Italie, & ſurtout pendant l'Été, ont une fureur inſatiable de danſe, & ſurtout lorſqu'on leur jouë certains airs. Ceux qui ont mangé des baies de l'eſpece de Morelle que les Italiens appellent bella donna, ſont attaqués de fureur, ce qui a fait donner à cette plante le nom

de *solanum maniacum*, ou *furiosum*. Je conseille de consulter sur ce sujet les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature, *Decad. III. A. 7. Observ.* 161. où l'on voit l'histoire de six enfans qui aiant pris du rob qu'on avoit fait avec les baies de bella donna, au lieu de celles d'hieble, s'étant éveillés, entrerent dans une si grande fureur, qu'ils sortirent en plein jour de leur maison sans habits, & en simple chemise, & coururent les ruës en gesticulant, sautant, riant avec éclats, & disant, & fesant, beaucoup de choses qui caracterisent un délire parfait. Simon Pauli, (*a*) de Lobel, (*b*) & Fabri, (*c*) ont ramassé nombre d'histoires semblables, ausquelles on peut recourir, si le cœur en dit. Ceux qui usent de la racine, ou des semences de jusquiame noir, perdent le sens si étrangement, qu'ils paroissent possedés du Démon. Le jusquiame en effet trouble extrêmement l'imagination, & le Démon, pour venir à bout de ses supercheries,

(a) Simon. Pauli. *Quadripart. botan. Class.* p. 541.

(b) Lobel. *Adversar. p.* 103.

(c) Fabri. *Strychnomania.*

emploïe ordinairement ce qui trouble l'imagination, comme il paroît par les onguens dont se servent les Sorciers. Scribonius Largus parle ainsi du jusquiame. *Ceux qui en ont bû ont la tête pesante, & ses veines gonflées, une alienation d'esprit, avec un goût querelleur, qui a fait aussi donner à cette plante le nom d'Altercum; ils s'assoupissent ensuite, perdant tout sentiment, & leurs membres deviennent livides.* (a) L'usage intérieur de la graine de pomme d'amour fait tellement perdre celui des sens internes, & externes, que les Malades ne voient point les ïeux ouverts, n'entendent point, & oublient entierement tout ce qu'ils ont fait. La racine de ciguë terrestre mangée après avoir été cuite, cause à peu près les mêmes accidens, comme le prouve l'histoire remarquable que rapporte Matthiole dans son Commentaire sur Dioscoride, (b) d'un Vigne-

(a) *Hioscíamum qui biberunt caput grave venisque distinctum habent, mente abalienantur, cum verborum altercatione, unde etiam nomen herba trahit Altercum; postea sopiuntur, & omni sensu carent, livescentibus membris eorum.* Scribon. Larg. *c.* 181.

(b) Mathiol. *Comment. in Dioscorid. Lib. IV. c.* 11.

ron qui s'étant allé coucher avec sa femme, après avoir mangé des racines de ciguë, s'éveilla, aussi bien qu'elle, au milieu de la nuit, dans une perte totale de raison, qui les fit courir comme des furieux dans l'obscurité, & se défigurer le visage à force de contusions qu'ils se firent à la tête, au visage, & aux ïeux. Wepffer a rassemblé plusieurs histoires semblables dans son Traité *de la ciguë aquatique.* (a) Il est évident, par ce que nous venons de dire, que l'ame peut perdre très-promptement sa santé, & qu'elle dépend principalement du méchanisme des parties solides, & fluides, dont le dérangement, qui est surtout la suite de l'usage des poisons, influë très-promptement sur l'intégrité des sens, & de l'ame. C'est ce qui fait qu'Hippocrate regarde la sagesse, & la folie, comme des suites de la disposition, & du mouvement du sang. On ne peut rien de plus judicieux que ce que ce respectable Auteur dit à ce sujet dans son Traité *des Vents.* Voici ses paroles. *Je crois que de tout ce qui est dans le corps, rien ne contribuë plus à la sagesse que le sang.*

(a) Wepffer. *Loc. citat. c. IV. p.* 27. 28.

Tant qu'il est bien temperé, la sagesse domine, & dès que sa température change, la sageße a le dessous. (a) Or il n'y a rien qui cause un trouble plus violent dans l'exercice des sens, & de la raison, que les grandes, & violentes contractions des parties nerveuses, qui poussent le sang vers la tête avec impétuosité, & en même tems y empêchent la liberté de sa circulation, à raison du gonflement qu'ils produisent dans les vaisseaux du cerveau; & c'est la raison pourquoi les hypochondriaques ont ordinairement l'imagination dérangée, & se font de vaines chimeres, & qu'avec le tems ils tombent aisément dans la manie, ou la mélancholie. Quand à la raison pourquoi certains poisons produisent une espece de folie particuliere, comme il paroît par l'hydrophobie, elle demande un examen particulier, qui n'a point un rapport direct, & nécessaire au but de la Medecine, puisqu'on peut aussi-bien guérir ces maladies

(a) *Opinor inter omnia quæ in corpore sunt nihil magis ad prudentiam conferre quam sanguinem. Hic cum in constanti habitu persistit, consistit etiam prudentia, sanguine autem permutato, concidit & prudentia.* Hipp. *Lib. de flatib.* §. 20.

ladies ſans ſavoir comment cela ſe fait, que ſi on le ſavoit parfaitement.

XXV. Les poiſons tirés du régne mineral, & ſurtout les corroſifs, & les morſures veneneuſes des animaux enragés, cauſent la mort à raiſon des inflammations ſphaceleuſes qu'ils produiſent, & les narcotiques ajoutent encore à cet effet une diſtenſion, ou gonflement conſidérable des vaiſſeaux.

SCHOLIE.

C'eſt une obſervation très-digne de trouver place ici, que celle de Zuinger, (a) qui aiant ouvert le corps d'un Païſan mort d'hydrophobie, à cauſe d'une bleſſure que lui avoit faite un chien enragé deux mois auparavant, trouva d'abord à l'extérieur de l'épaule, & de l'omoplate gauche, & même ſur tout le reſte du dos, des indices de gangrene, & de ſphacele, & dans les inteſtins, & les membranes de l'eſtomac, ſurtout vers ſes deux orifices, des taches rouges, comme autant de marques de petites inflammations, la cavité de la poitrine rem-

(a) Zuinger. *Dec. III. Ephemer. Obſ. CIV. p.* 132.

plie de ſang de tous côtés, & d'un rouge livide, le poumon enflammé, les ligamens membraneux des cartilages de la trachée artere d'un rouge foncé, le diaphragme enflammé, ſurtout dans le voiſinage des côtes, le ſang coagulé, & entierement ſec dans le cœur, les grands vaiſſeaux, & les poumons. Une expérience uniforme, & conſtante prouve que ceux qui meurent pour avoir pris du cobalt, de l'arſenic, de la ciguë, des émetiques, & des purgatifs trop violens, ont auſſi le ventricule, & ſurtout les inteſtins enflammés, & attaqués de ſphacele. Les expériences de Wepffer dans l'endroit cité, prouvent auſſi la même choſe. Or ce ſphacele des parties internes eſt l'effet des ſpaſmes qui ramaſſent, & reſſerrent, le ſang dans les vaiſſeaux, &, empêchant ſa circulation, l'obligent de s'y arrêter abſolument, & enfin en cauſent la putrefaction parfaite, qui eſt le caractere du ſphacele. Ceux qui meurent de l'effet des narcotiques, ont les vaiſſeaux du cerveau extrêmement gonflés de ſang caillé. Voiés ſur ce ſujet Lentilius, *(a)* & Joachim Cu-

(a) Lentil. *Miſcel. Med. pract. p.* 223.

ræus. (a) C'eſt cette coagulation du ſang, & l'interruption de ſa circulation dans les vaiſſeaux du cerveau qui ſont les cauſes principales de la ſtupeur, & de la folie, que produiſent les narcotiques.

XXVI. Tout l'art de guérir ceux qui ont été mordus par les animaux, conſiſte à faire ſortir promptement le poiſon par la tranſpiration, & la ſueur, & à calmer les mouvemens ſpaſmodiques qui deviendroient funeſtes.

SCHOLIE.

Comme la matiere veneneuſe que communique la morſure des animaux eſt d'un tiſſu extrêmement délié, il n'y a point d'excrétoire qui lui convienne mieux, que le tiſſu poreux, & tubuleux, de la peau ; d'où l'on conclura tout naturellement que les remedes les plus énergiques pour détourner l'effet des poiſons, ſont ceux qui font ſuer, & tranſpirer. Et il n'y a rien de plus efficace pour calmer les ſpaſmes continuels que les poiſons excitent, & qui repouſſent les liqueurs

(a) Joachim Curæus. *Lib. II. de Senſu. c. 17. p. 129.*

de la circonférence au centre, qu'un sudorifique doux, qui imprime aux sucs vitaux un mouvement contraire, c'est-à-dire, les pousse du centre à la circonférence. Les Anciens ont regardé tous les poisons comme froids, parce qu'ils remarquoient que les spasmes qu'ils causoient empêchoient le sang de se porter librement aux parties extérieures. C'est par cette raison qu'ils ont regardé les choses chaudes, & le bon vin, qu'ils mettoient au premier rang, comme des antidotes universels, & merveilleux. Il paroît que Celse, celui de tous qui a le mieux parlé des morsures des animaux, étoit de même avis; car voici comme il s'explique; *il est nécessaire de boire une potion composée avec le vin pur, & le poivre, ou quelque autre chose capable d'exciter la chaleur; car la plûpart des poisons tuent par le froid.* (a) Par où l'on voit qu'on va très-utilement au même but en se donnant seulement assez de mouvement, ou se-

(a) *Necessarium est exsorbere potionem meri vini cum pipere, vel quodlibet aliud, quod calori movendo est; nam maxima pars venenorum frigore interimit.* Cels. *Lib. V. c.* 27.

ſant aſſez d'exercice pour exciter la ſueur. Et comme dans la picqure de la tarantule, ou la ſueur froide, & le refroidiſſement de la peau, prouvent qu'elle eſt attaquée de ſpaſme, ce qu'on a remarqué quelquefois après des morſures des ſcorpions, auſſi l'expérience a-t'elle fait voir pluſieurs fois que le mouvement, & l'agitation du corps, continués juſqu'à ce que la ſueur commence à couler, eſt un des meilleurs antidotes. Car les plus éclairés ſe ſont bien apperçus que les bons effets qu'on attribuë à la muſique dans la guériſon de la picqure de la tarantule, ſont moins ceux de la muſique en elle-même, quelque plaiſir que les Malades y prennent, que ceux du mouvement, & de la ſueur que cauſe la danſe à laquelle ils ſe livrent ſans ménagement. Au reſte le vinaigre, & la thériaque, par leur vertu diſcuſſive, & ſudorifique, ſont d'excellens remedes contre preſque tous les poiſons, c'eſt-à-dire, ſi l'on en excepte les ſeuls corroſifs, & Celſe recommandoit-il ce remede contre les morſures des viperes, parce qu'il diſſout les liqueurs qui s'épaiſſiſſent au dedans, & que

par ce moien il donne la santé. Les Anciens avoient aussi coutume de mettre dans le bain les hydrophobes, & ceux qui avoient pris du poison. C'est ce que Celse atteste en ces termes; *Quelques-uns aussi-tôt après la morsure d'un chien enragé font entrer le Malade dans le bain, & l'y laissent suer autant que ses forces le permettent, laissant la blessure découverte, afin que le poison s'en détache plus aisément; ensuite ils lui font boire beaucoup de vin pur, qui est contraire à toute sorte de poisons; & quand on a recommencé cette cérémonie pendant trois jours, on croit que le Malade est hors de danger.* (a) Le même Auteur conseille au même endroit *de faire boire beaucoup de vin chaud avec la ruë, & de mettre dans le bain chaud celui qui aura pris de la ciguë.* (b) Nous approuvons très-for-

(a) *Quidam post rabiosi canis morsum protinus in balneum mittunt, eumque ibi patiuntur desudare, dum vires corporis sinunt, vulnere aperto, quo magis ex eo quoque virus distillet; deinde multo meracoque vino excipiunt, quod omnibus venenis contrarium est. Idque cum ita per triduum factum est, tutus esse homo à periculo putatur.* Cels. *Lib. V. c.* 27.

(b) *Vinum calidum cum ruta quam plurimum ingerendum, & in calidum balneum mit-*

mellement cette maniere de traiter les personnes empoisonnées pratiquée par les Anciens. Je ne saurois trop louer, & trop recommander, l'usage d'un bain temperé dans toute espece de folie. Il relâche les parties nerveuses trop tenduës, ouvre les pores de la peau, & rappelle à l'extérieur du corps le sang que la force des spasmes repoussoit vers le cerveau. Or quand les pores sont ouverts le vin pris en boisson rend la circulation du sang plus libre, & aidant la transpiration chasse des recoins les plus cachés du corps la matiere veneneuse qui y est contenuë. On regarde assez communément l'immersion dans l'eau froide, comme un specifique contre l'hydrophobie ; mais je suis de l'avis de Celse, qui, loin de le croire, un remede toujours sûr, le regarde comme très-équivoque. Car *il est à craindre*, ce sont ses paroles, *que l'impression fâcheuse de l'eau froide sur un corps délicat ne le fasse tomber en couvulsion.* (a) Car si le bain

tendum esse eum qui cicutam biberit, judico. Cels. *Ibid.*

(a) *Verendum est ne infirmum corpus aqua frigida vexatum nervorum distensio absumat.* Cels. *Lib. V. c.* 27.

froid eſt utile dans ces cas, cela n'arrive que parce que la terreur, & la répulſion du ſang vers les parties intérieures, cauſe dans les ſujets chauds, & robuſtes, un mouvement violent du ſang, & des liqueurs, ſuivi de chaleur, & de ſueur, qui rabbat la violence de la maladie, & chaſſe le poiſon du corps. Mais comme cet effet n'eſt point univerſel, & conforme à la nature de tous les ſujets, le bain froid pourra ne faire qu'augmenter le froid du ſpaſme cauſé par le poiſon, & par conſéquent augmentera le mal. C'eſt ce qui fait que Celſe conſeille au même endroit de jetter ſur le champ le Malade dans l'huile, ou dans le bain chaud, ſi l'on s'apperçoit que le froid cauſe de mauvais effet.

XXVII. On applique très-utilement à l'extérieur pour matter la force des poiſons, ce qui relâche les parties contractées, & qui ramollit, ouvre les pores, & facilite la ſortie de la matiere veneneuſe.

SCHOLIE.

C'eſt à cette fin que les Anciens, non ſans-raiſon, & ſans ſuccès, ont appliqué

appliqué ſur les parties morduës des animaux partagés en vie ; ce que Celſe recommande auſſi. *Il faut*, dit-il, *fendre par le milieu un poulet vivant, & l'appliquer tout chaud ſur la bleſſure, de maniere que ſa partie intérieure touche le corps. Un chevreau, ou un agneau, coupé de même, ou leurs chairs appliquées toutes chaudes ſur la bleſſure, font auſſi le même effet.* (a) C'eſt auſſi ce qui fait que Foreſtus conſeille de mettre ſur ces bleſſures des poulets, ou leur anus. (*b*) Il eſt certain encore que le foie, ou quelque autre partie de l'animal enragé qui a fait la bleſſure, appliqué ſur elle, ou l'huile de ſcorpion, ſi recommandée contre leurs picqures, n'agiſſent qu'à raiſon de leur vertu émolliente, & adouciſſante. Car j'eſtime qu'il faut mettre plutôt au nombre des contes de bonne femme, qu'au nombre des obſervations pratiques, les prétenduës expériences qui prouvent que quel-

(a) *Vivum oportet gallinaceum pullum per medium dividere, & protinus calidum ſuper vulnus imponere, ut pars interior corpori jungatur. Facit id etiam hædus agnuſque diſciſſus, & calida ejus caro ſtatim ſuper vulnus impoſita.* Celſ. *Ibid.*

(b) Foreſt. *Obſ. Chirurg. Lib. VI. Obſ.* 34.

que chose de la vipere, du scorpion, ou d'un animal enragé, pris intérieurement, ou appliqué extérieurement, ôte sur le champ toute la force du poison par une qualité spécifique, & par une espece de magnetisme. Car le serpent, & les viperes qui naissent dans nos climats, n'ont pas de poison; & par conséquent vainement voudroit-on qu'ils fussent les remedes à un mal qu'elles sont incapables de faire. Car Celse a grande raison de dire, *l'Italie, & les païs plus froids, sont plus salutaires que les païs chauds, en ce que les serpens y sont moins à craindre.* (a)

XXVIII. Il n'y a point de meilleur antidote contre les poisons corrosifs, & les purgatifs violens, & inflammatoires, que les huileux, les choses grasses, & le lait pris en abondance.

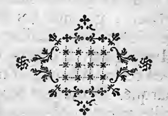
SCHOLIE.

Les Opérateurs, & autres Charlatans, qui courent les provinces, pour en imposer au public, & faire regarder leur thériaque comme spéci-

(a) *Italia, frigidioresque regiones hac parte salubritatem habent, quod minus terribiles angues edant.* Cels. *Loc. citat.*

ſique contre tous les poiſons, avalent ſur leurs théâtres du ſublimé corroſif, de l'arſenic, & d'autres poiſons ſemblables, après avoir eu la précaution d'avaler beaucoup de beurre, ce qui fait qu'ils vomiſſent les poiſons ſans courir riſque d'en être incommodés. Il y a pluſieurs raiſons pour leſquelles le lait eſt un remede infaillible contre les poiſons corroſifs. Car d'abord il empêche que les membranes de l'eſtomac ne ſoient trop picotées par leurs pointes. En ſecond lieu, ſes parties huileuſes, & branchuës, embarraſſent les pointes des poiſons diſſouts, & émouſſent d'autant leur vertu cauſtique. En troiſiéme lieu, le lait eſt un véhicule aſſez convenable pour aider le poiſon à ſortir par le vomiſſement. Enfin ſa qualité huileuſe, & adouciſſante, garantit les fibres des ſpaſmes violens que cauſent les poiſons. Il m'eſt arrivé depuis quelques années en cette Ville un fait très-digne de remarque. Dix jeunes gens de bonne famille prirent un gruau d'avoine, où l'on avoit mêlé plus de deux onces d'arſenic, avec pareille quantité de ſucre; peu de tems après ils furent tour-

mentés d'inquiétudes, & de tranchées cruelles. J'ai réussi graces à Dieu à les guérir tous avec l'huile d'amandes douces, & le lait. Je le leur ai fait prendre en si grande quantité, que chacun d'eux en avala au moins dix mesures, qui toutes furent rejettées par le vomissement ; en un mot, j'ai continué ce remede jusqu'à ce qu'ils ne l'aient plus vomi, & qu'ils n'aient plus eu envie de le faire. Le lait est aussi un remede souverain contre les poisons qui tuent par l'inflammation qu'ils causent, comme la ciguë. Et je n'en connois pas de meilleurs contre les poisons narcotiques, que les émetiques donnés promptement avec de l'huile, à dessein d'exciter plutôt le vomissement.



CHAPITRE III.

Des Poisons qui s'engendrent dans le Corps Humain.

I. OUTRE les poisons que la féconde nature a produits, tant dans le régne végetal, que mineral, il y en a d'autres qui ne sont pas moins ennemis de l'homme, pour être engendrés dans son sein, qui se communiquent de l'un à l'autre, qui lui sont presque propres, & causent ordinairement des maladies très-graves, & mêmes funestes.

SCHOLIE.

La classe des poisons est plus étenduë qu'on ne se l'imagine communément. Car il y a certaines choses qui causent des maladies dont le berceau, & la premiere origine, est dans le corps humain, d'autres qui y entrent du dehors, mais qui s'y multiplient d'une maniere surprenante, de sorte qu'elles communiquent à d'autres des

maladies funeſtes. Il eſt donc néceſſaire au Medecin de connoître exactement la nature des poiſons morbifiques, & d'en rechercher ſcrupuleuſement les forces, les proprietés, & les remedes.

II. Nous appellons poiſons morbifiques ceux que le véhicule de l'air fait entrer dans l'intérieur du corps humain, qui cauſent des maladies graves, dangereuſes, & caractériſées par des ſignes propres; ces poiſons ſe nomment *fermens maladifs*. Telles ſont, outre les maladies aiguës, les différentes eſpèces de fiévres peſtilentielles, & malignes, la petite verole, la rougeole, la dyſenterie maligne; & entre les maladies chroniques, la groſſe verole, la lépre, & la galle maligne. Nous appellons auſſi poiſons morbifiques ceux qui s'engendrent dans le corps, lorſqu'une matiere excrémenteuſe eſt repouſſée dans le ſang dont elle s'étoit ſéparée, comme il arrive dans la goute, la petite verole, le pourpre, la rougeole, & la galle.

III. Telle eſt la nature des fermens maladifs qu'ils ſe multiplient, & s'étendent d'une maniere ſurprenante

dans les liqueurs du corps humain, & même qu'une vapeur ſubtile qui en ſort communique la même maladie aux autres perſonnes, même en ſanté.

SCHOLIE.

Les perſonnes qui meurent de poiſons corroſifs, ou même narcotiques, tirés du régne végetal, n'exhalent preſque pas de corpuſcules contagieux ; mais la nature des poiſons qui ſortent du corps des animaux, & ſurtout de l'homme, eſt bien différente ; parce qu'elle eſt contagieuſe, c'eſt-à-dire, qu'elle ſe communique à pluſieurs perſonnes, ſurtout ſi elles ſont dans le voiſinage, & qu'elles y aient de la diſpoſition.

IV. Les corpuſcules contagieux, ou qui communiquent aux autres la maladie de la perſonne de qui ils s'exhalent, ſont de nature fermentative, & propre à corrompre les liqueurs auſquelles ils ſe mêlent.

SCHOLIE.

Nous appellons matiere fermentative, & propre à corrompre, celle dont le mouvement inteſtin diſſout, & détruit l'union, & le tiſſu, des corps

mixtes, & leur donne un mouvement, & une temperature pareille à ceux qu'elle a.

V. On distingue dans la nature deux mouvemens fermentatifs, & intestins, l'un qui resout en esprit inflammable, ou ardent, les sucs des vegetaux composés de parties huileuses, & acides; l'autre qui détruit, & dissout avec puanteur le mêlange animal, ou les sucs des animaux, qui sont composés de parties huileuses, terreuses, & aqueuses déliées, & cet état de destruction s'appelle ordinairement corruption, ou putrefaction.

VI. Les fermens morbifiques n'agissent pas, à mon avis, premierement, & immédiatement, sur le sang proprement dit, mais plutôt sur les liqueurs lymphatiques de caractere fermentatif, & d'un tissu plus délié, telles que sont principalement les salivaires, & leur donnent un mouvement, & une temperature, semblables aux leurs, & leur communiquent une corruption de même nature que la leur.

SCHOLIE.

J'estime qu'il faut admettre deux especes de corruptions dans les liqueurs

des animaux, l'une qui attaque le ſang proprement dit, qui eſt un fluide tout ſulphureux, l'autre qui attaque plutôt les liqueurs lymphatiques, & ſereuſes. Celle-là, à cauſe de l'abondance des ſouffres l'emporte de beaucoup par la puanteur, & la putrefaction; celle-ci dégenere plutôt en une corruption de la nature du pus des ulceres, & une putrefaction ſalée ſulphureuſe, ordinairement âcre, & cauſtique.

VII. Les fermens morbifiques ne cauſent pas immédiatement la putrefaction du ſang, parce que tant que le ſang a ſes mouvemens progreſſif, & de circulation, il ne contracte aucune putrefaction. D'ailleurs la corruption putride, & fétide, du ſang qui forme une ſtagnation n'eſt pas fort contagieuſe, comme il paroît par les exhalaiſons qui ſortent des parties ſphacelées, & des cancers ulcerés, qui ſont extrêmement puantes, ſans cependant être contagieuſes.

SCHOLIE.

Il paroît que la putrefaction qui eſt accompagnée de puanteur eſt d'un tiſſu

beaucoup plus épais, & plus grossier, surtout parce qu'elle tombe sous les sens. Mais il faut qu'une matiere qui doit pénétrer dans les pores, & qui peut détruire la temperature des mixtes, soit beaucoup plus simple, & plus subtile.

VIII. La lymphe salivale est extrêmement propre à recevoir, & multiplier, les fermens veneneux qui sont repandus dans l'air.

SCHOLIE.

Car d'abord il n'y a pas de voie plus commode pour faire passer dans les liqueurs les exhalaisons pernicieuses repanduës dans l'air à la sortie des corps malades qui les fournissent, que la bouche, qui est continuellement humectée de salive, & par laquelle passe continuellement l'air qui est le vehicule de ces exhalaisons. Or on ne peut douter que les vapeurs, même les plus sensibles, n'entrent très-naturellement dans les liqueurs humides, & ne s'y fixent, & s'y embarrassent. Car c'est une vérité établie sur beaucoup d'expériences. La salive est donc le vehicule qui, soit

parce qu'on l'avale continuellement, soit dans le tems qu'on prend des alimens, porte ces exhalaisons malignes au ventricule, & aux intestins, où elle donne aisément un mouvement de fermentation, & de corruption, pareil à celui qu'elle a reçu, aux liqueurs très-corruptibles, & fermentatives, que versent en quantité dans ces parties les glandes du ventricule, des intestins grêles, le pancreas, les canaux biliaires, & qui portent les alimens de différente nature; de sorte que beaucoup de choses concourent à détruire le corps. Enfin il n'y a point de liqueur dans tout le corps humain, qui soit plus propre à fermenter, & à dissoudre l'union intime des parties qui constituent le corps, que la salive, qui est un ferment d'une nature très-spiritueuse, & très-mobile, & qui prend par conséquent très-aisément le caractere des fermens morbifiques, qui sont de même nature, suit très-promptement leur mouvement, & le continuë de même.

IX. C'est une erreur de s'imaginer que les exhalaisons empoisonnées de la peste se mêlent immédiatement au

sang par les pores de la peau, ou des vesicules pulmonaires, & que c'est delà que vient sa corruption.

SCHOLIE.

Je me flatte d'avoir prouvé clairement dans la Physiologie que l'air, qui est un corps pesant, & élastique, que la respiration fait entrer continuellement dans les poumons, ne passe pas au travers des vesicules bronchiales, & des vaisseaux sanguins. Mais quand nous supposerions que les exhalaisons d'une nature très-subtile passent dans le sang par les pores des poumons, il seroit difficile de concevoir qu'étant dans un mouvement, & dans une transpiration continuels, aucune pourriture, ou corruption, y pût séjourner aisément, ou les exhalaisons malignes s'y arrêter long-tems. Mais c'est toute autre chose des premieres voies. Il s'y trouve des liqueurs dans une stagnation parfaite, liqueurs fort fermentatives de leur nature, ausquelles le ferment morbifique, étant une fois allié, s'attache par le séjour, & communique son mouvement, & son caractere pernicieux; &

le séjour l'augmentant, & le multipliant, il est en état d'exercer sa violence sur le corps avec beaucoup plus d'énergie, que s'il agissoit par lui-même.

X. Les maladies contagieuses naissant plutôt de la corruption de la lymphe, que de celle du sang, doivent mieux se rapporter aux maladies de la premiere, qu'à celle du dernier, & il en faut déduire les symptômes plutôt de la corruption de la lymphe, que de celle du sang.

SCHOLIE.

Si l'on considere toutes les fiévres de caractere malin, & qui, se communiquant par contagion, causent de très-grands ravages, leur marche est très-douce, sans ardeur notable, & sans douleur, & elles ressemblent si fort aux fiévres catarrheuses, que d'habiles Medecins même y sont trompés. Les toux, les éternuemens, les engorgemens de poitrine, les écoulemens abondans de salive, les enrouemens, les frequentes déjections, les inflammations de gosier, qui accompagnent ordinairement la petite verole comme

la rougeole, les puſtules ulcereuſes de la peau, & les ulceres malins que la petite verole laiſſe ſouvent après elle, & qui attaquent indifféremment les viſceres, & les membres, déſignent-ils autre choſe que l'extrême corruption des ſucs lymphatiques? Les Medecins regardent comme une vérité inconteſtable qu'entre les maladies chroniques la galle, la lepre, l'éléphantiaſis, ont pour cauſe une extrême corruption de la lymphe, & le vice des glandes. Le ferment de la groſſe verole commence par infecter la liqueur ſeminale, puis étendant ſon empire ſur toute la maſſe de la lymphe, il cauſe des douleurs fixes, des tumeurs, des ulceres phagedeniques, ſurtout dans les parties glanduleuſes. Les tumeurs des glandes des aiſſelles, de l'aine, des parotides, qui ſont les ſignes pathognomoniques de la véritable peſte, ſont des preuves parlantes que ſa cauſe eſt plutôt la corruprion de la lymphe, que celle du ſang. D'ailleurs l'abbatement total des forces, dont ſe reſſentent ſubitement les Malades attaqués de peſte, & de fiévres malignes, & avant qu'on puiſſe ſup-

poſer qu'une putrefaction formelle ait détruit le mêlange du ſang proprement dit, eſt encore une preuve ſans replique, que c'eſt plutôt la partie ſpiritueuſe, & lymphatique, du ſang, & des liqueurs, à qui il appartient proprement d'entretenir les forces, qui eſt corrompuë, & détruite, par le ferment morbifique, que le mêlange ſulphureux du ſang proprement dit, bien qu'il ait auſſi le même ſort, ſi la maladie prend des forces, & que la mort ſoit prochaine.

XI. La contagion étant l'effet de la corruption d'une lymphe ſubtile, plutôt que de celle du ſang, il eſt aiſé de concevoir que la corruption fétide qui attaque les corps de ceux qui meurent de la peſte, & des autres maladies contagieuſes, ne produit pas ſi aiſément les mêmes maladies.

XII. C'eſt une vérité confirmée par l'expérience que les malades attaqués de peſte communiquent plus aiſément le mal, que ceux qui en ſont morts. Je confirmerai cette vérité par un paſſage remarquable de Foreſtus, dont voici les paroles. *Pendant la maladie, les Malades attaqués de peſte communiquent*

aisément leur mal à ceux qui les approchent; mais il n'en est pas de même après la mort; parce qu'alors la transpiration s'arrête, & qu'elle ne fait plus sortir d'exhalaisons veneneuses. Et si le contraire arrive, c'est plutôt des draps, & des habits, où le virus a pû se conserver long-tems, que la contagion est venuë. Il nous est arrivé plusieurs fois de dissequer des sujets morts de peste en présence de beaucoup de personnes curieuses, sans qu'il en soit arrivé le moindre mal, parce que tout le poison meurt avec l'animal; & d'ailleurs, comme nous ne savions pas qu'ils étoient morts de cette maladie, nous avons couru moins de risque, parce que nous n'avons pas eu l'esprit troublé par la crainte. (a) Que ce soit plutôt la corruption de la lymphe, qui est d'une nature plus subtile,

(a) *In agone facile alios inficiunt peste correpti, sed homines mortui non facile peste inficiunt, quia corpora mortuorum, quæ amplius non exspirant, nullum venenum ejaculantur. Quod si aliquod contrahatur, hoc potius ab eorum pannis, vel vestibus, contrahitur, in quibus virus diu conservari potuit. Siquidem dissecuimus aliquando corpora mortua ex peste, multis spectatoribus studiosis, sine aliquo damno, propterea quod mortuo animali perit omne venenum, & quia ignorabamus eos mortuos ex peste, causa fuit ut minus turbaremur.* Forest. *Lib. VI. Obs.* 28.

que

que celle du sang, qui engendre les fermens morbifiques, c'est ce qui se prouve par cette seule réflexion, que la matiere des ulceres est extrêmement contagieuse, comme il paroît par les bubons pestilentiels, la galle, la lépre, la grosse verole, la dysenterie, & la petite verole.

XIII. Les fermens propres à produire de graves maladies, sont de la nature des vrais poisons.

Scholie.

Car voici les principaux caracteres des vrais poisons. Il faut qu'ils aient la puissance de causer en très-petite quantité un changement considérable dans les fonctions naturelles ; en second lieu, qu'ils fassent leur effet promptement ; & en troisiéme lieu, qu'ils agissent principalement sur les parties nerveuses, & membraneuses. Or tout cela convient également aux fermens morbifiques. Car il y a dans la peste, & les autres maladies malignes, des exhalaisons très-subtiles, qui peuvent causer en peu de tems la mort aux corps qui étoient les plus sains, & les plus robustes, avant d'en avoir été pé-

nétrés. Le principe des affections contagieuses qui fatiguent long-tems le corps, telles que la grosse verole, la lépre, & la galle maligne, est aussi très-délié. Et comme ce sont le ventricule, & les intestins, qui, à raison de leur grande sensibilité, & de la grande quantité de nerfs qu'ils reçoivent, sont les premiers maltraités par les poisons, ce sont aussi ces mêmes parties qui sont les premieres affectées, & qui souffrent le plus dans les maladies malignes, & contagieuses. Car les grandes inquiétudes dans les parties voisines du cœur, les agitations involontaires du corps, les renversemens du ventricule, accompagnés de dégoût, les déjections avec tranchées, ou les constipations opiniâtres, les maux de tête, & de reins, les défaillances, les mouvemens convulsifs des parties, la soif dévorante, les veilles, le froid des extrêmités, le pouls serré, foible, & fréquent, les toux convulsives, les cardialgies, les inflammations funestes du ventricule, & des intestins, qui font souvent cortege dès le commencement aux maladies malignes, & exanthematiques, n'ont pas

d'autre origine que la corruption des liqueurs dans les premieres voies, qui affectent violemment, & dérangent les membranes nerveuses du ventricule, & des intestins, & par leur canal tout le genre nerveux. Et la nature des fermens morbifiques est plus mauvaise que celle des poisons, parce qu'ils se multiplient par leur mêlange avec les sucs fermentatifs, & qu'ils se communiquent aux corps qui sont dans leur voisinage.

XIV. C'est principalement dans les corps dont les liqueurs sont disposées à une fermentation corruptive, que se déploie la force multiplicative des poisons maladifs.

SCHOLIE.

Les Anciens, & les Modernes, s'accordent à croire qu'il faut dans les corps une certaine disposition pour prendre la peste, & les autres maladies malignes. Car ils écrivent que plusieurs sont habituellement parmi les personnes infectées de ces maladies, ou manient des choses qui sont impregnées de la contagion, sans s'en ressentir, pendant que d'autres qui ne-

nent la vie la plus reglée en ſont attaqués à la moindre occaſion. Cette Obſervation nous apprend auſſi que la force du ferment morbifique n'eſt point abſoluë, & qu'elle dépend principalement de la diſpoſition des corps. Or nous avons déja vu que les corps remplis de mauvaiſes humeurs, & diſpoſées à la corruption, ſont les plus ſujets aux maladies contagieuſes. Et c'eſt par cette raiſon que les femmes groſſes, les enfans, le bas peuple, qui vit miſérablement, & habite des maiſons reſſerrées, que les ſoldats dans les camps, ceux qui ont longtems ſouffert la faim, & qui ont affoibli leurs forces par des veilles continuelles, ou par les paſſions de l'ame, ceux qui menent une vie délicieuſe, ſont beaucoup plus aiſément pris de la peſte, & des autres maladies épidémiques, & qu'ils en guériſſent plus difficilement. N'oublions point auſſi de mettre dans ce nombre les filles dont les regles ſont ſupprimées; parce qu'auſſi bien que tous ceux dont nous venons de parler, elles ont le corps, & ſurtout les premieres voies, remplis de mauvaiſes humeurs.

XV. Une des choses qui dispose le plus les corps humains à prendre la contagion de la peste, & des autres maladies épidemiques, c'est la peur, parce qu'elle affoiblit extrêmement les corps, qu'elle détruit les forces, & qu'elle diminuë les mouvemens excrétoires.

SCHOLIE.

Je ne suis point d'avis d'établir une grande peur pour cause de la peste, & des autres maladies contagieuses, parce que les enfans à la mammelle, & les animaux mêmes, qui ne sont point susceptibles de cette passion, sont attaqués de ces maladies, comme les personnes raisonnables. Mais on ne peut nier qu'une grande crainte de la mort n'affoiblisse notablement les corps; ce qui les met en butte à toutes les maladies, selon la remarque de Celse; de sorte que non-seulement ils recoivent plus aisément le ferment morbifique, mais qu'ils éprouvent des accidens beaucoup plus fâcheux. On remarque en effet que la peste est ordinairement mortelle, lorsqu'elle attaque des sujets d'un caractere timi-

de, & qui tombent aisément dans le désespoir, & qu'elle est beaucoup plus traitable, & même qu'elle n'est point dangereuse, dans les personnes qui ont de la fermeté d'âme : ce qui est fort naturel ; car si la terreur, comme nous l'avons fait voir plus haut, l'emporte quelquefois en violence sur les poisons les plus actifs, & qu'elle cause les mêmes accidens, que dis-je ? de plus fâcheux, que ne fera-t'elle point, & combien ne sera-t'elle pas plus dangereuse, quand elle s'associera en ferment veneneux, & une maladie contagieuse ? joignons à ces remarques que ceux qui ont bien écrit de la peste s'accordent tous à dire que la seule idée de la contagion, qui cependant étoit éloignée du païs, & la crainte qui s'en est ensuivie, a causé à plusieurs personnes les mêmes symptômes que ceux qui caracterisent la peste, & même leur a donné la mort.

XVI. Pour prévenir les maladies, & maladies très-aiguës, qui se communiquent par contagion, rien n'est plus salutaire que d'éviter tout ce qui peut déranger le corps, les lieux in-

fectés de l'air contagieux, & de ne point avaler sa salive, de ne point manger, ou boire, dans les lieux suspects, & de cracher souvent; aussi trouve-je très-salutaire dans les circonstances l'usage de ce qui évacuë la salive.

Scholie.

Les fermens morbifiques qui causent la peste, & les autres maladies contagieuses, surtout aiguës, comme les fiévres exanthematiques, les petites veroles, la rougeole, dont la contagion est si énergique, descendant dans le ventricule, & les premieres voies, avec la salive, à laquelle ils se sont mêlés dans la bouche, les plus habiles Medecins ont regardé comme une pratique très-salutaire, & des plus convenables à la conservation de la santé, de ne point avaler sa salive, quand on est obligé d'avoir habitude avec les personnes infectées, ou de les approcher. Ils conseillent au contraire de la rejetter souvent, &, ce qui est encore plus important, de s'abstenir de boire, & de manger, dans un air corrompu,

parce que ce seroit le moïen de faire entrer très-promptement dans l'estomach la salive impregnée du ferment morbifique. Il est donc avantageux de mâcher quelque chose d'âcre, comme la racine d'imperatoire, d'angelique, de zedoaria, d'aunée, afin d'exciter l'écoulement de la salive.

XVII. Rien n'est plus avantageux pour écarter les fermens morbifiques, & pour matter leur violence, que les remedes acides; à la tête desquels nous mettrons le vinaigre, & le suc de citron.

SCHOLIE.

Une expérience certaine, & confirmée par une longue suite d'années, nous a fait connoître que le citron, le vin du Rhin, le vinaigre de vin, l'emportent surtout les alexipharmaques, & autres remedes, qu'on emploie ordinairement contre la peste, pourvû qu'on en sache faire un bon usage. Et comme il est évident que rien n'est plus contraire que les acides au mouvement intestin qui cause la putrefaction, les Medecins qui se sont acquis le plus de réputation dans la cure

cure de la peste ont prescrit avec beaucoup de succès de se laver le nez, & la bouche, avec du vin du Rhin, ou du vinaigre, ou de tenir dans la bouche un morceau de citron, & même d'avaler de toutes ces choses à jeun, mais en petite quantité. Car c'est le moïen de matter, & d'affoiblir immédiatement, la force veneneuse de la contagion. Ce n'est point aussi sans succès que d'autres Medecins ont emploïé les mêmes remedes, & de la même maniere, contre les autres maladies malignes, contagieuses, & même contre la petite verole, & la rougeole. On peut associer à ces remedes le phlegme, ou la rosée de vitriol; dont la vertu n'est point à mépriser dans le cas, & les teintures de coquelicot, & de roses, préparées avec l'esprit de vitriol, dont Walschmid, & les premiers Medecins des Landgraviats de Hesse ont si fort recommandé le fréquent usage il y a quelques années, à dessein de diminuer le nombre de petites veroles épidemiques qui régnoient alors, ou du moins de les rendre plus traitables. Quant à moi, je donne la préférence

à la préparation appellée *mixtura simplex*, dans le tems des maladies épidemiques malignes, & je crois qu'elle la mérite, soit qu'il s'agisse de cure, ou de préservation.

XVIII. Il n'y a pas de meilleur moïen de débarrasser le corps du ferment morbifique, quand il a été reçû dans les premieres voies, & l'estomac, que de la faire sortir, au moïen d'un émetique doux, avec les sucs disposés à la corruption.

Scholie.

En effet, les émetiques sont d'un merveilleux secours, quand on les emploie à propos, c'est-à-dire, dans le commencement de la peste, & des maladies contagieuses. C'est ce que l'expérience confirme constamment. Il faut les faire prendre au Malade aussi-tôt qu'il est attaqué de ces maladies; ce qui se connoît au dégoût pour les alimens, aux langueurs, aux inquiétudes, au dérangement de l'estomac, & c'est le moïen de couper sur le champ racine, non-seulement à la peste, mais à la maladie de Hongrie, aux fiévres d'armée, & aux dysente-

ries malignes. L'émetique emploïé dans ces cas à un double avantage ; car non-seulement il fait sortir le ferment morbifique, mais les matieres corrompuës qui le nourrissent, & l'entretiennent. Il faut donner ensuite un remede alexipharmaque, qui pousse bien par les sueurs. Les émetiques que j'emploïe dans ces circonstances, sont la racine d'ipacacuanha, ou la solution de tartre émetique dans la *mixtura simplex* ; & pour sudorifiques j'emploïe la poudre besoardique avec quelques grains de sel volatil de corne de cerf, le nitre, & le camphre. On peut regarder ces remedes comme les plus sûrs. Mais autant les émetiques sont-ils sûrs, & avantageux, dans ces cas, lorsqu'on les emploïe à propos au commencement de la maladie, autant sont-ils dangereux, & nuisibles, si la force du poison l'a déja étendu jusqu'au genre nerveux, & si, ce qui est encore pis, le ventricule est menacé d'inflammation, ou de sphacele. Car ils accélerent indubitablement ces accidens.

XIX. L'amas d'humeurs corrompuës, ou fermentatives, qui séjournent dans les premieres voies, aug-

menta prodigieuſement la violence de la peſte, & de toutes les maladies épidemiques, & contagieuſes, il eſt extrêmement utile dans le commencement de la maladie, & même avant qu'on ſoit attaqué de la contagion, de dégager les premieres voies de ces humeurs vicieuſes par l'émetique, ou un purgatif doux.

SCHOLIE.

Il ne faut pas un grand effort d'eſprit pour ſe convaincre de cette vérité. Car ſi la force pernicieuſe des fermens morbifiques vient principalement de la fermentation qu'ils cauſent dans les humeurs bilieuſe, ſalivaire, & autres ſucs corrompus, il eſt évident que, ſaiſiſſant l'occaſion favorable de les faire ſortir, on matte, & on diminuë la violence de la cauſe, & de la maladie; & s'il n'en vient rien de plus avantageux, on a toujours l'agrément de diminuer la violence des accidens. C'eſt par le moïen d'un émetique, ou des purgatifs doux qu'on peut parvenir à ce but, & dans ce cas nous ne ſaurions trop louer les pilules de Rufus, les remedes compoſés de rhubar-

be, ou même le mercure doux réduit en forme d'électuaire avec l'extrait de rhubarbe. Car les autres purgatifs qui ont quelque chose de veneneux, qui sont de nature fermentative, ou qui agitent fortement la masse du sang, doivent à mon avis, être absolument écartés. Il paroît encore clairement, par ce que nous venons de dire, qu'il n'y a pas de meilleur secours contre la peste, & les maladies contagieuses, qu'une vie réglée. Et c'est la judicieuse réflexion que fait Diodore de Sicile en donnant la description de la peste qui ravageoit la Numidie, que le meilleur moïen d'éviter les atteintes de ce fleau est de mener une vie réglée, frugale, & de moderer ses passions. Nous apprenons aussi que Socrate se servit de ce moïen, c'est-à-dire, de la tempérance, pour se garantir de celle qui ravagea si cruellement de son tems la Grece, & surtout l'Attique, & qu'elle le conserva sain, & sauf, au milieu des morts dont il étoit investi de toutes parts. Aussi Riviere observe-t'il judicieusement qu'on n'a pas plus de disposition à la peste, que quand on regorge de sang, & que

quand cet état est causé par la bonne chere, & l'intempérance.

XX. Puisque la matiere qui sort des ulceres, est de nature fermentative, & capable de causer la corruption, & qu'elle peut communiquer par contagion le mal qui la cause, il en faut conclurre que la galle, surtout humide, la gonorrhée virulente, les écoulemens fétides des ulceres du vagin, la dysenterie, à laquelle sont ordinairement joints des ulceres du rectum, & les autres maladies qui gâtent, & corrompent la peau, sont aussi de nature contagieuse. On observe même que les ulceres du poumon n'en sont pas exempts.

SCHOLIE.

Il suffit, pour prouver que la matiere ichoreuse qui suinte des ulceres, est agitée d'un mouvement de fermentation, de remarquer qu'elle communique la même corruption, & la même puanteur aux liqueurs que les vaisseaux y apportent, & qu'elle est merveilleusement propre à communiquer son caractere fermentatif. Il n'est donc point étonnant que la même matiere

mêlée avec les liqueurs d'un autre corps, leur communique une corruption pareille à la sienne. Mais ce qui est surtout remarquable, & singulier, c'est que les fluides fermentatifs attaquent très-promptement, & gâtent de même ceux qui sont de même nature, & qui viennent de la même source. C'est ainsi que la matiere qui sort de la galle, ou des autres ulceres qui corrodent la peau, s'insinuë promptement dans les pores, & les vaisseaux cutanés, & y produit la même maladie. Le ferment ulcereux de la gonorrhée, & de la grosse verole, attaque principalement les parties génitales, & infecte les sucs lymphatiques, & séminaux, qui sont contenus. Le flux purulent des dysenteriques répand des exhalaisons qui attaquent les membranes des intestins, & causent cette maladie fétide, si elles entrent dans l'anus, & surtout quand on s'assied sur le même siége. Les exhalaisons d'un vieil ulcere des poumons, sont extrêmement propres à causer la phthisie dans cette partie, lorsque d'autres les reçoivent par la respiration.

XXI. La matiere ichoreuse des ul-

ceres ne communique pas ſeulement à d'autres corps les affections chroniques, mais même des maladies aiguës, comme il paroît par l'inſertion de la petite verole, qui eſt pratiquée ſi communément dans la Turquie.

SCHOLIE.

Je crois qu'aucun de ceux qui ſe ſont appliqués avec exactitude aux expériences pratiques, n'ignore aujourd'hui la maniere dont on donne très-communément en Turquie la petite verole par inſertion. On peut en tout cas avoir recours à la ſeconde obſervation de la cinquiéme Centurie des Mêlanges des Curieux de la Nature, où cette opération eſt extrêmement détaillée. On y verra que le douziéme jour on perce les puſtules avec une aiguille, & qu'on ramaſſe le pus qui en coule, qu'enſuite on perce avec l'aiguille la peau d'un enfant juſqu'à ce qu'il coule une goutte de ſang, & qu'on fait ſur le champ entrer dans l'ouverture de pus ramaſſé qu'on mêle avec le ſang. Ordinairement à la fin du ſeptiéme jour les puſtules commencent à paroître, mais avec des accidens beau-

coup moins considérables, parce qu'il sort moins de pustules, & qu'il n'en arrive pas de suites fâcheuses, comme des milliers d'expériences faites chaque année le prouvent suffisament. Ces expériences servent encore à nous faire connoître la nature du ferment de la petite verole, & que cette fermentation morbifique est beaucoup plus douce, si elle se fait d'abord dans la masse de la lymphe, que si elle commençoit par la salive, & les liqueurs des premieres voies, comme il arrive ordinairement, & de-là passoit dans le sang. Car le ferment contagieux qui réside dans les exhalaisons, est plus subtil, plus spiritueux, & plus actif; au lieu qu'il est plus mat, & plus languissant, quand il est mêlé dans une liqueur purulente. Ajoutés à cela que le pus de la petite verole communiqué directement au sang est accablé par la quantité de cette liqueur, & prend un caractere beaucoup plus traitable.

XXII. La maniere la plus commode de guérir, & de guérir dans leur naissance toutes les maladies qui se produisent par contagion, & surtout les

chroniques, comme la galle, la groſſe verole, la gonorrhée virulente, eſt d'emploïer à l'extérieur les bains, & intérieurement les diaphoretiques, & les ſpécifiques alexipharmaques.

SCHOLIE.

La raiſon enſeigne, & l'expérience confirme, que le plus court chemin pour guérir les maladies contagieuſes, eſt d'emploïer les remedes qui déterminent le ſang vers l'habitude du corps. Car il n'y a pas d'excrétoire plus convenable que la peau pour faire ſortir les poiſons d'une ſubſtance très-ſubtile des recoins les plus cachés du corps. Or le bain temperé relâche, & ouvre la peau, & la maſſe du ſang, & des liqueurs, y trouvant moins de réſiſtance, obéït plus volontiers à l'impulſion du diaphoretique qui les y détermine, & s'y dégage plus aiſément des corps héterogenes qui lui ſont mêlés. Il eſt en effet certain qu'il n'y a pas de meilleur moïen pour faire ſortir toutes ſortes de poiſons des corps qui en ſont infectés, que de donner des ſudorifiques à la ſortie du bain, pourvû que cela ſe faſſe dès le commence-

ment, & qu'on réïtere le remede. Je connois plusieurs personnes qui ont été dans les commencemens préservés par ce régime de la gonorrhée, de la grosse verole, & de la galle maligne. Je dis plus : car quand même ces maladies auroient pris des forces, les purgatifs, les mercuriels, les bains, & les diaphoretiques n'en sont pas moins efficaces pour opérer une cure éradicative.

XXIII. J'estime que l'on doit mettre au nombre des principaux alexipharmaques qui résistent aux poisons, le camphre, le sel volatil de corne de cerf, le nitre, le scordium, la racine de pimprenelle blanche, la décoction des bois, & le mercure fixe diaphoretique, mêlés à la dose de quelques grains, dans des médicamens terreux, & alkalins.

XXIV. Les cauteres, ou ulceres que l'art produit, sont d'un grand secours pour éloigner du corps la peste, & toutes les autres maladies contagieuses.

SCHOLIE.

Puisque les cauteres évacuent les

impuretés, & les parties heterogenes du sang, & de la lymphe, ce qui les rend si salutaires à ceux qui sont tourmentés de maux de tête opiniâtres, d'ophthalmies, & d'autres vices des ïeux, & de la tête, il n'est pas étonnant qu'ils fassent un bon effet dans le tems que l'air est corrompu par des exhalaisons putrides, & contagieuses, qui peuvent être entrées dans le corps. Car donnant issuë à des humeurs nuisibles, & corrompuës, ils ôtent une partie de la nourriture du ferment morbifique dont les hommes sont enveloppés, ou pénétrés. C'est ce qui fait que les plus habiles Medecins, tels que Fabricius Hildanus, en vantent l'usage. Il assure que dans la peste meurtriere qui ravagea la ville de Lausanne, où de cent Malades à peine en échappoit-il seize, il s'en est préservé au moïen de deux cauteres, l'un appliqué au bras gauche, & l'autre au jaret droit, & que personne de ceux qui avoient des cauteres n'a été attaqué de peste, ou n'en est mort, qu'une ou deux sujets très-cacochymes. (*a*) Nous pouvons joindre à cette

(*a*) Fabric. Hidan. *Cent. IV. Obs.* 23. & 86.

autorité les témoignages avantageux que leur ont rendu Deusingius, (*a*) Paré, (*b*) & Diemerbroeck, qui dit *qu'il a souvent remarqué l'avantage considérable qu'on en retire dans la peste.* (c) Voici ce que Mercurialis a écrit sur ce sujet. *Je puis assurer que j'ai vu mourir beaucoup de personnes de la peste, mais qu'aucun d'eux n'avoit de cauteres, qu'un seul qui étoit un Prêtre. J'ai conferé sur ce sujet avec nombre de Medecins, & leur expérience s'est trouvée conforme à la mienne,* (d) Mais ce qui prouve que les humeurs nuisibles, & corrompuës, se portent aux endroits qui ont été précedemment ulcerés, c'est ce qu'atteste Fabricius Hildanus dans l'endroit cité, qu'il avoit eu dans l'aine droite un bubon qui s'étoit ouvert dans une peste considérable, & que depuis ce

(a) Deusing. *Tract. de Pest. c.* 23.

(b) Paré. *l.* 22.

(c) *Insignem fonticulorum utilitatem in peste multoties vidimus.* Diemerbroeck.

(d) *Possumus testari me innumeros peste extinctos vidisse, nec unquam vidisse quemquam qui haberet cauterium, prater unum tantum, & is erat sacerdos. Interrogavi etiam hac de re multos Medicos, qui testati sunt neminem se vidisse.* Mercurial. *Lib. de pest. c.* 23.

tems-là toutes les fois que quelque air contagieux le frappoit, il sentoit de la douleur dans le même endroit; ce qui lui arriva dans la peste de Lausanne. Pour nous nous pouvons assûrer avec vérité que nous avons vu les cauteres produire de très-bons effets non-seulement dans la peste, mais même dans les maladies épidemiques, & contagieuses, & nous en recommandons expressément l'usage. Car il est très-conforme à la raison que qui peut le plus, peut aussi le moins.

XXV. Outre les poisons extérieurs qui entrent dans les corps humains, il y en a qui s'y produisent, & ils sont de deux especes, c'est-à-dire, de nature putrefiante, ou caustique.

XXVI. Comme il n'y a rien de plus contraire à la vie, & à la conservation du corps, que la pourriture, qui ne détruit pas seulement la structure des solides, & le mêlange des fluides, mais la force motrice des parties qui executent les mouvemens; le sphacéle, ou la destruction putride, & fétide, de quelque partie solide dans l'intérieur du corps, étant de même nature, mérite sans contredit

la qualification de poiſon meurtrier, & mortel, ſurtout quand il eſt vrai qu'elle ſe multiplie en gagnant promptement les parties ſaines du voiſinage, auſquelles elle communique la même qualité contagieuſe.

SCHOLIE.

Le ſphacéle, ſi on ne l'arrête promptement, cauſe une mort ſoudaine, ſoit qu'il attaque intérieurement une partie noble, au nombre deſquelles nous mettons les nerveuſes, & membraneuſes, ou qu'il s'engendre à l'extérieur dans les membres, parce qu'il acquert des forces à meſure qu'il ſe communique, & qu'il détruit très-puiſſamment les forces vitales. Auſſi remarque-t'on que lorſque la pourriture s'empare d'une partie ſolide, les forces ſe détruiſant tout d'un coup, le pouls devient vite, & languiſſant, le ſommeil ſe perd ; ou devient inquiet, & qu'enfin les défaillances, & peu de tems après la mort arrivent ; ce que nous avons remarqué plus d'une fois dans le cancer ulceré, qui eſt une eſpece de corruption ſphacéleuſe, & dans le ſphacele des pieds,

& de l'inteſtin rectum à l'occaſion d'une fiſtule mal traitée. Je ne vois pas d'autre raiſon de la promptitude avec laquelle la maladie noire cauſe la mort, que parce que le ſang extravaſé dans le colon eſt converti en une corruption très-fétide par le ferment des gros inteſtins; ce qui fait que les forces ſe perdent, & ſe détruiſent ſubitement.

XXVII. Beaucoup de ceux qui meurent de maladies aiguës, ou chroniques, meurent du poiſon ſphaceleux qui attaque les parties ſolides, ſurtout du ventricule, & des inteſtins.

SCHOLIE.

Cette vérité eſt miſe en évidence par les ouvertures des corps morts de maladies, mais comme nous nous ſommes étendus ſur cette matiere dans le premier Chapitre de la Pathologie générale, nous y renvoions le lecteur.

XXVIII. Le ſphacele eſt produit par une cauſe interne, ou externe, qui eſt étrangere, & violente. La cauſe interne eſt la grande impureté de la maſſe du ſang, & des liqueurs, & ſa diſpoſition

ſition prochaine à la putrefaction ; alors il ſe déclare à l'occaſion de la plus legere léſion d'une partie extérieure. La cauſe externe eſt le poiſon pris intérieurement, une forte ligature des membres, une brûlure, une extenſion, la violence de la douleur, ou du froid.

SCHOLIE.

Tant que le ſang conſerve ſon mouvement progreſſif, & circulaire, il ne tombe point dans une vraie, & parfaite putrefaction ; mais s'il eſt chargé de beaucoup d'impuretés, & de parties excrémenteuſes, comme il arrive dans les ſujets cacochymes, & ſcorbutiques, & ceux qui ſont foibles, dès qu'il vient à s'arrêter, ou que ſon mouvement ſe rallentit dans les parties, non-ſeulement il ſe corrompt très-aiſément, mais il donne aux chairs des environs une extrême puanteur.

XXIX. Puiſque la diſpoſition notable du ſang à la corruption eſt extrêmement propre à la production du ſphacele, & de toutes les maladies malignes, & funeſtes, il faut appor-

ter tous ses soins pour conserver toujours le sang dans son intégrité, dans sa pureté, & le garantir de toute disposition corruptive, tant par les secours tirés du régime, que par ceux que fournit la Pharmacie.

SCHOLIE.

Il est certain que toutes les maladies, ou lésions, des corps impurs, & remplis de mauvais sucs, sont dangereuses, & menaçantes, parce qu'elles produisent très-promptement le sphacele dans les visceres, & les parties solide. Le premier des soins de ceux à qui l'entretien, & la conservation, de la vie, & de la santé, sont confiés, doit donc être de purifier promptement les liqueurs, à quoi on réussit par des saignées faites à propos, & par l'administration des remedes diaphoretiques, par une abstinence exacte, l'exercice, les analeptiques, & les décoctions légérement sudorifiques. Car il n'y a pas de route par laquelle on puisse faire sortir plus sûrement toutes les impuretés excrémenteuses, que celle de la peau, qui est l'excrétoire universel des exhalaisons, & des im-

puretés, du plus mauvais caractere, qui s'y portent sans danger. Et si l'on a vû jadis en Angleterre une peste, qui fesoit mourir en vingt-quatre heures, guérie par une sueur continuelle procurée pendant le même tems au moïen des cordiaux, le Malade gardant le lit, & s'abstenant en même tems du sommeil, pourquoi la sueur conduite par un Medecin prudent, ne pourra-t'elle pas aussi emporter les autres especes de corruptions? D'ailleurs il est certain que les sudorifiques prudemment administrés suffisent pour guérir l'extrême corruption de la lymphe qui constituë la grosse verole; d'où il suit évidemment que les sudorifiques ont beaucoup de force pour faire sortir de notre corps les liqueurs les plus corrompuës.

XXX. Outre les fermens, ou poisons corruptifs, qui naissent dans la masse du sang, il y en a encore d'autres; & ce sont les excrémens de mauvais caractere, lorsqu'ils ne sortent pas entierement du corps, & qu'ils séjournent trop long-tems dans les excrétoires, après qu'ils sont séparés du sang.

SCHOLIE.

Telle eſt la nature des humeurs excrémenteuſes, que ſi elles s'arrêtent dans les vaiſſeaux deſtinés à les faire ſortir, elles deviennent d'un plus mauvais caractere, en ſe putrefiant, devenant âcres, & corroſives; & cette propoſition eſt ſurtout vraie des humeurs excrémenteuſes les plus déliées, & de celles qui doivent ſortir par les petits vaiſſeaux que la peau recouvre. Car plus les excrémens ſont déliés, & plus le ſéjour leur donne de malignité.

XXXI. C'eſt une expérience connuë de tout le monde, que la matiere étrangere qui forme les efflorescences de la petite verole, de la rougeole, du pourpre rouge, & blanc, des fiévres pétechiales, & autres exanthemathiques, & que la force de la nature, & le mouvement inteſtin du ſang porte à l'habitude du corps, cauſe des ſymptômes funeſtes, & tels que les poiſons les produiſent, ſi elle rentre, ou qu'elle ſoit repouſſée du dehors au dedans.

SCHOLIE.

Car les Auteurs les plus célébres ont ramassé nombre d'expériences qui prouvent que le reflux de cette matiere cause d'extrêmes inquiétudes dans les parties voisines du cœur, des agitations involontaires, un parfait abbatement, des phrenesies, des assoupissemens, des convulsions, & même des morts subites.

XXXII. C'est encore une vérité connuë de tout le monde, qu'entre les maladies chroniques, la galle, la lépre, l'herpes, les ulceres coulans de la tête, la galle laiteuse des enfans, la goute rose, les pustules de la grosse verole, l'érysipele, la goute, causent les symptômes les plus cruels, & même des symptômes mortels, par leur reflux au dedans, soit qu'il soit causé par l'erreur, ou la faute des Malades, ou de ceux qui les traitent.

SCHOLIE.

Les observations qui justifient cette vérité fourmillent dans les Ouvrages de tous les Medecins Praticiens. On peut y recourir; car le dessein que je

me suis proposé ne demande pas que je les compile. Si l'on veut s'épargner ce travail, on peut consulter notre Dissertation *sur le reflux de la goute dans le corps*, (a) & celle *sur l'application imprudente des remedes topiques*, (b) & la Dissertation de M. Lindemann *sur la maladie retrograde*. (c)

XXXIII. C'est jetter une personne dans un péril imminent que d'arrêter imprudemment les sueurs salutaires, & critiques, qui arrivent à certaines heures du jour, sur le déclin des maladies aiguës, ou qui coulent avec puanteur des pieds, ou des glandes situées sous les aisselles.

XXXIV. C'est encore une vérité confirmée par la foi de toutes les observations, que si d'anciens ulceres qui ont coulé à l'avantage du sujet, viennent à se consolider sur le champ, il tombe dans des accidens très-fâcheux.

XXXV. Les impuretés excrémen-

(a) Differt. *de Podagra retrocedente in corpus.*
(b) Differt. *de imprudenti topicorum applicatione.*
(c) Lindeman. *Dissertatio de Morbo retrogrado.*

teuses qui dans le cours des maladies sont repoussées à la masse du sang, & de la lymphe, ressemblent parfaitement aux poisons, & peuvent en augmenter le nombre, parce qu'ils en ont effectivement les caracteres. Car d'abord ils agissent en très-petit volume, & à raison de parties très-déliées, 2°. Ils déploient très-promptement leur force pernicieuse, & attaquent principalement les parties nerveuses, & membraneuses; enfin ils dérangent, troublent, & même détruisent entierement l'œconomie des mouvemens de tout le corps.

SCHOLIE.

On trouvera peut-être étrange que, contre l'usage des Ecoles, j'aie beaucoup étendu la classe des poisons; mais je me suis cru autorisé à le faire, parce qu'il y a beaucoup de choses qui ont toutes les marques d'un vrai poison, qui blessent puissament le corps, détruisent la vie, & même causent des effets beaucoup plus cruels, que ce qu'on appelle ordinairement poison, ausquelles les Medecins ne font pas attention. J'ai donc cru qu'il étoit à pro-

pos d'expoſer avec plus d'exactitude la nature, les forces, & les proprietés des poiſons, afin qu'on fut plus en état d'éviter les dangers, qui naiſſent quelquefois de l'adminiſtration imprudente des remedes.

XXXVI. Les poiſons des liqueurs excrémenteuſes attaquent principalement les parties nerveuſes, & membraneuſes; mais les ſymptômes qu'ils produiſent varient ſuivant la partie affectée.

SCHOLIE.

Lorſque la matiere excrémenteuſe ſe porte au cerveau, & aux nerfs, elle cauſe aiſément le vertige, la phrenéſie, l'aſſoupiſſement, l'apoplexie complette, & incomplette, la migraine, l'aveuglement, & même la ſurdité. Si elle attaque les nerfs du diaphragme, elle produit de grandes inquiétudes dans les parties voiſines du cœur, le hocquet, & l'aſthme convulſif. Si elle entre profondément dans les nerfs pneumoniques, & les membranes nerveuſes des poumons, elle cauſe la toux ferine, une reſpiration très-inquiete, & embarraſſée juſqu'à craindre la ſuffocation.

focation. Si elle se dépose sur les nerfs du cœur, il tombe dans la palpitation, ou le tremblement. Pénétre-t'elle avant dans les membranes de l'ésophage, du ventricule, & des intestins, elle produit des cardialgies, des naufées, des gonflemens de l'estomac, des vomissemens accompagnés de dégoûts, des inflammations avec ardeur interne à la fossette du cœur, le froid des extrêmités, des tranchées cruelles, des gonflemens du bas ventre, & des constipations opiniâtres. Déposée dans les canaux urinaires, elle produit les suppressions d'urine; dans les pores biliaires, des regorgemens de la bile dans le sang; dans la peau des frissonnemens, & des sueurs froides. Si l'on fait une sérieuse attention à tous ces accidens, on verra évidemment que ce sont les mêmes que causent ordinairement les poisons proprement dits.

XXXVII. Puisque l'erreur, ou la faute du Medecin, fait naître dans certaines maladies aussi promptement, & aussi rapidement un poison mortel, lorsqu'il n'a pas toutes les attentions nécessaires aux excrétions, & que par imprudence il fait refluer au dedans la

matiere qui devoit ſortir, ou qu'il en empêche l'excrétion, il eſt du devoir d'un Medecin judicieux de connoître, & d'éviter tout ce qui a la force de cauſer ce reflux.

SCHOLIE.

Nous mettrons principalement dans cette claſſe les paſſions de l'ame, comme la terreur, & la crainte, le refroidiſſement du corps, l'uſage interne des aſtringens, les remedes narcotiques, les ſaignées faites à contre-tems, les forts purgatifs, les rafraîchiſſans trop forts, les cataplaſmes, & les emplâtres aſtringens, appliqués au dehors, les linimens mercuriels. On ne ſauroit croire combien tous ces remedes ſont préjudiciables dans les maladies éruptives.

XXXVIII. Les médicamens trop chauds, & qui mettent le ſang dans un trop grand mouvement, peuvent aiſément changer une humeur bénigne en poiſon, & une maladie bénigne en maligne.

SCHOLIE.

C'eſt une des fautes les plus com-

munes aux Praticiens de rendre très-mauvaiſes, & d'un très-mauvais caractere, des maladies bénignes; ce qui arrive ſurtout dans les maladies exanthematiques, comme les petites veroles, la rougeole, le pourpre, quand, ſous prétexte de déterminer à l'habitude du corps la matiere peccante, & d'en faciliter l'excrétion, des Medecins ignorans emploient non-ſeulement la chaleur du poële, & d'un lit brûlant, mais des médicamens qui mettent le feu dans le ſang, comme ſont les volatils huileux des régnes végetal, & animal. L'expérience univerſelle, avec laquelle la mienne n'eſt que trop d'accord, prouve que ce régime a donné la mort à beaucoup de Malades qui auroient pû guérir. Nous avons obſervé en effet que l'uſage imprudent de ces remedes a cauſé les plus funeſtes accidens, comme des inquiétudes, d'énormes hémorrhagies, des abbatemens exceſſifs accompagnés de défaillances, des délires, & des convulſions; pendant que ſi l'on n'emploie que des remedes temperés, doux, & capables d'adoucir l'acrimonie des humeurs, & de rabbattre la trop grande

ardeur du ſang, ces maladies parcourent leurs tems avec tranquillité, & il ſe fait une ſéparation louable de la matiere morbifique, qui ſe porte, pour ainſi dire, d'elle-même à l'habitude du corps, & à ſortir par la peau.

CHAPITRE IV.

Des Poiſons contenus dans l'air, qui cauſent les maladies épidemiques.

I. IL y a dans l'air des choſes extrêmement nuiſibles au corps humain, & qui en très-petit volume le réduiſent très-promptement à la derniere extrêmité; ces choſes ſont cauſes des maladies épidemiques, & malignes, & c'eſt à juſte titre qu'on les met au nombre des poiſons.

II. Les poiſons ſe réduiſent à trois claſſes principales, à raiſon de leur nature, fermentative, putride, ou âcre volatile cauſtique. Il y a de même dans l'air des choſes ennemies des corps des animaux, dont le caractere putrefiant, ou âcre cauſtique, leur

cause du dommage, ou cause leur destruction.

SCHOLIE.

On remarque qu'on rapporte aisément à ces classes presque toutes les especes de poisons; on remarque aussi que toutes les choses très-nuisibles, & capables de causer la mort par la maladie, produisent d'une maniere semblable leurs opérations mortelles.

III. On doit rapporter aux poisons putrefians, poisons extrêmement pernicieux aux corps humains, les exhalaisons des eaux croupissantes, & corrompuës, qui se répandent dans l'air.

IV. Il est dans la nature de toutes les eaux croupissantes de se corrompre par le repos, & par la chaleur du soleil, & de répandre dans l'air des exhalaisons extrêmement nuisibles.

SCHOLIE.

L'eau bien pure se conserve longtems saine, & sans atteinte de putrefaction, ou de puanteur; mais lorsqu'elle vient à se charger de parties hétérogenes, surtout de parties sulphureuses, & terrestres, que lui com-

munique aisément une terre grasse; & sulphureuse, le repos, & la chaleur du soleil lui font contracter un mauvais goût, & une mauvaise odeur, comme on le voit dans les païs marécageux.

V. Les exhalaisons des eaux marécageuses, & qui se corrompent, venant à se répandre dans l'air, causent des maladies malignes du plus mauvais caractere, & qui se répandent épidemiquement.

SCHOLIE.

Les maladies que produisent les inondations des eaux, & leur putrefaction, & celles qui regnent principalement dans les païs marécageux, sont surtout du genre des épidemiques, comme la peste, les fiévres pétechiales, les petites veroles, les rougeoles de mauvais caractere, les fiévres intermittentes, le pourpre.

VI. La peste, & les maladies pestilentielles, sont très-communes dans les païs, & dans les tems où il arrive de grands débordemens de rivieres.

SCHOLIE.

Personne n'ignore que la peste ne soit très-commune en Egypte, & que ce païs ne soit aussi sujet à beaucoup de maladies contagieuses très-fâcheuses; ce qui n'est uniquement causé que par le débordement du Nil. La preuve s'en tire tout naturellement de ce que dit Dappert dans sa *Description de l'Afrique*, p. 127. qu'on ne voit jamais la peste en Egypte, que quand le débordement du Nil a été trop considérable, & que tout le païs a été inondé. La raison qu'il en donne, est que le débordement du Nil ne fait qu'un marais de tout le païs, & que la chaleur brûlante du Soleil, aidée d'un vent du Midi, remplit l'air d'exhalaisons putrides extrêmement propres à produire la peste. Il avance encore une chose très-remarquable, c'est que loin que la chaleur intemperée cause la peste, elle en est plutôt le remede. Il regne pendant l'Automne dans Alexandrie nombre de fiévres épidemiques de mauvais caractere, où il arrive des vomissemens de bile verdâtre, qui n'ont point d'autre cause que la

corruption des eaux qui croupiffent fous les maifons des habitans. Il regne auffi de tems en tems dans la même Ville pendant l'Automne des petites veroles de mauvais caractere, & très-contagieufes, qui n'ont d'autre caufe que les exhalaifons corrompuës de l'eau du Nil. Car toutes les fois que le bras du Nil, appellé Calech, caufe de grands débordemens dans les environs de cette Ville, ces eaux qui croupiffent pendant toute l'année fe putréfient, & fe corrompent néceffairement, furtout l'Été; ce qui oblige tous les habitans du voifinage de fe refugier dans d'autres endroits, jufqu'à ce que l'année fuivante le Nil y répande d'autre eau. Dappert dans fa *Defcription de l'Afrique*, p. 127. 128. mérite d'être lû fur ce fujet.

VII. Les débordemens des rivieres caufent auffi très-communément dans nos païs des maladies épidemiques, & du genre des maladies aiguës.

SCHOLIE.

Il y eut autrefois à Leide une maladie contagieufe peftilentielle qui caufa beaucoup de ravages, & n'avoit

d'autre cause que le débordement qui s'étoit fait dans ce quartier par le vieux bras du Rhin, dont les eaux s'étoient corrompuës par la stagnation. On peut consulter sur ce sujet la XVII. Observation de Pechlin. Colerus remarque que les fréquens débordemens du Danube, & la continuité des pluies pendant plusieurs jours ont causé nombre de maladies épidemiques. (a) Forestus observe que la Ville de Delft est mal saine, parce qu'elle est bâtie dans un fond, & qu'elle a dans des fossés étroits des eaux croupissantes, surtout l'Été, ce qui fait qu'elles se corrompent, & répandent des exhalaisons putrides, sensibles même à l'odorat de ceux qui passent dans leur voisinage, de maniere que presque tous les dix ans les habitans sont attaqués de peste, ou de maladies pestilentielles. (b) Montanus rapporte qu'il y a près de Famagouste, Ville de l'Isle de Chypre, un endroit où des eaux se corrompent pendant l'Été, & causent dans l'air une putre-

(a) Coler. *Tract. de morb. Castrens. Dec. III. Obs. V.*

(b) Forest. *Lib. VI. de Febr. & morb. Epidem. grassant. p.* 163.

faction qui produit des fiévres pestilentielles, & qu'une infinité de personnes meurent des vapeurs contagieuses qu'exhalent ces marais. L'année M DCC XII. est dans notre païs un exemple récent des mauvais effets des inondations. Elles furent suivies d'une chaleur extrême qui dura six jours, à laquelle le froid succeda, qui fut encore suivi d'une trés-grande chaleur qui dura dix jours sans pluie. Ceux qui s'exposerent à l'air, surtout la nuit, furent attaqués de fiévre, accompagnée d'un extrême abbatement, de douleurs de tête, & de dos, d'inquiétudes dans les environs du cœur, de fréquens vomissemens, & dans quelques-uns de délire. Les accidens souffroient quelque rémission dans certains Malades; il étoit extrêmement rare qu'ils eussent une intermission parfaite. La trés-grande partie des Malades avoit encore une oppression de poitrine. Au reste cette maladie épidemique ne duroit que quatre, ou six jours, & se terminoit par une efflorescence des lévres, ou par une sueur venuë naturellement. Il n'y avoit presque point de maisons à Berlin où il n'y eut plusieurs

Malades ; mais il en mouroit très-peu, à moins qu'il n'y eut complication. Cette maladie infecta de même toute la Marche, & le Duché de Magdebourg, & même la Thuringe. Les Mémoires Chronologiques de Hall, nous font voir que depuis un tems très-éloigné, il n'y a eu dans cette Ville aucune maladie maligne, & épidemique, qui n'ait été précédée d'une inondation considérable causée par le débordement de la riviere de Sala. Les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature, *Dec. II. A. 9.* renferment une observation remarquable de Romazzini, qui atteste que des inondations, & des stagnations d'eaux, causées par des pluies longues, & abondantes, ont causé des fiévres tierces opiniâtres, qui ont attaqué indifféremment les hommes de tout âge, de tout sexe, de tout genre de vie, de tout tempérament, & de toute condition.

VIII. Les endroits marécageux, où les eaux croupissent, & se corrompent, sont très-mal sains, & produisent des fiévres très-pernicieuses.

SCHOLIE.

Il y a près de Berlin une très-jolie Ville, appellée Charlottembourg, dont la ſituation dans un fond la rend très-ſujette à avoir des eaux croupiſſantes qu'y jettent des rivieres conſidérables; ce qui fait qu'en Été preſque aucun des habitans n'échape à la fiévre, ſurtout tierce intermittente, principalement s'il s'expoſe la nuit au froid de l'air. La ſtagnation des eaux rend auſſi cet endroit fort incommode, à cauſe d'une infinité de couſins, dont on eſt dévoré. Dans le voiſinage de notre ville de Hall, environ à une lieuë, il y a un Village nommé Dieſkau, qui eſt auſſi dans un fond, & environné de beaucoup d'étangs. Il n'y a preſque point d'habitans qui n'ait, ou n'ait eu une fiévre ſi opiniâtre, que non-ſeulement on eſt ſujet à de fréquentes rechutes, mais qu'elle dure pendant des années entieres. C'eſt une fiévre erratique, mais qui garde le type de la tierce, & qui eſt très-dangereuſe, & même mortelle, à ceux qui n'y ſont pas accoutumés, & qui viennent d'un air ſalubre demeurer dans ce

Village. Lentilius assure dans une lettre à Lancisi qu'il y avoit autrefois près des murailles de la ville de Stutgarde un fossé, ou étang de plusieurs arpens qui rendit les habitans sujets pendant nombre d'années à des fiévres intermittentes, qui méritoient plutôt le nom d'endemiques, que celui d'épidemiques, & qui étoient très-longues, & très-rebelles, ce qui fesoit donner aux fiévres de ce caractere le nom de fiévres de Stutgarde. Certaines raisons aiant obligé de combler cet étang, & d'en faire un pré fort agréable, les fiévres intermittentes devinrent si rares, qu'elles ne mériterent plus jamais le nom d'épidemiques, mais seulement de sporadiques, c'est-à-dire, qui attaquoient tantôt l'un, tantôt l'autre, & n'étoient point difficiles à guérir. Il paroît par-là que ces fiévres étoient causées par les exhalaisons corrompuës de cet étang que le vent du Midi apportoit dans la Ville, parce que son choc contre les montagnes l'empêchoit de passer plus avant. Personne n'a traité ce sujet avec plus d'attention, & de soin que Lancisi dans son *Traité des exhalaisons nuisibles qui s'élevent des marais*,

(*a*) où il décrit au long la nature des fiévres d'armée, & pernicieuſes, qui ont couru à Rome depuis le commencement de l'Été juſqu'à l'Automne, dans le quartier appellé la Ville de Leon, à cauſe des eaux bourbeuſes qui étoient dans les foſſés.

IX. Les ſtagnations d'eaux que cauſent les années fort humides, & pluvieuſes, les rendent très-contraires à la ſanté, ſurtout quand le vent du Midi ſouffle continuellement.

SCHOLIE.

Les maladies épidemiques malignes, & contagieuſes, viennent ſouvent d'une diſpoſition trop humide de l'air pendant le cours de l'année. Auſſi Hippocrate remarque-t'il (*b*) qu'après de longues pluies il ſurvint une peſte cruelle qui ravagea de la maniere la plus tragique la ville d'Abatos, & qui avoit tant de malignité, que les bras, & les pieds, tomberent à pluſieurs habitans. Il dit ailleurs, (*c*) qu'il a été témoin

(a) Lanciſi. *Tract. de Noxiis Paludum effluviis.*
(b) Hipp. *Lib. III. Epidem.*
(c) Hipp. *Lib. II. Epidem.*

que le souffle habituel du vent de Midi fit naître à Cranon d'abord beaucoup d'ulcéres coulans, & de pustules, & ensuite des charbons. Galien regarde une année trop humide comme un signe qui annonce la peste. (a) Benoît Sylvaticus rapporte (b) que deux années aiant été froides, & extrêmement pluvieuses, avec un vent de Midi continuel, presque toute l'Italie fut en proie à des maladies de même nature. C'étoit des fiévres bâtardes, ardentes, accompagnées de poux, de rougeole, de petite verole, qui attaquoient surtout les sujets plethoriques, principalement quand ils habitoient dans des lieux bas, & qu'ils s'étoient livrés aux plaisirs de l'amour.

X. Ce sont les différentes exhalaisons, & matieres corrompuës, qui sont contenuës dans l'air, qu'on doit regarder comme les causes, & les sources les plus communes des maladies endemiques, & épidemiques, qui font du ravage dans certains païs, & certaines dispositions du tems.

(a) Galen. *de temp. Cap. IV.*
(b) Benedict. Sylvat. *Cent. I. Consil. XIV.*

SCHOLIE.

Les maladies qui ont coutume d'affliger souvent, & grièvement, le genre humain sont principalement les épidemiques, ou celles qui attaquent beaucoup de personnes à la fois, & qui ne se montrent que dans certains tems; & dans ce nombre sont surtout comprises les fiévres aiguës de toute espece, celles qui sont accompagnées d'éruptions, les intermittentes, les douleurs, les fluxions, les inflammations, comme les petites veroles, la rougeole, les fiévres tierces, & quartes, les doubles tierces, les fiévres ardentes, les pleuresies, les ophthalmies, les squinancies, les fiévres catarrheuses bénignes, & malignes, les érysipelateuses, la goute, la diarrhée, le rhumatisme, les fausses pleuresies, les dysenteries, maladies qu'on peut à bon titre attribuer à la corruption de l'air. C'est aussi ce que pensoit Hippocrate, comme on en peut juger par les textes suivans. *Lors*, dit-il, *qu'une même maladie attaque beaucoup de personnes en même tems, il faut en rechercher la cause dans ce dont l'usage est le plus universel, & le*

le plus commun à tous les hommes. Or c'est ce qui convient à l'air que tous les hommes respirent. (a) Et plus bas il ajoute, *quand il y a une maladie contagieuse, il est évident qu'il ne faut point s'en prendre au régime, mais que sa cause est dans l'air que nous respirons, & il est évident que cet air est chargé de quelque mauvaise exhalaison.* (b)

XI. Nous avons souvent remarqué que les dispositions d'années les plus mal saines, & les plus propres à la génération des maladies épidémiques, sont celles où trop, ou de trop longues pluies, ou des débordemens considérables sont suivis de chaleurs soudaines, & immoderées, pendant quelques jours, puis de reprise d'un froid extraordinaire, & l'effet de ces combi-

(a) *Quando ab uno morbo multi homines corripiuntur eodem tempore, causam ad id quod communissimum est, & quo maxime omnes utimur, referre oportet : est autem hoc spiritus, & aer quem inspirando trahimus.* Hipp. *Lib. de Nat. human.* §. 18.

(b) *Cum unus morbus populariter grassatur, manifestum est diatam non esse culpabilem, sed quem trahimus spiritum in causa esse; & palam est eum ipsum spiritum morbosam aliquam exhalationem habere.* Hipp. *Ibid.* §. 19.

naisons est encore plus mauvais quand elles arrivent le Printems, ou l'Automne.

SCHOLIE.

Nous connoissons beaucoup de maladies épidémiques produites de cette maniere. Telle est la fiévre épidémique dont nous avons parlé plus haut. Nous avons eu ici en 1698. un Hiver extrêmement traitable, doux, & humide, & semblable à un Automne, avec beaucoup de vents du Midi. Le Printems qui le suivit fut très-chaud. Alors les petites veroles firent dans la Ville un grand ravage pendant quelques mois. Elles furent remplacées à l'équinoxe du Printems par une fiévre pétechiale maligne, & contagieuse, qui fut funeste à beaucoup de personnes. Nous avons fait l'histoire de cette fiévre dans deux Dissertations particulieres. L'Hiver de l'année 1664. aiant été de même humide, & pluvieux, les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature, (a) attestent qu'au commencement du Printems la ville de Thorn fut ravagée par le pourpre épi-

(a) Miscell. Nat. Curios. *Dec. I. Obs. CXLV.*

demique malin, qui dura pendant tout l'Été, & tout l'Automne, & ne cessa qu'en Hiver. Il fut funeste à beaucoup d'enfans de l'un, & l'autre sexe. En 1675. tout l'Été fut pluvieux, l'Automne qui le suivit fut tantôt serain, tantôt pluvieux; ce qui fit que toute la Silesie, & l'Autriche, furent attaquées pendant l'Automne de catarrhe, & de rhume de cerveau, avec toux, & inflammation du gosier. Jamais maladie ne fut plus universelle. Il n'y eut pas une maison exempte, & où il n'y eut à la fois trois, ou quatre Malades, qui étoient incontinent remplacés par d'autres, lorsqu'ils étoient guéris. On peut voir ce que dit sur cette maladie Raygerus dans les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature. (a) Les mois de Novembre, & de Décembre de l'année 1707. & le mois de Janvier de 1708. se passerent sans neige, & sans gêlée, & il y eut une très-grande quantité de diarrhées. Vers le commencement du Printems, qui fut fort chaud, il se répandit des pleuresies, & des fiévres catarrheuses avec du pourpre, qui attaquerent les jeunes

(a) Ibid. *Dec. I. A. VI. Obs. CCCXIII.*

gens, & furtout les femmes. Ces fiévres étoient accompagnées d'abbatement des forces ; on dormoit peu ; on éprouvoit des changemens fréquens de chaud, & de froid, & les parotides s'enfloient. Ces maladies ne furent funeftes qu'à peu de perfonnes.

XII. Le poifon que la putrefaction des eaux croupiffantes répand dans l'air, & qui caufe les maladies graves, épidemiques, & malignes qui regnent quelquefois, eft de deux efpeces : car il eft de nature putredineufe, & vermineufe, ou âcre, & cauftique.

XIII. Les eaux de marais font une fource féconde de pourriture vermineufe.

SCHOLIE.

Car partout où il y a des marais, des foffés qui ne coulent pas, des eaux corrompuës, il y a toujours ; furtout pendant que le Soleil a le plus de chaleur, une grande quantité d'infectes de différentes efpeces. J'ai pefé plufieurs fois ces eaux, & je les ai toujours trouvé fort legeres ; peut-être à caufe de l'abondance de la matiere étherée qu'elles contenoient, & qui

est la cause de leur putrefaction ; & les aiant examiné pendant qu'elles étoient troubles, j'y ai constament remarqué une infinité de vermisseaux de différente figure, & espece. Ces eaux évaporées à une chaleur douce dans un vaisseau d'étain, se résolvent en une infinité de petites bulles qui s'attachent au fond du vaisseau, peut-être à cause de leur viscosité sur laquelle la chaleur agit.

XIV. Quand il se répand dans l'air une abondance extraordinaire de vermisseaux, ils causent, & présagent des maladies malignes.

SCHOLIE.

Nous avons pour garand de cette vérité toute l'Antiquité, & les plus habiles Medecins. Varron regarde une quantité d'insectes répandus dans l'air comme cause des maladies épidemiques. Voici comme il s'explique. *Il faut aussi remarquer que lorsqu'il y a des marais qui viennent à se sécher par les mêmes raisons, il y naît des insectes si déliés, que les ieux ne les peuvent appercevoir, que l'air fait entrer dans le corps par la bouche, & par le nez, qui causent des maladies dange-*

reuses. (a) Le Poëte Lucrece avoit dit la même chose avant lui. *Tout est sujet à la pourriture, & de la pourriture naissent des insectes animés.* (b) Columelle est bien du même avis, comme il paroît par les paroles suivantes. *Il ne faut point avoir de bâtimens voisins des marais, ou des grands chemins, parce que les marais pendant la chaleur exhalent un poison nuisible, & qu'ils engendrent des insectes armés d'aiguillons dangereux, qui fondent en troupe sur ceux qui les habitent; ce qui cause souvent des maladies, cachées dont les Medecins mêmes ne peuvent pénétrer les causes.* (c) En quelque tems donc de l'année qu'on

(a) *Advertendum etiam, si qua erunt loca palustria, & propter easdem causas arescant, crescunt animalia quædam minuta, quæ non possunt oculi consequi, & per aëra intus in corpora per os & nares perveniunt, atque efficiunt difficiles morbos.* Varro. *De Re rustic. Lib.* I. *C.* I.

(b) . . . . *obnoxia cuncta putrori Corpora; putrores insecta animata sequuntur.* Lucret.

(c) *Nec paludem vicinam esse oportet ædificiis, nec junctam militarem viam, quod illa caloribus noxium virus eructat, & infestis aculeis armata gignit animalia, quæ in nos densissimis agminibus involant, ex quibus sæpe contrahuntur cœci morbi, quorum causas ne Medici quidem perspicere queunt.* Columell. *Lib.* I. *de Re rustic. c.* 5.

voie une quantité d'insecte qui n'est point ordinaire, on est en droit de prédire des tems contraires à la santé, & des maladies épidemiques; ce qui est constant par une longue expérience, & les observations de trés-grands hommes. Aussi Jean de Damas assure-t'il qu'*en quelque païs, & en quelque tems de l'année qu'on ait vû des troupes de mouches, les habitans ont été attaqués des maladies que la pourriture cause dans les corps.* (a) Riviere assure qu'il se répandit une fiévre épidemique de mauvais caractere après qu'on eut vû une quantité innombrable d'insectes. Verulam dit aussi que les années seront mal saines, & même menacées de peste, quand il y aura grande quantité de grenouilles, de mouches, & de sauterelles. (*b*) Valeriola n'a pas fait plus de difficulté d'annoncer des maladies épidemiques sur le fondement de la quantité d'insectes, & de sauterelles. (*c*) Un exemple ré-

(a) *Ubivis gentium quocumque anni tempore phalanges muscarum redundaverint, ibidem & ægritudines quæ ex putredine oriuntur in corporibus indigenarum redundaverunt.* Joan. Damascen. *Aph.* 132.

(b) Verulam. *Oper. p.* 923.

(c) Valeriol. *Obs. Lib.* II. *obs.* I. *p.* 95.

cent confirme cette vérité. En l'année 1692. on vit une quantité incroiable de ſauterelles qui voloient dans l'air, & ſe ſont répanduës ſur toute la Thuringe, la Miſnie, & la Vogtlande, où elles cauſerent un dégât infini en deſcendant à terre pour pâturer les grains, & tous les végetaux. Depuis ce tems il ſe répandit dans ces Provinces beaucoup de fiévres de mauvais caractere, & même jointes avec des efflorescences de la peau. Fabrice de Hilden obſerve que dans le tems de la peſte dont nous avons parlé ci-deſſus, il y avoit une ſi grande quantité de mouches, que de mémoire d'hommes on n'en avoit tant vû. (*a*)

XV. Les eaux corrompuës, & croupiſſantes, répandent auſſi beaucoup d'exhalaiſons de nature ſalée cauſtique volatile, qui ſortent en partie des eaux mêmes, & en partie des inſectes qui ſont pleins de ſel volatil.

SCHOLIE.

Preſque toutes les eſpeces d'inſectes ont beaucoup de ſel cauſtique; ce qui fait que leur application ſur la peau l'éleve

(a) Fabric. Hildan. *Cent. IV. obſ.* 23.

l'éleve en vessies, & que par leur usage intérieur, corrodant, & irritant violemment les parties solides, ils les enflamment, & les font tomber en convulsions; ce qui prouve qu'ils ont une qualité veneneuse. Que les insectes répandent des écoulemens nuisibles, c'est ce dont il n'est plus permis de douter lorsqu'on fait attention que quand les mouches cantharides s'attachent aux arbres, & surtout au sureau d'Espagne, elles remplissent l'air d'une odeur très-fétide.

XVI. Les eaux croupissantes mêmes sont extrêmement remplies de sels âcres, & caustiques, ce que prouvent les plantes qui naissent dans les étangs, & les fonds, qui sont presque toutes de nature âcre, & dont un grand nombre est de nature caustique, & veneneuse; observation que personne que je sache n'a faite avant moi.

SCHOLIE.

On peut confirmer cette vérité par la preuve tirée des qualités de différentes plantes, comme le faux acorus, le pied de veau, l'aconit appellé anthora, l'œnanthé, l'aconit, le mou-

ron d'eau, la ciguë aquatique, le colchique, l'herbe aux gueux, les eſpeces de glaïeul, & d'iris, ou flambe de marais, le ros ſolis, la perſicaire âcre, la queuë de cheval de marais, la renoncule aquatique, le ſouci de marais, le creſſon d'eau, la beccabunga, dont la plus grande partie eſt de nature veneneuſe, & pernicieuſe aux animaux mêmes quand ils en mangent. On peut rendre cette raiſon de l'âcreté que les eaux croupiſſantes communiquent aux plantes qui y naiſſent. Les eaux ne peuvent croupir long-tems, ſurtout dans une terre limoneuſe, & ſulphureuſe, ſans commencer à ſe putrefier, ou ſans qu'il s'y faſſe un mouvement inteſtin qui en détruit la temperature. Or telle eſt la nature du mouvement inteſtin, qu'il change les ſucs temperés, inſipides, & ſans odeur, & même les ſucs doux, en ſucs qui ont du goût, ſalés, volatils, & même ſulphureux fétides, comme il paroît clairement par la fermentation qui produit le vin, & la putrefaction. Pourquoi donc un commencement de pourriture ne pourroit-il pas changer les parties ſulphureuſes, & terreuſes des

eaux, qui servent à la nourriture des plantes, en parties âcres, & salées?

XVII. Outre les écoulemens morbifiques que la putrefaction des eaux communique à l'air, il en renferme aussi quelquefois d'autres qui sont également nuisibles au corps humain, & propres à causer des maladies.

SCHOLIE.

On ne peut avoir pratiqué la Medecine pendant quelque tems sans avoir remarqué plus d'une fois la différence qu'il y a dans les caracteres des différentes maladies épidemiques, & observé qu'elles attaquent, tantôt une partie, tantôt une autre, & souvent y produisent des symptômes très-différens, & même très-opposés les uns aux autres. Les Anciens, qui n'en connoissoient pas la cause, s'en prenoient à quelque chose de surnaturel. Pour nous nous attribuons les maladies épidemiques, & leurs différens accidens, à des matieres très-divisées, veneneuses, & de différent caractere, qui voltigent principalement dans l'air, & qui produisent dans les liqueurs du corps humain des altérations assorties

à leur génie. Car l'air eſt une eſpece de menſtruë univerſel dont la force expanſive élaſtique, jointe à la chaleur de la matiere ètherée dont il eſt pénétré, diſſout, & emporte de tout les corps des parties ſubtiles, dont il s'empreint, ce qui forment des exhalaiſons de différentes natures, dont le concours, la combinaiſon, & le mélange, par l'entremiſe de la matiere ſolaire, & ètherée qui ſont répanduës dans l'air en abondance, forme différens tiſſus, & différens produits. Il eſt certain qu'il y a dans l'air des ſubſtances ſalines, & ſulphureuſes, de différente nature. Le nitre, ce ſel inflammable, & élaſtique, eſt la production de l'air. La tête morte de l'alun, & du vitriol, extrêmement calcinée, & dépouillée de tout ſon ſel, expoſée long-tems à l'air s'empreint de nouveau de ſel alumineux, & vitriolique. Il y a auſſi dans l'air beaucoup de ſouffre ſemblable au ſouffre mineral par l'odeur, & la nature, comme la foudre, & le tonnerre le prouvent. Et qui oſeroit aſſurer qu'il monte dans l'air des lieux ſouterrains, & des mines de ſouffre, pendant qu'il eſt cer-

tain que la chaleur du Soleil ne pénétre pas au-delà de quelques pieds, & qu'il ne faut pas un feu médiocre pour faire la sublimation du souffre mineral? Il est donc très-vraisemblable que le souffre est produit dans l'air par le sel universel vitriolique, que contient cet élement, & les exhalaisons onctueuses, & grasses qui s'y trouvent répanduës, comme on voit en Chimie un bon Artiste produire de véritable souffre par le mélange du sel acide du vitriol avec la poussiere de charbons, ou bien par le mélange de l'alun, & du jaune d'œuf, ou le tirer des excrémens de l'homme. Pourquoi donc les différens écoulemens qui sortent de la terre dans différens païs, & qui changent suivant les saisons, la différente maniere dont le Soleil opére, & le différent état des vents, ne pourront-ils pas donner naissance à différentes semences salines, & sulphureuses, qui, pénétrent dans les différentes cavités des corps, produisent différentes affections épidemiques, ou même endemiques, dont il n'est cependant possible de connoître le caractere, & les vertus que par leurs effets, ou, com-

me on parle dans l'école, *à posteriori*; & non par la raison, & par les sens, ou *à priori* ?

XVIII. Les maladies d'armées qui sont les plus mauvaises de toutes, & qui font beaucoup de ravages, sont aussi principalement causées par les vices de l'air, & les mauvaises exhalaisons.

SCHOLIE.

On doit mettre en tête des maladies malignes contagieuses, & de celles qui naissent d'une corruption interne des liqueurs vitales, les maladies appellées maladies d'armées. Car bien que cette corruption reconnoisse plusieurs causes, & fort différentes les unes des autres, telles par exemple que la faim, les veilles, & les fatigues continuelles, les mauvaises nourritures, le vice de l'air, & la corruption des exhalaisons dont il est rempli, tiennent sans contredit le premier rang parmi les causes qui la produisent. Car quel amas ne se fait-il pas dans l'air d'exhalaisons excrémenteuses, impures, & fétides, au milieu d'une si grande quantité d'hommes, & d'ani-

maux ? Si vous joignés à cette cause des eaux croupissantes, à cause des pluies abondantes, & un vent continuel du Midi, peu propre à nettoïer l'air, des chaleurs immoderées, des nuits froides, le sommeil pris en plein air, il est impossible que les corps ne prennent une disposition prochaine à une grande corruption, & qu'ils ne soient enfin attaqués de maladies des plus sérieuses. Au reste, ces maladies ne laissent pas de suivre un certain ordre. Il commence à régner dans l'Été des fiévres intermittentes bilieuses continuës, mais accompagnées de symptômes insolites; parce que la grande chaleur du Soleil produit dans l'air une abondance de matiere âcre, sulphureuse, & caustique. Dans l'Automne, où les soldats se gorgent de fruits fermentatifs, & boivent beaucoup d'eau, il vient des dysenteries malignes, & contagieuses; & lorsque les troupes sont en quartier d'hiver, il survient des fiévres encore plus malignes, comme sont les exanthematiques, & les pétechiales. Car il est ordinaire à la putrefaction interne d'augmenter, & de prendre des forces avec le tems.

XIX. Les exhalaiſons veneneuſes contenuës dans l'air font ſurtout du tort, & cauſent des maladies, à ceux qui s'expoſent indiſcretement à l'air le ſoir, ou pendant la nuit.

SCHOLIE.

Tout le monde ſait que les exhalaiſons de toute eſpece ſont pendant le jour élevées par la force du Soleil dans la plus haute région de l'air, & que ſur le ſoir, & pendant la nuit, elles ſe condenſent par le froid, & retombent avec le ſerein.

XX. C'eſt ſurtout avec la roſée, & le ſerein, que les exhalaiſons les plus contraires à la ſanté deſcendent ſur la terre, & qu'elles ſont nuiſibles aux animaux, & aux végetaux.

SCHOLIE.

Il n'y a, ni Laboureur, ni Jardinier, qui ne ſache le dommage que cauſe aux arbres, & aux plantes, la roſée corrompuë qu'on appelle nielle. Sa qualité maligne conſiſte principalement dans un ſel ſubtil cauſtique, qui nuit auſſi aux hommes, comme les Mêlanges de l'Academie des Curieux

de la Nature en font foi. (*a*) On voit dans cette Collection qu'aiant mis de cette humidité dans la bouche, il vint de petits ulceres aux lévres, & que ceux qui marcherent pieds nuds dans l'herbe qui en étoit couverte, furent attaqués de pustules qui se changerent en ulceres noirâtres, & même quelques-uns de fiévres ardentes. Je ne fais aucun doute que les dysenteries épidemiques qui ont coutume de paroître au commencement de l'Automne après un Été très-chaud, n'aient pour cause la plus ordinaire une rosée corrosive qui pénétre dans le corps en partie par ses pores, & en partie au moïen des fruits dont on fait usage, & qui en sont empreints. Il arrive souvent que ce fleau n'attaque qu'un canton, les autres en étant exempts ; & que tous ceux qui mangent des prunes, ou des poires gâtées par cette rosée, sont attaqués d'une même maladie, pendant que ceux qui s'en abstiennent ne le sont pas. Il tombe aussi avec le serein des exhalaisons de nature veneneuse qui causent des maladies épide-

(a) Miscell. Nat. Curios. *Decad. III. A.* 9. & 10. *Obs.* 93.

miques, comme l'atteste l'Observation XCXIV. des Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature à l'endroit cité ci-dessus ; on y verra que le serein fit tomber sept hommes, d'ailleurs sains, & robustes, dans une fiévre maligne, & même mortelle.

XXI. Il ne tombe pas seulement de l'air des écoulemens de nature caustique, mais, pour ainsi dire, d'organisés, & d'animés, surtout pendant la nuit, qui pénétrent dans l'intérieur du corps.

SCHOLIE.

Il n'a pas échappé aux recherches des Physiciens qu'il s'engendre dans les marais des insectes très-petits, & cependant de différente espece, & grandeur, qui se répandent ensuite dans l'air du voisinage. Les marais en effet sont une pepiniere de toute sorte d'insectes, dont les œufs s'y fécondent très-promptement, surtout par une chaleur moderée, & dont quelques-uns ont le corps si petit, qu'au rapport de Leuvenhoeck, (a) plusieurs centai-

(a) Leuvenhoeck. *Tom. I. Epist. 71. & Tom. II. Epist. 96.*

nes de ces insectes n'égalent pas la grosseur d'un grain de sable. Il n'est donc pas merveilleux qu'eux, & leurs œufs, se répandent dans l'air, & retombent avec la rosée. Mais comme le célébre Lancisi a traité savamment, & amplement, cette matiere dans le Chapitre XVI. du Traité déja cité, nous y renvoions le Lecteur curieux. Nous remarquerons cependant que les Laboureurs, & les Jardiniers savent parfaitement qu'il tombe souvent une rosée nuisible aux fruits, & aux plantes, dont il naît une quantité prodigieuse d'insectes, & de vermisseaux, & que cette rosée cause des maladies considérables, & même la mort, aux animaux qui mangent les plantes qui en sont abreuvées. Et si les hommes usent d'alimens pénétrés de cette rosée vermineuse, ils tombent dans une grande dysenterie, telle qu'on l'a vûë il y a quelques années pour un semblable sujet dans quelques endroits du Duché de Brunswic, où les légumes furent infectées d'une rosée vermineuse, qui produisoit la même maladie, même après la coction des plantes.

XXII. Puisque l'humidité de la ro-

ſée, & de l'air pendant la nuit, eſt ſi préjudiciable aux corps humains, il faut avoir grand ſoin de ne point s'y expoſer, ſoit en dormant, ſoit en voiageant dans les endroits maréſcageux.

SCHOLIE.

Lanciſi fait ſur ce ſujet une remarque très-importante; c'eſt que beaucoup de perſonnes qui n'y font pas attention, Chaſſeurs, ou Etrangers, tombent dans des fiévres malignes, ſurtout aux environs de Rome, pour le peu qu'ils dorment dans le voiſinage d'un marais; *(a)* ce qui arrive auſſi à ceux qui voiagent dans les païs maréſcageux du voiſinage de cette Ville. Il avertit même ceux qui voiagent par des chemins fangeux, tels que ceux de Naples à Rome, de s'expoſer plutôt à la chaleur de l'air pendant le jour, que de ſe laiſſer prendre aux charmes du frais de la nuit, dont on paie la douceur bien cher par la ſuite. Je me rappelle à ce propos un paſſage remarquable de Lauremberg, qui dit qu'*il a*

(a) Lanciſ. *de Noxiis palud. Efſluv. c. 26. p. 62.*

presque couru risque de perdre la vie pour avoir respiré la nielle pendant des nuits d'Eté en Gascogne étant à Montauban, & à Toulouse, dans un tems où il n'étoit point encore en garde contre ce dangereux ennemi. (a) On sait aussi que ceux qui demeurent à Rome pendant l'Été, & qui s'endorment hors de la Ville, tombent dans des accidens très-fâcheux, & ordinairement mortels, parce que l'air, & la terre des environs de Rome fourmillent d'insectes, qui, montant avec les vapeurs, infectent la rosée, & l'air qu'on respire pendant la nuit. Mais il devient plus salutaire après les pluies, & surtout au mois de Septembre, & alors les Romains demeurent sans danger à la campagne.

XXIII. L'air chargé d'exhalaisons veneneuses entre par différens chemins dans l'intérieur du corps humain.

(a) *Uredinis, vulgo* MEBL CHAU *infelicem delapsum fere cum vita periculo æstivis noctibus expertus sum aliquando in Aquitania Montalbani & Tolosæ agens, cum nondum à tam infenso hoste mihi cavere didiceram.* Petr. Lauremberg. *Horticult. Lib. I. c.* 35.

SCHOLIE.

Il y a d'abord les pores de la peau, qui ſont continuellement en état de recevoir les écoulemens des médicamens, & des bains, & ont la même aptitude à recevoir l'humidité chargée d'exhalaiſons veneneuſes, que l'air leur applique. Hippocrate a donc eu grande raiſon de dire que *les chairs attirent, & du ventre, & du dehors, parce que tout le corps reſpire.* (a) Il y a d'ailleurs dans les narines, & dans les oreilles, des ouvertures environnées de membranes glanduleuſes, & nerveuſes, par leſquelles entre l'air chargé d'exhalaiſons. Je ne fais même aucun doute qu'elles n'entrent auſſi par les pores dans la ſubſtance même des parties nerveuſes, & c'eſt ce qui paroît par l'effet des odeurs ſalutaires, & nuiſibles, qui peuvent donner de la force, & de la vigueur, ou renverſer toute l'œconomie des mouvemens, comme les hyſteriques le prouvent clairement. En troiſiéme lieu, l'air humide, & char-

(a) *Carnes attractrices, & ex ventre, & extrinſecus, quia totum corpus exſpirabile.* Hipp. *Lib. VI. Epid. Sect.* 7.

gé de vapeurs, descendant dans les poumons par les narines, la bouche, & le larinx, & pénétrant dans leurs replis les plus intimes, s'insinuë dans les pores des vésicules pulmonaires, & peut de cette maniere se mêler au sang. Enfin il s'attache à la salive, & descend aisément dans l'estomac par le canal de l'ésophage, surtout avec les alimens liquides, & solides. C'est la doctrine d'Hippocrate, comme il paroît par le texte suivant. *Tout ce qu'on mange, ou boit, fait entrer de l'air dans le corps, tantôt plus, tantôt moins.* (a) Cette vérité est prouvée par nombre de rots qui arrivent souvent après avoir bû, ou mangé, lorsque l'air rompant les bulles qui l'enferment, vient à courir ça & là, & sortir par l'endroit où il trouve moins de résistance. Quant aux exhalaisons que nous avons appellées organisées, & animées, si elles ne pénétrent dans le corps par les pores de la peau, & par l'entremise de la salive, elles y entrent avec le boire, & le manger. Ce qui fait que dans les ma-

(a) *Omnia quæ eduntur & bibuntur spiritus in corpus inferunt, aliquando plures, aliquando pauciores.* Hipp. *Lib. de flatib.*

ladies malignes, & contagieuſes, on voit ſouvent les Malades rejetter par la bouche, ou rendre par le bas une grande quantité de vers. On ſait encore que quand les moutons boivent des eaux mareſcageuſes, on trouve des inſectes dans leur viſceres, & ſurtout dans leur foie. C'eſt à cette cauſe qu'il faut auſſi rapporter la génération qui ſe fait en Afrique, & en Allemagne de petits vers ſous la peau des enfans.

XXIV. Si l'on veut affranchir une Ville de la tirannie des maladies malignes épidemiques, & même endemiques, il faut ſurtout s'attacher à deſſeicher les marais, & les foſſés, & faire de grands feux.

SCHOLIE.

On prouve par le témoignage de Pierre Salius, (a) que le deſſeichement des foſſés, & des marais publics, ſuffit pour empêcher de graves maladies épidemiques. Car il dit que ſon païs n'a plus été affligé de fiévres peſtilentielles, qui tous les ans feſoient un grand ravage pendant l'Automne, depuis qu'on eut deſſeiché des foſſés appartenant au Public.

(a) Petrus Salius. *De peſtil. Febr. c. 20. p. 130.*

Public. Le célébre Lancisi rapporte encore plusieurs exemples semblables dans l'ouvrage que nous avons déja cité. Le second moïen que nous avons proposé pour purifier l'air dans les païs marescageux, est d'allumer des feux. Hippocrate reconnoît tant de puissance dans le feu, qu'il le croit capable d'écarter la peste. On peut voir ce qu'en disent Galien, (a) & Amatus Lusitanus. (b) Pline regarde aussi le feu comme le remede de la peste. (c) Et en effet, le feu par son mouvement violent consume le superflu de l'humidité de l'air, & produit un vent très-propre à dissiper les exhalaisons contagieuses, & à rendre du mouvement à l'air qui croupit. La fumée des bois résineux, & des corps bitumineux contribuë beaucoup à corriger l'air. C'est une vérité que tout le monde regarde comme constánte, que depuis environ vingt ans qu'on fait dans notre Ville de Hall un grand usage du charbon de terre, pour cuire le sel, on n'y voit plus de fiévres malignes, & péte-

(a) Galen. *de Theriac. ad Pison. c.* 16.
(b) Amat. Lusitan. *Cent VII. Curat.* 27.
(c) Plin. *Hist. Natur. Lib. XXXVI. c. ultim.*

chiales, de dysenteries, & de maladies scorbutiques qui y étoient si communes avant ce tems. Car l'atmosphere de cette Ville étoit chargée de beaucoup d'humidité, tant à cause des branches de la riviere de Sala qui s'y répandent en grand nombre, qu'à cause de l'évaporation continuelle des eaux dont on tire le sel. Or la fumée du charbon de terre corrige merveilleusement ce deffaut. Et la preuve que cette fumée est salutaire, c'est que les habitans des maisons par lesquelles elle passe continuellement, & qu'elle noircit sans cesse, n'en ressentent aucun dérangement de leur santé.

XXV. Les vents d'Orient, & de Nord, & les pluies, nettoient parfaitement l'air des mauvaises exhalaisons.

SCHOLIE.

Telle est la nature de ces vents; que non-seulement à raison de leur force expansive, & élastique, ils dissipent, & dispersent les mauvaises exhalaisons de la terre, mais qu'ils leur ôtent en partie la puissance de nuire en augmentant la force, la vigueur,

& le mouvement des animaux, accélerent la circulation du ſang, & augmentent la tranſpiration. Varron aſſure qu'il a délivré l'Iſle de Corfou d'une peſte conſidérable en feſant fermer toutes les fenêtres qui regardoient au Midi; & ouvrir toutes celles qui regardoient au Nord. (a) Il eſt auſſi certain, & établi ſur la foi des obſervations, que la peſte fait plus de ravages quand le vent eſt à l'Orient, & au Midi, & que ſa furie ſe rallentit, quand il eſt au Septentrion. Les grandes pluies lavent encore l'air des exhalaiſons cauſtiques dont il eſt chargé. Auſſi le tems où l'air eſt le plus pur, eſt-il celui qui ſuit immédiatement la pluie. Les hiſtoires aſſurent encore que la peſte ceſſe en Egypte auſſi-tôt que les pluies commencent à tomber en abondance dans le mois de Juin.

XXVI. Les meilleurs moïens pour ſe garantir des maladies épidemiques dans le tems qu'elles regnent, ſont la ſobrieté en fait d'alimens, & des plaiſirs de l'amour, l'attention à éviter l'air du ſoir, & de la nuit, & le fréquent uſage de ce qui fortifie la na-

(a) Varro *de Re Ruſtic. Lib. I. c.* 4. *p.* 12.

ture, accélere le mouvement du ſang; & augmente la tranſpiration.

SCHOLIE.

Nous mettons à bon droit à la tête de tous les confortatifs tirés de la claſſe des alimens un vin vigoureux, & plein d'eſprits, tel qu'eſt le vin du Rhin, qui, par l'augmentation qu'il cauſe dans le mouvement circulaire du ſang, & des liqueurs, chaſſe puiſſament tout ce qui peut être mêlé d'hétérogene dans les liqueurs conſervatrices de la vie, & déracine toute diſpoſition à prendre la contagion. Entre les médicamens propres à l'éloigner, nous recommandons l'uſage de tous les balſamiques, des ſels volatils huileux, des préparations d'ambre, & de ſuccin, de notre baume liquide, qui donnent de la volatilité au ſang, & aux liqueurs, de la force aux nerfs, & facilitent merveilleuſement les excrétions. On ſe trouvera encore très-bien du grand uſage des infuſions du thé, de la meliſſe, de la ſauge, de la veronique, des féves de caffé, qui pouſſent le ſang, & les liqueurs, à l'habitude du corps, font ſortir toutes les impu-

retés étrangeres par cet excrétoire universel. Et je ne vois pas qu'on puisse donner d'autres raisons de la rareté des maladies putrides, & contagieuses, qui étoient autrefois très-communes ici, & à Leipsick, Ville de notre voisinage, & qui s'associoient toujours le pourpre, qu'un grand usage des boissons chaudes, ausquelles la plus grande partie des habitans est à présent accoutumée.

CHAPITRE V.

Des Médicamens qui font sur le corps l'effet des poisons.

I. ON trouvera sans doute étonnant qu'il y ait des poisons parmi les médicamens, poisons, dis-je, capables de causer la destruction du corps, ou la mort.

SCHOLIE.

Une infinité de gens s'imaginent que tout ce qui s'appelle remede est salutaire en soi, & ne peut être con-

traire à la vie, & à la santé; ce qui fait que plusieurs d'entr'eux ont une extrême avidité de prendre des médicamens, maladie qu'on peut appeller pharmacomanie; puisque tout médicament qui a beaucoup d'énergie, est très-nuisible, si on l'emploie sans précaution. Il n'est donc point étonnant que leur usage imprudent produise des causes de maladie, & de mort, ce qui fait voir la nécessité, pour être habile Medecin, de connoître ceux qui sont fort en état de nuire.

II. Les médicamens de nature, & de force veneneuse, sont les émetiques, les forts purgatifs, les narcotiques, & quelques préparations mercurielles mal faites.

SCHOLIE.

S'il y a des remedes dont l'administration demande de la précaution, & de la prudence, ce sont certainement les émetiques, les purgatifs, les opiatiques, & les mercuriels. En effet, l'expérience journaliere ne prouve que trop qu'ils causent des maladies dangereuses, & même la mort, quand il sont administrés par une main maladroite.

III. Entre les émetiques ceux qui ont le plus de véhémence, & de qualité veneneuse, sont les antimoniaux, comme le verre d'antimoine, le mercure de vie, le saffran des métaux, & le souffre doré d'antimoine, surtout quand on les donne en substance.

SCHOLIE.

Ces émetiques antimoniaux donnés en poudre, non-seulement purgent très-violemment par haut, & par bas, mais causent souvent des superpurgations mortelles; ce qui fait qu'on ne les donne jamais sans danger. En effet, ils s'attachent fortement aux rides du ventricule, & des intestins, ou, se dissolvant sans cesse par les sucs qui en coulent, ils causent une convulsion continuelle aux parties nerveuses ausquelles ils sont adhérens, qui se communique non-seulement aux nerfs du voisinage, mais même cause des convulsions à tous le genre nerveux. Mais les vomitifs composés de la solution de ceux-ci ne sont pas de nature aussi violente. Telle est l'eau benite de Rullandus, le tartre émetique, le sirop émetique d'Angelus Sala, ou du dis-

penſaire de Brandebourg. Et comme le verre d'antimoine eſt le plus fort des émetiques, le tartre émetique qui ſe fait avec lui eſt beaucoup plus fort que celui de la préparation de Mynſicht, qui ſe fait avec le ſaffran des métaux; ce que je prie tous ceux qui font la Medecine de vouloir bien remarquer.

IV. Les antimoniaux agiſſent à raiſon de parties très-déliées de nature ſaline ſulphureuſe cauſtique; auſſi agiſſent-ils très-promptement, & en très-petite doſe; enſuite ils déploient leurs forces contre la ſubſtance de l'eſtomac, & les parties nerveuſes, & cauſent même la mort ſi on les donne en trop grande doſe. Puis donc qu'ils ont tous les caracteres des vrais poiſons, on ne doit pas balancer à les mettre dans cette claſſe.

SCHOLIE.

L'infuſion faite dans le vin d'un morceau de verre d'antimoine peſant environ un ſcrupule, fait vomir des milliers d'hommes. On ſait auſſi qu'on fait des taſſes avec un mêlange d'étaim, & de régule d'antimoine, où le vin devient

devient émetique en quelques heures de tems, sans que ces tasses perdent leur émeticité. Ce qui prouve évidemment combien sont petites les parties de ce mineral capables de troubler, ou même de détruire les fonctions de tout le corps, ce qui est le principal caractere des poisons.

V. Les émetiques antimoniaux donnent la mort en causant de très-violentes convulsions au genre nerveux, & resserrant principalement le ventricule, & ses orifices, & causant des inflammations sphaceleuses, & funestes, de cette partie, à raison de l'interception qu'ils causent dans la circulation du sang; ce qui fait qu'ils peuvent causer une mort très-prompte aux hommes, & aux animaux.

SCHOLIE.

Nous avons expliqué dans le Chapitre second, Nombre XXI. de quelle maniere les poisons tirés du regne mineral causent la mort aux hommes, & quels accidens ils produisent. C'est principalement sur le ventricule qu'ils agissent, & c'est par lui qu'ils commencent à nuire, ce qui est surtout vrai

des poisons caustiques. Là commencent en effet les contractions spasmodiques qui ferment si exactement ses deux orifices, & causent un gonflement étonnant de cette partie. Aussi a-t'il bien-tôt des marques de sphacele, & de noirceur. Il faut lire dans Wepsfer les expériences qu'il a faites sur différens animaux à qui il a fait prendre différentes especes de poisons ; & les remarques qu'il a faites, les aiant ouverts après leur mort. (a) On y verra entre autres choses qu'il fit prendre à un fort chien quelques grains de verre d'antimoine, & que l'aiant ouvert il trouva dans l'estomac une tache d'un rouge noirâtre plus large que la paume de la main, & que ce viscere étoit extrêmement gonflé de vents, parce que ses deux orifices étoient exactement fermés par rapport à leur contraction convulsive. Il remarqua encore que la force du médicament a causé au diaphragme de fortes secousses qui ont beaucoup aidé le vomissement.

VI. Les émetiques antimoniaux donnés en substance à une dose un

(a) Wepffer. *Tract. de Cicut. aquat.*

peu forte, causent très-souvent des effets funestes dans les corps délicats, sujets à la colere, ou actuellement agités de cette passion, & quand l'estomac a de la disposition à l'inflammation, ou qu'il est affligé de douleurs, & de spasmes.

SCHOLIE.

Nous avons remarqué plusieurs fois qu'un émetique antimonial a causé la mort, étant donné après un grand accès de colere, ou de la cardialgie qui en est la suite. Il y a peu d'années que nous avons aussi remarqué les tristes effets du tartre émetique donné avec trop peu de précaution. Car une personne de très-haute distinction qui en avoit fait usage fut bien-tôt atteinte d'accidens mortels, & de la mort, après laquelle on lui trouva une partie du ventricule sphacelée, & les parties voisines du côté du sphacele, comme la rate, le diaphragme, & le poumon attaqués de putrefaction. Nous avons vû le verre d'antimoine donné peu de tems avant le commencement d'un accès de fiévre intermittente, outre un vomissement, & une purgation très-

violente, cauſer des convulſions, & des tremblemens des paties accompagnées d'une extrême inquiétude cardialgique, qui ceſſerent véritablement pendant le chaud de la fiévre, mais recommencerent le lendemain au retour de l'accès, & cauſerent la mort au Malade, après laquelle le ventricule fut trouvé enflammé, & ſphacelé en pluſieurs endroits.

VII. Si les émetiques violens ne cauſent pas la mort, au moins peuvent-ils cauſer de graves, & même d'incurables maladies, parce que la contraction, & la compreſſion violente des vaiſſeaux, pouſſe avec impétuoſité le ſang, & les liqueurs, ſurtout vers les parties les plus foibles, où elles s'arrêtent, & cauſent différens ſymptômes, ſuivant les différentes parties où elles forment des ſtagnations.

SCHOLIE.

Si le ſpaſme cauſé par l'émetique antimonial pouſſe avec impétuoſité le ſang, & les liqueurs, à la tête, il arrive aiſément des apoplexies incomplettes, des tintemens d'oreille, des

pertes de la vûë, & de l'ouïe, & même des aliénations d'esprit. Ce dernier accident est attesté par Hildanus, qui remarque qu'une personne qui avoit mal à la tête aiant pris un émetique, perdit entierement l'esprit, & la raison. (a) Il observe encore qu'un sujet cachectique aiant pris un vomitif, en perdit la vûë. (b) Une femme, au rapport du même Observateur, d'ailleurs bien constituée, se plaignant d'une douleur gravative de l'estomac, prit trois doses d'infusion d'antimoine, qui lui causerent pendant le vomissement un tintement douloureux des oreilles, qui fut suivi d'une surdité. (c) Un autre, au rapport de Wepffer, (d) aiant pris un émetique antimonial, & souffert une violente évacuation par le haut, & par le bas, fut attaqué d'une chaleur interne de poitrine, d'une toux séche, d'enrouëment, d'étranglement du gosier, & d'une perte de voix qui dura long-tems. Si la violence des spasmes attaque les membres, & les

(a) Hildan. *Cicut. V. obs.* 12.
(b) Hildan. *Ibid. obs.* 19.
(c) Hildan. *Ibid. p.* 395.
(d) Wepffer. *Tract. de Cicut. aquat. p.* 285.

parties extérieures, ils y causent des douleurs cruelles, d'horribles convulsions, & des corruptions sphaceleuses. Wepffer rapporte dans l'Ouvrage cité, qu'un cachectique aiant pris quelques grains de verre d'antimoine infusés pendant la nuit dans le vin, non-seulement essuia d'énormes vomissemens, mais des douleurs très-cruelles dans le pied droit, qui furent enfin suivies du sphacele de cette partie. Hildanus a aussi remarqué que l'opération d'un fort émetique avoit causé de très-grandes convulsions des bras, & des jambes, des foiblesses, un extrême abbatement des forces, & même une hernie intestinale. (a)

VIII. Les forts émetiques causant de grandes convulsions à l'estomac, & aux parties nerveuses, & produisant des congestions d'humeurs dans les parties affoiblies, il faut s'en abstenir comme d'un poison dans les sujets hypochondriaques, hystériques, ceux qui sont attaqués d'hémorrhoïdes, lorsque le tems des régles est instant, & dans tous les cas où le ventricule, &

(a) Hildan. *Loc. citat. p.* 914. & 915.

le genre nerveux, ſont attaqués de convulſions.

SCHOLIE.

Puiſque les évacuations ſalutaires, & ordinaires, qui ſe font par les hémorrhoïdes, & les vaiſſeaux de l'uterus; ſont l'ouvrage des ſpaſmes, il eſt évident que rien n'eſt plus nuiſible dans ces circonſtances que les purgatifs, & les émetiques. Nous avons auſſi vû des ſymptômes terribles produits par un émetique aſſez doux adminiſtré vers le tems des régles. Un grand vomiſſement arrivé à des perſonnes ſujettes aux hémorrhoïdes leur a cauſé des abſcès du meſentere, & une fiévre lente. Lorſque le ſang a de la diſpoſition à s'amaſſer dans la poitrine, l'émetique eſt ſuivi d'un crachement de ſang dangereux. Celſe (a) blâme l'uſage de tous ces remedes violens dans les maladies aiguës, dans les fiévres, & dans le tems des friſſons. Leur uſage eſt pourtant très-ſûr, lorſque la nature, & la maladie demandent le vomiſſement; mais cependant il ne faut en ces cas emploïer que les plus

(a) Celſ. *Lib. II. c.* 13.

doux émetiques, qui ſont encore moins dangereux, ſi on les donne en petite doſe, & à pluſieurs fois, qu'en les donnant tout d'un coup à grande doſe. Il ne faut jamais donner les émetiques antimoniaux en forme ſolide, & en poudre, mais diſſouts, & délaïés dans une ſuffiſante quantité de liqueur; &, ſi l'on s'apperçoit qu'il font un trop grand effet, il faut donner au Malade quelque médicament thériacal mêlé avec quelque analeptique, comme l'eau de canelle, qui fortifie, arrête les ſpaſmes, &, pouſſant le ſang du centre à la circonférence, ne laiſſe rien à deſirer dans ſes effets. Au reſte, à moins d'un cas de néceſſité, je conſeille aux perſonnes ſaines, & qui ſe portent bien, de s'abſtenir entierement de ces remedes. Car Celſe remarque avec beaucoup de juſteſſe dans l'endroit cité plus haut, que ces remedes ne ſont point toujours avantageux aux Malades, & qu'ils ſont toujours nuiſibles aux perſonnes en ſanté.

IX. C'eſt à juſte titre qu'on met les forts purgatifs au nombre des médicamens qui ont quelque choſe de vene-

neux, & qui, tant par rapport à cette mauvaiſe qualité, qu'à leur mauvaiſe adminiſtration, deviennent de tems en tems cauſes de grands maux, & même de la mort. En effet, les purgatifs qui agiſſent à raiſon d'un aiguillon âcre pénétrant ſalin ſulphureux, non-ſeulement cauſent aux membranes des inteſtins des contractions ſpaſmodiques, qui en augmentent le mouvement périſtaltique, & font ſortir beaucoup de lymphe des glandes de ces parties, mais communiquent une eſpece de convulſion à tout le ſyſtême des membranes nerveuſes, & muſculeuſes.

SCHOLIE.

Nous appellons donc forts purgatifs ceux qui évacuent violemment, c'eſt-à-dire, avec ſpaſmes, & tranchées, & cauſent ſubitement d'abondantes déjections. Tels ſont entre les remedes ſimples, l'ellebore blanc, & noir, la coloquinte, la gomme gutte, la ſcammonée, l'élaterium, le tithymale, la laureole, le jalap réſineux, & le mélange de ces médicamens, toutes les eſpeces, & ſurtout la ſemence d'épurge, & les compoſitions où

ces médicamens entrent en un peu trop grande quantité.

X. Puisqu'il est commun à tous les poisons, surtout les caustiques, d'agir à raison d'un sel très-âcre, tenu, & volatil, au moïen duquel, quoi qu'en petite quantité, ils irritent en peu de tems les parties nerveuses de tout le corps, & principalement les membranes des intestins, & du ventricule, où ils causent des érosions, & des spasmes violens, très-souvent suivis de stases inflammatoires du sang, & de sphacele, on ne doit pas balancer à leur joindre les forts purgatifs, puisqu'ils ont les mêmes caracteres, & les mêmes proprietés.

XI. Une preuve évidente de l'existence d'un sel très-âcre dans ces purgatifs, c'est qu'étant mâchés ils brûlent considérablement le gosier, que leur plus grand nombre cause par son application des vessies à la peau, qu'étant respirés ils sont de violens sternutatoires, & que leur usage imprudent cause l'érosion du ventricule, & des intestins.

XII. Le principe en quoi consiste la force des poisons étant de nature

très-volatile, & très-pénétrante, & se répandant promptement par tout le corps, & surtout dans les replis les plus cachés des parties solides, & membraneuses, il y a nombre de forts purgatifs qui méritent à ce titre d'être mis au nombre des poisons, puisqu'ils sont composés de parties entierement semblables.

SCHOLIE.

D'abord il est certain que plus long-tems on conserve réduits en poudre subtile les purgatifs violens, & plus ils perdent de la force qui leur fait pousser les humeurs par le haut, & le bas, sans doute parce que ce principe volatil s'exhale, & s'évapore peu à peu. En second lieu, rien ne détruit si puissament la vertu purgative, ainsi que la veneneuse, qu'une longue coction dans l'eau; ce qui n'est pas seulement propre aux forts purgatifs, comme sont l'un, & l'autre ellebore, la coloquinte, le tithymale, mais s'étend même aux purgatifs doux, comme les feuilles de senné, la rhubarbe, l'aloës, l'agaric, qui perdent si bien par ce

moïen leur vertu purgative, qu'ils n'ont plus d'efficace, si la coction a été trop longue. Une troisiéme preuve, & qui n'est pas des plus foibles, de l'existence d'un principe très-délié dans les purgatifs, c'est que les plus puissans d'entr'eux, comme sont ceux qui sont composés de coloquinte, ou d'ellebore, font aller à la selle lorsqu'ils sont appliqués à l'extérieur, sur le ventre, ou sur les pieds. Les Auteurs rapportent que les Anciens se purgeoient, en se lavant les pieds dans une décoction d'ellebore, & ce n'est pas une chose nouvelle de voir les enfans purgés par l'application faite sur leur ventre de l'onguent *de Arthanita.* Mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est que le mêlange de la confection hamech avec l'onguent dialthæa étant appliqué à la plante des pieds, est un des meilleurs remedes contre les constipations opiniâtres, remede, dis-je, qui n'a presque pas son égal. Et c'est peut-être la ténuité des principes qui constituent la qualité purgative des mixtes, qui fait que l'enfant est promptement purgé par le lait de sa Nourri-

ce qui vient de prendre un purgatif, & qu'au rapport de Walæus, (a) l'ellebore appliqué sur les cauteres pour les mondifier, purge quelquefois par haut, & par bas. La force qu'ont les purgatifs d'exciter fortement aux plaisirs de l'amour, ne vient pas sans doute d'une autre cause, aussi-bien, ce qui cependant est beaucoup plus extraordinaire, que la qualité purgative de la semence éprouvée par une femme au rapport de Sinibaldus. (b) Cette vérité n'a pas été inconnuë des Anciens, comme il paroît par le trait de Melampode rapporté par Pline, (c) qui aiant observé que les chevres étoient purgées en mangeant de l'ellebore, se servit de leur lait pour guérir les filles du Roi Pretus, qui étoient attaquées de fureur.

XIII. Les maux que causent les purgatifs violens donnés sans précaution, sont absolument de même nature que ceux qui suivent l'usage des poisons.

XIV. Les maux causés par l'usage

(a) Walæus. *Method. Medend. p.* 42.

(b) Sinibald. *Geneanthrop. Lib.* III. *Tract.* I. *c.* 12.

(c) Plin. *Hist. Nat. Lib.* XXV. *c.* 5.

des violens purgatifs donnés sans précaution, & qui sont communs avec les poisons, sont de violentes tranchées accompagnées de déjections fréquentes, des renversemens de l'estomac, des vomissemens énormes, des hocquets, de cruelles douleurs de cardialgie, des embrasemens des parties voisines du cœur, des étranglemens du gosier, des inquiétudes, des agitations involontaires des parties, des foiblesses, un pouls serré, & dur, des convulsions, des épilepsies, & des dérangemens de l'esprit, quand les membranes de la tête sont attaquées. Outre cela l'habitude du corps se resserre, les extrêmités se refroidissent, & frissonnent avec une sueur froide, le visage devient cadavereux, & la mort fait enfin le dénouëment de cette cruelle tragedie.

XV. Comme on trouve dans les sujets morts d'un poison caustique, tel que l'arsenic, des parties du ventricule, & des intestins, très-enflammées, & sphacelées, & les intestins extrêmement gonflés, & tendus, je puis assurer avec vérité, sur la foi de plusieurs observations, que j'ai fait les

mêmes remarques quand j'ai eu occasion d'ouvrir des sujets morts de l'opération des émetiques, ou des purgatifs.

XVI. Comme il n'y a pas de secours plus certain, & plus sûr, contre les accidens nuisibles que causent tous les poisons caustiques, que l'usage des choses grasses, mucilagineuses, ou du lait, pris en quantité, on ne peut aussi rien trouver qui remedie plus promptement, & plus sûrement, aux maux que produit le mauvais usage des purgatifs, que le lait, ou l'huile avalés en quantité.

SCHOLIE.

C'est une vérité connuë même du commun des hommes, que les Opérateurs prennent presque sans s'en ressentir les plus dangereux poisons, comme l'arsenic blanc, & le sublimé corrosif, pourvû qu'ils aient préalablement avalé une grande quantité d'huile, ou de lait, qui garantit leur estomac, & leurs intestins, des pointes du poison, & qu'ils en prennent encore une bonne quantité après l'avoir avalé. J'ai entrepris un jour une guérison sur ce

modele. Une perſonne diſtinguée s'étoit aviſée par mépriſe d'avaler en une fois ſix pilules d'aſſez forts purgatifs, qui devoient faire ſix doſes. Je lui conſeillai avec tout le ſuccès poſſible de boire une grande quantité de lait de vache qu'il avoit ſous la main, ce qui réduiſit l'effet du purgatif, à quatre ſelles ſimplement, qui ne furent accompagnées d'aucun accident, pas même de tranchées. Le raiſonnement qui me détermina étoit fort naturel. Puis, dis-je, que le lait a la force de matter l'énergie d'un poiſon plus violent, pourquoi ne l'auroit-il pas également de matter celle d'un plus doux? Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que les anciens Medecins, & ſurtout Hippocrate, recommandoient l'uſage du lait avant, & après celui des purgatifs, comme il paroît par le texte ſuivant: *Si l'on a fait vomir, ou purgé, avec l'ellebore noir, ou la ſcammonée, il eſt très-à-propos, après l'opération de faire boire du petit lait, ou du lait de vache, de chévre, ou même d'âneſſe;* (a) & dans le même

(a) *Si venter nigro elleboro purgatus fuerit ſuperne vel inferne, aut etiam ſcammonii ſucco, poſt purgationem ſerum, ac lac bubulum, aut ca-*

Traité,

Traité, §. 31. ce judicieux Auteur conseille de faire une fomentation sur le ventre avant de purger avec la scammonée, & de donner, après un lavement, du lait d'ânesse bouilli pour boisson ordinaire. Aëtius recommande de faire prendre l'élaterium dans une hemine de lait nouveau trait. Rulandus recommande *dans ses Cures*, comme un spécifique pour faire mourir les vers, les préparations de turbith, ou les racines de tithymale cuites dans le lait, & donne de grands éloges au dernier remede. S'il y a quelque purgatif violent, c'est sans contredit la semence de la grande épurge; cependant ce purgatif intraitable réduit en émulsion avec le lait de chévre, devient beaucoup plus doux; de sorte que je l'ai vû emploier avec succès pour faire sortir les eaux répanduës dans l'extérieur du corps des hydropiques. La qualité adoucissante du lait, qui la rend capable de vaincre l'acrimonie caustique, est aussi cause que les enfans à la mammelle sont quelquefois moins incommodés des purgatifs, même forts, que

prinum, vel etiam asininum commodissime exhibetur. Hipp. *Lib. de intern. affect.* §. 46.

ceux qui ſont plus avancés en âge, pourvû cependant qu'il n'y ait pas dans leur eſtomac de lait corrompu, & devenu corroſif. D'où il ſuit manifeſtement que le meilleur moïen pour tempérer la force veneneuſe des purgatifs violens, eſt de les faire cuire dans le lait; ce qui l'emporte beaucoup ſur les correctifs les plus vantés par les Auteurs, bien qu'il y en ait un grand nombre.

XVII. La nature, & le caractere, de preſque tous les poiſons étant de cauſer à ceux qui en uſent quelque accident particulier, outre le ravage qu'ils exercent ſur tout le corps, les forts purgatifs ont auſſi ce mauvais effet commun avec eux.

Scholie.

Les remedes préparés avec la coloquinte cauſent ſurtout des tranchées, &, ouvrant les vaiſſeaux, font répandre du ſang, ou par l'ánus, ou par d'autres endroits, ſurtout ſi on les donne mal-à-propos. Le deffaut de l'ellebore, notamment du blanc, eſt d'être particulierement ennemi du goſier, où il cauſe un étranglement, avec

crainte de suffocation, & de grandes inquiétudes. L'élaterium déploie principalement sa force contre les membranes nerveuses, & musculeuses des vaisseaux; ce qui rend le pouls vîte, & presque pareil à celui de la fiévre. On le peut même sentir aux extrêmités des doigts. Il n'est donc point étonnant que ce remede puisse faire sortir par le ventre les eaux répanduës dans l'habitude du corps des hydropiques. Quoique l'aloës soit un des purgatifs doux, il ne laisse pas d'irriter les veines du siége, & de faire couler le sang de ces parties. La scammonée, & la gomme gutte, abbatent surtout les forces, & affoiblissent l'estomac. Les semences d'épurge causent trés-aisément une inflammation funeste de l'estomac. La résine de jalap cause assez souvent des coliques convulsives, & la paralysie.

XVIII. Puisque c'est l'avis uniforme de tous ceux qui connoissent la nature, que ce qui constituë principalement le poison, est la force qu'il a de causer la mort aux hommes, quand il est pris en assez grande dose, & qu'il en arrive autant aux purgatifs violens,

nous avons eu raison de les mettre au nombre des poisons.

SCHOLIE.

Il y a déja long-tems qu'Hippocrate a reconnu que les purgatifs fesoient des effets mortels, comme il paroît par ces paroles de son cinquiéme Livre des maladies épidemiques; *un certain homme de l'Isle d'Eubée aiant pris un médicament purgatif*, (le texte Grec l'appelle élaterium) *en ressentit l'opération pendant trois jours, & en mourut.* (a) On ne sauroit croire combien on voit en pratique d'exemples tristes, & même déplorables, des mauvais effets des purgatifs pris imprudemment. Pour peu qu'on veuille observer, & rechercher avec attention, les effets de ces remedes administrés par des Charlatans, d'ignorans Chirurgiens, ou même de simples particuliers, effets qui se présentent tous les jours, on verra que beaucoup en meurent, & qu'une grande partie des autres en a la santé extrêmement dérangée, & souvent réduite dans un

(a) *Quidam homo Eubœus poto pharmaco deorsum purgante per tres dies purgabatur, & mortuus est.* Hipp. *Lib. V. Epid. c.* 16. T. 2.

état irrémediable. Car tel est l'état des choses ; tout le monde a le droit de donner la mort. Ce n'est donc pas sans raison que d'habiles Medecins Allemands ont appellé les purgatifs violens *un demi-meurtre.* (a) Il seroit donc fort à souhaiter que les Magistrats, & les Physiciens des Villes, deffendissent sous de graves peines à tous ceux qui vendent des purgatifs, & d'autres médicamens, de donner les purgatifs indifféremment à tout le monde ; sage précaution que le bien public a fait prendre par rapport aux poisons. On fait grand usage dans ce païs-ci de pilules d'aloës aiguisées avec l'extrait d'ellebore, & les trochisques alhandal, pilules que nous appellons en langue du païs *gescharffte haupt pillen*, (b) que le peuple a en grande recommandation, & qu'on donne à tout le monde indifféremment dans les boutiques d'Apotiquaires ; cependant j'en ai souvent remarqué de très-mauvais effets, même dans des personnes distinguées, surtout lorsque le sujet est délicat, & que l'estomac a beaucoup de disposi-

(a) *Mord Mittel.*
(b) C'est-à-dire, *pilules pour fortifier la tête.*

tion à l'inflammation. Mais les plus dangereux purgatifs, ſelon moi, & ceux qui ſont plus à craindre à cauſe de leur vertu inflammatoire, ſont l'ellebore blanc, la coloquinte, les graines de Ricinus, & les ſemences d'épurge.

XIX. Puiſque les purgatifs violens ont une puiſſance ſi nuiſible, ou, pour mieux dire, ſi contraire aux mouvemens qui conſervent la vie, c'eſt avec beaucoup de ſageſſe, & de jugement, que les plus ſenſés d'entre les Medecins, anciens, & modernes, en ont toujours craint l'uſage, ou ne les ont emploïé qu'avec d'extrêmes précautions, lorſqu'il s'eſt agi de conſerver la ſanté, ou de la rétablir.

SCHOLIE.

Je ne ferai pas difficulté d'apporter en preuve de cette vérité l'autorité des plus anciens Medecins, & ſurtout d'Hippocrate, qui, dans ſes aphoriſmes, & ſes autres écrits, raie du nombre des évacuations ſalutaires celles qui ſont ſoudaines, & ne fait cas que de celles qui font ſortir du corps les choſes dont l'évacuation auroit fait du bien, ſi

elles fussent sorties d'elles-mêmes. Il dit aussi formellement dans ses aphorismes, que *ceux qui sont en santé, & ceux qui usent de mauvaises nourritures, s'affoiblissent promptement par l'opération des purgatifs.* (a) Et ensuite il dit, *il est dangereux de donner des médicamens purgatifs aux personnes en santé.* (b) Platon dans son Timée avertit de ne jamais donner sans précaution des médicamens violens. Cælius Aurelianus, un des plus célébres Medecins Méthodiques, dit dans son *Traité des purgatifs*, que leur acrimonie cause des gonflemens d'estomac, des inflammations de ses membranes, & des évacuations dangereuses par le ventre; (c) & dans le premier Livre de ses Maladies, Chapitre premier, qui traite du mal de tête opiniâtre, il dit que les médicamens purgatifs font du tort à l'estomac, & à toute la nervosité, c'est-à-dire, à tout le genre nerveux. Asclepiade, au rapport de Celse, rejettoit tous les purga-

(a) *Sana habentes corpora, dum medicamentis purgantur, cito exolvuntur, itemque qui pravo victu utuntur.* Hipp. *Aph.* 36. *Sect.* II.

(b) *Qui sani sunt, eos grave est medicamentis purgare.* Ibid. *Aph.* 37.

(c) Cælius Aurel. *de purgant. c.* 30. *p.* 128.

tifs de la Medecine, comme des remedes pernicieux. (a) Voici les propres paroles du dernier, où l'on voit ce que cet Auteur en pense. *Tout ceux qui veulent faire usage des purgatifs doivent savoir qu'il faut commencer par humecter le corps, & ne pas oublier qu'il s'en faut de beaucoup qu'ils fassent toujours du bien aux Malades; & qu'ils font toujours du tort aux personnes en santé.* (b) Et ailleurs il dit, *les purgatifs nuisent à l'estomac, & ils ne conviennent jamais dans une maladie, que quand elle est sans fiévre.* (c) Telle étoit la façon de penser des Anciens sur le compte des purgatifs, dont les plus habiles Medecins de ce siécle, & du précédent, ne se sont pas éloignés. Fernel dit expressément des purgatifs, & surtout de la scammonée, & de la coloquinte, qu'ils ont une force, & une substance, veneneuses; parce que, comme il dit, une

(a) Cels. *L. I. c. 3. p. 31.*

(b) *Quisquis daturus erit pharmacum, id agere ante debet, ut accepturi corpus humidius sit, & illud scire oportet omne ejusmodi medicamentum non semper ægris prodesse, & semper sanis nocere.* Cels. *Lib. II. cap. 13. p. 98.*

(c) *Purgantia stomachum lædunt, & nunquam in adversa valetudine, nisi ubi morbus sine febre est, dantur.* Cels.

très-petite portion de ces médicamens produit une pourriture qui approche du poison. (a) Il n'y a personne qui fasse de plus vigoureuses sorties sur les purgatifs que Van-Helmont, qui attribuë leurs opérations à un poison caché, qui fermente, & putrefie les sucs vitaux. (b) Aussi ne faut-il pas reprendre Bontekoé en ce qu'il estime qu'il faut rejetter totalement les purgatifs de l'usage Medicinal, à cause du venin caché qu'ils renferment.

XX. C'est à cause du poison caché qu'ils contiennent que les Anciens n'ont emploié les forts purgatifs, & surtout ceux composés d'ellebore, qu'avec de grandes attentions, & précautions, non dans toutes les maladies indistinctement, mais dans les longues, & opiniâtres, & dans les corps vigoureux, & robustes, & surtout dans les circonstances convenables.

SCHOLIE.

On s'étonnera peut-être que des mixtes d'une qualité si nuisible puissent être mis usage, & même emploiés

(a) Fernel. *Lib. III. c.* 4.
(b) Helmont. *Potestas Medicaminum. p.* 383.

avec ſuccès dans des maladies opiniâtres. Mais n'emploie-t'on pas pour dompter de graves maladies des poiſons proprement dits, comme l'arſenic blanc, le vif argent préparé de différentes manieres, le verre d'antimoine, l'opium, le juſquiame, qui, lorſqu'ils ſont bien préparés, & emploiés à propos, non ſeulement ceſſent d'être dangereux, mais font quelquefois de bons effets ? Il n'eſt donc pas étonnant qu'Hippocrate ſe ſoit ſervi des purgatifs les plus violens, comme l'ellebore, l'élaterium, la coloquinte, ainſi que ſes ouvrages en font foi. Mais il ne faut pas croire qu'il les ait emploiés ſans diſtinction, & ſans précaution. C'étoit ſeulement quand la maladie n'étoit pas accompagnée de fiévre, dans le commencement de la maladie, & quand il étoit beſoin de leur principe pénétrant, & de la force de leur aiguillon pour faire ſortir une abondance d'humeurs des parties ſolides, ou des vaiſſeaux excrétoires trop relâchés, & trop affoiblis, par exemple dans la mélancholie, la folie, l'épilepſie, la fiévre quarte, l'hydropiſie. D'ailleurs ils préparoient le corps

quelques jours avant de les emploier, par l'abstinence du vin, & du manger, par les bains, & les fomentations, & les humectans pris interieurement; & comme Pline l'assure, ils donnoient l'ellebore dans le lait, ou dans la bouillie, ou selon Dioscoride, (a) dans le suc d'orge, dans une crême de lentilles, & aprés avoir fait prendre un peu d'alimens solides, & surtout aprés l'avoir fait bouillir assez longtems dans l'eau, en y ajoutant du miel; préparation, qui, au rapport de Prosper Alpin, (b) fait qu'il ne cause jamais d'étranglemens, ou quelqu'autre dommage que ce soit. Nous observerons à cette occasion en faveur des Medecins attentifs, & circonspects, qui veulent éviter toute occasion de nuire à leurs Malades, de ne jamais emploier sans préparation, & sans distinction, les forts purgatifs, les émetiques, les mercuriels, ou enfin les antimoniaux violens, mais lorsqu'ils veulent leur faire produire des effets salutaires, de préparer les Malades comme le fe-

(a) Dioscorid. *Lib. IV c.* 145.
(b) Prosp. Alpin. *de Medicin. Methodic. Lib. III. p.* 96.

ſoient les Anciens, quand ils vouloient emploier l'ellebore, ou quelque autre remede violent. Car les Anciens venoient à bout avec les remedes violens, qu'ils adminiſtroient avec dexterité, des maladies opiniâtres contre leſquelles nous emploions avec ſuccès les violens remedes chimiques tirés du regne mineral.

XXI. Les plus habiles Medecins parmi les Anciens, & les Modernes, ont toujours regardé comme une ſage précaution d'emploier très-rarement les remedes violens pour la conſervation, ou le rétabliſſement de la ſanté. Ils ont toujours préféré les plus doux, les plus ſûrs, & les moins ennemis de l'eſtomac, pour augmenter, lorſqu'il en eſt beſoin, l'excrétion qui ſe fait par les inteſtins.

SCHOLIE.

On ne ſauroit à ce titre trop louer les Medecins Méthodiques qui ont rejetté tous les purgatifs violens, & ſe ſont contentés des lenitifs, comme la manne, la caſſe, l'aloës, la rhubarbe, quand ils avoient deſſein de purger,

ou bien ils emploioient ſimplement des infuſions de ces remedes, comme on le voit dans les ouvrages de Celſe, & de Proſper Alpin, qui a raſſemblé avec beaucoup d'exactitude les dogmes des Medecins Méthodiques. Montanus en Italie s'eſt ſurtout attaché à ſuivre ces traces, & en Allemagne Craton, l'un des Medecins les plus circonſpects qui aient paru, & après lui Solenander, Gaſpar Hoffmann, & Simon Pauli, dont on emploie encore aujourd'hui très-fréquemment les excellentes pilules. On peut leur aſſocier les Aloëphangines, de la deſcription de la Pharmacopée d'Augsbourg, qui ſont d'un uſage merveilleux. Becher à leur imitation a compoſé les ſiennes, qui reçoivent l'aloës en très-petite doſe, & mêlée avec des correctifs gommeux, & des extraits allant au même but; ce qui en rend l'uſage très-commun, & très-avantageux dans notre tems. Car comme l'évacuation qui ſe fait par la voie des inteſtins eſt la plus avantageuſe, après celle qui ſe fait par les pores de la peau, on ne ſauroit auſſi trop eſtimer les remedes qui la procurent ſans faire de tort à l'eſtomac,

& ſans détruire la tenſion de ſes membranes.

XXII. Rien ne bleſſe, & ne détruit plus puiſſament, le ton du ventricule, & des inteſtins, & par conſéquent ne fait plus de tort à l'excrétion qui ſe fait par ce canal, qu'un violent purgatif.

SCHOLIE.

L'excrétion des excrémens qui s'amaſſent dans les inteſtins, & ſans laquelle la ſanté ne peut ſubſiſter longtems, dépend principalement du mouvement naturel de ces parties, mouvement que les Grecs ont appellé périſtaltique, & de l'abord de la bile, & de la lymphe, que verſent les orifices des glandes inteſtinales. Sa nature conſiſte dans une contraction, & un relâchement alternatifs, du canal inteſtinal, qui pouſſe ſucceſſivement les matieres contenuës dans les inteſtins; à quoi ſert beaucoup l'aiguillon de la bile, & la lymphe qui les lubrefie. Il n'eſt donc pas étonnant qu'il arrive une conſtipation toutes les fois que la violente irritation produite par les purgatifs a cauſé de promptes, & amples

déjections, qui ont emporté beaucoup de bile, & de suc lymphatique. Le ton des intestins est blessé de son côté par l'action des forts purgatifs, qui n'agissent jamais qu'au moïen des violentes convulsions qu'ils causent dans les membranes de ce canal, sur lesquelles ils agissent immédiatement, & dans le tems qu'ils ont encore toutes leurs forces. Or c'est une des loix du microcosme que l'atonie, ou une grande foiblesse par rapport au mouvement, est la suite des longues, & fortes contractions, de quelque partie; il est donc nécessaire que la destruction du mouvement alternatif de dilatation, & de contraction, du canal musculeux, & nerveux, des intestins, qui arrive par l'usage des forts purgatifs, entraîne celle de l'excrétion qui se fait par cette partie. Et c'est une vérité que Galien avoit remarquée de son tems; car il dit que *quelques personnes se réjouissent d'avoir essuié des déjections fréquentes, mais que plus elles l'auront été, plus la constipation sera grande les jours suivans*; (a) & c'est ce dont on ne peut

(a) *Nonnulli in præsens gaudent si copiosius dejecerint; verum quanto magis fuerunt vacuati*,

douter, parce que l'expérience prouve tous les jours que les grandes évacuations que causent les purgatifs sont suivies de plusieurs jours de constipation.

XXIII. Si le fréquent usage, ou l'abus des purgatifs, détruit le ton naturel du ventricule, & des intestins, il en arrive à ces parties beaucoup de maux, & de très-grands maux.

SCHOLIE.

L'integrité du mouvement du ventricule, & du mouvement péristaltique des intestins, fait une partie essentielle de la santé; puisque, tant qu'elle subsiste, les liqueurs bilieuse, & lymphatique, qui servent à la digestion des alimens, à leur contraction, & d'aiguillon aux excrétions, abordent en quantité suffisante aux intestins, & les parties excrémenteuses, & inutiles, sont chassées hors du corps d'une maniere convenable. Mais dès que le ton est en mauvais état, & que ces parties sont dans un trop grand relâchement, ou un trop grande tension, tout l'ouvrage de la digestion, & de l'excré-

tanto his venter sequentibus diebus astringitur. Galen. *de Method. Medend.*

tion, eſt dérangé ; car les ſucs utiles que produit la diſſolution des alimens ne ſe ſéparent pas par les glandes, & les vaiſſeaux des inteſtins, & leurs parties excrémenteuſes ne ſortent pas par leur iſſuë naturelle ; ce qui en produit une ſtagnation trop longue, qui change leur nature, les corrompt, & les rend corroſives. C'eſt par cette raiſon qu'on eſt continuellement tourmenté de ſpaſmes, & de vents, & ce qui donne naiſſance à cette longue, & fâcheuſe maladie, connuë ſous le nom d'hypochondriaque ; ſurtout quand ces accidens concourent avec d'autres qui attaquent les parties nerveuſes. Et comme c'eſt aſſez l'uſage, tout mauvais qu'il eſt, de chercher dans les purgatifs un remede à ce mal, il eſt impoſſible qu'il n'augmente pas au lieu de diminuer. Car l'on a continuellement des gonflemens de l'eſtomac, & des inteſtins, avec le ventre reſſerré, des inquiétudes, des nauſées, une chaleur interne, avec tenſion des parties voiſines du cœur, & une peſanteur de tête, qui ne reçoivent une eſpece de ſoulagement que de la ſortie de quelques vents, ou de quelques rots. Je

puis assurer que depuis quarante ans, que j'exerce la Medecine, j'ai vû un trés-grand nombre de personnes, surtout d'un tempérament délicat, tomber par le trop fréquent, ou le mauvais usage des purgatifs, dans de longues maladies, des vents, des tympanites, des tumeurs, la maladie céliaque, l'atrophie, & des coliques convulsives. C'est ce que paroît confirmer Gaspar Hoffmann par ces paroles, *je parle après une expérience de trente ans, & je puis assurer que les saignées, & les purgations à contre-tems, rendent beaucoup de personnes valetudinaires dans nos païs.* (a) Je crois faire plaisir au lecteur de lui rappeller ici cet excellent avis de Craton sur l'usage des purgatifs, dans les termes que Schulze a emploiés dans ses Consultations, p. 1076. *Les forts purgatifs abbatent les forces, & sont souvent suivis de graves exulcerations, de tranchées, & de foiblesse; ils impriment d'ailleurs à l'estomac une mauvaise disposition, qui lui fait amasser ensuite plus de matieres excré-*

(a) *Loquor de experientia triginta annorum, quod homines apud nos fiant lectularii, ob intempestivas vel venæ sectiones, vel purgationes.* Gasp. Hoffman. *Instit. Lib. IX. c.* 9.

menteuſes, qu'ils n'en ont fait ſortir. Et ſi cette raiſon engage à y revenir ſouvent, c'eſt le moïen ſûr d'abréger la vie. (a) Je finirai par un texte de Cælius Aurelianus, qui mérite bien d'être remarqué. *Nous recommandons d'éviter le fréquent uſage des potions médicamenteuſes qui évacuent par le ventre. Car elles augmentent la ſoif, doublent le dégoût pour les alimens ſolides, diminuent la force, & corrompent les alimens dont on uſe.* (b)

XXIV. Les violens purgatifs étant ſi contraires au ventricule, & aux inteſtins, & troublant, & rallentiſſant, les évacuations qui ſe font par le bas ventre, le préjudice qu'ils cauſent aux enfans, & à ceux qui ſont à la mam-

(a) *Purgantia valida & vires dejiciunt, & ſæpe graves exulcerationes, tormina, debilitateſque ſequuntur, & maligna qualitas ſtomacho imprimitur, ut poſtea plura excrementa colligantur, quam evacuatio ſuſtulerit. Quod ſi ob id rurſus & ſæpe ad purgandum redeundum eſt, cito vitam breviorem reddunt.* Crato. *Vid. Schulzii Conſil. p.* 1076.

(b) *Vitandam probamus frequentem potionem medicaminum quæ ventriflua dicuntur. Etenim ſitis intenditur, & ſolidioris cibi faſtidium duplicatur, & ejus fortitudo minuitur, atque cibi accepti corrumpuntur.* Cælius Aurel. *Paſſion. Chronic. Lib. V. c.* 33.

melle, n'a plus rien qui doive ſurprendre.

SCHOLIE.

Autant le lait eſt un aliment ſalutaire, & convenable au tempérament des enfans, autant devient-il pernicieux, ſi ſa trop longue ſtagnation entre les rides de l'eſtomac, & des inteſtins, le change en *coagulum* corroſif, ou même quelque choſe de pis, comme il arrive lorſqu'il s'y mêle une bile âcre, & ſulphureuſe. C'eſt la ſource de la plus grande partie des maladies qui attaquent les enfans. C'eſt en effet aſſez communément la cauſe des tranchées convulſives, des chaleurs fébriles, des inquiétudes, des aſthmes, des gonflemens du bas ventre produits par les vents, & des épilepſies mortelles dont ils ſont attaqués; tous accidens qu'on ne doit pas craindre quand l'excrétion inteſtinale s'y fait bien. Puis donc que le fréquent uſage des purgatifs le dérange extrêmement en cauſant l'affoibliſſement de la tenſion des inteſtins, il ne faut pas s'étonner qu'un enfant ſain, & de bonne conſtitution, tombe par un uſage fréquent, & mal-

entendu, des purgatifs ſurtout, par exemple, des mercuriels, ou du jalap, dans la plus triſte ſituation, & enfin des convulſions épileptiques, auſquelles la foibleſſe des nerfs rend ſurtout cet âge très-ſujet. Nous pouvons appeller en témoignage de cette vérité une expérience trop ordinaire.

XXV. Les purgatifs trop forts, ſurtout donnés à grande doſe, bleſſent, & corrodent ſouvent, les membranes tendres, & très-ſenſibles des inteſtins, accident qui eſt ſuivi de ſuperpurgations, de dyſenteries, & de longues diarrhées.

SCHOLIE.

C'eſt ce qui arrive ſurtout dans les corps remplis d'impuretés, & dans l'Automne, où la ſuppreſſion de la tranſpiration cauſe dans les veines un grand amas d'impuretés de nature ſalée ſulphureuſe; qui ſe portent en quantité aux vaiſſeaux du meſentere, aux glandes des inteſtins, & au foie, quand l'irritation que le purgatif cauſe dans ces parties les y détermine. Or cette affluence d'humeurs bilieuſes, & ſalées, qui y viennent de toutes parts,

à cauſe du relâchement, & de la dilatation de ces parties, au lieu de ſortir à l'ordinaire par l'habitude du corps, eſt cauſe qu'elles ſe ſéparent en quantité par les inteſtins. Ce qui fait que leur corroſion produit ces accidens.

XXVI. Mais le purgatif n'eſt jamais plus dangereux, que quand l'eſtomac eſt menacé d'une inflammation prochaine.

SCHOLIE.

C'eſt ce qui arrive dans toutes les fiévres aiguës, ſurtout vers l'état de la maladie, où elle eſt infailliblement mortelle quand elle ſurvient. Il y a auſſi de la diſpoſition à cet accident après les grandes coleres, ou lorſqu'on a pris une boiſſon trés-froide dans le tems qu'on ſuë abondamment, ou s'il s'eſt fait un reflux de l'habitude du corps vers le centre de la matiere de la petite verole, de la rougeole, de la goute, de l'éryſipele, du pourpre, ou des autres exanthemes. Dans tous ces cas l'expérience m'a appris qu'un fort purgatif, même ſans être donné à grande doſe, cauſe promptement la mort, & qu'on trouve aprés elle dans

les inteſtins des marques d'inflammation, ou de ſphacele. Car il eſt difficile qu'il ſe faſſe une inflammation, qui n'eſt autre choſe qu'une ſtaſe, ou un parfait repos du ſang dans ſes vaiſſeaux, s'il n'arrive une violente contraction des membranes par leſquelles paſſent les vaiſſeaux. Car le ſang ne pouvant revenir par les veines à cauſe de leur compreſſion, s'arrête entierement, & tombe promptement en putrefaction, ſi l'obſtacle formé à ſa circulation ne ſe leve. Or jamais la putrefaction ne menace d'un danger plus preſſant, que lorſqu'elle attaque les parties nerveuſes, telles que le ventricule, les inteſtins, les membranes du cerveau; parce que cette corruption putride ſe communique ſur le champ au fluide nerveux, & s'étend très-promptement à tout le ſyſtême des nerfs, & des membranes. Ce qui fait que la putrefaction, comme le ſpaſme, ſe communique promptement à toutes les parties nerveuſes du corps, & y exerce ſes ravages, bien qu'elle n'ait d'exiſtence que dans une portion du ventricule. Il ne faut donc pas s'étonner qu'une petite doſe de poiſon,

ou de violent purgatif, ait causé la mort en peu de tems, quoiqu'on ne trouve dans le ventricule, ou les intestins, qu'une sphacelation peu considérable. Il est donc évident que les Medecins ne peuvent être trop sur leurs gardes, quand il s'agit de donner des purgatifs dans ces cas, & que rien n'est plus aisé que de donner la mort, lorsqu'on y pense le moins.

XXVII. Le spasme que cause le purgatif ne se borne pas aux seuls intestins. Il s'étend plus loin, & attaque le reste des parties nerveuses, & musculeuses, du corps. Ce qui fait qu'il rend le pouls plus vîte, & plus élevé, que la peau se seiche avec quelque contraction, que le visage s'affaisse, que l'urine coule en moindre quantité, & qu'il arrive souvent une paralysie, ou une convulsion.

SCHOLIE.

Nous avons fait entendre plus haut, & nous prouverons plus bas, que la nature de la fiévre consiste dans une contraction spasmodique de tout le systême vasculeux, & membraneux. Il n'y a donc rien de merveilleux que

les douleurs du ventre, les tranchées, les ſpaſmes, cauſent un changement dans le pouls, une accélération de ſon mouvement, un friſſonnement de la peau, & une ſuppreſſion de la ſueur. C'eſt par cette raiſon qu'il ſe fait aiſément un reflux, toujours dangereux, des exanthemes, & notamment du pourpre, quand il arrive une irritation, & ſurtout des tranchées du bas ventre. Car la contraction des vaiſſeaux de la peau fait refluer la matiere excrémenteuſe qui y avoit été depoſée, & la répand ſur les membranes du ventricule, & des inteſtins. D'où il ſuit que rien n'eſt plus dangereux que de cauſer de fortes irritations dans le bas ventre dans toutes les fiévres, ſurtout exanthematiques, & lorſqu'il eſt queſtion de faire ſortir quelque matiere nuiſible par les pores de la peau. C'eſt une vérité que les anciens Medecins, & ſurtout Hippocrate dans ſon *Traité des Purgatifs*, & Celſe, ont bien remarquée; car ils obſervent que l'uſage des purgatifs n'eſt jamais ſûr dans la fiévre. La preuve s'en tire des textes ſuivans d'Hippocrate. *Il ne faut point purger, avant que la fiévre ſoit diminuée. Il ne faut*

point causer d'évacuations, car la fiévre augmente, & la chaleur revient. (a) Et plus bas, *il ne faut point donner de forts purgatifs à ceux qui sont en fiévre. Mais s'ils ont besoin d'être évacués par le bas, on peut leur donner des infusions purgatives en lavement, toutes les fois qu'on le juge à propos.* (b) Enfin les purgatifs causant un spasme, qui se communique aux membranes des arteres, & rend plus fort leur mouvement de systole, on voit clairement pourquoi les forts purgatifs rappellent quelquefois les accès de fiévres intermittentes que le Quinquina avoit arrêtés.

XXVIII. Quand il y a douleurs, ou hémorrhagie à craindre, le purgatif cause de grands maux.

SCHOLIE.

La raison en est palpable. Car il n'y a presque jamais de douleurs sans affection du genre nerveux, & jamais

(a) *Purgans dare non oportet donec febris remiserit. Nihil purgandum, nam febris major fit, & calor revertitur.* Hipp. *Lib. de Purgant.* §. 4.

(b) *Purgans forte a febri correptis non est dandum; verum si alicubi opus fuerit, infusum per clysterem exhibere potes, quotiescumque volueris.* Ibid. §. 5.

l'hémorrhagie n'arrive ſans ſpaſme des parties muſculaires, & ſans un grand changement dans le pouls. Or il n'y a rien de plus dangereux que d'augmenter les ſpaſmes par des purgatifs, qui excitent des tranchées. Et s'il eſt avantageux, comme de fait, dans toutes les maladies cauſées par les ſpaſmes, de tenir toujours le ventre libre, ou même de le lâcher doucement, ce n'eſt point à l'aide des purgatifs qu'il faut procurer cet avantage, mais au moïen de laxatifs doux, & de lavemens émolliens.

XXIX. Les corps plethoriques, & pleins comme ceux des athletes, & ceux qui ſont remplis de beaucoup d'impuretés, ſont en tous tems expoſés à de grands dangers par l'uſage des forts purgatifs.

SCHOLIE.

Il n'y a point de corps plus ſujet aux affections ſubites, que ceux qui regorgent de ſang, & de ſéroſités, ſurtout quand elles ſont chargées d'impuretés. En effet, tant que les liqueurs, même mal conditionnées, circulent librement, & également, dans les

vaiſſeaux, il n'eſt pas aiſé de tomber dans quelque maladie. Mais la circulation vient-elle à ſe déranger, ce qui arrive ſurtout à l'occaſion des ſpaſmes, on eſt menacé des plus grands maux. Car l'interception du mouvement du ſang dans les parties attaquées de ſpaſmes, l'oblige de refluer avec impétuoſité, & en quantité, vers d'autres parties, où, par les congeſtions, & les ſtagnations qui s'y font, il devient une cauſe imminente de maladies dangereuſes, d'autant plus inévitables, que la partie a naturellement plus de foibleſſe. Ces ſortes de congeſtions dans les femmes groſſes, cauſent aiſément l'avortement, dans les vieillards la léthargie, l'apoplexie, la péripneumonie, l'engorgement des viſceres, & les hémorrhoïdes aveugles, ou trop abondantes, qui en ſont les ſuites, la fiévre lente, le maraſme, ou les tumeurs du bas ventre. C'eſt donc une régle invariable en pratique d'éviter tous les remedes violens dans la plethore, & la cacochymie, & ſurtout les émetiques, & les purgatifs. Car il n'eſt jamais avantageux d'émouvoir fortement les humeurs corrom-

puës ; il faut au contraire les faire sortir doucement. Aussi ne trouve-je rien de plus judicieux, & de plus conforme à l'expérience, que l'observation de l'excellent Ecrivain Eugalenus, qui assure que les scorbutiques se trouvent toujours mal de l'usage des purgatifs.

XXX. C'est une expérience certaine, que tous les purgatifs violens abatent extrêmement les forces. Ils sont donc très-dangereux lorsque les maladies sont accompagnées de foiblesse.

Scholie.

La raison pourquoi les purgatifs affoiblissent si fort, n'est certainement pas la seule abondance des déjections, puisque les eaux minerales, comme par exemple celles de Carles-Bade, & une solution de manne donnée en quantité font souvent faire vingt selles, & au-delà, sans diminution des forces, ou de l'appetit. Je ne m'en prens pas aussi seulement aux contractions spasmodiques, & convulsives, dont le genre nerveux est attaqué ; mais j'en accuse la substance même du purgatif, que je regarde comme ennemie de la nature, & destructive des

forces. Car il y a presque dans tous les purgatifs un goût, & une odeur qui soulevent l'estomac, & prouvent qu'il y a dans ces corps un mêlange d'un souffre étranger, & d'un sel volatil; aussi n'y a-t'il point de doute qu'il ne s'exhale des purgatifs une vapeur volatile contraire à la nature, qui, s'insinuant promptement dans les parties nerveuses, gâte puissamment le fluide très-pur qui donne la force, & la vigueur, aux parties solides, &, détruisant sa température, & son mouvement, cause l'abbatement des forces. Ce qui sert à mettre dans la derniere évidence la vérité que nous avons annoncé plus haut, que rien n'est plus condamnable que l'usage des purgatifs dans les maladies malignes, dans la vieillesse accompagnée de foiblesse, dans la cacochymie, dans l'enfance, & enfin dans l'abbatement causé par quelque maladie précédente, ou par quelque violente passion de l'ame.



CHAPITRE VI.

Des mauvais effets de la qualité veneneuse des Médicamens Mercuriels, & des grandes maladies qu'ils causent.

I. J'ESTIME qu'il faut mettre au nombre des médicamens les plus nuisibles qui se tirent du regne mineral, ceux qui sont composés de Mercure, surtout lorsqu'on les emploie à contre-tems.

SCHOLIE.

Ce n'est pas sans raison que les plus habiles Medecins mettent les médicamens mercuriels au nombre de ceux qui veulent être maniés de main de maître, parce que tel est leur caractere, & telle est leur puissance, qu'ils font les meilleurs effets, quand ils sont emploiés à propos, & que leur mauvais emploi est extrêmement nuisible. C'est donc une épée entre les mains d'un furieux que les mercuriels entre les mains d'un ignorant.

II. Les médicamens mercuriels sont des remedes énergiques que la Chymie compose avec le Mercure, & différens sels, qui agissent principalement sur les glandes, & leur causent des contractions violentes qui leur font hâter le mouvement de la lymphe, & qui, rendus corrosifs, prennent la nature, & la force des poisons, à cause des spasmes violens qu'ils excitent dans les parties nerveuses.

III. Le vif argent, ou Mercure, ne fait aucune opération sur le corps de l'homme, si l'on n'a commencé par le dissoudre, & le rendre fluide.

Scholie.

Le vif argent avalé en grande quantité dans des bouillons huileux, a souvent fait de merveilleux effets dans des affections iliaques désesperées, & cela à raison de son poids seul qui débarrasse les intestins embarrassés l'un dans l'autre, ou engorgés d'excrémens endurcis. C'est ce qu'attestent nombre d'observations qui ne parlent pas qu'il s'en soit ensuivi aucun mal; ce qui arrive parce que sa pesanteur le fait traverser promptement tout le canal intestinal,

testinal, qu'il ne s'y arrête pas, & qu'il sort très-vîte par l'anus. D'ailleurs ce n'est qu'avec peine que même les menstruës salins agissent sur lui, à moins qu'ils ne soient fort corrosifs; or il est très-rare qu'il s'en trouve de semblables dans les premieres voies. La raison pour laquelle les corps métalliques n'opérent point sur le corps humain, à moins qu'ils ne soient dissouts, ne me paroît pas difficile à trouver. Les principaux changemens qui se font dans notre corps viennent de l'action des parties solides sur les fluides. Or pour que quelque chose augmente, ou diminuë, le mouvement des solides, ou lui cause quelque autre altération que ce soit, il faut qu'elle les touche immédiatement, ce qui ne peut se faire si elle n'entre profondément dans ses pores; & je ne conçois pas comment cela pourroit arriver sans une grande division, une grande ténuité des parties, & sans le véhicule d'un fluide; & comme la dissolution d'un corps n'est autre chose que sa division en très-petites parties, operée par un fluide quelconque, on voit aisément que les corps d'un tissu ferme, tels que

les métaux ne peuvent causer d'altération dans les corps des animaux, à moins d'une dissolution, ou d'une division en parties très-déliées.

IV. Les sels de toute espece agissent sur le Mercure, & le dissolvent à la fin.

SCHOLIE.

Les Éleves en Chymie savent à merveille que le Mercure se dissout très-promptement dans tous les menstruës corrosifs, tels que l'esprit de sel concentré, l'esprit de nitre, l'eau forte. Mais que les sels lixiviels, & la solution de sel ammoniac, le sel commun, & toute autre solution de sel, puissent le dissoudre en partie avec le secours de la décoction, c'est ce que tout le monde ne sait pas également. L'eau commune, à raison de ce sel universel très-subtil dont elle est empreinte, emporte du Mercure quelques parties par une longue coction; ce qui fait que cette décoction s'emploie pour déraciner le virus de la grosse verole, & pour tuer la vermine, comme les Praticiens le savent.

V. La solution du Mercure par les

fels fe fait beaucoup plus promptement, fi on commence par le réduire en poudre.

SCHOLIE.

La furface polie, & la figure fpherique du Mercure courant, eft caufe que les menftruës ont de la peine à mordre fur lui; mais il s'y diffout beaucoup plus aifément, fi, par quelque procedé chimique, on l'a réduit en poudre, de maniere qu'on ait multiplié fes furfaces. Si l'on prend donc du Mercure doux, du précipité rouge, ou blanc, ou du turbith mineral, & qu'on le faffe bouillir dans une folution de fel ammoniac, ou de fel de tartre dans l'eau, il s'en fait fur le champ une diffolution très-corrofive, de couleur grife, dont la force aftringente faifit le gofier; ce qui ne feroit pas arrivé fi promptement, fi l'on avoit tenté la même expérience avec le Mercure courant.

VI. Le Mercure diffout par des menftruës falins prend parfaitement, & avec la derniere précifion, un caractere veneneux, & corrofif, de forte qu'il devient un poifon d'autant plus

actif, que sa dissolution est plus parfaite, & plus concentrée.

SCHOLIE.

Je ne veux pas d'autre preuve de la vérité de ce theorême, que les effets du Mercure sublimé corrosif, ce poison redoutable, dont dix grains suffisent pour donner la mort. On voit peu d'exemples dans les Observations Médicinales de personnes mortes de ce poison, parce que son goût corrosif le rend absolument impropre à être donné à cette fin ; mais on en voit beaucoup des mauvais effets des remedes mercuriels mal préparés, ou mal administrés, qui par ces raisons ont produit les symptômes les plus cruels, en un mot les symptômes qui suivent l'usage des poisons ; & c'est ce qui est arrivé, si l'on en croit plusieurs Auteurs, pour avoir pris du Mercure doux mal préparé, & demeuré encore corrosif. Je crois pouvoir placer ici l'histoire des accidens que causerent douze grains de Mercure sublimé véritablement corrosif à un enfant de deux ans. L'histoire est tirée de la Dissertation de Wedelius *sur le Mercure doux*.

Peu de tems après qu'il eut pris ce poison, il lui poussa une sueur accompagnée d'inquiétudes, qui fut suivie d'un vomissement de pituite, puis d'un vomissement de sang pur, qui suivit de près le premier, de bruits dans la poitrine, & d'enrouëment, & enfin de la mort, qui arriva le jour même à cinq heures après midi, après avoir inutilement fait prendre au Malade plusieurs remedes. En examinant le cadavre, on lui trouva les mains brunes, ainsi que les ongles, & le bas ventre très-gonflé, d'un verd tirant sur le bleu, la bouche pleine de vésicules, & de pustules blanches; la cavité du bas ventre se trouva tenduë par le gonflement des intestins, & il en sortit aussi-tôt qu'on l'ouvrit une eau très-jaune qui teignit profondément de la même couleur la main de l'Opérateur, l'orifice intérieur du ventricule, & les intestins, surtout le Colon. La partie gauche du ventricule du côté d'en haut étoit corrodée de maniere qu'il n'y restoit plus qu'une membrane de l'épaisseur d'une vessie. J'ai vû plusieurs fois l'Azoth d'Heslingius, l'arcane corallin, le turbith mineral, mal edulcorés, causer, étant

donnés à grande dose, des tranchées cruelles, accompagnées de vomissemens, de cours de ventre, d'inquiétudes dans les parties voisines du cœur, & de spasme des parties internes.

VII. Les Mercuriels ont la force, & la nature, des vrais poisons caustiques, & astringens, comme on en peut juger par les signes ordinaires de ces poisons.

SCHOLIE.

D'abord ils font leur effet très-promptement, & même causent la mort en très-petite dose. En second lieu, leur âcreté pénétrante ne se borne pas au ventricule, & aux intestins; mais s'étend à toutes les membranes nerveuses du corps, &, causant des spasmes violens, elle produit les symptômes cruels qui suivent ordinairement l'usage des poisons, & une inflammation sphaceleuse mortelle dans les premieres voies. On peut aussi prouver parfaitement bien l'acrimonie corrosive des médicamens Mercuriels par les petits ulceres qu'ils causent dans le gosier pendant la salivation, & par les douleurs, & les exulcérations, qu'ils

produisent, ou qu'ils aigrissent.

VIII. La vertu pénétrante du vif argent le fait passer comme les autres poissons dans les replis les plus cachés du corps, & non-seulement attaquer les parties nerveuses, mais particulierement les glandes du gosier, à qui il fait rendre une grande quantité de salive.

SCHOLIE.

Le poison Mercuriel a cela de propre, & de particulier, qu'il attaque principalement le gosier, le larynx, la langue, & les dents, bien qu'appliqué seulement en onguent à la plante des pieds, ou aux articulations; ce qui fait que la langue, & les amigdales, enflent, que le gosier se remplit d'aphtes, & qu'il se fait un écoulement continuel de la salive, souvent fétide, que les gencives deviennent flasques, & que les dents noircissent, & chancellent. Nous avons vû l'onguent Mercuriel, appliqué sur des bubons veneriens, causer en peu de tems la salivation; ce qui est arrivé plusieurs fois à la poudre de Mercure, appliquée sur quelque partie ulcerée. Hildanus dit

qu'il a éprouvé plusieurs fois que l'application du Mercure vif, ou de sa poudre, sur des ulceres, causoit sur le champ à des corps délicats une douleur de dents, & une inflammation des gencives. (*a*) Langius rapporte (*b*) aussi qu'il a fait souvent l'expérience qu'en saupoudrant plusieurs fois des ulceres sordides aux jouës, & aux aisselles, avec de la poudre de précipité de Mercure, sa qualité veneneuse avoit attaqué tout d'un coup les dents, la bouche, & le larynx, sans faire le moindre tort aux autres parties, & qu'il s'en étoit ensuivi un écoulement de salive pendant le jour, & la nuit.

IX. Comme l'opération des poisons caustiques, & des purgatifs violens, consiste dans un spasme, ou une forte contraction des membranes nerveuses, qui produit les symptômes cruels qui en accompagnent l'usage, on peut donner plusieurs preuves que les Mercuriels font les mêmes effets sur notre corps.

(a) Hildan. *Cent. III. Obs.* 92.
(b) Langius. *Lib. I. Epist.* 47.

SCHOLIE.

L'écoulement abondant de ſalive que cauſent d'une maniere qui leur eſt preſque propre ; & particuliere, les médicamens Mercuriels pris intérieurement, ou même appliqués au dehors, ne paroît pas avoir d'autre cauſe que l'irritation que le Mercure, ſurtout lorſqu'il eſt armé de ſels, cauſe aux glandes, qui ſont compoſées de pluſieurs membranes, & de vaiſſeaux entortillés ; ce qui fait que les membranes nerveuſes, étant contractées plus fortement que de coutume, accélérent le mouvement de la lymphe dans tout le ſyſtême des vaiſſeaux lymphatiques, & que les glandes conglomerées ſurtout, du nombre deſquelles ſont les ſalivaires, font ſortir la ſalive en plus grande quantité ; à quoi ne contribuë pas peu la difficulté que trouve le ſang à être repris par les veines des glandes comprimées dans leurs orifices. Il paroît d'ailleurs que les remedes Mercuriels agiſſent plutôt ſur les glandes du ventricule, & des inteſtins, & même en particulier ſur celles du pancreas ; puiſqu'un purgatif

mercuriel un peu âcre, & cauſtique, fait rejetter par la bouche, & par le bas, non ſans inquiétudes, & ſans tranchées, une grande quantité de pituite viſqueuſe, & qu'il n'eſt pas rare qu'il laiſſe pendant pluſieurs jours le ventre lâche avec un ſentiment d'irritation, & de picotemens internes. Mais s'il arrive un écoulement abondant de ſalive, le ventre ſe reſſerre, l'urine donne peu, & devient tenuë, & les extrêmités ſe refroidiſſent; marque certaine du reſſerrement de la peau, & des autres couloirs, & que les impuretés excrémenteuſes ſe portent de toutes parts en abondance aux glandes du goſier, & de la bouche, dont les vaiſſeaux trop tendus, & même corrodés par l'âcreté des ſels excrémenteux, non-ſeulement cauſent un ample écoulement de la ſalive, & d'une pituite épaiſſe, viſqueuſe, corrompuë, & fétide, mais des tumeurs, des ulceres, l'ébranlement des dents, & des putrefactions. Le meilleur moïen de remedier à ces ſymptômes, eſt de détourner vers l'extérieur, dont on aura ſoin de relâcher, & de tenir les vaiſſeaux excrétoires ouverts, les liqueurs qui

ſe portent au goſier en trop grande quantité; c'eſt à quoi l'on réuſſira en emploiant les aſtringens, & les balſamiques temperés.

X. Il paroît que les accidens cruels, & même mortels, que cauſent le poiſon mercuriel, ont en partie pour cauſe le mouvement violent des liqueurs vers la tête, & en partie l'inflammation, & le ſpaſme violent des premieres voies.

SCHOLIE.

La preuve de la premiere partie de ce theorême ſe peut tirer de l'épilepſie, & de l'apoplexie, qui ſont ſouvent les ſuites funeſtes de l'uſage des médicamens mercuriels. Nous avons vû deux doſes de ſix grains de Mercure doux dans un corps replet, après que le Malade ſe fut expoſé à un air très-froid, le faire tomber ſubitement dans une apoplexie mortelle. Nous avons vû de l'eau compoſée avec le Mercure ſublimé donnée à trop grande doſe cauſer de grands reſſerremens du diaphragme accompagnés d'inquiétude, des mouvemens involontaires du corps, avec délire, & convulſions, ſuivies le len-

demain de la mort, après laquelle le corps aiant été ouvert, le ventricule se trouva enflammé; accidens dont nous estimons que la trop violente contraction du genre nerveux a été la principale cause.

XI. Le vif argent étant par lui-même incapable de nuire, & ne fesant presque aucun effet; & sa force, & sa qualité veneneuse dépendant de l'addition des sels, puisqu'il s'en trouve de différentes especes dans le corps humain, il ne faut pas s'étonner que les mercuriels appliqués extérieurement en onguent, ou donnés intérieurement en forme de poudre insipide, fassent des effets violens.

SCHOLIE.

La quantité de sels qui se trouvent dans la sueur, l'urine, & les grossiers excrémens, de ceux même qui n'usent que d'alimens insipides, est une preuve que la nature du corps est telle qu'elle produit beaucoup de sels. Or ces sels ne sont certainement pas du même caractere. Ils différent même notablement, suivant les parties où ils résident. En effet, les liqueurs qui arro-

ſent le ventricule ſont principalement acides, & piquantes; ce qui devient beaucoup plus manifeſte dans l'état contre nature, comme dans la maladie hypochondriaque, la fiévre quarte, la conſtipation habituelle, la vieilleſſe, & la vie oiſive. Les ſels qui ſe trouvent dans les liqueurs des inteſtins approchent plutôt de la nature alkaline, ſurtout ſi la bile, qui eſt d'un caractere alkali, & ſulphureux, y coule en abondance, & qu'il n'y ait que peu d'acide dans l'eſtomac; & la ſéroſité du ſang contenuë dans les vaiſſeaux, renferme une acrimonie ſaline, ſenſible même au goût, acrimonie d'un ſel moïen, & ſemblable à celle du ſel ammoniac. Donc en quelque endroit que ſe trouve un remede mercuriel, il rencontre des ſels, &, s'il s'y aſſocie, il produira quelque effet, quelque opération. Et comme dans certaines maladies, telles que la goute, le ſcorbut, la galle, & quelques fiévres intermittentes, la ſuppreſſion des excrétions augmente dans les liqueurs la quantité, & l'acrimonie des ſels, il ne faut pas s'étonner que le Mercure devenu corroſif par leur aſſociation, devienne très-pernicieux.

XII. Les médicamens mercuriels ne conviennent donc, ni à l'extérieur, ni à l'intérieur, dans les ſujets dont les liqueurs ſont fort impures, & chargées de ſels, comme dans le ſcorbut, la goute, & toutes les maladies que les ſels produiſent.

SCHOLIE.

C'eſt une vérité très-connuë en pratique que les médicamens mercuriels ſont des miracles, quand ils ſont emploiés avec prudence, & qu'ils produiſent les plus triſtes, & même les plus funeſtes accidens, quand ils ſont donnés mal-à-propos. Il eſt certain que s'il n'y a pas de la faute du Malade, & ſi le remede eſt bien préparé, qu'il faut chercher la raiſon de cette différente opération dans la ſeule diſpoſition du corps humain, & de ſes liqueurs; & comme c'eſt une attention que ſont rarement les Medecins, les médicamens mercuriels ſont auſſi très-ſouvent infideles, & peu ſûrs. J'ai très-ſouvent remarqué que quelques grains de Mercure doux donnés dans la fiévre quarte, ou tierce, avoient cauſé une ſalivation conſidérable, qu'on avoit eu

toutes les peines du monde à arrêter ; c'eſt ce qui eſt confirmé par Harderus, qui excita la ſalivation à un vieillard ſexagenaire attaqué de fiévre quarte, avec quinze grains de Mercure doux. (a) Je donne avec ſuccès aux Malades attaqués de fiévre quarte ma poudre fébrifuge contre cette fiévre, qui eſt décrite dans ma Diſſertation *ſur la méthode de guérir heureuſement les fiévres quartes*, (b) avec la précaution d'évacuer, & de corriger par les remedes convenables, avant d'en faire uſage, les impuretés acides, & corroſives, bilieuſes, & viſqueuſes qui cauſent cette maladie ; mais quand on néglige ces précautions, je ne ſuis point ſurpris que ce remede ne produiſe pas le même effet. Les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature font voir combien dangereuſe fut la ſalivation que le Mercure produiſit dans un hypochondriaque. (c) Hildanus atteſte que la ſalivation mercurielle procurée par les frictions a été très-nuiſible à des

(a) Harder. *Obſ. XLIII. p.* 192.
(b) Diſſert. *De felici Quartanæ curatione.*
(c) Miſcellan. Nat. Curioſ. *Decad. I. A. I. Obſ.* 80.

gouteux. (*a*) Les ſcorbutiques, & les cacochymes, ſont purgés par quelques grains de Mercure doux; ce qui n'arrive pas aux perſonnes ſaines. Helwichius a remarqué que le turbith mineral avoit cauſé des tranchées, & des inquiétudes. (*b*) Un de nos Praticiens a donné tous les jours pendant trois ſemaines à une fille devenuë cachectique, en conſéquence de la ſuppreſſion de ſes régles, un grain de turbith mineral en pilule avec des extraits; ce qui la fit tomber dans des douleurs incroiables de tous les membres, & lui cauſa des exulcérations de mauvais caractere qui ſe déclarerent aux malleoles, & produiſit le racourciſſement d'un bras, & l'atrophie; & comme ces accidens augmentoient de jour en jour par l'uſage des mercuriels, quelques Medecins s'imaginerent qu'elle étoit attaquée de la verole. Mais on vit bien-tôt qu'ils n'avoient pas rencontré juſte, quand ſubſtituant aux premiers remedes des décoctions compoſées de ſimples émolliens, des bains,

(a) Hildan. *Cent. IV. Obſ.* 81.
(b) Miſcellan. Nat. Curioſ. *Dec. III. A. VIII. Obſ.* 7.

&

& des diaphoretiques, ont eut remedié à ces maux, & déraciné la maladie qui avoit fait emploier les remedes qui les avoient produits. Nous avons lû dans des Observations que le seul Mercure doux bien préparé avoit causé des accidens cruels, & même la mort; effet qu'il faut moins attribuer au Mercure en lui même, qu'à la disposition des liqueurs des premieres voies. L'on a fait imprimer en 1702. à Quedlimbourg une histoire remarquable des effets du Mercure doux en poudre sur un jeune homme de quinze ans. Il en prit quinze grains en une seule dose. Le remede étoit bien préparé, & cependant il causa un vomissement, des inquiétudes, un tremblement des mains, & des pieds, des agitations involontaires du corps, un racourcissement des mains, & la mort le sixiéme jour. Les Mélanges de l'Academie des Curieux de la Nature rapportent encore qu'une personne par erreur aiant pris une demi-once de Mercure doux bien préparé, mourut dans les vingt-quatre heures. M. Naboth, Medecin de Leipsick, nous a aussi rapporté qu'une femme scorbuti-

que aiant pris du Mercure précipité qu'un Charlatan lui donna pendant quelques jours à la dose de six grains dans fort peu de boisson, tomba dans des spasmes horribles, promptement suivis de la mort. Son corps aiant été ouvert, on trouva plusieurs taches rouges au fond de l'estomac, dans le duodenum, & le jejunum, l'estomac fort gonflé, & une portion du jejunum très-étroitement resserrée.

XIII. S'il ne faut jamais emploier les médicamens mercuriels dans les cas où les premieres voies sont remplies d'impuretés, & de crudités acides, bilieuses, & visqueuses, il faut encore les éviter avec beaucoup plus d'attention pour les enfans en bas âge, & quand le ventricule, & les intestins sont remplis de lait corrompu, d'humeurs corrosives, & verdâtres.

SCHOLIE.

Les remedes mercuriels ne conviennent pas aux enfans en bas âge, & à la mammelle, par deux raisons; la premiere, que le Mercure, surtout en poudre, à raison de sa pesanteur, reste trop long-tems dans les plis, & les

valvules des inteſtins, où il prend aiſément une qualité veneneuſe à cauſe des humeurs corroſives qui ſéjournent dans ces parties. C'eſt ce que confirme le judicieux avis du célébre Veſti, Profeſſeur d'Erfort, dans ſa *Diſſertation ſur l'uſage, & l'abus des médicamens mercuriels*, d'où je tire les paroles ſuivantes: *c'eſt par accident que le Mercure doux devient un poiſon, c'eſt-à-dire, quand il eſt adminiſtré par des ignorans, qui n'examinent point d'abord s'il y a dans les premieres voies des crudités acides. Car ſi le Mercure doux en rencontre de pareilles, il devient corroſif, & corrode les parties interieures du corps, comme les os, les nerfs, &c. & quelquefois cauſe dans les inteſtins, & dans le ventricule, une gangrene, & un ſphacele, qui donne la mort au Malade.* (a) En ſecond lieu, les mercuriels, comme tous les remedes violens, ſont contraires à cet

(a) *Per accidens fit ut Mercurius dulcis in venenum abeat, ſi ſcilicet ab imperitis datur, non conſiderato prius an cruditates acidæ adſint; his enim accedentibus Mercurius dulcis fit corroſivus, & interiores corporis partes, ut oſſa, nervos, &c. corrodit; quandoque etiam gangrænam, & ſphacelum, in inteſtinis cauſatur, quo tandem ægrotans morbo ſuccumbat.* Veſti, *Diſſert. de uſu, & abuſu medicament. Mercurial.*

âge, à cause de la foiblesse, ou de la sensibilité du genre nerveux, qui est fort susceptible de spasmes, & de convulsions. Ce qui fait que Willis conseille à tous ceux qui ont le cerveau foible, & qui sont sujets aux mouvemens convulsifs, de s'abstenir des remedes mercuriels ; (a) & Glauber ne veut pas qu'on donne aux enfans le Mercure doux à dose un peu forte, parce qu'il cause une foiblesse, & une débilité des membres. (b) Le célébre Dolæus a remarqué qu'un Prince de Nassau étoit tombé dans des convulsions, & des accidens épileptiques, par l'usage du Mercure doux ; (c) & Wedelius juge que ce remede est quelquefois contraire aux enfans, à cause de leur sensibilité. (d) Mais les frictions mercurielles le sont encore bien davantage, comme l'atteste une histoire rapportée dans les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature, où il est parlé de deux gemeaux, âgés de six mois, qu'une friction mercurielle fit

(a) Willis. *de Anim. brut. c. 9. de Paralys.*
(b) Glauber. *Part. II. Furn. Philosoph. c.* 38.
(c) Dolæus. *Encycloped. c.* 15. *de lue Vener.*
(d) Wedel. *Dissert. de Mercur. dulci.*

mourir le jour même, après avoir essuié des convulsions épileptiques. (a)

XIV. La friction mercurielle administrée à un corps rempli d'impuretés, & qui n'a pas été suffisament préparé, est beaucoup plus dangereuse que le Mercure pris par la bouche.

SCHOLIE.

Il y a dans les Observations Medicinales une infinité d'exemples des effets funestes, & souvent mortels de la friction, & de la fumigation mercurielles. Je me contenterai d'en rapporter quelques-uns. Dolæus rapporte une histoire d'ulceres mortels du gosier produits par l'usage de l'onguent mercuriel. (b) C'est ce que Lanzonius paroît confirmer par une observation rapportée dans les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature. (c) Hildanus atteste qu'une friction mercurielle faite mal-à-propos, causa la mort; (c) &

(a) Miscell. Nat. Curios. *Decad. II. A. 4. Obs. XVI.*

(b) Dolæus. *Epist. III. ad Walschmidium.*

(c) Lanzonius. *in Miscellan. Nat. Curios. Decad. IV. A. II. Obs.* 38.

(d) Hildan. *Cent. III. Obs.* 92.

Montanus dans sa LXIIe. Consultation, remarque qu'elle causa l'épilepsie, & la mort. Je rapporterai ici une histoire mémorable arrivée il y à quelques années à Berlin, pendant que la peste étoit dans le voisinage. Un des premiers habitans de cette Ville portoit sur la fosserre du cœur un amulete où il entroit du vif argent. Ce métal liquide s'étant insinué peu à peu dans les pores du cuir qui le renfermoit, se glissa en même tems dans ceux de la peau du bourgeois, de maniere qu'en pressant ses aines, on en pouvoit exprimer le Mercure courant. Cet homme fut long-tems malade de deffaut d'appetit, d'une langueur des forces, d'une impuissance de se mouvoir, d'un tremblement des membres accompagné d'une grande pâleur du visage. Mais enfin de bons remedes le tirerent d'affaire. Il n'y a pas plus d'un an qu'un homme de cabinet de cette Ville, d'un tempérament délicat, reçut dans la main le Mercure qui couloit d'un thermometre cassé, & le frotta long-tems, & à plusieurs reprises, entre les paumes des mains. Le lendemain, lorsqu'on s'y attendoit le moins,

il tomba dans des ſyncopes, & des mouvemens convulſifs, & il lui en eſt long-tems reſté une foibleſſe de membre, & une pâleur livide ſur le viſage. Le célébre Ramazzini rapporte dans ſon *Traité des maladies des Ouvriers*, qu'un jeune homme, Doreur, étoit mort après deux mois de maladie, qui avoit commencé par une cachexie cauſée par la fumée du Mercure, qui lui rendit enſuite le viſage livide, & cadavereux, les ïeux enflés, la reſpiration difficile, lui cauſa une hébetation d'eſprit, un engourdiſſement de tout le corps, & enfin produiſit dans la bouche des ulceres infects, d'où ſortoit ſans ceſſe une grande quantité de ſanie d'une puanteur inſupportable. (*a*) Il paroît que la raiſon pourquoi le Mercure pris intérieurement fait moins de mal que celui qu'on applique au dehors, c'eſt que les humeurs qu'il rencontre dans les premieres voies émouſſent ſouvent ſa force, ou qu'il ſort plus aiſément par le vomiſſement, & les ſelles; & qu'au contraire quand il paſſe par les pores de la peau ſans altération de ſon tiſſu, s'attachant plus inti-

(a) Ramazzini. *de Morbis Artific. Cap. II.*

mement aux impuretés salines qu'il rencontre, il communique plus aisément aux autres parties du corps sa qualité veneneuse.

XV. Puisque l'usage des médicamens mercuriels administrés avec trop peu de précaution, cause de si cruels symptômes, il faut faire avant de les emploier une attention exacte au sujet, à la maladie, & au régime qui convient au remede.

SCHOLIE.

D'abord il ne faut jamais donner les médicamens mercuriels aux sujets foibles, qui abondent en sang, ou en mauvaises humeurs, aux vieillards, aux enfans, & à ceux qui sont affoiblis par une maladie précédente, quelque grande passion de l'ame, ou quelque excrétion immoderée. Il faut en second lieu, que les scorbutiques, les hypochondriaques, les gouteux, les cachectiques, & ceux dont le genre nerveux est attaqué de spasmes, évitent ces remedes avec grand soin. Et quand la salivation procurée par le Mercure est indispensable, il ne faut pas perdre de vûë les précautions suivantes.

vantes. S'il y a plethore, il faut la diminuer par la saignée ; si les premieres voies sont remplies de crudités, il faut les évacuer, & les corriger par les remedes convenables. Ensuite il faut humecter le corps, & rendre les liqueurs fluides par le moïen des bains, & des décoctions temperées des bois. Quant au régime, il faut écarter tout ce qui est de nature saline, ou acide, & interdire totalement le vin. Il faut garantir soigneusement le Malade du froid, & le faire rester dans une chambre où regne une chaleur égale, & moderée, qui entretienne la liberté de la transpiration. Enfin il faut prendre garde d'associer des sels aux médicamens mercuriels, & surtout des sels de nature alkaline, ou ammoniacale ; car si on broie dans le mortier ces sels avec du Mercure, ou, ce qui est encore pis, si on les fait bouillir ensemble, il est infaillible que le Mercure, incapable de nuire par lui-même, prendra une nature veneneuse, & pernicieuse. Wedelius donne à ce sujet un excellent avis à la fin de sa *Dissertation sur le Mercure doux*, qu'il ne faut point marier imprudemment le Mercure

doux avec des ſels neutres, de crainte qu'il ne cauſe de plus grands troubles dans le corps, & qu'il ne reprenne les pointes dont on l'avoit dépouillé en le dulcifiant.

CHAPITRE VII.

Des Poiſons ſomniferes.

I. LEs Grecs appellent hypnotiques, & anodins, les remedes que les Latins ont nommés ſomniferes, & narcotiques ceux qui par une vapeur ſubtile, nuiſible, & ennemie de la nature, diminuent ſimplement, ou empêchent entierement le mouvement, & le ſentiment des parties ſolides.

SCHOLIE.

Les ſomniferes ſont principalement tous les remedes qui ſe tirent de toutes les parties du pavot, & notamment l'opium, que les Anciens appelloient larme du pavot, & le mechonium, qui eſt l'extrait du pavot, ou ſon ſuc

épaissi par l'évaporation. Les narcotiques comprennent les somniferes les plus violens, tout ce qui se tire de la mandragore, du jusquiame, de la bella donna, du stramonium, & de la pomme d'amour.

II. Ce n'est pas sans raison qu'on met les somniferes, & les narcotiques, au nombre des poisons.

SCHOLIE.

Car ils nuisent promptement étant donnés en petite dose, & causent la mort, si on l'augmente un peu. D'ailleurs leur opération attaque principalement les parties nobles du cotps, d'où dépendent les mouvemens, & les sensations. Enfin ils agissent par un principe entierement ennemi de la nature, c'est-à-dire, par une vapeur sulphureuse nuisible, qui diminuë, ou même détruit entierement, le mouvement, & le sentiment des fibres motrices.

III. L'opération des poisons narcotiques est bien différente de celle des poisons caustiques. Le sel très-âcre, & très-pénétrant, de ceux-ci, augmente les mouvemens contre nature,

& détruit par les ſpaſmes l'œconomie des mouvemens vitaux ; & la vapeur ſulphureuſe de ceux-là rabbat, ou même arrête les mouvemens, & les ſenſations, dont les nerfs, & les membranes, ſont les principaux organes, & rendent par ce moïen la circulation languiſſante, & diminuent les excrétions.

Scholie.

La vie du corps humain, & l'intégrité de ſes fonctions, dépendent de la juſte tenſion des ſolides, & de la liberté, & de l'égalité, du mouvement des fluides. Celle-là conſiſte dans la ſyſtole, & la diaſtole, ou la contraction, & la dilatation, égale, & moderée des ſolides ; & celles-ci de la température, & de la quantité convenables du ſang, & de l'ouverture des vaiſſeaux deſtinés à ſa circulation. Donc tout ce qui détruit promptement, & puiſſamment, cette tenſion des ſolides, & trouble l'égalité du mouvement des fluides, eſt propre à renverſer tous les mouvemens du corps animé, & mérite la dénomination de poiſon, s'il produit promptement ce

mauvais effet. Or les ſomniferes, & les narcotiques, arrêtent trop les mouvemens, & font perdre la tenſion des parties ſolides, diminuent le ſentiment, & font languir la circulation du ſang, & les excrétions, il faut donc conclurre qu'ils ſont très-ennemis de la nature.

IV. C'eſt une expérience certaine, que l'uſage des ſomniferes, & des narcotiques, ſurtout quand on en uſe ſans modération, rend le pouls languiſſant, concentré, & petit, la reſpiration difficile, & qu'ils cauſent un aſſoupiſſement, & un engourdiſſement de la tête, une ſtupeur dans les ſens, & ſouvent une alienation de l'eſprit, enfin qu'ils diminuent l'appetit, reſſerrent le ventre, font languir la digeſtion, & détruiſent conſidérablement les forces.

SCHOLIE.

Tous ces ſymptômes n'ont preſque point d'autre cauſe que le rallentiſſement du mouvement du ſang, & des fluides, & leur ſtagnation dans les parties. Et comme le mouvement des liqueurs dépend uniquement de la diſ-

poſition des parties ſolides, c'eſt-à-dire, de leur tenſion, de leur vigueur, & de leur mouvement de ſyſtole, & de diaſtole, il paroît évidemment que ces remedes produiſent une diſpoſition contre nature dans la cauſe qui gouverne, & dirige les mouvemens des ſolides.

V. Le principe en quoi conſiſte la vertu des narcotiques eſt d'une nature très-volatile, & très-pénétrante, qui entre profondément en forme de vapeur dans les pores des nerfs, & des membranes, & fait perdre aux ſolides leur mouvement, & leur tenſion, en détruiſant le fluide très-pur, & très-mobile qui la leur donne.

SCHOLIE.

On peut apporter pluſieurs preuves de la volatilité, & de l'activité, du principe en qui conſiſte la vertu des narcotiques. Car d'abord leur vertu veneneuſe s'évapore preſque entierement par une longue décoction dans l'eau. En ſecond lieu, appliqués en forme d'onguent, ou d'épitheme, à la tête, ou à d'autres parties nerveuſes, comme

la plante des pieds, ou les paumes des mains, ou même par leur odeur seule, ils causent l'assoupissement. Dioscoride assure que la seule odeur du pavot est somnifere; & Plutarque remarque que *la vapeur du pavot a renversé des personnes qui n'avoient point pris de précaution en amassant son suc.* (a) D'ailleurs il est démontré par beaucoup d'expériences chimiques que le meilleur correctif du poison des somniferes, est un acide tel que celui du citron, ou suc de coings, du vinaigre de vin, de l'esprit de vitriol, qui fixent puissament les souffres volatils. L'on sait encore que l'opium grillé sur une lame de fer chaud, perd presque toute sa force. L'odeur rend aussi témoignage de l'existence d'une vapeur virulente, & contraire à la nature, dans tous les narcotiques, & les hypnotiques, & prouve par conséquent celle d'un souffre desagréable.

VI. Les somniferes agissent principalement à raison d'un souffre vaporeux, & de mauvaise odeur, qui pé-

(a) *Vapor a papavere prodiens, non caute observantibus iis qui succum collegerunt, homines subvertit.* Plutarch. *in Sympos. Lib. III. Quæst. I.*

nétre les membranes nerveuſes du ventricule, & des inteſtins.

SCHOLIE.

Si le ventricule eſt le premier viſcere qui ſe reſſente immédiatement de la force, & de l'énergie, de tous les remedes, & après lui les inteſtins, il doit à plus forte raiſon leur arriver la même choſe de l'uſage des médicamens les plus forts, & les plus pénétrans. Dès que l'opium, ou quelque autre narcotique eſt entré dans l'eſtomac, & que ſa chaleur humide commence à le diſſoudre, il ſe réſout en vapeurs nuiſibles, qui, entrant dans les pores de la membrane nerveuſe, font ſur le champ changer de nature au fluide ſubtil de qui dépend ſon mouvement, & ſa tenſion. C'eſt ce qui fait que le ſentiment s'émouſſe dans les inteſtins, & que leur mouvement périſtaltique ſe rallentit. Car ſi la vapeur déſagréable qu'exhalent des plumes brûlées, où l'aſſa fétida, étant reçûë par les narines, a la force d'arrêter ſi puiſſamment les mouvemens ſpaſmodiques de tout le genre nerveux, & membraneux, comme on le voit dans les hyſtériques,

& si une odeur agréable leur peut causer sur le champ les mouvemens spasmodiques les plus violens, pourquoi la vapeur vireuse des narcotiques, venant à corrompre un fluide d'une extrême activité, ne pourra-t'elle pas rallentir, ou arrêter les mouvemens ? Or rien n'est plus actif que ce qui attaque les nerfs, & sa vertu se répand promptement sur tout leur systême. C'est aussi ce qui arrive aux opiatiques. A peine sont-ils avalés, ou du moins ont-ils séjourné dans l'estomac, qu'on sent une disposition au sommeil, & un adoucissement des douleurs dans les parties, même les plus éloignées. Et comme c'est principalement sur les nerfs que les opiatiques agissent, ils rabbattent sur le champ la violence des douleurs qui affligent les intestins, & la nausée, & le dégoût, & même le vomissement suivent de près, s'il y a encore assez de force.

VII. Les narcotiques agissent aussi puissament sur les membranes du cerveau, où, par l'affoiblissement qu'ils causent au ressort, & à la contraction des arteres de ces parties, qui n'ont que des membranes extrêmement min-

ces, ils causent des stagnations du sang, & des gonflemens de vaisseaux, si considérables, que l'engourdissement, un sommeil accablant, une aliénation d'esprit, & des songes terribles, & pleins de phantômes, en sont les suites.

SCHOLIE.

Il n'y a rien de plus capable dans la nature de rendre promptement hébeté, & stupide, un homme de bon sens, & d'esprit, qu'un narcotique. Personne n'ignore que la pomme d'amour, la bella donna, & ses baies, font sur le champ tomber dans la manie les personnes les plus saines. On peut voir ce fait attesté par nombre d'observations rapportées par Mathiole dans son Commentaire sur Dioscoride, (a) Wierus, (b) Mercurialis, (c) & de Lobel, (d) ausquelles nous joindrons la suivante, qui nous est propre. Nous avons vû un hémoptoïque rester plusieurs jours

(a) Mathiol. *in Dioscorid. Comment. Lib. IV. c. 69.*

(b) Wierus. *de Præstig. Dæmon. L. III. c.* 17.

(c) Mercurial. *L. I. de venen. c.* 13.

(d) Lobel. *Adversar. stirpium. p.* 103.

ſans dormir, ſans mémoire, & ſans raiſon, pour avoir pris par mépriſe à trop grande doſe une potion où il entroit une grande quantité de ſemence de juſquiame. Nous avons vû preſque les mêmes accidens par l'uſage des pilules de cynogloſſe priſes à grandes doſe pour arrêter le vomiſſement. Le juſquiame même, ſuivant Rondelet, cité par Platerus, (a) appliqué extérieurement, eſt capable de cauſer la folie. Les mauvais effets de ces médicamens n'étoient pas inconnus aux Anciens; ce qui fait dire à Cælius Aurelianus, que *ceux qui boivent du pavot, de la mandragore, ou du juſquiame, tombent aiſément dans une alienation d'eſprit. Mais alors*, ajoute-t'il, *le pouls eſt rare.* (b) Van-Helmont dit avec grande raiſon de l'opium, que *c'eſt une erreur inſigne de l'emploier contre la manie, parce que tout remede opiatique cauſe par lui-même une alienation d'eſprit;* (c) & dans un autre endroit,

(a) Platerus. *Prax. tom. I. c.* 3.

(b) *Facile mente alienantur qui papaver, aut mandragoram, aut hyoſciamum bibunt; ſed tunc pulſus eſt rarus.* Cæl. Aurel. *L. I. c.* 4.

(c) *Errant inſigniter qui maniam opiatis compeſcere ſatagunt, cum omne opiatum ſit in ſe amens.* Helmont. *de Lithiaſi.*

les narcotiques ont de la peine à procurer le ſommeil aux fols à quadruple doſe, & ne font plutôt qu'augmenter l'alienation d'eſprit. (a) La même vérité eſt auſſi conſtatée par une obſervation rapportée dans les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature, ſuivant laquelle un dyſenterique aiant pris un lavement où il étoit entré une livre de juſquiame, tomba ſur le champ dans une ivreſſe qui dura ſix ſemaines. *(b)*

VIII. La qualité veneneuſe des narcotiques les a fait regarder par les Anciens, & les Modernes les plus prudens, comme des remédes ſuſpects, & peu ſûrs.

SCHOLIE.

On ne ſera pas fâché qu'entre une infinité de preuves que je pourrois citer pour confirmer cette vérité, j'en rapporte ici quelques-unes. Galien a toujours tremblé, quand il a été queſtion d'adminiſtrer l'opium. Il dit que

(a) *Narcotica vix ſomnum conciliant amentibus, quadrupla doſi; ſed amentiam inſuper augent.* Helmont. *Lib.* Retenta. *p.* 82.

(b) Miſcellan. Nat. Curioſ. *Decad. XI. Obſ.* 78.

l'usage des médicamens composés de ce remede, de la mandragore, & du jusquiame, cause une espece de mortification aux corps vivans. (a) Le judicieux Celse est de même avis ; voici ses paroles. *Quand il est besoin de procurer le sommeil par le moien des remedes, il faut les administrer avec assez de modération pour ne pas endormir le Malade de maniere qu'on ne puisse l'éveiller.* (b) Et dans un autre endroit il dit, *il faut éviter de se servir des anodins, à moins qu'il n'y ait nécessité pressante. Car ce sont des remedes violens, & contraires à l'estomac.* (c) Scribonius Largus leur attribuë encore de plus mauvais effets. *L'opium*, dit-il, *rend la tête pesante, gele les membres, & les rend livides, fait couler des sueurs froides, empêche la respiration, assoupit l'es-*

(a) *Corpora viventia ab omnium ex opio, hyosciamo, & mandragora, compositorum medicamentorum usu mortificationis simile quidpiam patiuntur.* Galen. *de Medicam. compos.* L. III. *c.* 10.

(b) *Si medicamentis somnus est arcessendus, necessaria hac moderatio est, ne quem obdormire volumus, excitare postea non possimus.* Cels. *Lib.* III. *c.* 18.

(c) *Anodynis uti, nisi nimia necessitas urget, alienum est. Sunt enim ex vehementibus medicamentis, & stomacho alienis.* Cels. *L. V. c.* 25.

prit, & aliene les ſens. (a) Trallien obſerve que le ſeul uſage de l'opium a ſi bien cauſé la perte de la voix, & du ſentiment à une perſonne, qu'on n'a pû la rétablir. (*b*) Il ne faut point oublier ici ce que dit Aëtius des mauvais effets des opiatiques, qu'il a très-bien décrits. Voici comme il s'explique. *Les opiatiques ne guériſſent pas les affections accompagnées de douleurs, mais au moïen d'une ſtupeur, & d'une hébetation du ſentiment, qu'ils produiſent dans les parties, ils cauſent une intermiſſion des douleurs pendant quelque tems.* (c) C'eſt ce que le même Auteur confirme dans un autre endroit. *Ils appaiſent ſur le champ les douleurs, mais en laiſſent ſubſiſter la cauſe au dedans, où peu de tems après ils cauſent des défaillances, &*

(a) *Opium potum facit capitis gravitatem, gelationem, & livorem artuum, ſudoreſque frigidos manare; præterea ſpirationem impedit, mentem ſoporat, ſenſus alienat.* Scribon. Larg. *Compoſ.* 180. *c.* 48.

(b) Trallian. *Lib. III. c.* 5.

(c) *Opiata nequaquam affectiones ipſas in quibus dolores fiunt curant, verum ſtuporem, & ſenſus hebetationem membris inducendo, quietem quamdam laboribus obducunt.* Aëtius. *Sermon. XII p.* 221.

même la mort, & rendent les affections longues, ou incurables. (a) Or tous ces effets des somniferes si prompts, & si nuisibles, qu'ont remarqués les Medecins de tous les âges, ne sont point à mépriser, & sont un témoignage évident de l'existence d'un principe intérieur fort actif, & d'une puissance très-nuisible, quoique cachée. Les Medecins ne peuvent donc emploier ces remedes avec trop de circonspection.

IX. Quelque dangereux, & même nuisibles, que soient les anodins, & les hypnotiques, & quelque ressemblance qu'ils aient avec les poisons, les Medecins Anciens, & Modernes, n'ont pas laissé d'en tirer de grands secours, surtout contre les grandes douleurs, & contre les fluxions.

SCHOLIE.

Y a-t'il en effet rien de plus gracieux, & de plus avantageux, que d'être promptement délivré des plus cruelles douleurs? Un autre avantage

(a) *Sedant confestim dolores, causam vero intus reservant, aut paulo post animi deliquium inferunt, & mortem, aut diuturnos, & indissolubiles affectus reddunt.* Aëtius. *Lib. IX. p.* 102.

de ces remedes, c'eſt que tel eſt ſouvent le caractere des douleurs, que leur trop longue durée rend mortelle une maladie bénigne d'elle-même, en abbattant trop les forces, & le courage, & même qu'elles ſuffiſent pour cauſer la mort. Celui donc qui ſait les calmer, & détourner de ſi grands maux, eſt pour les Malades un Dieu favorable qui vient à leur ſecours. C'eſt pourquoi ſi nous jettons les ïeux ſur les plus anciennes compoſitions, que Scribonius Largus s'eſt attaché à recuëillir, & dont Celſe a raſſemblé pluſieurs, nous y trouverons pluſieurs antidotes contre les douleurs, & les fluxions, qui ont preſque toutes l'opium pour baſe. Tel eſt par exemple le célébre antidote de Caſſius, dont Scribonius Largus donne la deſcription dans ſa CXX. Compoſition, & dont parle Celſe. (*a*) Telles ſont la thériaque, le mithridate, l'*Aurea Alexandrina*, le *requies*, & le *Triphera Magna* de Nicolai, le philonium, & une infinité de préparations, & de corrections de l'opium, ou de compoſitions où il entre, que les Modernes ont imaginées,

(*a*) Celſ. *Lib. VII. Cap. XIV. p.* 239.

&

& dont un volume suffiroit à peine pour en donner les noms. Il y a des Medecins qui regardent l'opium comme un remede universel, & propre à guérir toutes les maladies ; d'autres qui en tirent des panacées ; mais il seroit fort à souhaiter que quelques-uns des plus célébres se fussent plus ménagés sur les louanges qu'ils ont données à ce remede. Car il est constant qu'il n'y en a point qui ait tué, ou du moins endommagé plus de personnes que celui-là, surtout dans notre tems. Il faut lire sur ce sujet la Dissertation du célébre Stahl *sur l'imposture de l'Opium.* (a) Aussi ne puis-je laisser passer cette occasion de me plaindre de l'habitude que l'on contracte de combattre les grandes hémorrhagies, & même les douleurs, au moïen des pilules de Cynoglosse, qu'on ne doit emploier qu'avec de grandes précautions, parce qu'elles laissent souvent une stupeur de la tête, à cause de l'opium, & de la graine de jusquiame, qu'elles contiennent ; & je dis qu'il ne les faut jamais emploier, quand des remedes plus doux peuvent faire le même effet, &

(a) Stahl. *Dissert. de Impostura Opii.*

moins encore quand le corps eſt fort affoibli.

X. Ce n'eſt qu'avec de très-grandes précautions qu'il faut emploier les narcotiques dans les vices du ventricule, & des inteſtins; on feroit même mieux de n'en faire jamais uſage dans ces cas, parce qu'il n'y a point de remede ſi ennemi du ton naturel, & du mouvement des parties nerveuſes, & qui les bleſſe plus, que ceux-là.

SCHOLIE.

Rien ne contribuë plus à la conſervation de la ſanté, & à éloigner du corps les maladies, que de conſerver l'intégrité de la tenſion, de la force, & du mouvement des premieres voies; parce que de-là dépend la ſalutaire excrétion qui ſe fait par le bas ventre, tant des parties groſſieres qui ſont le réſidu de la digeſtion, que de beaucoup d'impuretés qui ſe rendent de tout le corps à cette partie. Si cette excrétion ſe rallentit, ou plutôt ſi elle s'interrompt, il faut qu'il s'amaſſe dans ces parties une grande quantité d'humeurs vicieuſes, ſource, & nourriture, d'une infinité de maladies. Or

l'expérience d'accord avec le raiſonnement, nous apprend que rien ne préjudicie plus promptement au mouvement périſtaltique des inteſtins, & ne ſupprime plus puiſſament l'excrétion inteſtinale, que les anodins, & les calmans; puiſque les remedes les plus actifs, & ceux qui arrêtent les mouvemens, ont ceci de commun avec tout les autres remedes, de quelque eſpece qu'ils ſoient, qu'ils agiſſent directement, & immédiatement ſur les inteſtins, & le ventricule.

XI. Il eſt très-dangereux de donner des opiatiques, & des anodins, lorſqu'il y dans le ventricule, & les inteſtins, une diſpoſition inflammatoire, ou ſphaceleuſe; & lorſqu'ils ſont farcis d'impuretés très-diſpoſées à la corruption.

SCHOLIE.

Il eſt hors de conteſtation que l'inflammation, qui eſt produite par une ſtaſe, & un repos fixe, du ſang, dégénere bien-tôt en une putrefaction ſphaceleuſe, ſi elle ne ſe réſout promptement. Or toutes les fois qu'il y a dans les inteſtins des douleurs violentes, ou

des ſpaſmes, & que les ſujets ſont foibles, ou remplis d'impuretés, ils ſont menacés d'une inflammation prochaine. La prudence veut donc que l'on combine avec beaucoup d'attention dans la dyſenterie, la paſſion iliaque, la colique convulſive, les cardialgies violentes, la force du Malade, ſon état, & les tems de la maladie, ſi l'on veut donner les anodins avec ſuccès; autrement au lieu de rétablir la ſanté, on donnera la mort. Auſſi des Auteurs très-dignes de foi aſſurent-ils que les opiatiques adminiſtrés par la bouche, ou en lavement, ont cauſé des ſymptômes mortels. Il faut lire à ce ſujet les Obſervations de Thonnerus, (a) Walſchmid, (b) Tillingius, (c) Sennert dans ſa pratique, (d) & les Hiſtoires mémorables de Donatus. (e)

XII. Les ſédatifs, & les narcotiques, endommageant ſi puiſſament, & même détruiſant la vigueur des in-

(a) Thonner. *Obſ. Lib. III. c. 5.*

(b) Walſchmid. *Diſſert. de noxa Opii.*

(c) Tillingi. *de Opio. p. 46.*

(d) Sennert. *Prax. Med. Lib. VI. part. III. c. 1.*

(e) Marcel. Donat. *In hiſtor. Medic. Mirabil.*

teſtins, rien n'eſt plus propre à produire, & entretenir, la paſſion hypochondriaque, que le fréquent uſage de ces médicamens.

SCHOLIE.

Il eſt très-certain que la maladie ordinairement appellé hypochondriaque eſt cauſée par des gonflemens, & des ſpaſmes continuels, de l'eſtomac, & des inteſtins, ce canal tout nerveux, & que c'eſt le fruit de la ſuppreſſion de l'excrétion inteſtinale, & de l'amas d'humeurs vicieuſes qui en eſt la ſuite. Or puiſque les narcotiques poſſedent dans un haut degré la vertu de conſtiper le ventre, en diminuant la force, & la vigueur des inteſtins, je ne vois pas qu'on puiſſe rien imaginer de plus efficace pour produire la maladie hypochondriaque. J'ai vû plus d'une fois, & je puis l'atteſter avec la plus parfaite confiance, le ſeul uſage immoderé des aſtringens, & des opiatiques, emploiés pour arrêter la diarrhée, ou la dyſenterie, ou la violence des fiévres intermittentes, cauſer la fâcheuſe maladie appellée chez les hommes hypochondriaque, & hyſtérique chez les fem-

mes, & la causer de sorte que sa durée a été égale à celle de la vie. Et si quelqu'un, pour adoucir les accidens, ou les douleurs inséparables de cette maladie, s'avise d'emploier fréquemment les anodins, il procurera un soulagement pour un tems; mais le mal en deviendra plus opiniâtre.

XIII. Les calmans, & surtout les narcotiques, & les somniferes, sont extrêmement contraires aux maladies de la tête, & à la tête même, parce qu'affoiblissant le mouvement, & la pulsation, des arteres carotides, que leurs membranes trop minces ne rendent déja que trop foibles, ils rallentissent considérablement le mouvement du sang dans ces parties; ce qui y cause des stagnations de sang, & des plus sérieuses maladies.

SCHOLIE.

Il est très-important, pour préserver la tête de maladies, de conserver l'intégrité du ton des membranes du cerveau, & la liberté de la circulation par tout ce viscere. Or rien n'est plus ennemi des membranes nerveuses du

cerveau, que tout ce qui eſt vaporeux, de mauvaiſe odeur, ou d'une odeur forte. Car tout cela diminuë leur tenſion, & leur vigueur, & affoiblit la force ſyſtaltique, & élaſtique, des membranes arterielles, & cauſe un rallentiſſement de la circulation, ſuivi d'une ſéparation de la ſéroſité qui eſt la principale cauſe des maladies de la tête, comme de la paralyſie, de la perte de la mémoire, de l'apoplexie incomplette, de la dureté de l'ouïe, des affections ſoporeuſes, des hémiplexies, & des douleurs fixes. La trop grande tenſion des vaiſſeaux du cerveau cauſée par leur engorgement produit auſſi la mélancholie, à qui s'aſſocient quelquefois l'entiere dépravation de l'imagination, la viſion des ſpectres, les ſonges terribles, & effraians, & même la manie, qui dégénere aiſément en fureur. Or les narcotiques ſont très-propres à produire ces maladies, & j'ai vû plus d'une fois leur uſage imprudent rendre très-graves des affections de la tête aſſez douces; de maniere que le mal de tête s'eſt changé en affection ſoporeuſe, la migraine en fatuité, la paralyſie en apoplexie, le

vertige en épilepsie, & la dureté de l'ouïe en surdité.

XIV. Puisque les anodins, & les opiatiques, sont si contraires aux membranes du cerveau, & des intestins, à raison de l'affoiblissement qu'ils causent de leur tension, & de leur vigueur, il faut surtout que les vieillards, & les enfans, en évitent l'usage.

SCHOLIE.

Les sédatifs sont pernicieux aux vieillards, & aux enfans, par deux raisons, la premiere qu'ils retardent l'excrétion intestinale, & la seconde, qu'ils affoiblissent le systême des nerfs, & des membranes. Or ces deux effets sont également contraires à ces deux âges, dont les maladies sont causées par la constipation, ou par la foiblesse du cerveau, & des nerfs.

XV. C'est une expérience certaine, & incontestable, que les anodins pris en trop grande quantité par les enfans, leur font contracter une stupeur de l'esprit, & de la mémoire, qui dure très-long-tems.

SCHOLIE.

Il n'eſt point aiſé en effet de réparer la léſion des membranes du cerveau dans un âge ſi tendre, ſi elle eſt conſidérable. Auſſi rien n'eſt-il plus judicieux que la réflexion que fait à ce ſujet Jean Corneille Stalpart Vander Wiel. *Que les femmes*, dit-il, *& les nourrices chargées d'avoir ſoin des enfans, prennent bien garde de leur donner des anodins auſſi-tôt qu'ils reſſentent quelque mal, ou quelque douleur. Car il arrive ſouvent que, quoiqu'elles ne leur cauſent pas la mort, elles affoibliſſent cependant leur cerveau, & leurs nerfs, ou du moins leur cauſent le tremblement, la paralyſie, ou la fatuité.* (a) C'eſt auſſi le ſentiment de Willis, qui dit *qu'il ſait que les anodins ont cauſé aux uns une peſanteur d'eſprit, & même une ſtupi-*

(a) *Caveant atque obſervent quotquot curæ ſuæ infantes traditos cuſtodiunt mulieres, nutriceſque, ne illis, quam primum moleſtiâ, & dolore, afficiuntur, anodyna propinent. Contingit enim ſæpe numero ut, quamvis non occidant, infantum tamen cerebrum nervoſque debilitent, ad ſummumque tremorem, paralyſim, & fatuitatem excitent.* Joan. Cornel. Stalpart Vander Wiel. *Cent. I. Obſ.* 42.

dité, *&* *aux autres une alienation parfaite.* (a)

XVI. Les anodins, & les opiatiques, sont très-nuisibles aux personnes fort foibles, ou affoiblies par l'âge, ou la maladie; & quand le pouls est languissant, qu'il y a deffaut de mouvemens, & dans les liqueurs beaucoup de disposition à se corrompre.

SCHOLIE.

Il faut regarder comme un principe constant en Medecine qu'il ne faut jamais donner de forts sédatifs quand les forces sont affoiblies, & qu'il y a foiblesse dans le pouls, attendu qu'elle augmente toujours par l'usage des opiatiques. 2°. Qu'il faut s'en abstenir dans les engorgemens des visceres, & leur atonie; ce qui fait qu'ils sont rarement utiles dans les maladies chroniques. 3°. Qu'ils ne conviennent pas davantage quand le sang, & les liqueurs, sont fort impures, comme dans les maladies cacochymiques, & scorbutiques; maladies où ces remedes donnés

(a) *Ab hoc pharmaco ingenii tarditatem, & stupiditatem, alios amentiam contraxisse scio.* Willis. *Pharmac. rat. part.* I. *p.* 191.

avec peu de modération dans l'intention d'appaiser quelque spasme, ou quelque douleur violente, causent aisément la mort, parce qu'ils produisent promptement le sphacele. 4°. Qu'il faut être très-ménager de ces remedes, lorsqu'une longue douleur a fort affoibli par sa violence, de crainte qu'après un plus grand affoiblissement, & une sueur, le Malade ne tombe en paralysie, ou dans quelque autre maladie des nerfs. Il est donc toujours plus avantageux, si la maladie demande l'usage des narcotiques, de les emploier quand le Malade est encore plein de forces, que quand la maladie l'a affoibli.

XVII. L'objet de l'usage des anodins étant de calmer la violence, ou la grandeur des douleurs, & la circonstance où l'on peut les donner avec prudence, étant lorsqu'on remarque de la force, & de la dureté, dans le pouls, il paroît que dans cet état des choses on doit emploier ces remedes, surtout si la cause de la douleur est extérieure.

SCHOLIE.

J'entens par cauſe extérieure les vers, le calcul, l'éruption des dents, la picqure d'un nerf, ou d'un tendon, une coupure conſidérable des ongles, une bleſſure profonde cauſée par un cloud entré dans le pied, & accompagnée de douleurs violentes, qui cauſent ſouvent des accidens très-fâcheux, quelquefois même ſuivis de la mort.

XVIII. Comme on doit en général donner la préférence à tous les remedes doux, comme étant les plus ſûrs, ſur les plus violens, ſi les anodins les plus doux peuvent ſuffire, il ne faut pas ſe ſervir des plus forts.

SCHOLIE.

Nous mettons au nombre des anodins les plus doux le ſouffre anodin de vitriol, l'eſprit de nitre dulcifié bien préparé; dans le regne végetal, le ſaffran, & la muſcade; parmi les parfums, le muſc, & l'ambre; parmi les remedes préparés, la vraie huile de camomille, ou de mille-feuille; je mets auſſi dans ce nombre le laudanum préparé avec l'eau de pluie ſeule, & cor-

rigé dextrement par l'addition des analeptiques, ou des purgatifs, ou des alexipharmaques. J'ai traité cette matiere plus au long dans ma Dissertation *sur la correction de l'Opium.* (a)

(a) Dissert. *de correctione Opii.*

CHAPITRE VIII.

Des autres Médicamens de nature semblable à celle des poisons.

I. OUTRE les médicamens dont nous avons parlé jusqu'à présent, comme doués de qualité veneneuse, il y en a encore qui sont tellement capables de nuire, que leur application imprudente cause souvent d'étranges accidens, & même la mort.

SCHOLIE.

Tels sont les cantharides, la noix vomique, & les médicamens préparés avec les métaux, l'or, le cuivre, & le plomb; dont l'usage n'est pas aussi sûr, que certaines personnes se l'imaginent.

II. Les cantharides ont un ſel cauſtique pénétrant à raiſon duquel elles enflamment, & cauſent des veſſies. Elles attaquent donc le tiſſu des parties ſolides.

SCHOLIE.

La vertu inflammatoire, & véſicatoire, des cantharides, dont la peau donne promptement des marques, quand on les y applique, prouve ſuffiſamment l'acrimonie du ſel volatil que renferment ces inſectes. D'ailleurs elles mangent les chairs qui recroiſſent en trop grande quantité ; car ſi l'on applique d'un emplâtre véſicatoire, réduit en boule, ſur un cautere que la chair recruë commence à refermer, l'excroiſſance eſt conſumée ſur le champ, & l'écoulement de matiere ichoreuſe recommence.

III. Le ſel volatil cauſtique des cantharides appliquées extérieurement, ou emploiées intérieurement, attaque ſurtout les canaux urinaires, & leur cauſe des ſpaſmes ; ce qui produit ordinairement l'ardeur d'urine, la difficulté d'uriner, & quelquefois le piſſement de ſang.

SCHOLIE.

Nous avons déja remarqué que chaque espece de poison affecte les parties d'une maniere qui lui est propre, & particuliere, peut-être à cause d'une disproportion des parties du poison relative aux pores de certaines parties; c'est aussi ce qui arrive aux cantharides emploiées intérieurement, ou extérieurement. Car elles attaquent particulierement les canaux nerveux, & membraneux, qui sont destinés à séparer, retenir, & faire sortir l'urine. En effet, des observations très-dignes de foi mettent hors de contestation que ce sont ces parties qui sont attaquées par la force caustique, & convulsive, des cantharides. On peut lire sur ce sujet les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature, (a) & ce qu'en dit Bartholin. (b) On a remarqué plusieurs fois un pissement de sang en conséquence de leur usage, suivant les Observations de Langius, (c) &

(a) Miscellan. Nat. Curios. *Decad. II. A.* 8. *Obs.* 137. & *Decad. II. A.* 10. *Obs.* 133.

(b) Bartholin. *Cent. V. hist.* 21. & 82.

(c) Joan. Langi. *Epist.* 47.

d'Henri de Heers. (a) Raygerus atteste aussi qu'il a vû plus de cent fois l'application d'un vésicatoire causer la difficulté, & la suppression d'urine. (b)

IV. Les canaux urinaires ne sont pas seuls attaqués par la vertu corrosive des cantharides. L'irritation violente qu'elles causent aux autres parties nerveuses, produit aussi des douleurs.

SCHOLIE.

Les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature rapportent qu'un jeune homme tomba dans des inquiétudes, de grandes douleurs, & des défaillances, pour avoir pris deux gros de cantharides infusées dans le vin, dans l'intention de s'exciter aux plaisirs de l'amour. (c) Hildanus rapporte qu'un vésicatoire composé de ces insectes causa la fiévre, des douleurs, & des ardeurs d'urine. (d)

V. Puisque le sel volatil caustique

(a) Henric. ab Heers. *Obs. IX.*

(b) Rayger. *Lib. II.*

(c) Miscell. Nat. Curios. *Decad. II. A.* 7. *Obs.* 236.

(d) Hildan. *Cent. 6. Obs.* 98. *&* 99.

des cantharides emploiées même à l'extérieur, cause des convulsions à tout le systême des parties nerveuses, quand il vient à les pénétrer, l'application des vésicatoires où elles entrent est toujours dangereuse, & menace d'une augmentation, quand il y a inflammation dans les meninges, ou le ventricule, ou lorsqu'il y a délire, & convulsions.

Scholie.

Une faute assez commune chez les Medecins, est de recourir aux vésicatoires, comme à un remede assuré, dans les fiévres aiguës, lorsque le Malade est menacé de délire, ou de convulsion. J'ai appris par ma propre expérience combien est funeste l'effet de ces remedes dans ces cas, où ils ne tardent pas à augmenter les accidens. Les observations que les autres ont faites s'accordent en ce point avec les miennes. On peut consulter sur ce sujet les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature, où le célébre Kœnig rapporte des exemples de Malades attaqués de fiévre maligne avec délire, veilles, & inquiétudes, à qui l'appli-

cation des vésicatoires a causé des douleurs très-aiguës, des ardeurs extrêmes, comme si c'étoit celle du feu actuel, & un embrasement de la tête avec des convulsions épileptiques funestes; (a) ce que confirment aussi plusieurs histoires rapportées par Thonnerus. (b) Baglivi remarque que les vésicatoires sont pernicieux aux phrenetiques, parce que tous ceux qui s'en servent s'en trouvent plus mal, & que presque tous meurent en convulsion. (c) Gerard Columba dans son *Traité de la fiévre pestilentielle*, conseille de n'en pas faire usage pour les enfans qui en sont attaqués, de crainte que les douleurs qu'ils causent ne les fassent tomber en convulsion. Il en a aussi trouvé l'usage pernicieux dans la petite verole, parce que peu après il a été suivi de convulsions, sans doute à cause de la douleur qu'ils excitent, surtout quand on les emploie dans le tems que les mains s'ulcerent; ce qui est toujours accompagné de douleurs très-violen-

(a) Miscellan. Nat. Curios. *Decad. XI. A. 9. Obs.* 131.
(b) Thonner. *Lib. I. Obs.* 20.
(c) Baglivi. *p.* 68.

tes, qui selon moi causent la mort aux jeunes gens d'un tissu fort sensible, surtout si les petites veroles sont confluentes; parce que cette douleur cruelle se communiquant promptement aux membranes du cerveau, ne tarde pas à exciter le délire, & les convulsions.

VI. Quoique l'effet des cantharides dépende d'un principe veneneux, & qu'elles causent souvent du dommage, les Observations Médicinales attestent que ce n'est pas sans succès qu'on applique les vésicatoires qui en sont composés à la nuque du col, & aux carpes dans les fiévres continuës, & même malignes, lorsque le pouls est languissant, qu'il y a assoupissement, & engourdissement de la tête, ou reflux des exanthemes, de la petite verole, de la rougeole, du pourpre, & des érysipeles.

SCHOLIE.

Mercurialis met les vésicatoires au nombre des remedes les plus efficaces contre la peste. (a) Gerard Columba en recommande l'usage, & en fait un grand cas, dans le reflux de la petite

(a) Mercurial. *Lib. de peste. c.* 26.

verole, & de la rougeole. Il les fait appliquer aux bras. Voici ce qu'écrit à leur sujet le célébre Walschmid dans les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature. *Les vésicatoires ne m'ont jamais trompé dans les maladies malignes. Mais il n'en faut jamais attendre de bons effets, que quand les solides, & les fluides, manquent de mouvement, que la pulsation des arteres est languissante, & les forces de la nature comme abbattuës; parce que leur principe actif, & irritant, ranime la contraction, & la systole des vaisseaux nerveux, & musculaires, de tout le corps, & qu'il rend de la vigueur aux arteres. Aussi le pouls qui étoit foible avant l'application du vésicatoire, s'éleve-t'il, & celui qui étoit petit devient-il grand;* (a) d'où il suit que ce n'est qu'avec beacoup de circonspection, & de

(a) *Nunquam me fefellit vesicatoriorum usus in morbis malignis. Neque vero alia ratione, & tempore, juvant, quam ubi motus solidorum & fluidorum deficiunt, motus arteriarum languidi sunt, & vis quasi natura fracta; dum penetranti illo, quo prædita sunt, stimulo universi corporis tubulos nervosos musculares, ipsasque arterias de novo animant, easque ad vividiorem contractionem & systolem invitant. Quæ de causa ab eorum applicatione pulsus ante depressi sese attollunt, parvi majores fiunt.* Walschmid. *In Miscell. Nat. Curios. Decad.* I. *A.* II. *Obs.* 214.

précautions, qu'il faut appliquer des véficatoires lorfque le pouls fort, & fréquent, à moins de vouloir caufer des douleurs, des fiévres, des inflammations, & des phrenefies. Je crois qu'on verra avec la même évidence, par ce qui vient d'être dit, pourquoi les cantharides font de fi bons effets dans les migraines anciennes, & rebelles, dans les maux de tête, les douleurs de fciatique, l'ophthalmie inveterée, & intérieurement dans l'hydropifie. Car l'irritation qu'elles caufent dans les membranes nerveufes rend plus forte la contraction des arteres, & par conféquent accélere le mouvement du fang, & des liqueurs, par tout le corps, ce qui produit quelquefois la réfolution des obftructions anciennes.

VII. La noix vomique mérite d'avoir place parmi les médicamens fufpects, & qui renferment un poifon caché, dont on doit par conféquent attendre plus de dommage que de bien.

SCHOLIE.

Il y a de deux fortes de noix vomiques, les unes plus groffes, les autres

plus petites. Celles-ci sont le fruit d'un arbre du Timor, d'où l'on tire le bois de coleuvre; les autres d'un arbre appellé Caniram, qui est décrit à la page LXVII. du *Jardin de Malabar*. Les unes, & les autres, sont ameres, mais les accidens qu'elles causent aux animaux vivans, prouvent que cette amertume cache une espece de poison.

VIII. Peu de tems après qu'on a fait prendre aux chiens des noix vomiques, ils tombent dans des mouvemens convulsifs très-violens de tous les muscles, & de tous les membres, & même du diaphragme, du ventricule, & des intestins, accidens que la mort suit peu de tems après; d'où je crois qu'on peut conclurre avec raison que leur usage n'est point sans danger, surtout si on les emploie indifféremment.

SCHOLIE.

Je conseille de lire avec attention les expériences que Wepffer a faites sur des chiens avec la noix vomique, & qu'il rapporte dans son *Traité de la Ciguë aquatique*, Chapitre XIII. p. 194. & suivantes. On verra quelles horribles convulsions elles ont causées, tant

dans les parties nerveuſes, & memneuſes, du dedans, que du dehors. Auſſi quoique quelques Medecins prétendent que ce médicament n'eſt nuiſible qu'aux quadrupedes, & non pas à l'homme, je ne puis abſolument ſouſcrire à leur avis. Car on lit dans Mathiole qu'une femme qui devenoit vieille eſt morte pour peu de grains de noix vomique qu'elle avoit pris; & je ſuis témoin de la mort d'une jeune fille de dix ans qui mourut dans les efforts du vomiſſement, & aprés avoir vomi, pour avoir pris en deux fois quinze grains de noix vomique, dans l'intention de guérir une fiévre quarte opiniâtre. Ce qui fait voir que ces ſortes d'expériences, faites ſans précaution, ſont toujours dangereuſes, & ce qui fait voir encore combien eſt judicieuſe l'obſervation de Celſe, qui deffend de les tenter, de crainte de paſſer pour avoir donné la mort, ſi elles n'ont pas eu de ſuccès.

IX. Bien que la noix vomique ſoit un poiſon fort actif, & qui cauſe aux membranes des convulſions violentes, elle a, comme tous les autres poiſons, quelques avantages, & quelques bon-

nes qualités. Car non-seulement il est vraisemblable, mais l'expérience prouve même que mêlée avec des médicamens alexipharmaques, elle est d'un puissant secours dans les maladies languissantes, où il faut ranimer la nature, & réveiller les mouvemens, & les excrétions.

SCHOLIE.

C'est une façon de penser où je suis confirmé par l'observation de Fallope, qu'un, ou deux scrupules, ou même un gros de noix vomique pris en une fois, a excité de grandes sueurs à des Malades attaqués de peste, & que ceux que ce remede fait suer, ont été guéris. (a) Aussi ne crois-je pas que ce soit sur une simple theorie, dénuée d'expériences, qu'on ait autrefois tant préconisé l'électuaire *de Ovo*, qu'on a fait prendre à l'Empereur Maximilien I. & dont la grande vertu est attestée par Wepffer dans l'endroit cité, où l'on voit qu'étant dangereusement attaqué de la peste, son pere lui en fit prendre une petite dose dissoute dans le vinaigre rosat, ce

(a) Fallop. *Tractat. de Tumorib. præter natural. c.* 27.

qui

qui le fit dormir peu après, suer toute la nuit, & s'éveiller le matin avec un petit bubon sous l'aisselle droite, qui disparut de lui-même sans venir à suppuration. Par où il paroît, comme je l'ai déja prouvé, qu'il ne faut point rejetter tous les poisons de la pratique médicinale; mais qu'ils demandent à être maniés de main de maître, c'est-à-dire, avec toute la circonspection, & la prudence possibles. Au reste, je ne connois personne qui ait mieux décrit les effets, & les symptômes, de la noix vomique prise intérieurement, que Sennert dans sa *Pratique*, *Liv. VI. Part. VII. Chap. XX.*

X. Il faut mettre au nombre des médicamens de nature veneneuse les préparations d'or, & de cuivre, ou mal faites, ou mal emploiées, & toutes les especes de préparations de Saturne.

XI. L'or est un corps mercuriel d'une nature très-fixe, & très-compacte. En le dissolvant dans l'eau régale, & coagulant la dissolution, elle devient si corrosive, qu'elle est presque l'émule du sublimé corrosif.

SCHOLIE.

La principale différence qu'il y ait entre l'or rendu corrosif par la dissolution, & le Mercure sublimé corrosif, c'est que l'or, à raison de sa plus grande fixité, agit principalement sur l'estomac, & que la vertu pénétrante, & volatile du Mercure corrosif, étend son action jusqu'aux parties du corps les plus éloignées. Mais la nature corrosive de l'un, & de l'autre, les rend capables de causer les plus fâcheux accidens, & même la mort.

XII. L'or marié avec les sels, est purgatif à cause des irritations qu'il cause dans les premieres voies, & produit des spasmes dangereux, quand il picote trop fort les membranes nerveuses du ventricule, & des intestins.

SCHOLIE.

Quelque bien qu'on prépare l'or fulminant, si on le donne à grande dose, ou en poudre, ou en pilules, c'est un fort purgatif, qui fait faire plusieurs selles avec tranchées; sans doute à cause des parties salines du menstruë, qui sont encore engagées dans ses pores.

Il eſt étonnant combien les ſels augmentent la force de ce métal. Car ſi l'on joint un gros de quelque ſel que ce ſoit, par exemple, d'arcanum duplicatum, avec deux grains ſeulement d'or fulminant, aiant bien broié ces préparations dans le mortier, la force de l'or fulminant eſt tellement augmentée, qu'il fera faire au moins dix ſelles, & toujours avec tranchées.

XIII. L'or fulminant mal édulcoré, & donné en poudre à une doſe un peu trop forte, eſt ſi violent qu'il corrode quelquefois le ventricule, & les inteſtins, & cela d'autant plutôt que les ſujets ſont plus délicats, ou que les premieres voies ſont plus farcies de crudités corroſives.

SCHOLIE.

Nous n'avons pas deſſein de condamner en général, & de rejetter tout-à-fait l'uſage de l'or fulminant, & des autres préparations de ce précieux métal, perſuadés que nous ſommes que le Mercure vif, fixé par ſon alliage avec l'or, eſt un remede merveilleux. Nous voulons ſeulement dire que le mélange des ſels avec l'or rend ſouvent

ces préparations dangereuses, si les sels pénétrent profondément dans sa substance, ou qu'ils s'attachent à sa surface, ou enfin qu'ils se trouvent dans le corps, & s'y joignent. Car dans ces circonstances l'or s'arme de pointes qui le rendent semblable au Mercure corrosif. Nous avons vû l'or fulminant donné dans la fiévre quarte, ou l'affection hypochondriaque, à la dose de quatre, ou six grains, causer des tranchées, des spasmes, des inquiétudes, des sueurs froides des extrêmités, des langueurs, & même des foiblesses. Le même remede donné à une fille d'un tempérament délicat, qui étoit malade d'un rhumatisme, lui causa des vomissemens verds avec de grandes inquiétudes, peu de tems après des défaillances, & enfin la mort.

XIV. L'or fulminant est très-pernicieux aux enfans malades par la corruption du lait, & qui font des déjections vertes, qui sont la preuve que les sucs sont corrosifs.

SCHOLIE.

Je me souviens qu'un Medecin d'une grande réputation, mais moindre en-

core que sa témerité, fit prendre en une seule fois en poudre six grains d'or fulminant à un enfant de six mois attaqué de tranchées à l'occasion de la corruption de son lait, & que peu de tems après il sentit de grandes inquiétudes, un froid des extrêmités, & qu'enfin il mourut après avoir essuié des convulsions. Le célébre Rivinus, Professeur de Leipsick, parle d'un enfant mort pour avoir pris de l'or fulminant, dans les intestins duquel on trouva des trous, l'aiant ouvert après sa mort. (a)

XV. Il est beaucoup plus sûr de donner en pilules l'or fulminant, & tous les autres remedes qui se font avec l'or, que de les donner en poudre.

SCHOLIE.

L'or est le plus pesant de tous les métaux que la nature enfante; aussi les médicamens qui s'en tirent participent-ils de cette qualité; ce qui fait qu'ils ne quittent pas aisément les places qu'ils occupent une fois; & que si l'on donne de l'or fulminant dans une cuiller pour être avalée avec quelque

(a) Rivin. *Libell. Pathologico-Therapeuticus.*

véhicule, on a toutes les peines du monde à l'en faire ſortir. C'eſt pourquoi cette poudre peſante étant deſcenduë dans le ventricule, ſe fixe dans une certaine place, où, prenant une nature veneneuſe par la rencontre de quelques ſucs corroſifs, elle picote, & corrode puiſſamment la place où elle eſt cantonnée, ce qui produit néceſſairement de graves affections du genre nerveux. Le moïen de prévenir cet accident, eſt de former de ces médicamens peſans des pilules en les mêlant avec d'autres. Car alors la diſſolution s'en fait ſucceſſivement dans l'eſtomac, & les parties peſantes des métaux ne s'attachent pas enſemble, & ne ſe réuniſſent pas dans la même place, mais s'attachent çà & là, à différentes parties de l'eſtomac.

XVI. Il y a d'autres préparations corroſives de l'or, qui, malgré les éloges qu'on en fait, n'en ſont pas plus exemptes de danger.

SCHOLIE.

Un Empirique Chimiſte vante beaucoup dans ce quartier une poudre, dont trois grains ſeulement pris trois jours

confécutifs, guériffent, à l'entendre, les douleurs de la goute. Un honnête homme, âgé de foixante ans, d'une conftitution très-fenfible, attaqué aux pieds de douleurs gouteufes très-violentes, s'eft avifé d'en faire ufage. Le lendemain de la premiere prife, la douleur s'eft entierement évanouie. Aiant pris la feconde quelque tems avant de s'endormir, il fe réveilla vers le milieu de la nuit avec de très-grandes inquiétudes, des tranchées, & des agitations involontaires des membres. Le matin à peine pouvoit-il lever la tête à caufe des vertiges, & de la foibleffe; enfin les fyncopes fe mirent de la partie, & la mort les termina. C'eft ainfi qu'un homme, d'ailleurs fain, & robufte, trouva le fecret de mourir en peu de tems. Ses parens m'envoierent quelques dofes de cette poudre, qui étoit très-aftringente, & corrofive, & me laiffa fur la langue un goût d'amertume qui dura long-tems, quoique je puffe faire, & reffembloit à celle de Venus. Mais que ce médicament foit une préparation d'or, comme on le dit, ou de Venus, & de Mer-

cure, il eſt certain que ſes mauvais effets ſont cauſés par ſa qualité corroſive. Si de pareils remedes aſſoupiſſent quelquefois ſi promptement les douleurs, cela n'arrive, ſelon moi, qu'à raiſon de leur action ſur le genre nerveux, & des fortes irritations qu'ils cauſent dans les parties même les plus éloignées, qui repouſſent promptement vers l'intérieur la matiere peccante, mais certainement au grand dommage, & au grand danger du Malade. Il eſt donc à propos d'avertir tous ceux qui ſe mêlent de diſtribuer des arcanes compoſés avec l'or ſous le titre de poudres de vie, ou d'or diaphoretique, qui ont cependant encore le goût fort approchant du cuivre, de ne les pas donner à grande doſe aux perſonnes d'un tiſſu ſenſible, & ſujettes aux ſpaſmes. Car j'ai obſervé plus d'une fois qu'elles leur ont cauſé de grandes inquiétudes dans les environs du cœur; de ſorte qu'il y avoit dans l'eſtomac un commencement d'inflammation.

XVII. Les médicamens tirés du cuivre ſont auſſi d'une nature très-corroſive,

ſive, & veneneuſe; & par conſéquent il faut les emploier rarement, & avec circonſpection.

SCHOLIE.

Nous mettons dans cette claſſe le vitriol blanc, qui eſt purement cuivreux, le vitriol de Chypre, qui eſt de même caractere, les teintures, & les criſtaux de Venus, & les teintures d'argent, qui ont la couleur bleuë, qu'elles tiennent ſeulement du cuivre qu'elles renferment; remedes que quelques-uns vantent extrêmement quand il s'agit de faire ſortir, ou mourir les vers, guérir radicalement une fiévre quarte opiniâtre, & de venir à bout de l'épilepſie.

XVIII. Il faut éviter l'uſage de tous les corroſifs cuivreux, lorſque les ſujets ſont foibles, d'une nature bilieuſe, & ſenſible, & lorſque l'eſtomac, & les inteſtins, ſont attaqués de contractions ſpaſmodiques; mais ils ne laiſſent pas de faire de bons effets, quand on en uſe avec circonſpection.

SCHOLIE.

J'ai vû quinze grains de vitriol blanc,

avalés avec dix grains de ſaffran, & par-deſſus un bouillon fort gras, cauſer dans une fiévre quarte opiniâtre des vomiſſemens avec de grandes inquiétudes, leſquelles étant finies au bout de quelques jours, la fiévre ne revient plus. J'ai remarqué le même effet du vitriol de Chypre. Nous avons encore vû la teinture de Venus d'Helvetius faire ſortir du corps des enfans des vers avec beaucoup d'excrémens du bas ventre. Mais il faut avouer que j'ai remarqué plus d'une fois que l'uſage de ces remedes, lorſque l'eſtomac eſt foible, & ſujet aux ſpaſmes, a cauſé de longues inquiétudes, & des ſerremens de poitrine, avec difficulté de reſpirer, & toux ſeiche. Je ne rappelle à ce ſujet qu'un Medecin aiant eu la témerité de donner le ſeptiéme jour d'une fiévre aiguë une drachme de vitriol blanc avec de l'eau roſe, cauſa peu de tems après un étranglement, & la mort au Malade.

XIX. Il faut mettre au nombre des remedes qui ſont peu ſûrs, & que de triſtes exemples ont rendus redoutables, les préparations de Saturne, qui, à raiſon de leur ſel aſtringent, atta-

quent principalement les membranes nerveuſes, des inteſtins, & de l'eſtomac, & leur cauſent des ſpaſmes qui ſe communiquent à d'autres parties du corps.

SCHOLIE.

Il eſt rare à préſent qu'on faſſe beaucoup d'uſage intérieurement des préparations de Saturne. Il n'y a plus que le ſucre de Saturne, & la teinture antiphthiſique de Grammannus, qui ſe tire de ce ſel, qui ſoient toujours de mode. Mais les Chirurgiens, & les Empiriques, emploient encore fréquemment le magiſtere de Saturne, la céruſe, & ſon ſel, pour arrêter la gonorrhée.

XX. De tous les mixtes ennemis de la nature, il n'y en a point qui détruiſe ſi puiſſamment les inteſtins, & leur ton, que le plomb, de quelque maniere qu'on l'emploie intérieurement.

SCHOLIE.

Les préparations de Saturne, même priſes à grandes doſes, ne tuent pas promptement, comme les autres poiſons. Mais la répetition d'une petite

dose, fait mourir d'une mort lente; de maniere que beaucoup de personnes pensent que le poison lent que les François appellent *la poudre de succession*, est de race Saturnienne. Et comme tous les poisons ont leur caractere propre, & leur façon d'agir particuliere, qui fait qu'ils attaquent certaines parties plutôt que d'autres, les préparations Saturniennes sont très-ennemies des intestins.

XXI. Les symptômes que les préparations de Saturne produisent dans le corps, sont principalement des constipations très-opiniâtres, des tranchées cruelles, des coliques convulsives, des nausées, des vomissemens, la jaunisse, des gonflemens du ventre, une pesanteur dans l'estomac, une suppression d'urine, une couleur plombée; & ensuite, des paralysies, des contractions de membres, des asthmes, des fiévres lentes, des vertiges, & souvent la mort.

SCHOLIE.

Ceux qui travaillent sur les métaux, ou sur les mines de plomb, ou qui pesent la litharge, ou avalent sa fumée,

ſont attaqués de ces accidens, ſi elle pénétre juſqu'au ventricule. On ſait auſſi que la fumée de la litharge fait quelquefois beaucoup de mal aux Potiers de terre, &, leur cauſe de cruelles douleurs d'inteſtins, & une conſtipation opiniâtre. On ſait peut-être auſſi le dommage funeſte que cauſerent il y a quelques annés des Marchands de Vin avides de gain, en mêlant de la poudre de litharge à des vins aigres, pour les adoucir. Car ces vins cauſerent la mort à nombre de perſonnes, des coliques convulſives, des nauſées, des vomiſſemens, la jauniſſe, une conſtipation opiniâtre, des paralyſies, des racourciſſemens de nerfs, des aſthmes, enfin une réſolution parfaite des extrêmités, telle que la mort pourroit la cauſer. Cette matiere eſt traitée plus au long dans les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature, (a) & dans notre Diſſertation *ſur les maladies que cauſe la Metallurgie.* (b)

(a) Miſcellan. Nat. Curioſ. *Decad. III. A.* 4. *Obſ. XXX. LXXXXII. & C. & Decad. I. A* 3. *Obſ. CXXXI.*

(b) Diſſert. *de Metallurgia morbifica.*

XXII. C'eſt par rapport à leur qualité, très-contraire à la nature de l'homme, que les Anciens n'ont pas fait difficulté de mettre les préparations de Saturne au nombre des poiſons.

SCHOLIE.

Voici ce qu'en écrit Scribonius Largus dans ſes Compoſitions; *ceux qui avalent de la céruſe ſont attaqués de vertiges, d'aſthme, de ſuffocation; on emploie avec ſuccès dans ces cas l'huile, le lait avec le miel, la crême d'orge, l'eau miellée, &c.* (a) Anazarbæus met au nombre des ſymptômes que cauſe la litharge une peſanteur dans l'eſtomac, dans le ventre, dans les inteſtins, de grandes tranchées, la retention d'urine, le gonflement du ventre, & la couleur plombée. (b) Ceſalpin eſt de l'avis de ces Auteurs, met la litharge, & la céruſe au nombre des poiſons, & fait en ces termes l'hiſtoire des accidens qui ſui-

(a) *Ceruſſam qui bibunt vertigine urgentur, aſthmate laborant, præfocantur. Juvat oleum, lac cum melle, cremor ptiſannæ, aqua mulſa, &c.* Stribon. Larg. *de Compoſit. Medicam. compoſ.* 184.

(b) Anazurbæus. *Lib. VI. c.* 27.

vent son usage ; *ceux qui avalent de ces préparations sentent une pesanteur dans le ventricule, les intestins, les visceres, des tranchées violentes, une suppression d'urine, un gonflement du corps, des coliques pareilles à celles de la passion iliaque, & une grande constipation.* (a)

XXIII. Les préparations de Saturne prises intérieurement étant si nuisibles au corps humain, il est très-prudent de rejetter entierement de l'usage médicinal tous les médicamens composés avec le plomb, comme le sucre de Saturne, & la teinture antiphthisique de Grammannus.

SCHOLIE.

Je puis attester ici de bonne foi que je n'ai jamais vû ces remedes produire l'effet desiré, ou du moins le produire durable. Non-seulement ils ont nui au ventricule, & à la digestion, mais ils ont rendu le ventre paresseux. Plusieurs de ceux qui en ont pris dans la

(a) *Horum usum insequuntur gravitas in ventriculo, intestinis, visceribus, tormina vehementia, urinæ suppressio ; corpus intumescit, color plumbeus est, volvulosa tormina incenduntur, alvus supprimitur.* Cæsalpin. *Lib.* III. *c.* 24.

gonorrhée, ont été attaqués d'enflure des testicules. Il est à propos de ne jamais perdre de vûë ce que rapporte Borellus des effets du sel de Saturne. *J'ai eu*, dit-il, *un ami qui, pour avoir pris le sel de Saturne en trop grande quantité, en devint comme paralytique, & demi-mort. Ses membres se roidirent ; il devint comme s'il étoit gelé, & apoplectique.* (a)

(a) *Habui amicum, qui sacchari saturni nimiam hausit quantitatem, ut tanquam paralyticus, & fere mortuus, factus sit. Rigebant membra ejus, & tanquam congelatus, & apoplecticus erat.* Borell. *Cent. IV. Obs.* 32.

CHAPITRE IX.

Des choses empoisonnées qui se trouvent dans l'air, & dans les alimens solides, & liquides.

I. L'Air étant un fluide, un menstruë, & un véhicule universel, qui attire des écoulemens, & des exhalaisons, de tous les corps, & les reçoit en lui-même, il n'est pas étonnant qu'il se charge quelquefois d'exhalai-

ſons nuiſibles, & ennemies de la nature humaine, qui, pénétrant dans le corps par la reſpiration, jettent les hommes dans un très-grand danger.

Scholie.

Pour peu qu'on ait une légere teinture de Phyſique, on ne peut ignorer que l'air eſt un corps fluide, élaſtique, rempli de matiere étherée, qui eſt la ſource, & la cauſe de ſa chaleur, & qui peut recevoir entre ſes interſtices une grande quantité de vapeurs, & d'exhalaiſons. Or les exhalaiſons dont il ſe charge ne ſont pas ſeulement aqueuſes, mais compoſées d'une terre déliée, de ſels, & de ſouffres, que l'action de la chaleur, & du Soleil, attenuë, & répand de côtés, & d'autres; comme il paroît quand on brûle des bois, des charbons, des gommes, ou qu'on expoſe au feu le plus violent les métaux, ou les mineraux.

II. L'air reçoit auſſi de dangereuſes exhalaiſons de la terre, qui non ſeulement ſont nuiſibles, mais quelquefois cauſent la mort, & même très-promptement.

SCHOLIE.

C'eſt ce dont on ne peut raiſonnablement douter, ſi l'on fait attention que l'air eſt le véhicule du ferment peſtilentiel, & des autres maladies contagieuſes, & que c'eſt lui qui les communique à d'autres corps.

III. Entre les exhalaiſons veneneuſes, & très-contraires à l'homme, il faut preſque mettre au premier rang celles qui ſortent des charbons vifs, & allumés, qui non-ſeulement ont la force de cauſer beaucoup de mal, mais même de donner promptement la mort aux hommes, & aux autres animaux.

SCHOLIE.

On ne croiroit jamais qu'une choſe dont les hommes font journellement uſage, & qui ne cauſe que très-rarement quelque dommage à leur ſanté, & cauſe encore plus rarement la mort, ſoit auſſi nuiſible, & auſſi veneneuſe. Il eſt cependant très-certain, & trop d'exemples funeſtes en font la preuve, que la fumée des charbons, ſurtout lorſqu'elle eſt renfermée, cauſe

promptement la mort à quelques-uns, ou du moins leur fait un tort considérable.

IV. Les Mémoires des Physiciens, & des Medecins ont conservé des preuves que la fumée des charbons causoit la mort dans les tems les plus reculés, comme aujourd'hui.

SCHOLIE.

Eutrope, Cellarius, (a) & Galien, (b) attestent que l'Empereur Jovinien est mort dans sa chambre de la fumée du charbon. Marcellus (c) Donatus a ramassé beaucoup d'histoires à ce sujet qu'on peut lire dans sa collection. On peut encore consulter Velschius, (d) Forestus, (e) Solenander, (f) Chesneau, (g) & Amatus Lusitanus, (h) &

(a) Cellarius. *in Not. ad Eutrop. Lib. X. c.* 10.
(b) Galen. *De usu part. Lib. VII. c.* 8.
(c) Marcell. Donat. *Histor. memorab. p.* 107.
(d) Velschius dans un Ouvrage intitulé *Sylloge curationum & observationum*, parmi les Observations de Rhumelius. *Obs.* 54.
(e) Forest. *Lib. IX. Obs.* 4.
(f) Solenander. *Consil. Sect. V. p.* 461.
(g) Chesneau. *Obs. Lib. I. p.* 78.
(h) Amat. Lusitan. *Cent. VII. curat. XXXIII.*

parmi les Modernes l'hiſtoire de l'Academie Roiale des Sciences Ann. 1710. Loſſius, (a) Lanciſi, (b) Ramazzini dans le Supplément de ſon *Traité des maladies des Ouvriers.* (c) J'en ai auſſi raſſemblé pluſieurs exemples dans le Traité que j'ai composé en Allemand ſous ce titre, *Dedencken von dem ſchadlichen dampfder holtz Kohlen*, (d) qui eſt vers la fin de la cinquiéme partie des Diſſertations, ſur la maniere de conſerver la ſanté.

V. Les accidens que cauſe la vapeur du charbon à ceux qui par mégarde l'ont reçûë trop long-tems par le nez, ou la bouche, ſont un accablement, & un engourdiſſement, de tous les ſens, un aſſoupiſſement profond, qui reſſemble à celui des Cataleptiques, une alienation d'eſprit. Ceux qui n'ont pas reſpiré ſi long-tems cette vapeur, ſont attaqués de grands maux de tête, de défaillances, d'apoplexie

(a) Loſſius. *Obſ. Lib. I. obſ.* 26.

(b) Lanciſi. *de ſubit. mort. Lib. I. c. IV. obſ.* 2.

(c) Ramazzini. *Supplementum Diatribes de morb. artific.*

(d) C'eſt-à-dire, *il faut prendre garde à la vapeur nuiſible du charbon de bois.*

incomplette, d'une privation de l'usage des membres, & d'un abbatement excessif ; accidens qui ne se dissipent que difficilement.

Scholie.

Cælius Aurelianus (*a*) remarque que l'accablement, & l'engourdissement, de ceux qui sont tombés par la vapeur du charbon les rend tels que les Cataleptiques, qui ont les ïeux ouverts, & la mâchoire pendante, avec un pouls petit, & foible. Marcellus Donatus, Lossius, & Solenander (*b*) parlent de personnes privées subitement de sentiment, & de mouvement, à cause de la fumée du charbon ; & Velschius, & Forestus (*c*) parlent de grands maux de tête, de foiblesses, & d'alienations d'esprit, qui s'en sont ensuivies.

VI. L'ouverture de ceux à qui cette fumée pernicieuse a causé la mort, fait voir que le cerveau est principalement attaqué par cette vapeur ; car on a trouvé les vaisseaux des meninges

(a) Cæl. Aurel. *Lib. II. cap.* 10.
(b) *Dans les endroits cités ci-devant.*
(c) *Dans les endroits cités ci-devant.*

trop gonflés de ſang, engorgés, & enflammés.

SCHOLIE.

C'eſt ce qui paroît évidemment dans l'endroit cité de l'Hiſtoire de l'Academie Roiale des Sciences, où l'on voit une obſervation remarquable, & très-digne d'être lûë, qui nous apprend l'effet funeſte de la fumée du charbon ſur trois hommes, & l'état de leur cerveau après leur mort. On ſait peut-être auſſi le triſte évenement qui eſt arrivé il y a quelques années à Jene, où dans un hiver très-rude trois hommes furent trouvés morts dans une chambre baſſe, & petite, à cauſe du charbon qu'ils y avoient allumé; accident rare, & nouveau, que les perſonnes entierement novices en phyſique ont ſoutenu de toutes leurs forces devoir être attribué au Démon. On peut conſulter le jugement que nous avons porté ſur cette hiſtoire, & la Conſultation des Facultés de Theologie, de Droit, & de Medecine de l'Univerſité de Leipſick.

VII. Tous les ſymptômes que cauſe la fumée du charbon reſpirée trop long-

tems, témoignent, & prouvent, amplement, & abondamment, qu'outre la force de ſuffoquer qui lui eſt commune avec toute fumée renfermée, il renferme un principe narcotique d'une grande activité.

SCHOLIE.

Cette fumée fait mourir, ſi elle eſt fort épaiſſe, & comprimée, par deux raiſons; primo, parce que cette vapeur reçûë dans la trachée, & les véſicules des poumons, n'a point l'élaſticité à raiſon de laquelle l'air eſt capable de dilater ces véſicules, & les vaiſſeaux des poumons, pour que la circulation du ſang s'y faſſe plus librement; & c'eſt pour cette raiſon que toute fumée, même celle de bois, que la vapeur du ſouffre allumé, & les exhalaiſons qui s'élevent du vin, ou d'une bierre forte, pendant leur fermentation produiſent le même effet. En ſecond lieu, il eſt très-difficile à l'air pur d'entrer dans le poumon, entiérement rempli de cette vapeur, à cauſe de ſa réſiſtance, & de ſon impénétrabilité. Or cette vapeur de vertu narcotique, s'inſinuant profondément dans les pores des vaiſſeaux,

& des membranes, par les narines, le gosier, & les poumons, suivant la coutume des autres narcotiques, amortit sur le champ le ressort, & la contraction des arteres, qui sont très-minces dans les membranes du cerveau, & enfin les détruit entierement ; & l'on sait que le deffaut de contraction des arteres du cerveau y cause une stagnation, & un amas de sang, suivi d'assoupissement, d'engourdissement, d'alienation de l'esprit, de privation de tous les sens, & enfin de défaillances ; tous effets que produisent les narcotiques.

VIII. La vivacité du froid, & la petitesse de la chambre, étant causes que la fumée du charbon est plus condensée, il n'est pas étonnant que le concours de ces circonstances la rende nuisible, ou même pernicieuse aux hommes, pendant qu'elle l'est beaucoup moins dans un air libre, ouvert, ou dans une chambre spacieuse, où l'air passe, & se meut, en toute liberté.

SCHOLIE.

C'est ce qui rend palpable la raison pourquoi dans les grands hivers des

années 1709. & 1715. il est arrivé en différens endroits plusieurs accidens funestes de cette nature, qui étoient presque inconnus dans les tems précédens. Car je pourrois compter jusqu'à dix histoires venuës à ma connoissance d'accidens entierement semblables à celui qui est arrivé à Jene. Mais on a sauvé beaucoup de ces Malades, & on les a arraché des bras de la mort, en les secourant promptement, c'est-à-dire, en transportant sur le champ ces hommes à demi-morts dans un air libre, & pur, & les frottant fortement avec des morceaux d'étoffe, ou en leur tirant du sang. L'usage que nous pouvons tirer de ces histoires tragiques, est d'être persuadés que rien n'est plus dangereux que d'échauffer des poëles fermés, avec des charbons allumés, ou de mettre pour les échauffer des pots remplis de charbons allumés; ou d'en mettre de pareils sous ses habits, comme beaucoup de femmes le pratiquent. Car une infinité d'expériences m'ont appris qu'elles s'en trouvent souvent très-mal, & que cela leur donne des engourdissemens, & des pesanteurs de tête.

IX. La vapeur qui s'exhale des murs, ou des maiſons nouvellement enduites de chaux, eſt preſque auſſi nuiſible qne celle des charbons, à ceux qui la reſpirent trop long-tems, ou qui couchent dans ces endroits. Car l'expérience journelle, & nombre d'obſervations mettent en évidence la qualité pernicieuſe de cette vapeur.

X. Les principaux accidens auſquels ſoient ſujets ceux qui habitent dans des maiſons nouvellement enduites de chaux ſont des fiévres, des éternuëmens violens, & qui durent long-tems, un étranglement du goſier, & un engorgement de la poitrine, accompagné de fiévre lente.

SCHOLIE.

L'hiſtoire qu'Hippocrate rapporte à ce ſujet eſt digne de remarque. Il dit qu'Hermocrate, qui couchoit auprès d'un mur neuf, fut pris de fiévre. *(a)* Il y a environ vingt ans qu'il arriva ici une avanture fort tragique. Trois enfans, encore tout jeunes, fils d'un Conſeiller Aulique, coucherent pendant quelques jours dans une chambre

(a) Hipp. *Epidem. Lib.* III. *Ægrot.* II.

qui avoit été enduite de chaux quelque tems auparavant, & tous moururent de ſquinancie en deux jours. Un homme diſtingué qui venoit de s'échauffer à un exercice violent, s'étant approché d'un four où l'on avoit cuit de la chaux peu de tems avant, tomba dans une eſpece de maladie particuliere, qu'on peut appeller maladie ſternutatoire, qui dura pendant pluſieurs années. Il lui eſt ſouvent arrivé d'éternuer plus de cent fois par jour. Cette maladie le prenoit par accès, ſurtout quand il avoit eſſuié les mouvemens de quelque paſſion violente de l'ame, ou quelque exercice violent, ſans qu'aucun remede ait pû le ſecourir. Nous avons connu des perſonnes qui ſont tombées dans des engorgemens de poitrine, avec veilles continuelles, & enfin une fiévre lente qui les a conſumées. Ramazzini parle d'une perſonne qui fut priſe d'une fiévre aiguë, dont elle eut beaucoup de peine à ſe tirer, & qui fut remplacée par une fiévre lente très-opiniâtre. (a)

XI. La vapeur de la chaux vive n'eſt pas ſulphureuſe, mais de nature

(a) Romazzini *de Morb. artif. c.* 21.

très-ſubtile, âcre, corroſive, qui entrant profondément dans les parties nerveuſes de la trachée artere, & de la tête, cauſe les ſymptômes dont nous venons de faire l'énumeration, au moïen des contractions, & des mouvemens ſpaſmodiques, qu'elle excite.

SCHOLIE.

Une hiſtoire rapportée par Tulpius (*a*) prouve évidemment que la chaux vive renferme un principe très-nuiſible, & cauſtique. Un homme de condition, & toute ſa famille, furent attaqués de vertige, d'ardeur de goſier, de vomiſſement, de reſſerrement des parties voiſines du cœur, pour avoir mangé tous enſemble à une table voiſine d'un mur nouvellement enduit de chaux, dont quelques efflorescences tomberent dans un plat. Dioſcoride dit poſitivement que la chaux brûle violemment, & que ſa vertu corroſive picque les inteſtins. (*b*) Je me ſouviens à ce propos de l'inſigne témerité d'un Medecin, qui, traitant un Theologien

(a) Tulpius. *Lib. III. Obſervat. c.* 41.
(b) Dioſcorid. *Lib. V. Cap.* 91. & *Lib. VI. c.* 29.

d'un grand nom, d'une pleurefie compliquée avec le pourpre, lui fit mettre fur la poitrine une poignée de chaux vive détrempée avec de l'eau de vie. Le Malade étant mort le lendemain, on trouva la place où le topique avoit été appliqué, fort rouge, corrodée, & pleine de véficules.

XII. Il ne faut pas paffer fous filence en cet endroit l'exhalaifon defagréable, & dégoûtante, qui fort d'une chandelle éteinte, du fuif de bouc, ou d'une lampe éteinte, qui, infpirée avec l'air dans lequel elle s'eft répanduë, a caufé quelquefois des accidens confidérables.

SCHOLIE.

Olaus Borrichius rapporte l'hiftoire d'une femme, qui, étant occupée à faire de la chandelle, tomba dans une difficulté de refpirer, un grand mal de tête, le vertige, & l'inflammation des ïeux. (*a*)Foreftus raconte que la vapeur d'une lampe éteinte caufa des fymptômes hyftériques à une femme groffe,

(a) Olaus Borrich. *in Act. Hafnienf. vol.* 5. *hift.* 86.

& la mort à son fruit. (*a*) La mauvaise odeur des chandelles de suif a causé à plusieurs personnes de graves affections de la tête, & de la poitrine. En quoi il n'y a rien de merveilleux, si l'on fait attention à la puissance des odeurs gracieuses, & désagréables, sur le genre nerveux; puissance telle qu'elles ont sur le champ fait tomber quelques femmes en suffocations, & en convulsions hystériques. Mais voici qui est plus fort. La vapeur d'une méche éteinte tenuë trop long-tems sous le nez de personnes endormies, les fit tomber en épilepsie, & même mourir, comme l'atteste Amman dans son cinquante-neuviéme cas. (*b*) Les ouvriers qui travaillent aux Mines courent plus de risque de la part de la fumée des lampes, & en contractent une plus plus grande difficulté de respirer, que de celle des vapeurs métalliques, qui ne s'élevent point dans les entrailles de la terre, à moins que la chaleur du feu ne s'en mêle.

XIII. Il y a aussi parmi les alimens solides du genre frumentacé des poi-

(a) Forest. *Lib. XXVIII. Obs* 30.
(b) Ammanni *Paraneses Critica Cas.* 59.

ſons de certaine eſpece, très-capables non-ſeulement de nuire, mais même de cauſer la mort, à la tête deſquels nous mettrons l'ivraie enivrante, & le ſeigle cornu, qui ſont aſſez ſouvent cauſes de grandes maladies épidemiques.

SCHOLIE.

Ces deux ſemences ſont certainement des poiſons, mais fort différens l'un de l'autre, à raiſon de leur nature, de leur naiſſance, & de leurs vertus. J'ai cependant vû quelques Medecins les confondre, & s'imaginer qu'elles ſont la même choſe. Gaſpar Hoffmann appelle l'ivraie enivrante *Lolium avenaceum*, *l'ivraie à feuilles d'avoine*. On l'appelle auſſi *gramen loliaceum*, *gramen à feuilles d'ivraie*. Cette plante eſt décrite par Ray dans ſon Hiſtoire des Plantes, Livre XXII. Elle croit dans les lieux humides, & dans les Étés très-pluvieux. Les ſymptômes qu'elle excite ſont un mal de tête violent, le vertige, l'aſſoupiſſement, l'amaigriſſement des genoux, dans quelques ſujets le délire, & une eſpece d'ivreſſe. Ces accidens ſurviennent lorſqu'on mange de

la bouillie faite avec l'avoine, dont le crible n'a pas bien ſéparé cette graine. Le vomiſſement cauſe dans ces accidens un ſoulagement manifeſte. Nous renvoions ſur ce ſujet aux Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature, Décad. II. ann. 8. obſ. 173. & Décad. II. ann. 3. obſerv. 186.

XIV. Quand la farine de l'ivraie enivrante eſt mêlée à celle dont on fait le pain, elle attaque ſurtout la tête, à raiſon de la vertu narcotique qu'elle paroît renfermer, du moins ſi l'on en juge par la promptitude avec laquelle elle cauſe le vertige, & l'engourdiſſement; & ſi elle ſe trouve mêlée avec celles dont on ſe ſert pour la bierre, elle les rend très-enivrantes. On peut voir le Traité de Martin Schockius, dans le XIXe Chapitre, qui parle des bierres. Skenkius rapporte dans ſa CXXXIII. Obſervation que le mélange de cette ivraie dans le pain fit tomber pluſieurs perſonnes à Jene dans la Nyctalopie. Cette plante croit dans l'orge comme dans l'avoine.

XV. Le ſeigle noir corrompu, qu'on peut appeller ſeigle cornu, à cauſe de ſes petites cornes noires, ou ſes grains de

de ſeigle dégenerés, ſont beaucoup plus veneneux, parce qu'étant mangés dans le pain, ils produiſent de grandes convulſions du genre nerveux, des douleurs cruelles, & d'autres accidens funeſtes.

SCHOLIE.

Il arrive de tems en tems qu'il croit de ce grain corrompu dans les terres humides, & dans les Étés fort pluvieux. Si on ne le ſépare pas du ſeigle, & qu'on le laiſſe dans le pain, il cauſe, ſurtout quand on le mange chaud, une maladie ſpaſmodico-convulſive violente, inconnuë aux Anciens, & dont nous avons vû pluſieurs exemples de nos jours. La Faculté de Medecine de Marpurg a fait imprimer un Traité ſur cette maladie en l'année 1597. tems où elle ravageoit toute la Heſſe, & même d'autres païs du voiſinage. Cette même maladie a cauſé beaucoup de ravages dans la Volgtlande dans les années 1648. 1649. & 1675. & l'année derniere 1717. il en a fait d'auſſi conſidérables dans la Luſace, & la Miſnie. Le célébre M. Gottlieb Buddée en a fait une hiſtoire aſſez ample,

& ſolide. On peut auſſi lire dans les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature l'obſerv. 234. de la troiſiéme Décade, ann. 6. & l'obſerv. 82. de la cinquiéme Centurie.

XVI. Les accidens qui rendent ce poiſon redoutable ſont très-conſidérables, & cauſés par les ſpaſmes violens de tout le genre nerveux, & l'atonie, ou l'extrême foibleſſe qui en eſt la ſuite.

SCHOLIE.

Cette maladie s'empare d'abord des membres, & des extrêmités des pieds, & des mains, où l'on a un ſentiment de formication. L'accès commence dans quelques-uns par un vomiſſement ſuivi de violentes contractions des doigts des pieds, & des mains, qui ſe communiquent peu après aux genoux, aux épaules, au coude, à la bouche, aux lévres, avec des douleurs inſupportables, quelquefois avec un ſentiment de froid cuiſant, & quelquefois avec un ſentiment d'ardeur dévorante. Ces accidens reviennent par repriſes, & durent ſouvent pendant quelques ſemaines, & au-delà. Quand les dou-

leurs sont appaisées, les Malades tombent dans un assoupissement, & un engourdissement parfait, souvent même une alienation d'esprit, le vertige, une dureté d'ouie, une roideur des membres, & une impuissance de se mouvoir. Il s'éleve fréquemment dans les extrêmités de grandes vessies pleines d'eau, & même des tumeurs qui ont quelquefois dégéneré en sphacele, avec une pesanteur de mouvement, & même la chûte des os par morceaux; ce qui a surtout été remarqué par le célébre Camerarius, *(a)* & par Brunner dans les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature. *(b)* L'épilepsie qui survient quelquefois cause la mort au Malade. Cette maladie est surtout mortelle aux enfans.

XVII. La qualité veneneuse de ces grains de seigle corrompu vient, à ce qu'il paroît, d'un sel subtil caustique attaché à son souffre visqueux, qui attaque, & irrite les parties nerveuses d'une maniere qui lui est entierement propre.

(a) Camerari. *Cent. V. Obs.* 82.
(b) Miscell. Nat. Curios. *Decad. II. A.* 3.

SCHOLIE.

Quoiqu'il soit assez indifférent au Medecin de savoir de quelle espece est ce poison, & comment il agit, puisqu'il n'a interêt que de connoître ses effets, & la maniere d'y remedier, il n'est pas cependant inutile d'analyser autant qu'il est possible les principes dont dépend son action; parce que cette découverte peut conduire à une connoissance plus parfaite des remedes qui peuvent corriger ses mauvais effets. Je juge donc qu'outre un souffre vaporeux étranger, ce seigle renferme un sel volatil caustique, parce que toutes les plantes qui naissent dans des endroits humides, & marescageux, tirent leur qualité veneneuse d'un sel caustique qu'elles contiennent. Il se fait en effet dans la trop grande humidité une espece de putréfaction, qui n'est jamais sans sel, & sans souffre étranger; & comme ces grains sont produits par le déchirement de quelques fibres causé par la surabondance du suc nourricier, ce suc brûlé par la rosée corrosive, & par la chaleur du Soleil, prend une nature

entierement étrangere ; ce que nous voions arriver à l'égard des champignons, qui ont tous de l'acrimonie, si violente dans quelques-uns, que ce sont de vrais poisons caustiques. D'ailleurs les accidens dont nous avons fait l'énumeration, comme les spasmes, racourcissemens, convulsions, douleurs cruelles, indiquent que les parties nerveuses sont picotées par un principe très-pénétrant ; effet qui convient parfaitement à un principe salin. Son existence me paroît également prouvée par l'effet de ce grain sur les animaux, comme poules, oies, porcs, qui par son usage tombent dans des raccourcissemens considérables, & même mortels. Étant cui dans du lait, il a même causé la mort aux mouches, comme le font les champignons empoisonnés. Tous ces faits sont attestés par Gottlieb Buddée dans l'ouvrage que nous avons cité. J'ajoute que ce poison est de nature volatile, & je le prouve, parce que ces grains exposés long-tems à l'air, & bien seichés, ont été emploiés sans qu'il en soit arrivé de mal, & qu'ils ont été nuisibles en mangeant le pain encore

chaud. Enfin on m'a rapporté que les remedes les plus puiſſans qu'on ait trouvés contre ce poiſon, ſont les vomitifs, & le vinaigre, qui a la vertu de fixer, & un grand uſage des choſes graſſes, & même leur application extérieure.

XVIII. Pour garantir de cette cruelle maladie, nous ne pouvons mieux faire que de rappeller ici l'excellent avis de Galien, (a) qui veut que quand on trouve dans les grains deſtinés à faire la nourriture des hommes des ſemences étrangeres, & ſurtout de l'ivraie, & un grain dur, & rond qu'on appelle *Aracum*, (b) leſquels grains ne ſont pas bons à manger, & du bled noir, produit par la corruption du froment, dont l'uſage cauſe des maux de tête, & des ulceres malins ſur la peau, qui veut, dis-je, que les Boulangers, & ceux qui ſont chargés de fournir des grains au Public, criblent exactement le bled, pour en ſéparer les mauvaiſes ſemences. Par où il paroît que les maladies dont nous parlons n'ont pas été entierement inconnuës des Anciens,

(a) Galen. *de Aliment. facult. Lib. I. c.* 37.
(b) C'eſt une eſpece de Geſſe.

ni dans leurs effets, ni dans leurs causes.

XIX. Entre les poisons que renferme la classe des alimens, il ne faut pas mettre au dernier rang les champignons, que l'abondance des pluies, & la chaleur du Soleil, font naître quelquefois du suc pituiteux, & mucilagineux des bois, & qui sont presque tous de nature étrangere, & ennemie du corps humain, & même entierement veneneuse; ce qui est surtout vrai de quelques especes.

SCHOLIE.

Il y a une grande quantité de champignons, & des especes très-nombreuses, qui se distinguent par la forme, la diversité des couleurs, & leurs qualités. Nous renvoions sur ce sujet aux Botanistes, & surtout à l'Histoire des Plantes de Clusius, à l'Histoire générale des Plantes de Bauhin, & à Stærenbeccius, qui en a fait une Histoire particuliere. Ceux qui sont d'un noir rougeâtre, & marqués de différentes taches, ou de différentes couleurs, passent tous pour être de mauvise qualité.

XX. Les ſymptômes dangereux, & même mortels, qu'excitent les champignons veneneux, ſont ſurtout le vomiſſement, une oppreſſion des parties voiſines du cœur, des tranchées, la cardialgie, la diarrhée, la défaillance, la ſueur froide, la dyſenterie, le hocquet, & le tremblement des parties.

SCHOLIE.

Voici comme Scribonius Largus décrit leurs effets. *Ils cauſent la nauſée, qui n'eſt point ſuivie de vomiſſement conſidérable. Outre cela ils cauſent des douleurs aiguës de l'eſtomac, du ventre, & des hypochondres, & une ſueur froide de tous les membres.* (a) Foreſtus aſſure que leur ſeule odeur a cauſé quelquefois l'épilepſie, des maladies du cerveau de même nature, & même la mort ſubite. Il ajoute qu'une femme tomba dans une grande maladie pour avoir mangé des champignons, & qu'elle en reſta folle. (b) On

(a) *Pariunt nauſeam; nequicquam magnopere rejiciunt. Præter ea ſtomachi, ventriſque, & præcordiorum acutos efficiunt dolores, manante ſudore frigido per artus.* Scribon Larg. *Cap.* 86. *p.* 107.
(b) Foreſt. *De Venen. Obſ.* II. *p.* 36.

peut voir dans Schenkius, (a) & dans Stalpart Vander Wiel (b) plusieurs Histoires de personnes mortes pour avoir mangé des champignons. Hildanus rapporte qu'il est arrivé des accidens très-fâcheux à une femme, pour en avoir seulement manié. (c) Et Pline dit qu'ils ont causé la mort à des familles entieres. (d)

XXI. Quoiqu'on puisse manger quelques especes de champignons, elles ne sont pas cependant exemptes d'une acrimonie maligne, surtout si on ne les fait pas bien cuire, & qu'on ne les apprete pas bien.

Scholie.

Voici sur ce sujet un passage de Galien qui me paroît mériter une place ici. *Je connois une personne qui après avoir mangé une assez grande quantité de l'espece de champignons qu'on regarde comme incapables de nuire, eut cependant l'orifice du ventricule serré, pesant, & étranglé, la respi-*

(a) Schenk. *Obs. Medic. Lib. VII.*
(b) Stalpart Vander Wiel. *Cent. I. Obs. 40.*
(c) Hildan. *Cent. IV. Obs. 35.*
(d) Plin. *Histor. Natur. Lib. XXII. Cap. 13.*

ration embarrassée, & des défaillances, & qu'on eut beaucoup de peine à guérir avec de l'oxymel où l'on avoit fait bouillir de l'hyssope. (a) Le célébre Sennert avance sans balancer qu'il n'y a point d'âge, point de tempérament, où l'usage des truffes, & des champignons, ne fasse ordinairement plus de mal que de bien. (b)

XXII. Pour prouver que les symptômes que les champignons produisent promptement dans les membranes du ventricule, & des intestins, & dans les autres parties nerveuses, & membraneuses, du corps, sont l'effet d'une acrimonie subtile caustique ; il suffit de faire réflexion qu'ils sont moins nuisibles étant desséchés, & bien lavés dans l'eau chaude ; & que si on les fait bouillir dans le vinaigre, suivant l'avis de Galien, ou dans l'huile, comme

(a) *Equidem novi quemdam, cui post boletorum non satis elixorum, qui innocentissimi esse putantur, usum largiorem, os ventriculi pressum, ac gravatum, coarctatumque fuit, difficilemque habuit respirationem, & in animi deliquium incidit, & ægre servatus demum est oxymelite cum hyssopo incocto.* Galen. *De Medicament. facultat. Lib. II. c.* 69.

(b) Sennert. *Instit. Lib. IV. part. I. Cap.* 3.

Celſe le conſeille, Livre V. Chapitre 27. on corrige entierement leur vertu nuiſible.

SCHOLIE.

On voit par-là pourquoi les Experts en cuiſine font bien cuire dans le beurre, l'huile, & le vinaigre, les truffes, & les champignons, & même les préparent avec de la crême, afin de les rendre propres à manger; autrement leur uſage ſera toujours ſuſpect. Et ſi par hazard quelqu'un a eu le malheur d'en manger d'empoiſonnés, je ne puis rien conſeiller de mieux que de lui faire prendre un émetique avec beaucoup de lait, & d'huile, ce qui eſt extrêmement propre à tempérer l'acrimonie, & à faire ſortir du ventricule, & du voiſinage, toute la matiere veneneuſe.

XXIII. Il faut mettre au nombre des alimens corrompus, qui renferment quelque choſe de veneneux, de nuiſible, & de propre à détruire les mouvemens vitaux de notre corps, les chairs des animaux malades, & morts de maladies, qui communiquent aux ſucs de notre corps la putrefaction qui

leur eſt inhérente, & rendent malades ceux qui en mangent.

SCHOLIE.

Avant d'examiner phyſiquement ſi une choſe peut produire un certain effet, il faut commencer par conſulter l'expérience, & voir ce qu'elle nous apprend à ce ſujet. Voions donc ſi les chairs des animaux malades ont cauſé quelquefois du mal à ceux qui en ont mangé. On tient communément l'affirmative, & je crois qu'on n'a pas tort. On voit dans les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature, qu'un homme aiant fait tuer, & ſaler, un porc malade, & qui avoit le col gonflé, en mangea avec ſa femme, & ſon fils, & que cet homme mourut après avoir eſſuié de grandes douleurs de tête, des vertiges, un gonflement du viſage, & de fréquentes défaillances. Tous ceux qui uſerent de la même viande reſſentirent les mêmes accidens. (*a*) Athanaſe Kircher rapporte que l'abondance des pluies qui tombe-

(a) Miſcellan. Nat. Curioſ. *Decad.* I. *A.* 6. *Obſ.* 91.

rent en 1617. ne fit venir dans les campagnes que des herbes, & que les troupeaux de bœufs qui en mangerent moururent suffoqués d'une putrefaction qui se formoit soudainement dans leur gosier ; il ajoute que ceux qui mangerent de leurs chairs, furent attaqués de la même maladie. (a) On peut voir aussi dans Amman la mort funeste de douze Étudians que l'avarice de leur Maître de Pension fit mourir à Leipsick à cause de la mauvaise nourriture qu'il leur donna. Il leur fesoit manger de la chair de vaches maigres, & qui avoient intérieurement une quantité d'abscès. (b)

XXIV. Toute putrefaction, & surtout celle que cause la maladie, étant de nature à se multiplier, & à se communiquer promptement aux liqueurs des animaux, qui ont une disposition naturelle à la corruption, il n'est pas étonnant que l'usage des chairs des animaux malades soit capable de causer beaucoup de mal aux hommes.

(a) Athanas. Kircher. *Scrutin. Pest. p.* 97.
(b) Amman. *Irenicum. p.* 177.

SCHOLIE.

Les hommes, & les animaux, qui meurent de quelque maladie, & à plus forte raiſon ſi elle eſt contagieuſe, meurent d'une putrefaction intérieure. C'eſt une vérité que nous avons établie dans la premiere partie de cette Pathologie, Chap. I. Nomb. 14. 15. 16. mais cette putrefaction eſt très-différente de celle que cauſe dans les chairs d'un animal qui a été tué en ſanté, l'intemperie chaude, & humide, de l'air. Car la premiere eſt bien plus pernicieuſe que la ſeconde, parce que celle-ci n'eſt pas contagieuſe. J'eſtime cependant qu'il faut même s'abſtenir de toutes viandes corrompuës, & de tous alimens putrides; & je crois que loin d'être jamais utiles, ils ſont toujours très-contraires à la température de nos liqueurs. En effet, l'uſage des chairs corrompuës fait aiſément tomber en dyſenterie ceux qui navigent aux Indes Orientales; le remede ſouverain à ce mal eſt de manger de l'ail, ſi l'on en croit Othon Heurnius dans ſes notes ſur la Pathologie de Fernel, Lib. VI. Chap. X.

XXV. Non-seulement les chairs des animaux malades, mais celles de poissons malades, ou morts, sont pernicieuses au corps.

Scholie.

Je mets dans la classe des poissons de mer les moules, qui mangées dans le tems qu'elles sont maigres, & malades, ont causé quelquefois de graves maladies. J'ai remarqué plusieurs fois, & par moi-même, que des moules de mauvais goût, & maigres, mangées à souper, avoient causé pendant la nuit de grandes inquiétudes, agitations, même des veilles, & le lendemain des taches, & des tubercules enflammés par tout le corps. Amman dans le Traité cité plus haut, rapporte une Histoire remarquable au sujet des moules. Un homme de considération en aiant mangé à souper, ainsi que sa femme, & sa cuisiniere, ils ne tarderent pas à se trouver mal. Ils vomirent tous trois, mais le mari reposa peu pendant la nuit. Depuis ce tems il fut toujours malade, vomit fréquemment, & mourut peu de tems après. Aiant été ouvert, on lui trouva plusieurs vis-

ceres pourris, le ventricule fort corrodé, & plein en partie de petites ampoulles, & en partie de trous suffisans pour laisser passer à l'aise un pois, ou une lentille. Plusieurs soupçonnerent qu'il y avoit eu du poison en jeu. Plusieurs Colleges de Medecins furent consultés, mais la plus grande partie opina pour la négative.

XXVI. Je ne balance pas à mettre au nombre des alimens veneneux le choux frisé, lorsqu'il est atteint de la rosée vermineuse. Car si les hommes en mangent, ils tombent aisément dans la dysenterie, & des maladies malignes.

SCHOLIE.

Pour peu de connoissances œconomiques qu'on ait, on n'ignore pas combien sont pernicieux, & aux plantes qui croissent, & aux animaux qui s'en nourrissent, des amas de vermisseaux extrêmement petits qui se trouvent rassemblés par pelotons sous les feuilles des plantes. Le peuple les appelle rosée vermineuse, parce qu'il s'imagine que cette vermine tombe du Ciel en forme de farine qui se change ensuite

enſuite en vermiſſeaux. Mais aiant examiné avec plus d'attention, & avec des yeux Phyſiciens cette maladie des plantes, je ſuis bien éloigné de penſer comme le vulgaire. Et je dis que c'eſt une erreur manifeſte de s'imaginer que ces vers qui s'attachent ſous les feuilles des plantes, & qui reſſemblent pour la grandeur, & la figure, à ceux qui naiſſent dans les fromages, ſont tombés avec la roſée, ou la bruine. Car s'il en étoit ainſi, cette matiere vermineuſe s'attacheroit au-deſſus de la feuille, & non pas au-deſſous, & n'attaqueroit pas certains endroits ſeulement, & les plantes qui y croiſſent, mais elle s'étendroit plus loin, & s'attacheroit de même aux feuilles des arbres ; ce qui n'arrive cependant pas. Voici donc comme je m'imagine que cela arrive. On remarque que ce poiſon vermineux s'engendre ſurtout dans les endroits humides, & féconds, après de petites pluies tombées pendant que le Soleil a beaucoup de chaleur, ou quand de ſemblables pluies menuës ſont ſuivies de grandes chaleurs, comme celles du ſolſtice. Ces

pluies venant donc à humecter une terre sulphureuse, & grasse, je crois que la chaleur du Soleil fait naître cette pourriture animée, écoulemens organisés, c'est-à-dire, animés de la terre qui est sous les plantes, qui s'attachant au-dessous des feüilles dont ils tirent leur nourriture, croissent promptement, & prennent en peu de tems la couleur verte qui les rend visibles. Car c'est une expérience certaine que l'eau de pluie, toute subtile qu'elle est, étant renfermée dans un vaisseau, & exposée au Soleil, s'anime en forme de vermisseaux. Et comme tous les insectes renferment un sel caustique, qui, par la destruction qu'il cause des petites fibres, & des petits vaisseaux des plantes, les empêche de venir en maturité, il arrive que si ces vers viennent à s'attacher aux choux frisés, dont le peuple fait grand usage, & qu'il n'ait pas la précaution de les bien laver, avant de les faire cuire, ils causent très-souvent des dysenteries, ou des symptômes pareils à ceux qui suivent l'usage des poisons. Si les moutons, ou d'autres animaux, mangent

des plantes attaquées de ce poiſon vermineux, il y cauſe ſouvent de grands ravages, & il ſe forme, & l'on trouve en abondance des vers dans leur corps, ſurtout dans celui des moutons, & dans leur foie.

XXVII. Il faut mettre au nombre des boiſſons de nature veneneuſe les eaux croupiſſantes, putrides, vermineuſes, qui ſont très-nuiſibles aux hommes, & aux animaux, & contribuent beaucoup à la génération des maladies d'armée, & de la maladie de Hongrie.

SCHOLIE.

On n'a point encore oublié, dit Amman, dans l'ouvrage déja cité, le mal qu'a fait à Leyde la bierre de Weſop, qui fut faite avec de l'eau d'étang corrompuë, & vermineuſe. Et il ajoute, *en 1671. il regnoit ici une maladie maligne qui attaquoit les garçons Boulangers. Il en mourut plus de quinze en très-peu de tems. Elle étoit cauſée par une mauvaiſe boiſſon. Car il s'étoit gliſſé par la bonde dans un tonneau de bierre quelques loirs, qui étant venus à s'y corrompre, cauſerent ſans doute l'alte-*

ration de la bierre, & les maladies qui en furent les suites. (a)

(a) *Anno* 1671. *hic locorum grassabatur morbus malignus inter famulos pistorum, unde vocabatur etiam* die decker Kranckheit, *quo ultra quindecim brevi moriebantur. Oriebatur autem a pravo potu. Nam in dolium cerevisiæ per orificium superius* (das spuntloch) *glires irrepserant. Dubio procul a putredine illius ortum est malum.* Amman. *Irenicum. loc. citat.*

Fin du quatriéme Volume.